

Madeleine Miron

Mathilde Imbeault

Repousser les murs

Roman / Tome 1

ISBN: 978-2-925084-23-5



MATHILDE IMBEAULT

Tome 1
Repousser les murs

MADELEINE MIRON

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-10-5

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc. J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimiroy@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

12-Mathilde Imbeault, tome 2, en écriture.

Tome 1

REPOUSSER LES MURS

PROLOGUE

« Maintenant qu'il repose en terre, laissez-moi pouvoir être seule dans cette chambre où nous dormions ensemble lui et moi.

Votre présence, votre affection, votre sollicitude me réconfortent, mais ce soir, j'ai besoin d'être seule avec moi-même pour revivre les 25 années que votre père et moi avons passées l'un près de l'autre. Sans retenue, je veux laisser couler mes larmes et pleurer son absence.

Vous, poursuivez vos doux entretiens. Nous nous retrouverons au déjeuner et comme autrefois, je préparerai des crêpes et un grand bol de chocolat chaud où vous viendrez remplir vos tasses. Nous parlerons encore de lui sans parvenir à combler le vide causé par son départ.

Par la suite, certains d'entre vous retourneront sous votre propre toit. Chacun devra laisser la vie reprendre son cours dans l'attente de le revoir un jour et d'être à nouveau tous réunis. »

Chapitre 1

15 septembre 1951

Machinalement, Mathilde pousse le chariot devant elle. Elle s'arrête devant la porte du dortoir, l'ouvre et demeure interdite. Trop, il y a trop de lumière ! Par les nombreuses et hautes fenêtres, le soleil s'étale sur les couvre-lits — tous pareils — faisant éclater leur blancheur. Elle ne pourrait dire lequel est son lit si elle ne savait qu'il se trouve dans la troisième rangée et porte le numéro 29.

Les rideaux des lits et des fenêtres sont attachés. Ce soir, ils seront déployés et, à l'abri des regards, elle s'endormira dans son lit pour la dernière fois. Ce lit où elle a tant pleuré, d'où elle a si souvent entendu pleurer et dont elle a, peu à peu, fait son havre de paix. Elle doit le quitter pour toujours. Une autre y prendra place.

Pourquoi ne peut-elle pas se rendre à l'autre maison — la maison-mère de celle-ci — et y passer le reste de ses jours à prier, étudier, développer ses talents artistiques et y vivre dans la fraternité et le service ? Pourquoi refuse-t-on de l'y accueillir ? Pourquoi la laisse-t-on à l'extérieur des murs, exposée à tous les dangers ?

Mathilde ne peut se résoudre à entrer. Elle se doit de faire une dernière tentative : son avenir en dépend. Peut-être saura-t-elle cette fois convaincre la mère supérieure... Laisant le chariot sur place, elle s'élance dans le corridor, descend les escaliers à la course et frappe à coups redoublés à la porte de la directrice. Du fond de la pièce, une voix sourde se fait entendre.

— Entrez. Mathilde ! Je vous pensais déjà à l'extérieur...

— Je vous en prie ma mère, faites en sorte que je sois acceptée maintenant comme postulante. Je suis résolue à embrasser

la vie religieuse. Je mettrai tous mes talents au service de la communauté et j'en respecterai toutes les règles. Je sais que je n'ai jamais été très pieuse, mais je vais m'efforcer de le devenir. J'ai beaucoup prié et médité ces dernières semaines et je suis prête à consacrer ma vie à Dieu. Ne m'obligez pas à partir. Ma vie est ici.

— Mon enfant, on n'entre pas en religion parce que l'avenir nous insécurise. La volonté ne suffit pas. Il faut être appelée.

— J'ai la vocation. Je sens cet appel en moi. Je suis libre à présent et responsable de mes choix. À la suite de Jésus, je veux travailler à rendre le monde meilleur.

— Je ne doute pas de votre sincérité, Mathilde. Je reconnais vos qualités et vos nombreux talents, mais le monde aussi a besoin de personnes telles que vous. C'est le rôle de tout baptisé de travailler à faire grandir le royaume de Dieu. Que savez-vous du monde ? Pour faire un choix éclairé, il vous faut le connaître.

— Je l'ai connu naguère.

— Alors que vous n'étiez qu'une enfant !

— Je ne veux pas y retourner. Il n'a plus d'attrait pour moi. C'est à l'intérieur d'un couvent que je veux vivre désormais. Grâce à vous, j'ai repris goût à la vie et découvert ma raison d'être. Toutes, vous m'avez tant apporté ! Je veux remettre une part de ce que j'ai reçu.

— Ma chère enfant, votre gratitude me touche, mais croyez-moi, il vous faut accepter l'invitation de votre oncle et de votre tante. Ils vous apprécient et vous chérissent tout autant que nous. Ils vous aideront à trouver un emploi, vous vous ferez de nouveaux amis et votre choix de vie se précisera. Il ne faut pas craindre

l'inconnu. Dieu veille sur vous. Faites-lui confiance.

— Pourquoi la communauté ne veut-elle pas de moi ?

— Mathilde, si dans un an, votre désir est toujours le même, revenez et nous vous accueillerons à bras ouverts. D'ici là, priez, méditez, faites des lectures pieuses et pratiquez les vertus chrétiennes. Vous avez les livres que je vous ai remis plus tôt. Utilisez-les chaque jour.

— Je n'y manquerai pas. Et je reviendrai. Je vous le promets.

— Oui, si telle est la volonté de Dieu. J'ai préparé à votre intention une enveloppe contenant le reste de la somme d'argent que vos parents nous ont fait parvenir quelque peu avant votre arrivée.

— Je ne veux pas de cet argent. Employez-le pour d'autres.

— Il vous revient de droit. Nous n'avons utilisé au fil des ans que ce qui était nécessaire à votre subsistance et à votre éducation. Ici, toutes les jeunes filles sont également traitées.

— Conservez-le. Ce sera ma dot.

— Vous devez le prendre afin de n'être à la merci de personne et de pouvoir agir en toute liberté. S'il y a lieu, vous le remettrez vous-même à la communauté. Au fait, votre valise est-elle prête ?

— Pas encore.

— Il faut vous hâter si vous voulez profiter de la fin de ce bel après-midi. Assisterez-vous à la projection du film ?

— Je ne sais pas... J'aurais voulu rester à l'extérieur jusqu'à la tombée du jour.

— Sans manger ?

— De toute façon, je n'ai pas faim.

— Si, vous aurez faim. Avant de sortir, passez à la cuisine et l'on vous remettra une collation substantielle. Je vais prévenir la cuisinière. Souvenez-vous que vous devez être rentrée pour la prière du soir et que le déjeuner est servi en votre honneur après la messe.

— Je n'oublierai pas. Merci, révérende mère.

— C'est bien. Allez et détendez-vous.

La porte du bureau refermée, Mathilde se ressaisit. Elle n'a pas été écartée, elle n'est que mise à l'épreuve. Que sont ces quatre saisons d'attente en comparaison des quinze qui viennent de s'écouler entre ces murs ! Cette année ressemblera à de longues vacances chez ses chers parrain et marraine qui ne cesseront de la choyer et elle renouera avec le lieu béni de son enfance dont elle a été si brusquement éloignée.

Maintenant qu'elle est fixée sur son sort, Mathilde n'a plus qu'un désir : boucler sa valise au plus tôt et sortir s'imprégner de la beauté et de la paix de la vaste cour afin de les garder en elle jusqu'à son retour.

D'un pas ferme, elle se dirige vers l'entrée des visiteurs. La portière est à son poste.

— Vous êtes prête à présent ?

— Oui, ma sœur.

— Allons-y.

La jeune fille adapte son pas à celui de la vieille religieuse. Lentement et sans échanger un mot, elles parviennent au dépôt. Dans l'imposant trousseau tiré de l'une de ses poches, sœur Marie de la Charité trouve rapidement la bonne clé. Mathilde doit déplacer plusieurs valises avant d'atteindre la sienne. La portière la regarde avec bonté.

— Nous garderons un bon souvenir de vous, mademoiselle Imbeault.

— J'aurais tant voulu me joindre immédiatement à vous... Je vais revenir, dans un an. Prenez bien soin de vous, ma sœur. A mon retour, je veux vous retrouver à votre poste.

— C'est Dieu qui décide. Il faut tout remettre entre ses mains. Il sait ce qui est bon pour nous.

Les deux femmes se regardent intensément. Émue, Mathilde quitte la pièce avec sa valise et refait le trajet en sens inverse en marchant posément cette fois. Sans hésitation, elle entre dans le dortoir et se rend directement à sa cellule. Elle étend une serviette sur le lit, y dépose la valise, l'ouvre et regarde dans chacun des compartiments sans jamais rien y découvrir. Son cœur se serre. Qu'espérait-elle y trouver ?

Elle retourne chercher le chariot abandonné dans le couloir et commence à placer son contenu dans la valise : un carnet d'autographes, une pelote de laine avec des aiguilles à tricoter, une broderie inachevée, plusieurs cahiers de musique, un paquet de

lettres attachées avec un ruban, son journal de bord, une pile de vêtements usagés. Pourquoi ne rapporte-t-elle pas ces derniers à l'ouvrier puisqu'elle revêtira demain les vêtements neufs apportés par sa tante lors de sa dernière visite ? Elle entend encore la voix catégorique.

— Notre filleule va retrouver sa condition et ce, dès le premier jour. Il faut tout laisser ici.

Pourquoi les apporter alors ? Pour vivre dans la simplicité et ne pas se réhabituer au luxe pendant l'année à venir. Demain, elle fera plaisir à sa marraine et sera élégante dans cette robe droite, ce cardigan de laine, ces bas de soie et ces escarpins noirs. Elle ne veut surtout pas dès le début contrarier sa tante et son oncle qui attendent ce jour depuis longtemps.

Mathilde veut tout apporter de ce qu'elle portait ici, sauf les uniformes. Les vêtements d'hiver et de pluie ainsi que les chaussures prennent beaucoup de place dans la valise. Pour parvenir à la fermer, elle doit s'agenouiller sur celle-ci. Il lui reste encore à vider le contenu du chiffonnier de métal. Elle sort le sac à poignées apporté par sa tante et y dépose les précieux livres et tout ce dont elle n'a pas besoin pour la nuit et la toilette du matin. Sa tâche terminée, elle dépose la valise et le sac à côté de son lit. Elle peut maintenant se rendre à l'extérieur.

Soudain, elle se sent lasse. Du regard, elle embrasse le dortoir, puis ses yeux se posent sur le lit. Pourquoi ne pas se glisser sous les draps, s'allonger et s'endormir jusqu'à demain ? Non, elle ne peut escamoter ces dernières heures. Si elle s'abandonne au sommeil, ce sera contre un arbre ou un mur extérieur.

Son sac de collation en mains, Mathilde demeure perplexe. Comment sortir sans s'exposer à d'autres regards ou commentaires,

si bienveillants soient-ils ? Par les escaliers de secours. C'est interdit en temps normal, mais qui songera à la réprimander la veille de son départ ? Elle remonte les trois étages et ouvre la porte de la sortie de secours.

De là-haut, la vue est superbe et le regard porte loin. Elle se retrouve l'égale du grand érable qui s'apprête à changer de couleur. Une feuille se détache de l'arbre et amorce sa chute. Mathilde s'avance et la voit toucher le sol. Cette feuille n'est pas la première, quelques autres l'ont précédée. Tout à coup, ses yeux sont sollicités par ce qui lui paraît être des ballons rouges de différentes grosseurs déposés entre les arbres. Vont-ils s'envoler dans le ciel ? Ils semblent retenus au sol par de courtes ficelles. Elle s'imagine les détacher un à un, les réunir en un gros bouquet et, portée par eux, s'élever à la rencontre des étoiles.

Elle est tirée de sa rêverie par une bande d'oiseaux tapageurs qui s'abattent sur les ballons et s'acharnent à déchirer des morceaux de leur enveloppe qu'ils engloutissent aussitôt. Mathilde descend précipitamment les trois étages en criant et en gesticulant pour les faire fuir. Le saccage s'arrête et la troupe s'envole se posant un peu plus loin.

D'en bas, le spectacle est encore plus beau. Les arbustes sont couverts de lourdes grappes de petits fruits rouges faisant ployer gracieusement les branches. Quelle exubérance ! Éphémère, hélas ! Les pilleurs ne retarderont pas à revenir s'empiffrer et elle ne sera plus là pour les repousser. Et si, après tout, ce banquet leur était destiné... Si c'étaient eux les véritables invités ! Elle leur laisse la place et s'éloigne en direction du potager.

Cette année, ce n'est pas le froid persistant qui arrête ses travaux horticoles, mais bien une décision humaine. Mathilde sait posséder l'âme d'une paysanne. L'odeur de l'humus mouillé l'exalte

et le contact de la terre à mains nues la revigore. Pour elle, seconder la jardinière fut une faveur et non une corvée.

Ici, elle a tout appris des secrets du jardinage : des semis commencés à l'intérieur bien avant le dégel, des préparatifs du sol, de l'ensemencement en pleine terre, du repiquage, de l'entretien, du désherbage, de la cueillette des graines pour l'année suivante et comment retourner à la terre les précieux résidus.

Dans cet endroit restreint, le temps se résumait au moment présent et la joie y était toujours présente. En surveillant la croissance des plantes, Mathilde a appris à dompter son impulsivité, à savoir attendre et à respecter les dons de la terre.

Tout cela est suspendu... dans un nouvel arrachement. Sera-t-il le dernier ? Ses yeux se mouillent.

Elle était arrivée dans ce lieu en plein cœur de l'hiver. Il y faisait si froid qu'un brouillard blanc enveloppait la vaste maison ne permettant pas d'en distinguer les alentours. Les arbres étaient gris et paraissaient morts. La terre était recouverte d'un épais tapis blanc. Dans l'allée, la neige crissait sous les pas. Tout lui avait paru lugubre.

Aujourd'hui, le ciel est pur, le soleil darde ses chauds rayons et une brise légère s'est glissée dans l'espace clos, mais ils ne peuvent chasser la tristesse de Mathilde qui n'accepte qu'à regret son départ. Pourtant la conduire chez son parrain et sa marraine était la plus grande récompense que ses parents pouvaient lui offrir. Pour la mériter, elle se faisait obéissante et redoublait d'effort à l'école et dans les autres apprentissages imposés. Pour les mois à venir, ce qu'on exige d'elle, c'est prendre du recul pour être en mesure d'orienter sa vie. Et pour l'instant, bouger.

Elle dépose son sac sur le dessus de la brouette qui regorge de débris végétaux séchés, puis va d'un arbre à l'autre, posant les doigts sur les troncs rugueux et tentant de suivre les sinuosités de l'écorce. Elle s'en lasse vite, même si elle découvre des motifs inattendus.

La lumière qui passe entre les planches de la clôture attire son regard. Au début, elle s'est souvent tournée vers ce mur pour dissimuler son chagrin ou s'isoler. Demain, elle sera de l'autre côté : celui de la liberté et de l'inconnu. Elle s'avance et appuie le front, les mains sur le bois familier et sécurisant. Que vivra-t-elle à l'extérieur ? Un sentiment d'échec l'envahit.

Des cris stridents lui font lever la tête. Une longue volée d'outardes traverse le ciel. Sans aucune hésitation et dans un ordre parfait, les oiseaux se déplacent en direction du sud. Ils repasseront au printemps. Elle, elle reviendra à l'automne. Mathilde tente de se consoler en se disant que son éloignement n'est que temporaire et qu'une partie d'elle-même reste ici.

À présent, elle doit s'efforcer de manger pour retrouver des forces et ne pas que la faim l'assaille cette nuit et l'empêche de dormir. Et elle ne peut quand même pas tout laisser de son repas aux écureuils et aux oiseaux après tout ce que la nature leur offre ! Elle retourne sur ses pas chercher le sac et va s'asseoir contre le mur de pierre qui dégage une chaleur bienfaisante. Elle fait face à l'une des plates-bandes. Les fleurs sont épanouies n'ayant pas encore subi les atteintes du gel. La jeune fille ferme les yeux pour mieux s'imprégner de leur parfum.

Son cœur est lourd. Demain, elle aura 21 ans. Pendant longtemps, elle a eu hâte que ce jour arrive ; puis à mesure qu'il se rapprochait, elle se mit à le craindre et à vouloir le reporter. Sa bouche et sa gorge sont sèches. Elle ouvre le sac et en sort le

contenu qu'elle dépose à côté d'elle : une serviette de table, des bâtonnets de carotte, une épaisse tranche de fromage, une pomme, une bouteille de lait, deux morceaux de sucre à la crème, qui lui tirent un sourire, et un sandwich au jambon qu'elle remet dans le sac.

Le temps passe. L'air se rafraîchit. Peu à peu, le bleu du ciel se nuance de rose, d'or et de violet, puis le soleil devient une énorme boule rougeoyante. Mathilde voit le cercle de feu s'abaisser lentement et disparaître. Elle va devoir bientôt rentrer.

Un frôlement familial lui fait baisser les yeux. Quelle joie ! Surprenante est venue lui dire au revoir. Mathilde la caresse longuement, puis la prend dans ses bras et la serre contre son cœur. La petite bête lui démontre son affection en lui léchant la figure. Comme elles vont s'ennuyer l'une de l'autre !

Une idée traverse l'esprit de Mathilde : « Si elle emmenait la chatte avec elle ? Si ce petit être si affectueux l'accompagnait là-bas et revenait en même temps qu'elle ? » Elle ne serait pas seule, s'ennuierait moins, et de son côté, l'animal n'aurait pas à subir les rigueurs de l'hiver, bien au chaud dans cette maison accueillante. Si elle allait ne pas le retrouver à son retour... Elle ne peut prendre un tel risque.

Elle n'a de permission à demander à qui que ce soit. Cette chatte n'appartient à personne et vient de nulle part. Elle s'est retrouvée ici dans la cour par hasard, un matin de juin.

« Surprenante, tes cinq chatons ont été donnés. Toi, tu ne le seras pas. Tu viens avec moi, mais auparavant, il faut que je t'enferme pour la nuit afin d'être certaine de te retrouver au moment du départ. Toi, tu peux aller et venir comme bon te semble. Aucune clôture ne peut te retenir. Tu ne souffriras pas de la faim avec de la

bonne viande et du pain, et tu auras même de l'eau, celle du baril d'arrosage où tu as l'habitude de boire. »

Surprenante dans les bras, Mathilde se rend au fond du jardin, ouvre le cabanon, y dépose l'animal et ferme la porte. Elle revient avec le sandwich et une vieille théière remplie d'eau qu'elle coince entre des outils de jardinage. Elle vérifie la sécurité des lieux, caresse une dernière fois la bête et referme soigneusement la porte. L'année à traverser lui apparaît moins sombre et le départ plus facile.

Au moment où elle s'apprête à mettre le doigt sur la sonnette de la porte de service, ses jambes vacillent et la forcent à s'asseoir sur le muret de pierre. Tout devient noir. Elle ne peut emmener Surprenante, car comment, une fois sortie en compagnie de son oncle et de sa tante, pourra-t-elle entrer au jardin, la grille étant toujours cadenassée ? Elle ne peut tout de même pas subtiliser la clé...

Elle voulait pourtant que personne ne sache. Et voilà que pour partir avec Surprenante, elle va devoir partager son secret avec quelqu'un d'autre et obtenir son aide, mais qui ? L'une de ses amies ? Elle ne peut la mettre dans l'embarras. La portière ? Ce serait suspect. Mère supérieure ? Elle n'ose pas. La jardinière ? Oui, la jardinière ! Devant la terre déplacée, des tiges brisées, elle a souvent entendu la religieuse affirmer qu'elle sera bien heureuse le jour où la chatte trouvera un autre refuge.

Mathilde se relève, déterminée à partir à l'instant même à la recherche de son alliée et à lui exposer son plan.

CHAPITRE 2

Épuisée, mais soulagée, Mathilde s'endort en posant la tête sur l'oreiller. Au milieu de la nuit, légère comme une ombre, elle se faufile entre les rideaux, s'élance par la fenêtre ouverte dans le vide, plane au-dessus des arbres et se pose devant le cabanon. Elle entrouvre la porte et se glisse à l'intérieur. Il y fait clair comme en plein jour, mais elle ne voit Surprenante nulle part. Elle regarde entre les outils, derrière les pots, les sacs, les boîtes. Elle examine les murs, le toit, le plancher et n'y découvre aucune issue par où l'animal aurait pu fuir.

Où donc est la chatte ? Mathilde s'apprête à ouvrir une boîte lorsqu'une lourde masse s'abat dans son dos et s'y fixe par quatre crochets qui lui déchirent la peau, les chairs et la font cruellement souffrir. Elle essaie de détacher ce corps, mais ses efforts demeurent vains.

— Surprenante, pourquoi te venger ainsi ? Tu me fais mal, pourtant je ne t'ai jamais maltraitée, moi ! Je n'avais pas le choix de t'enfermer... Lâche prise à l'instant.

Bien au contraire, l'animal enfonce ses griffes plus profondément et commence à mordre.

Folle de douleur et de rage, Mathilde saisit le cou de Surprenante et se met à serrer ; plus fort, de plus en plus fort. Lentement, la bête relâche ses muscles et retire ses griffes.

— « Je l'ai tuée ! » pense Mathilde.

Tenant toujours la chatte entre ses mains, la jeune fille s'incline et projette celle-ci sur le sol. Stupéfaite, Mathilde laisse échapper un cri devant l'énorme masse jaune.

A ce moment, le rideau de sa cellule s'écarter légèrement.
Une voix douce se fait entendre.

— Mathilde, as-tu mal ?

— J'ai fait un cauchemar.

— Le même encore ?

— Non. Un animal terrifiant. Je suis tellement contente que ce ne soit pas la réalité.

— Il ne reviendra pas. Essaie de te rendormir.

« Douce Jacynthe, toujours prête à rassurer ton amie. Je suis en sécurité près de toi, mais Surprenante l'est-elle ? Est-elle au moins encore à l'intérieur de sa prison ? »

Si seulement Mathilde pouvait aller vérifier, peut-être parviendrait-elle à se rendormir ? Elle a beau se répéter intérieurement que le cabanon est tout à fait sûr et que personne ne peut s'introduire au jardin et libérer la chatte, le doute la taraude toujours. Une ardente supplication s'élève de son cœur : « Mon Dieu, faites qu'à mon départ, Surprenante soit toujours là. Ne permettez pas que je sois privée de la présence et de l'affection de cette petite bête, votre créature. En ce moment, elle est ce qui m'importe le plus au monde. »

Le temps n'en finit pas de s'allonger. Jamais Mathilde n'aurait pensé que sa survie pouvait être liée à celle d'un animal. Elle n'en a jamais possédé. Surprenante sera la première, mais elle ne lui tiendra compagnie que pendant un an.

Elle s'assoupit quelques instants, puis se redresse dans son

lit. Que va-t-il arriver si la jardinière garde silence et ne bouge pas au moment du départ ? Devra-t-elle aller vers la religieuse et lui signifier qu'il est temps d'intervenir ? Elle n'aura pas à le faire. Sœur Marie de la Providence a donné sa parole et la respectera d'une manière ou d'une autre. Elle peut et doit lui faire confiance.

Finalement, les images se confondent et s'estompent dans l'esprit de la jeune fille. Ses paupières s'alourdissent et se ferment. Elle n'a pas entendu la cloche, mais ouvre les yeux en percevant la voix de Jacynthe.

— Mathilde, il faut te lever. Il est vrai que même si tu es en retard aujourd'hui, tu ne seras pas grondée.

Mathilde aurait voulu dormir encore. Les bruits familiers du dortoir lui parviennent à présent. Elle se lève, va remplir d'eau tiède sa bassine, fait sa toilette, range ses derniers effets personnels dans le sac à poignées, puis défait son lit, pliant chaque pièce qu'elle dépose sur le matelas et arrive à temps à la chapelle.

Entrer dans ce lieu, c'est comme être plongée dans des eaux tièdes et paisibles. C'est s'y sentir portée par la présence de Dieu et s'abandonner à la vie. Ici, elle peut passer de la prière à la méditation, puis à la rêverie sans que personne ne la rappelle à l'ordre.

Au moment de l'offertoire, elle unit sa prière à celle du prêtre. « Mon Dieu, je vous offre ma vie. Prenez-la pour votre plus grande gloire. Accompagnez-moi tout le long de cette retraite forcée. Faites que je sois source de joie pour mon oncle et ma tante. Aidez-moi à faire le bien et à éviter le mal. Mon Dieu, que votre volonté soit faite. »

Les dernières mesures de l'orgue se sont tues. Les bancs se

vident. Mère supérieure vient à elle.

— Venez, Mathilde !

Au réfectoire, chacune des tables est garnie d'un vase de fleurs. Mathilde réalise que ce sont celles du jardin, celles dont elle a pris soin pendant tout l'été. Devant son assiette, une pile de lettres attachée par un ruban de velours attire son attention. La jeune fille sait ce que chacune renferme : des mots de tendresse et d'encouragement. Ce soir, dans une autre chambre, elle les lira l'une après l'autre.

Le déjeuner est servi dans une ambiance différente de celle des autres jours. La discipline s'est relâchée : les rires et les éclats de voix ne sont pas réprimés. Les filles sont exubérantes et fraternisent laissant de côté leurs différends. Dans plus ou moins de temps, pour elles aussi, le jour arrivera de quitter la maison et de commencer ailleurs une vie nouvelle. Ce jour où, à l'extérieur des murs, l'espoir danse en montrant le chemin à suivre.

A la fin du repas, les filles se regroupent devant la table de Mathilde et interprètent sur un air connu une chanson la décrivant et se moquant gentiment d'elle, puis Jacynthe et Doriane quittent le groupe et sortent du réfectoire. Elles reviennent bientôt avec un énorme gâteau, surmonté de 21 chandelles en feu, qu'elles déposent devant leur amie. La chanson traditionnelle est entonnée. Mathilde fixe le gâteau et voit le fantôme de Clara s'interposer entre Doriane et Jacynthe. Elle sent son cœur se serrer et ferme les yeux. Clara aurait été là si elle n'avait pas commis l'irréparable... Des voix la ramènent au présent.

— Mathilde ! un souhait.

— Vite ! un souhait.

— Un prince charmant si tu n’as rien d’autre à demander !

Mathilde ouvre les yeux et souffle les bougies. Trois demeurent allumées. Son vœu ne sera pas exaucé. Les êtres chers ne lui seront pas rendus.

Une des religieuses partage le gâteau. Les filles mangent avec appétit d’autant plus qu’il est inhabituel que du gâteau soit servi le matin, la plupart des filles partant après le dîner.

Le bruit de la claquette annonce la fin du déjeuner. Mathilde est prévenue de l’arrivée de son oncle et de sa tante. Elle s’empresse d’aller de l’une à l’autre de ses compagnes pour des au revoir même si elle sait plusieurs être des adieux. Ce ne sont qu’embrassades, promesses de s’écrire, de se rencontrer et de ne jamais s’oublier.

Demeurée à l’écart, Betty est la dernière à être saluée. Après avoir étreint Mathilde, elle recule d’un pas, puis saisit les poignets de sa compagne en la regardant intensément.

— Fais-leur payer toutes ces années qu’ils t’ont volées. Moi, je n’attends que ça.

— Betty, je n’aspire qu’à vivre en paix. Je ne veux pas que la haine détruise le reste de mon existence.

— Quelle idiote, fais-tu !

Le charme est rompu. Le silence et le malaise s’installent. Mère supérieure intervient.

— Mes filles, si nous chantions la chanson préférée de celle qui nous quitte avant qu’elle ne se rende au parloir...

En apercevant sa tante, la jeune fille court se jeter dans ses bras. Les deux femmes s'enlacent avec tendresse. Mathilde est la première à parler.

— Oncle Paul, n'est pas entré avec vous ?

— Si, il s'occupe de tes bagages.

Celui-ci les rejoint bientôt. Prenant sa nièce dans ses bras, il dépose un baiser sonore sur son front.

— Tu es d'une élégance !

— C'est bien parce que tante Thérèse l'a voulu ainsi.

— Elle a bien fait. Tu es la plus belle de toutes. Tes bagages sont rendus dans l'auto. Es-tu prête à partir ?

— Oui.

Tous trois descendent les escaliers. Devant les grandes portes, plusieurs religieuses les attendent. Les larmes que Mathilde retenaient depuis le lever sont devenues trop lourdes et coulent d'elles-mêmes. L'oncle voudrait abréger ces derniers moments devenus trop émouvants. Doucement, il prend le bras de sa nièce et l'entraîne vers la sortie. Mathilde parvient à sourire.

— A l'an prochain ! Je serai de retour en septembre.

— Ce peut être bien avant, si tu veux. Un an, c'est long. Quand tu auras le goût de venir en visite, tu n'as qu'à nous le dire.

Ta tante et moi serons heureux de t'accompagner. Il ne faut pas perdre nos vieilles habitudes, surtout que nous nous sommes faits des amies ici.

Fébrile, Mathilde voit la jardinière quitter sa place.

— Je vais me rendre au jardin où Mathilde me rejoindra pour cueillir quelques-unes de ses fleurs préférées.

Malgré elle, la jeune fille pousse un soupir de soulagement. Son oncle ouvre la lourde porte. Bras dessus, bras dessous, les trois descendent l'escalier extérieur et se dirigent vers l'auto. Pas une fois, Mathilde ne se retournera. Elle est trop préoccupée par la dernière tâche à accomplir. Parvenu au véhicule, le couple prend place à l'avant tandis que la jeune fille dépose son sac à main à l'arrière.

— Je ne tarderai pas à revenir.

Les minutes s'égrènent. L'oncle et la tante se demandent pourquoi il faut autant de temps pour couper quelques fleurs. Ils craignent que leur nièce revienne avec toute une brassée.

Dans le cabanon, Mathilde fait face à un animal apeuré qui refuse de se laisser approcher. D'une voix douce, elle le réconforte et l'apaise. Finalement, Surprenante se laisse caresser. Mathilde peut la prendre dans ses bras et la rassurer tout à fait. L'attendant près de la grille, sœur Marie de la Providence lui tend les fleurs. Mathilde les prend dans sa main libre.

— Comment pourrais-je vous remercier !

— En tâchant d'être heureuse, ma fille !

Mathilde arrive à l'auto, toute souriante. La vitre du conducteur est baissée.

— Enfin, te voilà !

— Voici Surprenante.

— C'est une belle chatte. C'est gentil d'avoir voulu nous la montrer. Va vite la remettre au jardin. Elle y sera plus en sécurité. Non, ne t'assois pas avec elle dans l'auto ! Nous avons une longue route devant nous. Ne nous fais pas attendre plus longtemps. Remets les fleurs à ta tante et va reporter cet animal. Et surtout, reviens vite.

— Nous pouvons partir. Je suis prête. Surprenante vient avec nous.

— Non, Mathilde. Nous avons déjà un chien à la maison.

— Qui est à vous. Surprenante est à moi.

— Sois raisonnable. Tu n'es plus un bébé. Les deux ne feraient pas bon ménage.

— Vous n'en savez rien.

Les yeux de l'homme deviennent sévères et ceux de la jeune fille se font suppliants. L'épouse, demeurée jusque-là impassible, presse la cuisse de son mari qui, ne semblant pas comprendre la signification du geste posé, continue de s'opposer à la jeune fille.

— Ne fais pas l'enfant gâtée. Va remettre cet animal où tu l'a pris immédiatement, sinon c'est moi qui vais le faire.

Mathilde baisse les yeux sur la petite bête et la presse contre

son cœur. Ses larmes recommencent à couler. D'une main, elle tente d'ouvrir la portière.

— Vous aussi, vous voulez me séparer d'un être que j'aime.

A ces mots, Thérèse devient blême et saisit le poignet de son mari.

— Paul, elle a besoin de cet animal. Ne vois-tu pas à quel point elle est malheureuse ! Si c'est tout ce qu'il lui faut pour se remettre à sourire à la vie...

L'oncle se retourne vers sa filleule.

— C'est bon, Mathilde ! Tu peux l'emmener, mais je t'avertis que c'est toi qui vas en prendre soin. Moi, j'ai bien assez du chien.

— Merci, mon oncle. Elle ne vous causera aucun souci.

— Pour commencer, arrête de pleurer ; ça m'énerve. Et réjouis-toi d'avoir trouvé une alliée en la personne de ta tante. Je suppose qu'à deux contre un, je n'aurai plus rien à dire...

— Mon oncle, ne le prenez pas ainsi. Je ne vous demanderai rien d'autre. Et vous ne tarderez pas à vous attacher à Surprenante. Elle est si affectueuse. Elle va vous surprendre aussi.

— C'est bien parce que c'est toi que j'accepte. Un chat noir en plus !

— Une chatte noire.

— Peu importe que ce soit l'un ou l'autre !

La voiture démarre, quitte la place, traverse plusieurs rues et s'engage sur la grande route. Les passagers avant demeurent silencieux et regardent défiler le paysage devant eux. Mathilde n'a d'yeux que pour Surprenante. Elle la caresse et lui parle à voix basse.

Quelques instants plus tard, sa tante lui tend une lettre.

— Edouard voulait que je te la remette dès le départ.

Mathilde sourit en la prenant, déchire vite l'enveloppe et se met à lire.

Ma chère cousine,

Enfin, tu nous es rendue. Tu ne peux savoir la joie que j'éprouve à te savoir en route vers la maison. Tu m'as tellement manqué ! Nous allons reprendre le temps perdu et faire tout plein d'activités ensemble en nous amusant comme autrefois, mais sans les mauvais coups cependant.

J'ai hâte de te présenter mes amis. Tu vas les éblouir. Je te revois dimanche prochain où toute la famille sera réunie pour t'accueillir et fêter ton retour.

Je te fais la bise.

Edouard

La dernière fois qu'elle a vu son cousin, c'était il y a un an, à son vingtième anniversaire. Il était venu là-bas avec ses parents. En lui souhaitant une bonne fête, il lui avait murmuré à l'oreille : «

Un an, Mathilde, un an encore, puis nous serons à nouveau ensemble. »

Elle s'est toujours sentie plus proche d'Edouard que de ses quatre cousines. Sans doute parce qu'ils ont sensiblement le même âge tous les deux et qu'Edouard était toujours disponible pour jouer, contrairement à ses sœurs. Vont-ils retrouver la complicité d'antan ? Pour y parvenir, il faudrait que chacun puisse mettre son âme à nu et tout dire de ce jour fatidique et de ceux qui ont suivi. Pour sa part, Mathilde en est incapable.

Son oncle a ouvert la radio et parfois, sa tante fredonne les refrains connus. L'automobile roule et roule. Les pensées de la jeune fille vont et viennent entre le passé et le futur. Elle revoit le premier et imagine le second. De temps à autre, Surprenante bouge et la ramène au présent. Après des milles et des milles, la voiture ralentit et se stationne dans la cour d'un restaurant. Son oncle étire les doigts.

— Manger nous fera le plus grand bien. Êtes-vous d'accord avec moi cette fois ?

— Vous avez raison, mon oncle.

— Si tu m'avais contredit, je t'aurais, sans aucun regret, laissée seule dans l'auto.

— Et il t'aurait quand même rapporté quelque chose à manger.

Mathilde dépose la chatte plus loin sur le siège, s'assure que toutes les portes soient bien verrouillées et suit le couple à l'intérieur du restaurant.

Une fois passés aux toilettes, attablés et le repas commandé, les voyageurs se regardent et sourient. Tante Thérèse amorce la conversation.

— Mathilde, tu ne peux savoir à quel point nous sommes heureux de t'accueillir à la maison. Tu y demeureras aussi longtemps que tu le voudras.

L'oncle prend la main de la jeune fille et y dépose un baiser.

— Notre nièce bien-aimée ! Notre seule filleule ! Oh ! nous avons bien quelques filleuls, mais ce n'est pas la même chose. Nous sommes fiers que tu viennes partager notre existence et égayer nos vieux jours. De notre côté, nous essaierons de te faciliter la vie.

Mathilde les regarde l'un après l'autre.

— Je vous aime profondément tous les deux et vous suis infiniment reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour moi dans le passé et faites encore aujourd'hui. Jamais, je ne pourrai assez vous remercier.

Son oncle lui tapote la main.

— Nous serons toujours là pour toi, du moins tant que nous serons de ce monde.

— Je resterai un an avec vous.

— Et peut-être moins si un prince charmant frappe à notre porte et te demande en mariage. Nous n'aurions d'autre choix que de te laisser partir avec lui, à la condition que tu le veuilles, bien sûr. Il te conduirait dans son château, vous y vivriez heureux et vous auriez beaucoup d'enfants.

— Je ne me marierai pas. Je vais entrer en communauté. Si j'avais été acceptée tout de suite comme postulante, je ne serais pas venue avec vous.

— Que dis-tu là, Mathilde ? Heureusement que ces femmes sont plus sensées que toi. Tu n'y penses pas... Une belle fille comme toi, débordante de vie, passer le reste de tes jours entre les murs d'un couvent ! C'est à n'y rien comprendre.

Les yeux mouillés, sa tante la dévisage.

— Tu ne nous en as jamais parlé et tu choisis le jour des retrouvailles pour le faire. Depuis quand y songes-tu ?

— Plusieurs semaines.

— Donc, c'est tout récent... Ma chérie, tu es trop impressionnable et impulsive.

— Ce n'est pas un coup de tête. J'y ai longuement réfléchi. Ma décision est prise et je suis attendue en septembre prochain.

Mathilde soutient le regard de son oncle et de sa tante. Tous deux y voient une détermination que rien ne semble pouvoir fléchir.

Oncle Paul se met à passer les mains sur les plis de la nappe comme s'il voulait enlever ceux-ci.

— Mathilde, nous ne nous attendions pas à une telle confiance. Laissons passer le temps. C'est le meilleur des conseillers.

— Je ne changerai pas d'idée.

Thérèse prend les mains de sa nièce, regarde celle-ci dans les yeux et lui sourit timidement.

— L'été prochain, si tel est encore ton projet de vie, sois assurée, chère fille, que nous t'aiderons à le réaliser. D'ici là, n'y pensons plus. N'entrevoyons que la merveilleuse année que nous passerons ensemble.

Même si le couple n'en laisse rien voir, sa joie est assombrie par la révélation de Mathilde et le silence s'installe dans le groupe. Heureusement que les assiettes ne tardent pas à arriver et qu'elles parviennent à détendre chacun par leur bonne odeur.

— Bon appétit, vous deux !

— A vous aussi, ma tante !

La conversation s'anime à mesure que la faim s'apaise. L'homme et la femme deviennent intarissables lorsqu'il s'agit de leurs enfants et petits-enfants. Mathilde les écoute avec le plus vif intérêt. Elle a hâte de revoir chacun et de connaître ceux qui, pendant son absence, se sont ajoutés à la famille.

CHAPITRE 3

Avant qu'elle ne s'engage dans la cour, le chien a reconnu la voiture familiale et s'est élancé au-devant d'elle en manifestant sa joie de la voir enfin de retour. Les maîtres descendent, parlent à l'animal et lui prodiguent quelques caresses tandis que celui-ci se frôle contre eux. Lorsque Mathilde s'apprête à le rejoindre, le chien se tourne vers elle et se met à japper. La jeune fille se fait rassurante.

— Vendou, c'est moi, Mathilde ! Je suis revenue. Tu ne te rappelles pas de moi ? C'était il y a longtemps... Viens, viens me voir.

Le chien hésite, puis cesse de japper. Mathilde s'avance et lui présente la main. L'animal la flaire et reconnaît la visiteuse. Fou de joie, il branle la queue et vient se blottir dans les bras de la jeune fille. L'oncle et la tante entrent alors dans la maison. Mathilde et Vendou sont seuls à présent et se laissent aller à la joie de s'être retrouvés en échangeant des caresses et des mots tendres.

Quelques minutes plus tard, Mathilde retourne à l'auto, suivie de Vendou. Comme elle ouvre la porte, le chien se met à gronder pendant que la chatte s'agrippe au siège. Mathilde parvient à la prendre dans ses bras et à la réconforter. Elle la présente ensuite à Vendou.

— Voici Surprenante. Elle est venue vivre avec moi. Tu vas être gentil avec elle, n'est-ce pas ?

Portant toujours la chatte contre elle, Mathilde entre à son tour dans la maison. Elle voit tout de suite la boîte avec un lainage à l'intérieur et y dépose la bête.

— Merci beaucoup, mais j'aurais pu le faire moi-même. Ma

tante, voulez-vous que je vous aide à préparer le souper ?

— Il n'a qu'à être réchauffé. J'ai tout fait hier, au cas où nous aurions été retardés.

— Je vais mettre la table alors ?

— Si tu veux.

— Où est le piano ?

— En haut. Le haut t'appartient à présent.

— Je vous avais pourtant demandé de ne faire aucun changement.

— Tu es la seule à jouer sur ce piano que tes parents ont apporté ici lorsque tu avais cinq ans afin que tu puisses pratiquer tous les jours. Il m'en aura causé bien des soucis en plus de m'enlever un temps précieux ! Pendant des années, il a fallu m'asseoir à côté de toi et superviser ton travail afin de répondre aux exigences de tes parents. C'est qu'une fois rendue ici, tu ne pensais plus qu'à t'amuser. Je devais sans cesse te motiver et parfois te menacer de ne pouvoir rejoindre Edouard. D'une fois à l'autre, je promettais et ... gardais parole. C'est du passé tout cela... Tu joueras si le cœur t'en dit. Nous voulions aussi que tu te sentes chez toi. Plus tard, je te montrerai comment nous avons aménagé ton espace.

Le piano trône dans la première chambre en compagnie d'une table ronde et de deux chaises droites, d'une causeuse et d'une berçante. Mathilde retrouve sa chambre telle qu'elle l'a laissée

à sa dernière visite : même courtepointe, même rideau crocheté et même tapis tressé. Elle est tout émue et regarde sa tante.

— A cause de moi, vous vous retrouvez avec une chambre en moins. Lorsque vous aurez de la visite...

— Il en reste deux autres et c'est bien suffisant d'autant plus que nous pouvons déposer sur le plancher les matelas entreposés sous les lits. Les enfants se chamaillent pour savoir lesquels auront la chance de dormir par terre.

Lorsque les deux femmes reviennent à la cuisine, une corde repose sur la table où oncle Paul s'affaire à raccourcir un collier ayant déjà appartenu à Vendou.

— Mathilde, pendant un certain temps, il faudra attacher la chatte à la galerie quand elle demandera à sortir. Lorsqu'elle sera habituée à la maison, ce ne sera plus nécessaire.

— Vous pensez à tout...

— Est-elle propre au moins ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas et tu n'as pas hésité à l'emmener ici !

— Je vais lui apprendre si elle ne l'est pas et au besoin tout nettoyer. Merci, mille fois merci. Tous les deux, vous êtes trop bons pour moi !

— C'est que nous t'aimons bien.

— Je veux travailler et payer pension.

Sa tante l'arrête aussitôt.

— Nous n'avons pas d'objection à ce que tu travailles si tu trouves un emploi qui te convienne. Cela te permettrait de sortir de la maison et de rencontrer des gens. Par contre il n'est pas question que tu nous verses une pension. Nous avons l'habitude de te recevoir à l'été ainsi qu'à Noël et à Pâques. Si je compte tout ce temps où tu n'as pu venir, cela doit bien faire une année. Tu vas prendre la semaine pour te reposer. Lundi prochain, nous entreprendrons des démarches pour un emploi. Pour l'instant, la tâche la plus urgente à accomplir, c'est aller au lit. Ton oncle et moi avons écourté la dernière nuit et n'avons pas bénéficié de notre sieste quotidienne. Je te prie de nous excuser de te fausser compagnie de si bonne heure.

— Moi aussi, je vais aller dans ma chambre. Surprenante peut-elle dormir avec moi ?

— Oui, mais pas sur le lit. Au grand jamais ! Toujours dans une boîte recouverte d'un tissu. Tu comprends, il est plus facile de secouer le tout dehors que de ramasser des poils à la grandeur de la maison.

— Bien sûr, ma tante.

— Et laisse ta porte de chambre entrebâillée. Ainsi, le matin, ton oncle pourra faire sortir la chatte avant que celle-ci ne te réveille.

— Où puis-je trouver cette autre boîte pour l'installer tout de suite ?

Mathilde n'a pas le goût de se mettre immédiatement au lit. Elle va s'approprier à nouveau sa chambre en y rangeant ses effets personnels. La valise vidée et placée au fond du garde-robe, Mathilde prend ses cahiers de musique et traverse dans l'autre pièce. Elle ouvre le piano et le referme aussitôt, ne voulant pas perturber le sommeil des deux autres. Soulevant le couvercle du banc du piano, elle se réjouit d'y retrouver les feuilles et les cahiers laissés à son départ. Elle y ajoute ceux rapportés de là-bas.

De retour à sa chambre, elle se prépare pour la nuit. Les livres de piété sont sur sa table de chevet ainsi que les lettres reçues le matin même. Bien appuyée sur les oreillers, elle prend celles-ci et en défait le ruban. Aucune enveloppe n'est cachetée. Mathilde sait n'être pas la première à les lire et que pour cette raison la plupart des filles n'ont pas tout livré de leur état d'âme. Elle-même en a écrit de ces lettres tout en pesant les mots.

Quoi qu'il en soit, à travers elles, la vie lui parle dans sa beauté et sa cruauté, sa force et sa fragilité, ses recommencements et ses errances, ses espoirs et ses désillusions.

Mathilde vient de terminer la dernière. Elle refait la pile, rattache le ruban et ferme les yeux. Elle a le cœur gros : ses compagnes et la maison lui manquent. Soudain, elle ressent le besoin d'écrire à son tour, de se confier sans réserve maintenant que la censure ne s'exerce plus pour elle et qu'Annabelle et Blanche n'y sont plus assujetties, elles non plus.

Elle se lève sans bruit, sort le nécessaire et se rend à la table écrire deux longues lettres. Lorsqu'elle revient à son lit, elle n'a de force que pour replacer les oreillers et se glisser sous les draps. Elle ne songe même pas à baisser le store.

Une bonne odeur de café s'est répandue dans toute la maison. Mathilde ouvre les yeux et réalise que le soleil est levé. Vite, elle enfle sa robe de chambre et descend l'escalier. En arrivant dans la cuisine, elle aperçoit sa tante qui tricote, avec Surprenante à ses pieds, les deux se chauffant au soleil.

— Bonjour, ma tante !

— Bonjour, Mathilde ! As-tu passé une bonne nuit ?

— J'ai dormi comme un bébé, sans me réveiller une seule fois. Et vous, ma tante ?

— La nuit a été bonne. J'ai repris le temps perdu. Le café est encore chaud. Veux-tu que je prépare ton déjeuner ?

— Je vous remercie. Je vais le faire moi-même. Vous avez déjà mangé, vous deux ?

— Oui. Depuis que nous sommes seuls, nous avons pris l'habitude de préparer chacun notre déjeuner. Ton oncle et moi ne nous levons pas toujours à la même heure l'un et l'autre. Lui, il est resté matinal tandis que moi, j'ai allongé mon temps de sommeil. Souvent, lorsque je quitte la chambre, il est déjà rendu dehors. Il préfère travailler tôt le matin. Depuis qu'il a été malade, il supporte moins bien la chaleur.

Mathilde mange avec appétit l'assiette qu'elle a remplie, cause avec sa tante et regarde le soleil embellir tout ce qu'il touche dans la maison. Pour se sentir de si bonne humeur, peut-être l'astre du jour a-t-il longuement posé ses rayons sur elle avant qu'elle n'ouvre les yeux...

Le déjeuner terminé, Mathilde songe à se rendre utile.

— Ma tante, est-ce que je puis faire quelque chose pour vous aider ?

— Le ménage vient d'être fait et j'ai terminé confitures, ketchups, marinades et conserves de légumes. Non, je ne vois pas ce que nous pourrions faire. Profite du beau temps et repose-toi. Samedi, je vais accepter ton aide. A deux, la journée suffira à préparer la rencontre de dimanche et ton oncle nous apportera son aide pour certains travaux.

Peu après, celui-ci entre en prenant soin d'enlever ses bottes sur le tapis d'entrée.

— Bonjour, jeune fille ! Je venais voir si tu étais debout.

— C'est fait. Bonjour, mon oncle ! Ma tante n'a pas besoin d'aide, mais vous, peut-être que oui. Je pourrais récolter les pommes de terre ou bien nettoyer les plates-bandes ou encore rentrer le bois de chauffage.

— Je ne te savais pas rendue travaillante à ce point. Vois-tu, la cave est déjà pleine de bois. Pour ce qui est des pommes de terre, c'est encore trop tôt. Et quand aux plate-bandes, tu ne trouves pas que les fleurs sont encore belles !

— Puisque je ne puis me rendre utile à vous deux, je vais passer la journée dehors et apporter un lunch. Mon oncle, puis-je vous demander quelque chose ?

— Ça dépend... Hier, je me suis fait presque avoir par toi.

— Mon oncle, il s'agit seulement d'un petit service. J'ai

écrit à deux de mes amies et j'aimerais que vous postiez les lettres lorsque vous vous rendrez au village.

— Ça, je peux facilement le faire. Et avec plaisir en plus.

— Et Surprenante ?

— Nous allons y voir. Tu peux partir tranquille.

Mathilde sort du garde-robe ses bottes de pluie et son imperméable à capuchon. Sa tante la regarde, perplexe.

— Tu as vu le temps qu'il fait ?

— Oui, mais il ne fait pas froid. Je vais marcher sous la pluie.

— Tu reprendras tes randonnées lorsque le soleil reviendra. Ton oncle et moi avons décidé d'aller magasiner à Trois-Rivières.

— Je ne vais pas avec vous.

— Il le faut pourtant. Il faut aller t'habiller convenablement.

— Je n'ai besoin de rien. Les vêtements que j'ai me satisfont. Les renouveler serait du gaspillage vu le peu de temps que je passerai ici.

— Mathilde, la plupart de ces habits sont juste bons pour les travaux de ménage ou les corvées à l'extérieur. Il te faut de nouveaux vêtements. Nous n'avons pas l'intention de te laisser seule à la maison, tu vas faire des sorties. De plus, tu veux occuper un emploi.

Il faut que tu sois bien mise pour cela.

— Puisque vous y tenez tant, je vais acheter quelques articles avec l'argent remis par les religieuses.

— Cet argent, tu vas le déposer à la caisse populaire sans plus tarder. C'est nous qui t'habillons. Pendant toutes ces années, que ce soit à ton anniversaire, à Noël ou à d'autres occasions, nous ne t'avons jamais offert que des friandises ou de menus objets. Tu ne portais que l'uniforme, toujours l'uniforme et sans aucun bijou. Nous reprenons le temps perdu tout simplement. Laisse-moi le plaisir de t'acheter de jolies choses. A ton goût, évidemment.

— Ma tante, tout cela est bien inutile. Dans moins d'un an, je revêtirai le costume religieux. Que ferez-vous de ces vêtements ?

— Nous les donnerions si cela devait arriver. Laisse-moi faire. Laisse-moi te gâter un peu. Nous en avons les moyens. Ne m'enlève pas le plaisir de te voir élégante.

Son oncle délaisse ses mots croisés pour intervenir.

— Mathilde, fais ce que ta tante te dit de faire. Moi, depuis près de cinquante ans, je porte les vêtements que ta tante choisit. Et cela, sans dire un mot.

— Paul, tu as si peu de goût. Les rares fois où tu t'es acheté un vêtement seul, je l'ai regretté.

— Pourtant je sais reconnaître en un coup d'oeil si une femme est bien habillée ! Avant que nous partions, Mathilde, ta tante et moi aimerions t'entendre dire ce que tu as fait ces deux derniers jours. Tu reviens en disant que la journée a été bonne, que le grand air t'a fatiguée et c'est à peu près tout. Après le souper et la vaisselle, tu montes à ta chambre.

— J'arrête souvent, j'observe, je pense, je prie, je médite ou je laisse passer le temps.

— Nous ne sommes pas tellement plus renseignés.

— Les clôtures entre les pâturages ne sont plus là et les bosquets où les bêtes allaient s'abriter ont été rasés.

— Pour faciliter le travail du fermier qui utilise une machinerie moderne pour la culture des céréales.

— Heureusement que la forêt est demeurée intacte !

— Et elle le demeurera. Du moins, jusqu'à ma mort. Je ne coupe des arbres que pour le bois de chauffage et il s'agit, la plupart du temps, d'arbres tombés ou malades.

— Ferez-vous du sirop, le printemps prochain ?

— Nous serons en Floride à ce moment-là. Si tes cousins décident de s'atteler à la tâche, ils seront heureux d'avoir deux bras de plus pour les seconder.

Tante Thérèse regarde l'heure sur sa montre, puis s'adresse à Mathilde.

— Va vite te préparer. Il faut partir bientôt. Evangéline vient jouer aux cartes après le souper. C'est l'un des rares soirs où elle n'a pas de séance d'essayage avec ses clientes. Tu veux toujours être le quatrième joueur ?

— Oui.

Oncle Paul préfère attendre dans l'auto. Heureusement que la radio est là pour le distraire. S'il n'avait pas plu, il aurait marché sur le trottoir et parlé avec des connaissances ou même des inconnus. Au bout d'un temps plus ou moins long, les deux femmes sortent du magasin, parfois sans n'avoir rien acheté. Il les conduit alors ailleurs.

Après le dîner pris au restaurant habituel, oncle Paul s'endort entre deux déplacements. Quand il voit sa femme prendre place près de lui, sans nommer de magasin, il comprend que l'heure du retour à la maison est arrivée.

— Bon ! Enfin ! Mathilde a tout ce qu'il lui faut ?

— A peu près, mais je t'assure qu'elle s'en tient à la sobriété. Oui, nous pouvons rentrer.

— Ma tante n'a pas été raisonnable. C'est trop, beaucoup trop. Et moi, je ne dois pas faire plus que la remercier.

— Dis-moi, ma fille, ce que vous rapportez et je trancherai entre vous deux.

— Deux robes, une jupe, deux chandails, une blouse, une veste boutonnée, un pantalon, un manteau long, des bottes, un chapeau, un foulard, des gants, et des bas.

— Rien d'autre ? Pas de jolis dessous ? Mais peut-être ne veux-tu pas les nommer...

— Elle n'a pas voulu, Paul. Pas un seul article de lingerie fine.

—Ma tante, vous vouliez que je paraisse bien, c'est fait.
Quant aux dessous, personne ne les voit...

— Mais les devine !

— Moi, je trouve que ta tante n'a pas exagéré. Bien au contraire. Et pour ce qui manque, vous pourrez toujours vous reprendre.

Mathilde a l'impression d'être poussée sur les planches, de devoir improviser un rôle selon les circonstances et le tenir pendant une année entière. A la dernière représentation, elle quittera cette scène et se rendra sur celle qu'elle a choisie pour y évoluer le reste de sa vie.

Absorbée dans ses pensées, le trajet de retour lui paraît court. Elle sursaute quand son oncle stationne la voiture devant la caisse populaire et se tourne vers elle.

— Ce matin, il était trop tôt pour déposer ton argent, mais cet après-midi, tu peux le faire; c'est encore ouvert.

Lorsque Mathilde sort de l'établissement, sa tante lui sourit.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui. J'ai dû prendre une part sociale. Le caissier a été bien aimable.

— C'est Robert Lemieux. Le meilleur ami d'Edouard.

— Oui, il m’a dit cela. Il a dit aussi se rappeler de moi pour m’avoir vue à quelques reprises dans les magasins et à l’église. Moi, je ne me souviens pas de l’avoir rencontré et Edouard ne m’a jamais parlé de lui.

— Ils ne se connaissaient pas vraiment encore. Edouard n’allait pas jouer au village. Il s’amusait avec ses amis de l’école du rang. Au moment où ton cousin entrait à l’école secondaire du village, Robert quittait Fortierville pour commencer le cours classique qu’il devait abandonner après la quatrième année. Par la suite, les deux se sont trouvés pensionnaires au même collège à Trois-Rivières, mais dans des cours différents.

Vendou vient à la rencontre des siens en leur manifestant une joie débordante. Mathilde ne lui accorde qu’une brève caresse et se hâte d’entrer dans la maison. Elle en ressort aussitôt avec Surprenante dans les bras, la dépose par terre, sans l’attacher cette fois, la surveille de près et l’appelle quand celle-ci s’éloigne. Une fois rentrée et l’inspection faite, Mathilde se réjouit de ce que la chatte n’ait fait aucun dégât.

La vaisselle est terminée, la maison rangée et les cartes sont déposées sur la table. Mathilde et sa tante s’affairent à déballer les achats, enlever les étiquettes et placer les nouveaux vêtements sur des cintres. Oncle Paul est allé marcher, maintenant que la pluie a cessé. Sans doute reviendra-t-il avec Evangéline...

Les deux ne tardent pas à revenir. Evangéline est une femme de petite taille, rondelette, aux cheveux noirs bouclés parmi lesquels se glissent quelques fils d’argent. Elle est charmante et d’une grande simplicité.

Les présentations sont faites. Le jeu peut donc commencer. Paul veut que le hasard décide de la formation des équipes. Il se retrouve avec Evangéline et par conséquent, Thérèse avec Mathilde.

La première partie est rondement gagnée par les premiers. Mathilde joue trop vite et commet des erreurs. Elle connaît pourtant ce jeu, mais a été longtemps sans le pratiquer. Là-bas, les jeux étaient différents. Les règles lui reviennent peu à peu à l'esprit. La seconde partie est déjà bien amorcée pour sa tante et elle. La jeune fille prend goût au jeu tandis que sa rivale semble s'en désintéresser.

Paul s'assombrit devant leur probable défaite et ne peut s'empêcher de reprendre sa partenaire.

—Evangéline, tu es bien distraite, ce soir ! Tu laisses passer les occasions de prendre la main et tu ne tiens pas compte des cartes que je joue. Que se passe-t-il ? Si ça continue, nous allons nous faire battre à plates coutures. A moins que tu ne fasses exprès pour les laisser gagner... Tu sais, tu n'as pas à faire plaisir à Mathilde, même si c'est la première fois qu'elle joue aux cartes avec nous.

— Non, non. Tu n'y es pas. Tu le sais bien que, moi aussi, j'aime gagner. Je vais essayer de me reprendre et de mieux jouer.

Thérèse regarde son amie avec tendresse.

— Quelque chose te préoccupe, n'est-ce pas ?

— Mes petits-enfants. Je pense souvent à eux. Même si leur père me téléphone la fin de semaine et que moi j'appelle leur grand-mère le mercredi, je ne puis m'empêcher de me faire du souci à leur sujet. Mathilde, j'ignore si votre tante vous a dit que ma fille est morte il y a bientôt un an, en mettant au monde son deuxième enfant.

— Je l’ignorais. Vous m’en voyez navrée et vous avez toute ma sympathie.

— Merci. Je m’ennuie d’eux. Je ne les vois pas assez souvent. Victor — c’est mon gendre — vient passer une journée avec eux tous les deux mois environ, mais ce n’est pas suffisant. Je ne devrais pourtant pas me plaindre. Rien n’est comparable aux six premiers mois qui ont suivi le décès de Rachel et où je n’ai pu voir qu’une seule fois mes petits-enfants.

Paul qui a déposé ses cartes sur la table, se frotte maintenant les mains.

— Écoute Evangéline, pourquoi ne vas-tu pas les voir, toi ? Il est beaucoup plus facile pour toi de prendre l’autobus que pour Victor de partir avec deux jeunes enfants. D’autant plus que tu dis bien t’entendre avec la mère de ton gendre.

— Paul, il est inutile de me le rappeler. Je suis incapable de retourner dans cette maison depuis qu’elle est devenue celle de la mort.

— Il va pourtant falloir t’y résoudre, un jour.

— Je ne suis pas prête. Maintenant que je me suis vidé le cœur, je puis reprendre le jeu. Je suis d’attaque et nous allons nous remettre à gagner.

— Je l’espère bien.

CHAPITRE 4

Thérèse se félicite de l'avance prise. Hier soir, tandis qu'elle préparait la pâte à tarte, son mari et Mathilde s'affairaient dans la cuisine d'été. Elle entendit, à plusieurs reprises, la porte s'ouvrir et se refermer. Lorsque, sa tâche terminée, elle les rejoignit, les trois tables étaient déjà installées ainsi que l'étroit et long comptoir adossé au mur du fond. Mathilde balayait le plancher et Paul transportait un à un les longs bancs fabriqués de ses mains il y a bien des années et les déposait sur la galerie.

Cet avant-midi, l'homme se tient au salon. Il est prêt à donner sa contribution, mais seulement quand sa femme le lui demandera. En attendant, il travaille à ses mots croisés. La tante et la nièce se sont mises à confectionner les desserts : tartes au sucre et aux pommes, carrés aux cerises et fudge. De délicieuses odeurs remplissent peu à peu la maison. La cuisson terminée, Paul est demandé pour la vaisselle. Les pâtisseries disparaissent vite de sa vue, emportées par les deux femmes dans la cuisine d'été. Ces dernières étendent des linges à vaisselle sur le comptoir de fortune et y dépose les plats qu'elles recouvriront plus tard.

Le couple respectant sa sieste du midi, Mathilde est forcée de prendre, elle aussi, une pause. Elle en profite pour se replonger dans le roman d'aventures découvert dans la chambre d'Edouard. Elle n'a pas lu vingt pages que déjà sa tante est prête à se remettre à l'ouvrage. Quant à son oncle, il annonce qu'il sort faire une marche et assure qu'il sera de retour pour prêter main-forte au milieu de l'après-midi.

Thérèse prépare un ragoût de boulettes avec du bœuf et du porc hachés qu'elle met aussitôt mijoter à l'arrière du poêle à bois. Elle commence ensuite un pain de viande glacé qui lui aussi sera mis à cuire. Pendant ce temps, Mathilde s'applique à désosser deux

poulets, rôtis la veille. Les femmes parlent peu écoutant à la radio les chansons françaises au goût du jour. Demain, ces plats n'auront qu'à être lentement réchauffés. Pour ce qui est des légumes et des salades, ils seront préparés avant de se rendre à l'église.

Tandis que Paul lave et essuie la vaisselle, Mathilde et sa tante rangent et nettoient la cuisine, puis se rendent de l'autre côté où elles placent les nappes sur les tables ainsi que des catalogues sur les bancs. Tout est prêt pour demain midi. Mathilde regarde le lieu avec appréhension. Dans le passé, elle a participé à plusieurs de ces rencontres familiales, mais elle sent que celle-ci sera différente des autres.

Après le souper, pour leur exprimer sa reconnaissance et leur permettre de se détendre, Mathilde propose à son oncle et à sa tante de jouer à la dame de pique.

Le matin baigne dans le brouillard et Mathilde, dans l'inquiétude. Cette journée et les suivantes l'ont hantée une grande partie de la nuit. Elle voudrait pouvoir y échapper et se retrouver seule au fond des bois, mais elle ne dira et ne laissera rien voir de son état d'âme.

L'heure de la messe approche. Maintenant que Thérèse fait partie de la chorale, elle est impatiente de présenter sa nièce à la directrice et aux autres membres, Mathilde ayant accepté de se joindre à eux. Tout en donnant la main, la jeune fille essaie de mémoriser le visage et le nom de chacun. Elle rougit en apercevant Robert Lemieux. Celui-ci est souriant et retient la main de Mathilde dans la sienne.

— Comme je suis heureux de vous revoir et d'apprendre que vous êtes des nôtres ! Bienvenue dans la chorale ! J'ai hâte de

vous entendre chanter et d'unir ma voix à la vôtre.

— J'espère ne pas vous décevoir.

La tante de Mathilde observe les jeunes gens d'un œil attentif. Quelques cantiques sont repassés, puis l'orgue joue les premières notes du chant d'entrée. Peu à peu, la paix se fait en Mathilde. Et si sa vocation était de devenir moniale, loin de l'agitation du monde... Tout au long de l'office divin, elle se sent observée, mais pas une fois elle ne tournera les yeux vers l'ami d'Edouard.

Contrairement à leur habitude, l'oncle et la tante ne s'attardent pas dans le portique. Mathilde leur en est reconnaissante. Elle se sent nerveuse. Elle aurait voulu que le soleil soit de la fête. Tout aurait été plus facile. Une partie de la rencontre aurait pu se tenir à l'extérieur; or, ils seront tous confinés entre les murs de la cuisine d'été. Mathilde craint d'y manquer d'air et de suffoquer. Elle désire et redoute à la fois ces retrouvailles.

Là-bas, ses cousines sont rarement venues la voir, mais elles lui ont écrit à tous les Noël et à chaque anniversaire. Au début, Edouard accompagnait ses parents, puis il se mit à espacer ses visites. Seuls son oncle et sa tante ont été fidèles à la visiter régulièrement. Jamais, elle ne s'est méfiée de ces derniers. Elle a entièrement confiance en ses parrain et marraine et sait être aimée inconditionnellement d'eux. Quant aux autres, peut-être se sont-ils éloignés d'elle ? Parfois, elle se sent tellement indigne de l'attention et de l'affection d'autrui.

Edouard arrive le premier. Les cousins se regardent, sourient, s'étreignent tendrement, puis s'écartent l'un de l'autre.

L'étincelle de joie première a fait place au silence et à la gêne. Le père de famille voit la réserve des enfants et s'empresse de leur venir en aide en tenant des propos amusants. Edouard et Mathilde retrouvent leur spontanéité et la gaieté s'installe dans la maison, décuplée par chaque nouvelle arrivée.

Le père et le fils présentent à Mathilde les nouveaux venus dans la famille, car pendant son absence il y eut deux mariages et cinq naissances. Elle s'étonne de voir combien les petits-cousins qui étaient déjà là ont grandi. L'aîné a presque douze ans !

L'accueil est chaleureux. On s'embrasse, on se félicite et les cousines versent des larmes tout autant que Mathilde. Les liens sont là ; ils n'ont pas été rompus. Mathilde retrouve sa place dans la famille, celle qu'elle a toujours eue. Accaparée par tout un chacun, la jeune fille ne voit pas les plats circuler, les hommes les transportant.

La mère de famille coupe court aux effusions en frappant un plat d'une cuiller.

— Mes enfants, je suis tellement heureuse que vous tous ayez pu venir. Bienvenue à chacun et chacune. Si nous sommes les vingt-deux réunis, bientôt vingt-trois, c'est en l'honneur de Mathilde et pour fêter son retour parmi nous.

Les applaudissements fusent.

— Vive Mathilde !

— Vive la famille Langevin !

— Vive le bon repas qui nous attend !

Thérèse reprend la parole.

— Oui, le dîner est prêt et en plus, préparé par la fêtée elle-même. Sachant que tous ont faim, je vous prie de venir prendre place dans la cuisine d'été.

Les enfants sont servis les premiers par les mères, puis les adultes défilent devant le comptoir en remplissant leur assiette. Certains y reviendront une deuxième fois avant que l'heure du dessert ne soit annoncée. Les mets sont délicieux, le vin ne cesse d'être versé et la joie se fait bruyante. Sur un regard de sa femme, Paul se lève.

— Comme chacun le sait, toute bonne chose a une fin. Nous avons bien mangé, trop même. Il est temps de passer à autre chose et d'enlever toute cette nourriture de sous nos yeux.

Aussitôt dit, aussitôt fait fait. Certains partent avec les plats, d'autres ramassent la vaisselle et commencent à la laver et l'essuyer tandis que les derniers enlèvent les tables, le comptoir et placent deux bancs ainsi que des chaises autour de la pièce. Lorsque tout est terminé, Edouard va chercher les enfants qui n'avaient pas attendu le signal de leur grand-père pour se mettre au jeu et prie les adultes de retourner dans la cuisine d'été.

Et c'est le rappel du passé qui commence. Combien de fois Mathilde entendra-t-elle ces mots : « Te souviens-tu ? Vous rappelez-vous ? » adressés à l'un, à certains ou au groupe ! Tous les pronoms personnels seront utilisés pour évoquer les souvenirs communs.

Les enfants en âge de comprendre sont tout oreilles. Inévitablement, de bons et de mauvais coups sont relatés ; la plupart connus de tous et quelques-uns demeurés secrets. Les jeunes parents

préféreraient que leur progéniture ne sache rien des seconds et que l'on s'en tienne plutôt aux baignades dans la rivière, aux pêches miraculeuses, aux pique-niques sur les rochers, aux nuits passées sous la tente, aux jeux avec les bébés animaux ou sur le foin, aux parties de cache-cache, aux promenades en carriole ou en traîneau à chien, au patinage sur la rivière, aux glissades en carton sur la neige durcie, aux randonnées en bicyclette, aux marches en raquettes, aux sucres, à la cueillette des petits fruits, à la chasse aux œufs de Pâques ou à la guenille brûlée...

Edouard profite d'une pause et narquois, s'adresse au groupe.

— Mathilde et moi avons fait tout cela et plus encore. Aujourd'hui, je vais vous révéler des faits qu'elle et moi sommes les seuls à connaître.

La jeune fille fait signe à son cousin de se taire, mais celui-ci n'en tient pas compte.

— Vous rappelez-vous la fois où Mathilde a été si malade ? Ce matin-là, après avoir capturé une trentaine de petits poissons et les avoir regardés un bon moment nager en rond dans la chaudière, nous avons décidé de jouer à qui en avalerait le plus. C'est elle qui a gagné, 13 à 10. Moi, je les ai rapidement vomis, tous à la fois. Pour elle, ce fut plus long et par à-coups. Je les comptais. J'ai attendu au dernier pour la ramener à la maison. Pauvre petite ! Lorsque maman a parlé de faire venir le médecin en après-midi, elle s'est vite rétablie, mais a fait le bec fin pendant quelques jours.

L'été où les poules semblaient toujours affamées et pondaient moins que d'habitude, c'est que nous nourrissions les oiseaux de la forêt à même leur ration. Par contre, Uranus et Norvège que nous avons apprivoisées n'ont jamais souffert de la

faim. Nous entrions dans l'enclos et les appelions par leur nom. Les deux accouraient vers nous. Nous les faisons sortir, puis rentrer lorsqu'elles avaient bien mangé.

Le jour où grand-papa Langevin a manqué son chevreuil, nous avons remplacé ses bottes près de la porte par les miennes, identiques, mais moins grandes évidemment. Son fusil à l'épaule, grand-père essayait de les chausser. Mathilde et moi nous tordions de rire à le voir faire. Lorsqu'il réalisa sa méprise, il était déjà trop tard ; la bête avait disparu. Nous sommes vite sortis de la maison, car menacés de punition. Nous nous réjouissions surtout d'avoir, pour une fois, sauvé la vie d'un chevreuil.

Le soir où nous avons habillé le matou avec le linge de poupée et où sans prévoir les conséquences, j'ai tourné le bonnet sur ses yeux. Nous nous amusons de voir courir le chat dans tous les sens en miaulant à tue-tête et en renversant tout sur son passage. Nous avons réussi à l'attraper et à le déshabiller avant qu'il n'ameute tout le monde.

Je pourrais vous raconter d'autres anecdotes, mais j'arrête parce que mes sœurs, vos mères, me foudroient du regard.

Le père fixe son fils, puis sa nièce.

— Ce qu'il vient de raconter, est-ce vraiment arrivé ?

— Oui.

— Venant de lui, cela ne m'étonne pas, mais de toi... C'est lui qui en avait l'idée n'est-ce pas ?

— Tantôt c'était lui, tantôt c'était moi et le plus souvent, nous deux.

— Je m’imagine mal. Toi, Mathilde, si sage, si bien éduquée...

Edouard pouffe de rire.

— Papa, c’est qu’en arrivant ici, elle oubliait tout de ses bonnes manières et que sa vraie nature se montrait. Elle empruntait mes vêtements et se salissait à sa guise. Et maman devait la bichonner avant que ses parents ne viennent la reprendre. Elle était comme un veau en liberté.

La mère, surprise par les propos de son fils, intervient.

— Et quand dans vos mauvais coups vous étiez pris sur le fait, pourquoi, Édouard, te disais-tu responsable de tout et te laissais-tu punir à sa place ?

— J’avais peur qu’en avouant la vérité, vous ne vouliez plus que Mathilde vienne à la maison. Les filles refusaient de jouer avec moi. Lorsqu’elles le faisaient, c’était pour me traiter en bébé. Mathilde et moi étions égaux, complices. Je ne voulais pas perdre cette compagne de jeu qui n’avait peur de rien, acceptait les activités proposées et savait en inventer de nouvelles. Sans elle, je me serais ennuyé à mourir tout le long des vacances. Je pense que nous avons besoin l’un de l’autre...

Pointant l’horloge, Berthe, l’aînée, interrompt son frère au grand déplaisir des enfants, fascinés par l’enfance des grands.

— Il ne faut surtout pas imiter ces deux-là. Grand-maman avait trop de travail et ne pouvait pas toujours les surveiller. Quant à nous, nous étions contentes de faire relâche et pensions que Mathilde nous remplacerait auprès de votre oncle. Nous nous sommes bien

trompées. Nous reparlerons de toutes ces choses à la maison. Pour l'instant, tournons-nous vers la porte. Nous ne fêtons pas seulement le retour de Mathilde, mais aussi son 21^e anniversaire. Tous en chœur, chantons-lui le traditionnel refrain.

La suite fut comme en rêve. Mathilde éteignit toutes les bougies du gâteau, partagea celui-ci, fut embrassée, félicitée, reçut plusieurs cadeaux et versa des larmes de joie en remerciant chacun. Avant de repartir, Edouard lui fit promettre de lui réserver la journée du prochain dimanche.

La maison est redevenue silencieuse. Les trois occupants finissent de tout remettre en ordre, puis vont s'asseoir au salon. Nul besoin de préparer le souper ; les invités ne sont pas parvenus à vider les plats. Il en reste suffisamment pour ce soir ainsi que pour demain.

Mathilde s'empresse de remercier son parrain et sa marraine.

— Je vous suis reconnaissante pour cette rencontre de famille qui m'a fait chaud au cœur et permis de voir que mes cousins ne m'avaient pas oubliée.

Thérèse se tourne vers sa nièce.

— Pourquoi en aurait-il été autrement ? Ce n'est pas toi qui t'es séparée de nous. Tout est survenu malgré toi.

— Aucun n'a fait allusion à ce temps. Je sais maintenant que je n'ai rien à craindre d'eux.

— Que crains-tu, Mathilde ?

— Que l'on me fasse à nouveau mal et de n'avoir de place nulle part.

— Que dis-tu là ? Tu es méfiante parce que ton cœur n'est pas complètement guéri. Ici, avec nous, il finira par se cicatriser. Aie confiance.

Paul tapote le bras du fauteuil.

— Tu vois bien que tout le monde t'aime ! De belles réunions comme celles d'aujourd'hui, tu en connaîtras bien d'autres sans compter celles, en dehors de la famille, où tu pourrais être invitée.

Mathilde est au piano. La radio a été fermée ; l'oncle et la tante cessent toute activité pour mieux écouter jouer leur filleule qui, ce soir, se surpasse. Leur parvenant à travers le plafond et par l'escalier, la sonorité de l'instrument est envoûtante et le couple se laisse bercer par la musique tout en échangeant des sourires et des regards pleins de tendresse.

Après plusieurs morceaux, le piano se tait. Mathilde n'a pas sommeil. Elle poursuit la lecture du roman commencé peu après son arrivée. Elle n'a pas l'esprit à lire des œuvres pieuses, pas plus que les jours précédents. Lorsqu'elle aura trouvé un travail, que sa vie aura pris un rythme régulier, elle se penchera sur l'un des livres l'initiant à son futur état de vie. Après tout, ne dispose-t-elle pas d'un an pour s'y préparer ! Dans l'immédiat, elle doit combattre l'angoisse que suscitent en elle les démarches de recherche d'emploi qu'elle entreprendra demain en compagnie de son oncle et de sa tante.

CHAPITRE 5

La semaine a été exténuante, le restaurant n'ayant presque jamais désempé. Victor fut à la hauteur de sa réputation de chef cuisinier. Reconnaisant, son patron a ajouté plusieurs dollars à sa paye.

Victor compte bien prendre du repos pendant ses deux jours de congé. Au volant de son auto, il roule en direction de Nicolet avec la radio qui joue à tue-tête pour le tenir en éveil. Il a hâte d'arriver chez lui. A cette heure, les enfants sont couchés et endormis. Il ne pourra que déposer un baiser sur le front de chacun. Yolaine, un bébé rieur qui tend les mains à tout le monde et Daniel, un bambin perturbé. Il en veut encore à sa sœur d'avoir privé le petit de son biberon et de sa sucette et commencé peu après l'apprentissage à la propreté alors qu'il n'avait que vingt mois. Lorsqu'il a repris son fils, la seule vue du pot d'aisances suffisait à déclencher une crise chez l'enfant. D'un commun accord, sa mère et lui ont décidé de remettre le garçonnet aux couches.

Soudain, Victor ressent des élancements au dos. Il bouge les épaules et prend de grandes respirations. La douleur s'atténue. Il songe à sa mère. Celle-ci attend toujours son arrivée dans la chambre voisine de celles des enfants. Il la rejoint et lorsqu'ils se sont entretenus des bambins et donné les dernières nouvelles, elle descend chez elle et le père prend la relève auprès des enfants.

Une chanson d'amour le ramène à la période la plus heureuse de sa vie, précisément au soir où il a fait la connaissance de sa femme. En compagnie d'amis, il s'était arrêté à Parisville boire une bière à une fête paroissiale tenue au sous-sol de l'église.

Rachel était assise, seule à une table. Ses amis devaient se

trouver sur la piste de danse puisque des verres étaient posés devant et à côté d'elle. Il l'avait regardée longuement et trouvée triste. Belle comme elle l'était, pourquoi personne ne l'avait invitée à danser, d'autant plus que plusieurs jeunes gens étaient attablés un peu plus loin ? La jeune fille aussi le regardait. En quelques gorgées, Victor termina sa bière et s'approcha d'elle.

— Mademoiselle, voulez-vous m'accorder cette danse ?

Jamais il n'oubliera la métamorphose opérée par ces quelques mots. Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent, un sourire épanouit son visage et une main fine se tendit vers lui. A la fin de la soirée, lorsque la mère vint rejoindre sa fille, celle-ci avait un amoureux à lui présenter.

Une histoire d'amour trop belle pour durer. Le sourire de Rachel lui manque. Ce sourire qui enjolivait tout de leur vie commune. Sourire au temps de leurs fréquentations, sourire à la naissance de leur premier enfant. Sourire ébauché à celle du deuxième, puis figé à jamais dans la mort. Pendant les trente mois de leur vie commune, que de sourires échangés dans l'amour et le bonheur ! Tous ont disparu avec Rachel. Il ne lui reste que ceux des deux enfants qu'elle lui a donnés. Et l'auberge où il veut travailler à nouveau et y voir grandir son garçon et sa fille.

Rachel bien accueillie dans la famille, lui permettant par le fait même d'avoir place au sein de ses frères et sœurs. Une fois sa femme morte, de nouveau, il se retrouva délaissé. En ce moment, Victor sent Rachel bien vivante et proche de lui, elle n'est qu'invisible. Il voudrait tant voir son visage et son sourire comme au premier soir de leur rencontre. En entrant chez lui, il s'arrêtera devant leur grande photo de mariage et peut-être Rachel saura-t-elle le réconforter...

Il approche de Nicolet, soulagé d'être parvenu à destination sans encombre. Lorsqu'il s'engage dans sa rue, il ne tarde pas à voir le rez-de-chaussée illuminé d'un bout à l'autre ! Que peut bien y faire sa mère ? Il n'est pas dans ses habitudes de laisser un tel éclairage derrière elle. Il ouvre la porte et voit la gardienne venir vers lui.

— Bonjour, Nathalie ! Ma mère n'est pas là ?

— Non...

— Elle est sortie ?

— Non.

— Elle est dans sa chambre alors ?

— Non...

— Elle est à l'hôpital !

— Non, monsieur. Ce n'est pas cela.

— Mais enfin, Nathalie, dis-moi ce qui se passe et où se trouve ma mère.

— Elle est partie, monsieur.

— Comment cela ? Je ne comprends pas... Partie où ? Je veux la vérité. Raconte-moi tout ce que tu sais.

— A mon arrivée ce matin, deux de vos sœurs étaient ici ainsi que le mari de l'une d'elles. Après s'être assurés que je pouvais rester avec les enfants jusqu'à votre retour, ils sont partis avec

madame Salambier. Un peu plus tard, un camion de déménagement s'est stationné devant la maison. Plusieurs membres de votre famille sont entrés et ont vidé les pièces qu'occupait votre mère. Ils ont aussi emporté d'autres meubles et articles pris ailleurs dans la maison.

À ces mots, Victor devient furieux. Il regarde dans chacune des pièces du bas, puis monte précipitamment les escaliers. Il se rend dans les chambres des enfants ne jetant à ceux-ci qu'un bref regard. Il ouvre ensuite les autres portes. En arrivant à la chambre des parents, il a un moment d'hésitation. Il doit savoir. D'un mouvement sec, il pousse la porte. Dieu merci ! Le lieu est intact, tel que Rachel l'avait aménagé. Il passe la main dans ses cheveux et redescend, tentant de se contenir devant la jeune fille.

— Nathalie, peux-tu rester encore avec les enfants ? J'ai besoin de tirer cette affaire au clair et tout de suite.

— Il ne faut pas que ce soit trop long.

— Je vais revenir dans peu de temps.

— Je vais vous attendre, monsieur.

Avant de prendre place dans l'auto, Victor en frappe le toit de son poing à plusieurs reprises, puis referme la porte, réalisant qu'il serait dangereux de conduire dans l'état où il se trouve. Il part donc à pied et hâte le pas sans voir les gens et encore moins répondre à leurs salutations. Certains se retournent sur son passage. Il se sent agressé au dernier point. A la même allure toujours, il arrive dans la rue où demeure Régis, mais doit s'arrêter à quelques maisons de là. A bout de souffle, il s'appuie contre un arbre et s'adresse intérieurement à sa femme. « Rachel, si tu peux faire quelque chose pour les enfants et moi, fais-le maintenant, Inspire ma

conduite et empêche la haine de nous détruire tous les trois.»

Il repart en marchant à plus grandes enjambées et parvenu à destination, grimpe l'escalier à toute vitesse et ouvre brusquement la porte. Victor est pâle. Régis dévisage son frère.

— Ti-Bras, mon maudit, calme-toi les nerfs. Tu n'as pas besoin de défoncer pour venir me parler. La *mère* ne t'a pas appris à peser sur la sonnette comme tout le monde ?

— Pourquoi vous êtes-vous comportés de la sorte ?

— Parce que tu n'es pas capable de le découvrir par toi-même ? Il faut t'expliquer ! Et bien, je vais le faire. La *mère* vient d'avoir 60 ans et ça fait des mois que ça dure. On ne peut quand même pas demander à une femme de cet âge de s'occuper à longueur d'année de deux jeunes enfants. Elle mérite de se reposer. Il n'y a que toi à penser le contraire.

— Je te ferai remarquer que c'est elle qui l'a voulu ainsi. J'avais tout organisé : Rose gardait les enfants chez elle pendant que j'étais au travail et je les reprenais la fin de semaine. C'est maman qui a insisté et insisté pour les avoir avec elle. Au besoin, m'assurait-elle, elle demanderait de l'aide.

— Elle l'a fait pour enlever les enfants des mains de ces déportés. Des rats qui s'entassaient les uns sur les autres pour mieux ramasser de l'argent et faire venir leurs semblables au pays pour nous voler nos jobs.

— Tu seras toujours aussi raciste et haineux...

— Surveille tes paroles.

— C'est maman qui vous a dit qu'elle était fatiguée et voulait partir ?

— Bien sûr que non. Jamais elle ne l'aurait avoué. Pour te faciliter la vie, elle se ferait mourir à la peine.

Bon Dieu ! Je dois travailler. J'ai des obligations à remplir.

— Ça, nous le savons tous. Si tu t'étais servi de ta tête une minute, tu aurais compris qu'il était dans ton intérêt de laisser les enfants là où ils étaient.

— Pour qu'ils s'attachent à d'autres et en viennent à oublier que je suis leur père ! Je veux être le plus souvent possible avec eux.

— Tu les as pourtant bel et bien oubliés pendant les six mois où tu as fermé l'auberge à la clientèle et passais ton temps à te traîner d'une pièce à l'autre en te lamentant sur ton sort tandis que la *mère* essayait par tous les moyens de te consoler. Tu faisais tellement pitié ! Dis-le donc que ça t'arrangeait que les enfants soient avec Huguette et Gilles et traités comme s'ils étaient les leurs.

— Vous êtes partis avec eux à mon insu. Vous avez tout décidé pour moi.

— Tu ne faisais rien. Il fallait bien que quelqu'un prenne les choses en mains. Tu étais incapable de regarder la réalité en face.

— J'ai laissé faire, c'est vrai. La mort de Rachel m'avait anéanti.

— Pas au point que tu ne saches quoi faire avec l'assurance-vie de ta femme.

— Il fallait vivre et les factures continuaient à entrer. Et puis, je n'ai pas à vous en rendre compte. C'est moi-même qui avais souscrit cette police d'assurance.

— Cet argent aurait dû revenir aux enfants.

— Huguette et Gilles ont été plus que récompensés pour les six mois que Daniel et Yolaine ont passés avec eux. La somme remise m'a laissé le temps de me reprendre en mains, de trouver du travail et de ramener les enfants à la maison.

— La pire chose à faire...

— C'est vous qui venez de faire le pire pour notre mère en lui faisant quitter l'auberge contre son gré. Moi, je n'ai fait que me comporter comme tout bon père de famille. Lui avez-vous au moins demandé où elle voulait aller vivre ?

— Pour qu'elle veuille demeurer à Nicolet et puisse accourir vers toi au moindre petit problème ? Non, nous ne lui avons pas laissé le choix. Tout aurait recommencé comme avant.

— Où l'avez-vous conduite ?

— Elle est à Montréal, chez Dolorès et Simon. Le loyer au sous-sol venait de se libérer. Nous n'avons pas laissé passer l'occasion.

— Vous savez pourtant qu'elle n'aime pas vivre dans cette ville !

— Elle s'y habituera.

— Un cinq et demi. Que va-t-elle bien pouvoir y faire ?

— Recevoir la famille, les amis.

— Je comprends pourquoi il manque autant de choses chez moi. Était-il nécessaire de remplir toutes les pièces ? Vous n'étiez pas sans ignorer que plusieurs des meubles et des appareils ménagers m'appartenaient en propre...

— Nous n'avons aucun scrupule à ce sujet. Après tout ce que tu dois à la *mère*, compte-toi chanceux que nous n'ayons pas vidé le logement au grand complet.

— Je ne lui en dois pas plus que vous. J'ai toujours respecté mes engagements envers elle et même au-delà.

— C'est ce que tu dis. Nous, nous n'avons fait que l'installer confortablement.

— A mes dépends. Vous vous êtes conduits comme des voleurs.

— Je ne sais pas lequel l'est le plus dans la famille...

— Demande-le donc à notre mère !

— Elle va dire comme toi. Pourquoi penses-tu ?

— Parce que c'est la vérité et qu'elle est une femme juste. Si vous aviez été honnêtes, vous n'auriez pas agi de la sorte en mon absence. C'est à maman et moi qu'il revenait de prendre une décision quant à la garde des enfants et à elle seule de quitter ou non l'auberge. Je ne vous savais pas aussi hypocrites et cruels. Vous me compliquez la vie et détruisez celle de notre mère. Ce que vous venez de lui infliger est ignoble et correspond à un enlèvement.

— Fais attention à ce que tu dis. C'est le deuxième avertissement que je te donne.

— Vous l'avez contrainte. Elle ne serait jamais partie sans me prévenir. Vous l'arrachez de sa maison, de sa ville, de son entourage.

— Nous avons agi pour son bien et elle ne tardera pas à nous remercier.

— Je n'en crois rien. Je vais l'appeler et avoir une explication avec elle.

— Tu n'en feras rien s'il te reste un peu de cœur et que tu ne veuilles pas abréger ses jours. Elle s'en remettra si tu la laisses tranquille. De toutes façons, pour lui parler, tu devras passer par Dolorès qui verra à ce que tu ne la tourmentes pas.

— Vous lui enlevez même le droit de parler librement !

— Il fallait en finir avec vous deux. Toi, de te réfugier dans ses jupes et elle, de t'y envelopper. Ce sera dur pour elle, nous le savons. Depuis ta naissance qu'elle ne cesse de te couvrir et de subvenir à tes besoins. Son dernier, son infirme, elle en a pris soin plus que de tous ses autres enfants.

— Elle n'a fait que tenir compte de mes limites. Après avoir suivi le cours de cuisinier, j'ai toujours travaillé et été financièrement indépendant d'elle.

— L'avenir nous dira si, sans elle, tu seras à la hauteur de ce que tu prétends être.

— Vous verrez... Et le moment viendra où toutes les affaires entre ma mère et moi seront mises au grand jour. Vous cesserez alors de me juger aussi sévèrement.

— Tu me fais rire...

— Notre mère rit-elle en ce moment ? J'ai mal en pensant à tout ce que vous lui faites endurer. Sa situation est encore plus pénible que la mienne même si du jour au lendemain je dois trouver une autre personne pour prendre soin des enfants et que je ne puisse plus compter sur Rose qui a d'autres obligations à présent.

— Ça, c'est ton problème.

— Que vous m'avez créé.

— Rends-toi à l'évidence une fois pour toutes. Un homme seul ne peut pas élever deux jeunes enfants. Sois raisonnable, appelle Huguette et Gilles et confie-leur les enfants. Un dernier conseil : mets l'auberge en vente. La *mère* pourra récupérer son argent. Je me charge d'aller lui faire signer le contrat à Montréal.

— Mêlé-toi de tes affaires. Jamais je ne donnerai mes enfants à qui que ce soit. Si Gilles et Huguette en veulent à tout prix, ils n'ont qu'à se rendre à l'orphelinat pour en adopter. Et tenez-vous-le pour dit : je ne vendrai pas l'auberge, elle sera bientôt rouverte. Mettez-vous aussi en tête que maman n'a rien perdu avec moi, bien au contraire.

— Tu seras toujours aussi borné. Démerde-toi alors tout seul. Nous n'avons plus rien à nous dire. Retourne d'où tu viens et en partant, ferme la porte tranquillement.

CHAPITRE 6

Septembre achève et il y aura bientôt deux semaines que Mathilde est de retour à Fortierville. Assise sur la galerie, protégée du vent par le hangar, Surprenante blottie sur ses genoux et Vendou allongé près d'elle, la jeune fille essaie de comprendre ce qui lui arrive.

Pourquoi se sent-elle aussi triste ? Ce vendredi soir est pourtant si beau, si doux ! Devant elle, le ciel ne cesse de se métamorphoser et les blés dorés ondulent comme les vagues de la mer. Tantôt elle relève les yeux, tantôt elle les abaisse.

Malgré toutes les démarches effectuées, Mathilde n'a pas trouvé d'emploi si ce n'est la promesse d'un mois de travail au bureau de poste pendant la période des fêtes de Noël et du Nouvel An et de remplacements occasionnels ici et là. Rien dans l'immédiat. Au moins, a-t-elle pu constater à quel point son oncle et sa tante sont considérés dans le village !

Voilà six jours que, dans ses moments libres, elle erre sur les lieux de son enfance dans l'espoir d'y retrouver la magie d'autrefois. Tout n'est que déception ! Et cela, depuis le premier jour. De la route, elle avait vu le toit de la maison arborer une autre couleur et les portes et fenêtres avoir été fraîchement repeintes. L'herbe était coupée autour des constructions, des arbres et même le long des fossés. Les bâtiments de ferme étaient clos et semblaient s'être éloignés. Aucune machinerie agricole n'était visible et même le tas de bois de chauffage avait disparu. Le joyeux désordre avait fait place à la monotonie.

Plus rien n'atteste la vie ! Nul hennissement, nul meuglement, nul caquètement, nul grognement, nul glapisement, aucun cliquetis, aucun grincement, aucun bruit, aucune parole ne se font entendre. Même les odeurs se sont volatilisées.

Ces changements sont-ils dus à la maladie ? Après l'infarctus de son oncle, il y a deux ans, le troupeau a été vendu ainsi que la plupart des machines agricoles et les terres ont été mises en location. Progressivement, son parrain s'est rétabli. La marche ne suffisait pas à occuper son temps, sa femme a eu la sagesse de l'initier au jardinage. Il y a pris goût. Assez pour prendre en charge le potager, les plates-bandes et l'entretien des abords de la maison. Du coup, la tâche de sa tante s'en est trouvée allégée et celle-ci apprit à se donner du bon temps.

Pourquoi Mathilde n'a-t-elle pu entrer en communion avec la forêt qui a sensiblement gardé le même visage qu'auparavant ? Sans doute parce qu'elle n'a pas reconnu celle-ci à travers le coloris automnal qu'elle voit pour la première fois. Seule la rivière a su l'apaiser, la réconforter et l'interpeller. C'est pourquoi la jeune fille s'y retrouvait immanquablement. Assise sur un rocher ou un arbre tombé, elle a passé des heures à regarder l'eau que rien n'arrête, qui sait contourner les obstacles et poursuivre inlassablement sa descente jusqu'à la mer. Elle aussi finira par rejoindre le couvent malgré ce long et pénible détour.

Et si c'était en elle que le plus grand changement avait eu lieu ? La dernière fois qu'elle est venue, elle possédait encore son âme d'enfant et l'amour entre Félix et elle n'était pas encore né. Elle revient femme et blessée dans tout son être. Elle doit cacher sa souffrance pour ne pas assombrir l'existence de ceux qui l'ont si généreusement recueillie. Elle doit aussi taire ses regrets devant la réalité présente qui ne correspond plus à ses souvenirs.

Son oncle et sa tante ont une vieillesse heureuse. Ils sont proches de leurs enfants et entourés d'amis. Ils aiment recevoir et rendre visite. Leur rythme de vie est plus lent, mais ils sont encore actifs et s'impliquent dans les œuvres paroissiales.

À l'idée de passer une année entière avec eux, à entendre son oncle commenter les nouvelles ou lire la définition d'un mot croisé et sa tante lui donner la réponse, Mathilde se désole. Une année à jouer aux cartes avec eux, à les accompagner dans des sorties, à faire de l'artisanat pour passer le temps... Malgré toute l'affection et la reconnaissance qu'elle éprouve envers ses protecteurs, les activités culturelles et la présence de jeunes gens lui manqueront. L'attente sera longue.

Son parrain et sa marraine se sont-ils rendu compte de son ennui et ont-ils voulu la distraire en invitant hier monsieur et madame Lemieux à venir jouer aux cartes en compagnie de leur fils ?

Robert est un garçon jovial, sportif et tout comme elle, aime la musique, le chant et la lecture. Il sera là dimanche et Edouard viendra avec une amie. Puisque son cousin veut associer Robert à leurs activités dominicales, elle se doit de faire part à ce dernier de son projet de vie et bien lui signifier qu'en dehors des liens de l'amitié, il n'a rien à attendre d'elle. S'il accepte cet état de fait, elle participera avec lui à des activités de groupe.

Elle doit à tout prix se ressaisir et organiser l'année qui est devant elle. Tout d'abord, établir un horaire et s'y conformer afin de ne pas sombrer dans l'inertie et la morosité. Dans son emploi du temps, prioriser la prière, la méditation et les lectures pieuses. Et par-dessus tout, tenter de s'abandonner à la divine Providence ?

Quand cessera-t-elle de s'inquiéter ? Quand trouvera-t-elle la paix ? Elle voudrait que le tonnerre se mette à gronder, que le ciel s'assombrisse, que le vent se déchaîne et que la pluie tombe à verse. Peut-être alors sortirait-elle de sa torpeur ?

Des pas la tirent de ses pensées. Son oncle se penche vers elle.

— Il est temps de rentrer Mathilde, tu vas prendre froid.

— Le ciel est si beau ! Beau à pleurer...

— Mathilde, quand bien même tu n'aurais pas de travail, ce n'est pas grave. Je t'engage, moi, à temps plein comme cuisinière, femme de ménage, secrétaire, infirmière, dame de compagnie, pianiste et si ce n'est pas suffisant, tu viendras bûcher et piéger avec moi cet hiver. À ajouter : les randonnées à bicyclette et à pied et plus tard, la marche en raquettes, le ski de fond et le patinage. Penses-tu que tout cela peut meubler les jours à venir ?

— Arrêtez, mon oncle, vous m'étourdissez. Ainsi, je n'aurai plus un moment de repos ?

— Je plaisantais. Ce sera à toi de choisir. Viens, rentrons. Ta tante se fait du souci pour toi. Elle aussi aura des choses à te proposer. Je vais aller attacher le chien pour qu'il reste sagement à la maison. Ce garnement a pris l'habitude de vagabonder la nuit lorsqu'il est libre.

Mathilde salue brièvement sa tante et monte à sa chambre, suivie de Surprenante. Elle s'assoit dans la berceuse et se demande si Blanche et Annabelle ont vécu un tel bouleversement à leur sortie. Une chose est certaine : ses amies se sont rapidement adaptées à leur nouvelle vie et semblent s'en satisfaire tandis qu'elle, elle est encore plus malheureuse à l'extérieur des murs qu'à l'intérieur. Pourquoi tardent-elles tant à lui répondre ?

La chatte s'empresse de sauter sur sa maîtresse et de se frotter contre elle. La jeune fille la caresse et lui démontre son affection tout en enviant l'insouciance et le bien-être de l'animal. Il y a plusieurs jours que Surprenante n'est plus attachée à la galerie et va où bon lui semble à travers champs.

Après plusieurs minutes, Mathilde se lève et la dépose dans son nid douillet, ramasse une tablette à écrire, quelques crayons et s'installe à la table. Elle commence à lister des choses à faire tout au long de l'année. Deux pages sont remplies. Il faut à présent classifier le tout. La jeune fille se rend au piano, ouvre le banc, en retire une chemise, la déplie et revenue à la table, trace en gros caractères « Choses à faire à chaque... ». Elle sépare ensuite le carton en quatre parties et inscrit un mot sur chacune : jour, semaine, mois, saison en ayant soin de le souligner. Elle commence ensuite à transcrire sa liste dans la colonne appropriée.

Après le passage de leur nièce, les époux se sont regardés d'un air las. Ni l'un ni l'autre n'a fait part de ses impressions. Thérèse achève un dernier rang de tricot et Paul a éteint la radio après avoir rangé sa revue. Bientôt, la lumière sera éteinte et le couple regagnera sa chambre.

Vendou se met soudainement à japper. Peu après, des coups sont frappés à la porte. Qui donc peut venir à cette heure ? La femme lève les yeux de son tricot et le mari s'empresse d'aller ouvrir.

— Evangéline ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Dis quelque chose. Le feu est pris chez toi...

D'un mouvement de la tête, la visiteuse fait signe que non. Thérèse avance une chaise sur laquelle Evangéline s'effondre à bout de souffle, puis commence à masser les épaules de son amie qui peu à peu se détend.

— Ta peau est toute froide. Tu n'es pas raisonnable en ne sortant qu'en robe dans la fraîcheur du soir.

Paul est impatient de connaître la raison de cette visite

impromptue. Il s'approche des deux femmes.

— Evangéline, je ne te demanderai pas si tu es malade ou blessée ; je vois bien qu'il ne s'agit pas de toi. Aurais-tu été cambriolée ?

— Non. Non.

— De la mortalité alors ?

— Non.

— Vas-tu enfin nous dire ce qui t'arrive ?

— Mathilde ! C'est Mathilde que je suis venue voir.

— Pourquoi elle ? Lui aurais-tu découvert un prince charmant ?

Le regard que Thérèse porte à son mari fait vite comprendre à celui-ci que le moment n'est pas à la plaisanterie.

Tout en poursuivant sa classification, Mathilde n'a rien perdu de ce qui se passe en bas. Lorsqu'elle entend son nom, elle laisse tout et descend rejoindre les aînés. Elle n'a pas le temps de saluer la voisine qui fixe sur elle un regard implorant.

— Mathilde, j'espère que tu n'as pas encore trouvé de travail ! Il m'arrive une chose à laquelle je ne m'attendais pas. Demain, mon gendre m'amène les enfants et me les confie pour une période indéterminée.

Paul respire bruyamment.

— Pas plus tard que la semaine dernière, tu te plaignais de

ne pas voir assez souvent tes petits-enfants. Tes vœux sont enfin exaucés. Tu devrais t'en réjouir et non t'affoler comme tu le fais.

— Je suis heureuse de les avoir avec moi, mais le moment tombe mal. Je commence à refaire ma clientèle et l'approche des fêtes de Noël et du Nouvel An me permettrait de l'augmenter. Ce qui me déstabilise, c'est ce contrat de trente uniformes pour un grand restaurant que je devais entreprendre la semaine prochaine.

— Tu pourrais peut-être l'annuler...

— Je ne puis me le permettre. En venant m'installer à Fortierville, j'ai perdu presque toute ma clientèle régulière. J'ai survécu grâce aux diverses demandes des établissements. Je dois continuer de coudre même avec les enfants. Qu'arrivera-t-il de moi le jour où Victor reprendra les enfants si j'ai perdu mon gagne-pain ? Mathilde, veux-tu venir prendre soin des petits et préparer les repas, du lundi au vendredi ? Tu serais bien payée. Qu'en dis-tu ?

— J'accepte volontiers.

— Ma fille, tu me sauves la vie. Merci, mille fois merci ! Laisse-moi t'embrasser tellement je suis heureuse. Tu m'enlèves un poids énorme. Je me sens légère comme une plume.

Paul relève la comparaison.

— Une plume... Il ne faudrait quand même pas exagérer.

— Je parlais de mon âme. Mathilde, j'ai autre chose à te demander : demain, venir m'aider à préparer la maison et faire connaissance avec les enfants. Est-ce possible ?

— Je serai là.

— Huit heures, est-ce trop tôt ?

— Pas du tout.

Maintenant que mon problème est résolu, je vais retourner chez moi et appeler mon gendre.

Thérèse prend son amie par le bras et la dirige vers le téléphone posé au mur.

— Tu l'appelles d'ici et tu ne repars pas avant que nous ayons pris une bonne tasse de tisane bien chaude et mangé quelques muffins. A ton départ, je te passerai un gilet de laine.

CHAPITRE 7

En répondant favorablement à la demande d'Évangéline, c'est la perception de son éloignement forcé qui se trouve modifiée pour la jeune fille. Les jours, les semaines, les mois, les saisons à venir prennent un tout autre visage en la compagnie de deux jeunes enfants. Elle a désormais une occupation, une tâche passionnante à remplir et qui la soustraira à l'ennui.

Sans les voir jamais rencontrés, Mathilde aime déjà ces petits êtres et a hâte de faire leur connaissance. Elle les aidera à être heureux et à grandir. En retour, peut-être la mèneront-ils à faire la paix avec elle-même et la vie ? Elle sera en confiance avec ces tout-petits qui ne veulent ni ne peuvent lui faire du mal.

Elle se réveille enthousiaste, pleine d'énergie et de projets qu'elle communique à son oncle et à sa tante. Ceux-ci se réjouissent de l'attitude de leur nièce et remercient intérieurement le ciel pour ce travail inespéré qui ramène la joie dans la maison. Ils savent Mathilde être à la hauteur du rôle. Ils n'ont qu'à se souvenir des derniers étés passés avec elle. Lorsque les petits-enfants devenaient trop turbulents, c'est à Mathilde que leurs parents les confiaient. Elle chantait avec eux, leur racontait des histoires, inventait des jeux, les emmenait en excursion ou pique-niquer et s'émerveillait avec eux de leurs découvertes. Pendant ce temps, Édouard rejoignait les hommes.

En arrivant chez Évangéline, Mathilde demande à voir une photo des enfants. La grand-mère la conduit devant un cadre accroché au mur. Sérieux, les parents sont assis sur une causeuse. Le père tient son fils sur lui tandis que la mère a en main la sucette de l'enfant. Dans le coin supérieur droit, une photo en médaillon a été

ajoutée : celle de Yolaine. Mathilde se tourne vers Evangéline.

— Quel beau couple et quelle belle famille !

— La mort les a brisés ! Pourquoi ? Pourquoi Dieu permet-il de telles choses ? J'ai quitté cette maison maudite, en révolte contre lui. Depuis ce temps, je ne prie plus et ne vais plus à l'église. Il y a cinq ans, ce même Dieu m'a enlevé mon mari et comme si ce n'était pas suffisant, il est revenu prendre ma fille, mon unique enfant. Je n'accepte pas ces départs, surtout le dernier.

La souffrance de chacune les fait tomber dans les bras l'une de l'autre où elles trouvent consolation sans avoir à échanger de paroles.

Absorbées qu'elles sont par le travail, les deux femmes ne voient pas les nuages prendre possession du ciel pas plus qu'elles n'entendront plus tard la pluie frapper les vitres. Elles ont commencé par la salle de couture. Après y avoir enlevé tout ce qui était superflu, elles ont balayé, lavé, épousseté, puis se sont mises à descendre les vêtements à réparer, les tissus et les patrons étalés sur les lits et même sur celui de bébé. Elles réalisent vite que la pièce ne peut tout contenir. Qu'importe ! Elles réaménagent la chambre d'Evangéline qui reçoit les vêtements prêts pour l'essayage et ceux ayant besoin de retouches. L'occupante se retrouvera à l'étroit, mais elle s'y accommodera.

Dans la cuisine et le salon partiellement séparés par un mur bas, les étagères pouvant être renversées rejoignent au grenier ce qui a été mis de côté plus tôt. Certains meubles sont déplacés. Les enfants auront plus d'espace pour jouer et risqueront moins de se blesser. Le coffre à jouets est sorti de sous l'escalier et placé devant

celui-ci. Venir passer une journée ou deux et y vivre en permanence sont deux choses bien différentes.

Toute trace de poussière a disparu et l'ordre règne partout. Tout a été fait en fonction de la sécurité et du bien-être des enfants. Au fait, la maison semble s'être agrandie. Le souper est prêt et gardé au chaud à l'arrière du poêle à bois. Les deux femmes se reposent depuis un bon moment déjà et attendent l'arrivée du père et des enfants. Evangéline est lasse et préoccupée. Pourquoi Victor tarde-t-il autant ?

Enfin, le bruit d'une automobile leur parvient. Toutes deux sortent sur la galerie couverte. Victor descend et embrasse sa belle-mère.

— Vous étiez mon seul recours. Je ne pouvais m'exposer à perdre mon emploi en demeurant à la maison. Je vous remercie du plus profond de mon cœur d'avoir bien voulu vous charger des enfants.

— Voici celle que tu dois remercier, celle par qui cela m'est rendu possible : mademoiselle Mathilde Imbeault.

Les yeux de Victor se posent sur la jeune fille.

— Je suis ravi de faire votre connaissance mademoiselle et vous suis infiniment reconnaissant d'avoir accepté de seconder ma belle-mère.

Mathilde est impressionnée par les yeux de cet homme, si beaux, si vifs, si chaleureux. Elle ne peut faire autrement que d'y plonger les siens. Evangéline prend le bras de son gendre.

— Victor, tu n'as plus à t'inquiéter. Les enfants pourront

demeurer ici aussi longtemps que Mathilde voudra bien prendre soin d'eux. Tu me fais aujourd'hui le plus merveilleux des cadeaux : la présence quotidienne de mes petits-enfants. Tous les jours, je vais pouvoir les regarder, les embrasser et les caresser. Je suis tellement heureuse !

Victor presse l'épaule de sa belle-mère, puis se rend à l'auto, ouvre la porte arrière et en retire un bébé joufflu et somnolent qu'Evangéline s'empresse de prendre dans ses bras. Ce n'est qu'à ce moment que Mathilde réalise que l'homme n'a qu'une main, la droite, et que le bras gauche se termine un peu plus bas que le coude par un petit moignon. Elle porte ensuite son regard à l'intérieur de l'auto, recherchant le deuxième enfant. Elle ne voit que des bagages. Le père va de l'autre côté du véhicule, ouvre la porte avant et se penche. Daniel s'est recroquevillé sur le plancher et ne veut pas sortir s'agrippant au bas du siège. Evangéline passe le bébé à Mathilde et rejoint Victor. La voix douce et les mains caressantes de sa grand-mère apaisent le bambin. Celle-ci le prend dans ses bras et entre avec lui dans la maison, suivie des deux autres. Tout en le berçant et en lui parlant, elle lui enlève ses vêtements d'extérieur. L'enfant n'est pas long à s'échapper et à courir se réfugier derrière le divan.

Mathilde saisit le bonnet du bambin, s'en recouvre la main et va s'agenouiller près du mur. Daniel se pousse le plus loin possible. La jeune fille agite les doigts et imite le miaulement d'un chaton. L'enfant réagit en la regardant. L'animal se met à lui raconter que sa petite sœur et lui sont venus vivre avec leur mamie, qu'une bonne fée prendra soin d'eux le jour, que leur papa sera avec eux toutes les fins de semaine et qu'ils vont être heureux tous ensemble. Le garçonnet a-t-il compris ce qu'elle vient de lui dire ? Elle n'en est pas certaine, mais il est moins apeuré et accepte peu après de rejoindre son père.

Autour de la table, la tension de chacun tombe. La conversation devient même joyeuse. Yolaine mange, attachée sur la berceuse et Daniel, dans la chaise haute ayant appartenu à sa mère. Evangéline en trouvera bien une autre. Victor n'a pu apporter qu'un petit lit d'enfant et ce, parce qu'il l'avait attaché sur le toit de l'auto. Avant de se lever, Evangéline s'adresse à Victor.

— Mathilde restera avec nous jusqu'au coucher des enfants. Ceux-ci feront connaissance avec elle et ne se retrouveront pas, lundi matin, en présence d'une étrangère.

— Je comptais arriver plus tôt. Préparer les effets des enfants, tout ranger et fermer l'auberge pour les mois à venir a été plus long que prévu. Heureusement que le concierge et sa femme ont pu m'accorder quelques heures ! Ce sont eux qui veilleront sur les lieux pendant mon absence. J'ai entièrement confiance en Rose et Jamal.

Les enfants tombent de fatigue. Aussi la vaisselle est-elle remise au lendemain. Pendant qu'Evangéline et Mathilde débarrassent la table tout en surveillant les petits, Victor va chercher les bagages. Il revient avec le sac contenant les couches, les vêtements de nuit et les articles de toilette des enfants, puis monte le lit à l'étage et commence à l'assembler. Evangéline le rejoint avec Daniel qui n'arrête pas de crier, ne voulant pas prendre son bain. Mathilde a plus de chance. Elle fait couler l'eau dans l'évier de la cuisine, dévêt Yolaine et la lave alors que celle-ci ne cesse de gazouiller et de battre l'eau de ses petites mains potelées.

Quand Victor descend avec son fils enveloppé dans une serviette, la fillette est déjà prête pour la nuit. Mathilde est stupéfaite de voir avec quelle habileté le père habille le bambin même si ce dernier n'est guère coopératif et cherche à sucer son pouce. Pour sa part, l'homme est surpris lorsque Mathilde lui dit qu'il faut lire une

histoire aux enfants avant qu'ils ne s'endorment, et ce, dès le bas âge.

Victor s'assoit sur le divan à côté de Daniel. Mathilde lui tend le bébé et se rend au coffre à jouets. Elle en sort un livre à la couverture abîmée et choisit l'histoire de quatre chiots nés au printemps et qui grandissent en découvrant les quatre premières saisons de leur vie. Assis entre les deux adultes, Daniel suit l'histoire, Mathilde en est certaine, car les yeux de l'enfant fixent l'image lorsqu'elle tourne la page. Quant à Yolaine, elle s'est endormie dans les bras de son père au tout début de la lecture.

L'histoire est terminée quand Evangéline redescend après avoir installé les draps, alaises et couvertures sur les lits des enfants. L'heure du coucher est arrivée pour eux et celle de partir pour Mathilde. Voyant qu'elle s'apprête à prendre son manteau, Victor intervient.

— Attendez quelques instants encore et j'irai vous reconduire.

— Je vous remercie. Je vais rentrer à pied, c'est juste à côté. J'aime marcher sous la pluie, surtout lorsqu'elle est fine comme à présent.

— Mademoiselle Imbeault, dans cette sombre journée, vous êtes la percée de soleil que je n'attendais pas. Demain soir, je vais repartir confiant. Avec ma belle-mère et vous, les enfants sont en bonnes mains. J'espère vous revoir la fin de semaine prochaine. Du fond du cœur, je vous remercie de tout ce que vous ferez pour mes enfants.

— Au revoir, monsieur. Vous êtes bien aimable.

Il lui tend la main. Spontanément, elle offre la sienne. Ce premier contact la surprend. Pour cacher son émotion, elle regarde Evangéline.

— Donc, bonne nuit et à lundi !

Mathilde marche d'un pas lent. Elle entend cette voix enveloppante, serre cette main chaleureuse et fixe ces yeux pénétrants. Elle comprend que Victor soit plus qu'un gendre pour Evangéline : presque l'égal d'un fils. De surcroît, il est le père de ses petits-enfants.

En approchant de la maison, elle se rend compte que son oncle et sa tante sont sortis, l'auto n'étant pas dans la cour et Vendou, déjà attaché. La lumière est restée allumée à l'intérieur ; sans doute à son intention. Elle entre et aperçoit un billet de sa tante sur la table lui disant qu'ils sont chez des amis et à côté, une lettre. Elle reconnaît l'écriture d'Annabelle. Elle jette son manteau sur une chaise, déchire l'enveloppe et se met à lire.

Ma chère Mathilde,

Il doit t'être doux de te retrouver avec ces gens qui t'aiment et qui ne t'ont jamais laissée tomber. Et quelle dut être ta joie de revoir tous ces lieux qui te sont chers !

Tu me dis dans ta lettre vouloir trouver un emploi. Laisse-moi te dire que ce n'est pas dans un petit village comme Fortierville que tu vas en dénicher un qui te convienne. Viens plutôt me rejoindre à Sherbrooke. La famille qui m'emploie t'aiderait à t'en procurer un rapidement.

Je suis reconnaissante aux religieuses de m'avoir désignée pour le travail que j'occupe, bien que me rendre tenir compagnie à un vieil

homme malade ne m'emballait pas du tout. Si j'ai accepté, c'est que je n'avais nulle part ailleurs où aller. Je me demande pourquoi elles n'ont fait aucune démarche pour toi. La réponse est certainement parce qu'elles savaient que ton parrain et ta marraine s'en chargeraient. Je ris à la pensée que parfois les plans de nos éducatrices sont déjoués. Elles ne peuvent quand même pas tout prévoir.

Ainsi, elles ignoraient que la vie de Blanche prendrait une toute autre tournure, et ce, dès le premier jour. A bord du train qui la conduisait au presbytère de Mont-Laurier, son destin était présent en la personne d'un jeune homme dont elle fit la connaissance. Le lendemain de son arrivée, celui-ci se mit à la courtoiser et ne tarda pas à la demander en mariage. Le curé en a été quitte pour les marier et se trouver une autre ménagère.

Je ne sais ce que ces femmes proposeront à Doriane... Peut-être retournera-t-elle dans sa famille ? Quant à Jacynthe, tout comme toi, j'ai la certitude qu'elles la garderont avec elles. Elles n'ont pas voulu de toi, me répètes-tu, mais toi, veux-tu vraiment d'elles ? Ta décision d'entrer en communauté est renversante et si soudaine. Je ne te vois pas vivre entre les murs d'un couvent jusqu'à la fin de tes jours. Enfin, et je m'en réjouis, tu as un an devant toi pour sonder ton cœur.

Il y a trois mois que je suis dans la maison de monsieur Cowper et je peux te dire que je suis bien "tombée". Je me sens chez moi et heureuse d'y vivre. Je vais de découverte en découverte. Je commence à penser que je suis digne d'amour. Là-bas, même si les bonnes sœurs tentaient de m'en persuader, je ne le croyais tout simplement pas. C'était leur vocation d'aimer tous les gens même les plus méprisables. Elles en avaient fait vœu.

Monsieur Cowper, ses enfants, le médecin et la domestique me

traitent avec respect et reconnaissance. Il faut dire que je fais tout mon possible pour ne pas les décevoir. Mon unique tâche est de voir au bien-être du malade tout en lui tenant compagnie. Je vais rester dans cette demeure jusqu'à ce que monsieur Cowper la quitte pour un monde meilleur. Je voudrais que ce soit le plus tard possible, non que je veuille le voir souffrir, mais parce que je me suis attachée à lui. Et je crois que c'est réciproque.

Même si la mort plane au-dessus de la maison, celle-ci n'est pas triste pour autant et cela est dû à monsieur Cowper. Cet homme bon et juste a gardé le sens de l'humour. Lorsqu'il ne souffre pas trop, nous rions et nous amusons d'un rien. En sa présence, je deviens une petite fille espiègle. Devant les autres, il m'appelle « Mademoiselle » mais lorsque nous sommes seuls, c'est « Ma belle ».

Régulièrement, il demande à jouer aux échecs. Les parties sont courtes et c'est toujours lui le gagnant même si je m'améliore peu à peu. D'une voix posée, il m'explique mes erreurs, me donne des trucs et m'assure que ce jeu est un bon moyen d'acquérir la maîtrise de soi et la prévoyance. Je préfère les cartes où au moins il m'arrive de gagner et ne me gêne pas pour le lui dire.

Par moments, il n'a pas la force de lire. Afin que je puisse lui faire la lecture, il a toujours deux livres à la portée de la main, passant de l'un en anglais à l'autre en français. Présentement, nous en sommes à « Les frères Karamazov » de Dostoïevski. C'est un peu fade vu que j'ignore tout des pages que monsieur a lues lui-même et que le récit traîne en longueur. Lorsque le vieil homme dort, je reprends mon livre : un roman d'aventures ou de science-fiction. Tu devrais voir l'imposante bibliothèque dont dispose cet homme... Hélas ! beaucoup de ces livres sont en anglais. Comme je voudrais pouvoir lire et parler cette langue !

Plusieurs fois dans la journée, je lui fais jouer ses disques préférés.

Toujours de la belle musique, enjouée, mélancolique ou apaisante. Il écoute les yeux fermés. Son visage devient calme à tel point qu'il m'arrive de me demander s'il n'aurait pas trépassé à mon insu. Je me lève alors et lui touche la main.

— Non, non. Je suis toujours là. Je m'abandonne à la paix du temps qui passe. Fais comme moi.

Même si le cancer des os en est au dernier stade, avec sa canne et mon aide, Monsieur Cowper est encore capable de se rendre aux toilettes et de s'asseoir dans son fauteuil quelques heures chaque jour. Il est couché le reste du temps et se plaint rarement. Je vois qu'il est souffrant à la crispation de son visage. A ce moment-là, je lui offre un médicament contre la douleur. Souvent, il refuse ou retarde de le prendre dans l'espoir que la douleur disparaisse d'elle-même, car, dit-il, son mal en est un qui va et qui vient. Il ne se résigne à avaler un cachet que lorsque la souffrance devient intense et persistante. De service, ma chambre est à côté de la sienne. Il ne m'appelle pratiquement jamais la nuit. Lorsque je me réveille, je vais voir s'il va bien et s'il ne dort pas, je lui demande s'il désire quelque chose.

Dans la vaste pièce que monsieur Cowper occupe, le lit fait face à deux larges fenêtres qui donnent sur le jardin. Entre celles-ci, dans un cadre aux moulures dorées, une grande photo de sa défunte épouse est suspendue au mur. Même s'il est un fervent de la nature, je me rends compte parfois que ce ne sont ni les fleurs ni les arbres ni le ciel qu'il contemple, mais le visage de sa compagne de vie. Il y a tant de douceur dans son regard que mon cœur s'attendrit lui aussi. Je suis certaine qu'ils communiquent entre eux.

Se peut-il qu'après tant d'années l'on puisse aimer un être comme aux premiers jours ? Pourquoi me suis-je laissée aller à lui demander s'il lui était arrivé de frapper sa femme ? Cette demande

l'a abasourdi et il a été lent à me répondre.

— Pourquoi lever la main sur l'être qui est le plus près de soi au monde et que l'on chérit ?

Je ne m'attendais pas à une telle réponse. Troublée, je me suis mise à pleurer. Il a étendu la main vers moi.

— Toi, ma belle, tu as été violente. Si tu le veux, tu peux tout me dire. Il me reste encore assez de forces pour consoler un cœur brisé.

Instantanément, mon âme s'est ouverte et tout est sorti : le mariage forcé de mes parents quelques mois avant ma naissance, mon père qui injuriait ma mère et ne cessait de la rabaisser, moi à qui il reprochait d'être la cause de son malheur et frappait à propos de tout et de rien, l'alcool le conduisant prématurément à sa tombe, ma mère trop atteinte pour se remettre et le suivant de peu dans la mort, les liens rompus avec les deux familles me laissant seule sur terre, mon entrée dans la délinquance.

Il m'écoutait avec compassion. Lorsque je me suis tue, il a pris la parole.

— Ma belle, tu me fais penser à un chaudron de bonne qualité, mais mis sur un feu trop vif et mal entretenu. Heureusement, il n'a pas explosé. Les sœurs l'ont mis au trempage, récuré et au moment de ton départ, déposé entre tes mains. Il t'appartient, à toi seule, et tu es libre de l'utiliser à ton gré. Oh ! Il reste bien quelques cernes et égratignures, mais rien qui puisse nuire à la cuisson de mets délicieux. Un vieux cuisinier de la vie comme moi peut te faire part de son expérience. Ton passé, tu ne peux le changer ni l'effacer. Il n'y a que le pardon qui puisse t'en libérer. Considère tes parents comme victimes des préjugés du temps. Par contre, le reste de ta vie dépend de toi, tu peux en faire une réussite. Dis-toi que tout est

possible. Un dernier conseil : choisis bien les gens dont tu t'entoures et garde le contrôle de ton chaudron. Il y va de ton équilibre et de ton bonheur.

Je ne regrette pas de m'être confiée à cet homme qui voit ce qu'il y a de bon en moi et m'incite à développer mes aptitudes. J'ai fait la même chose avec toi, mais j'y allais par bribes, pourtant j'avais confiance en toi. A ce moment-là, t'avoir tout dit en une seule fois, comme je l'ai fait avec monsieur Cowper, m'aurait fait trop mal. Si je te parle du chaudron, c'est que je pense que cela peut t'aider à toi aussi. Si fus un chaudron malmené au fil des jours, toi tu en fus un mis au rancart en un tournemain. Il te reste à te l'approprier tout à fait.

Je voudrais te dire de vive voix toutes ces choses et bien d'autres encore. Viens me rejoindre le plus tôt possible et peut-être décideras-tu de rester à Sherbrooke. Ton parrain et ta marraine comprendraient... J'ai congé de six heures le samedi soir au dimanche même heure. Tu pourrais prendre l'autobus et à ton arrivée, venir me rejoindre en taxi. Tu ferais connaissance avec monsieur Cowper qui sait déjà que tu existes. Comment aurais-je pu taire ma meilleure amie ? Il a fallu que je lui dise que tu étais châtaine aux yeux pers et plus grande que moi. Depuis que tu es à Fortierville, je lui parle encore plus souvent de toi. Je voulais lui demander la permission de t'inviter, mais il a pris les devants. Tu es doublement attendue. Tu ne peux donc pas refuser.

A la fin de mon travail, nous irions souper dans un restaurant tranquille, puis nous pourrions nous rendre au cinéma, à un spectacle ou à un concert. Ce sera à toi de choisir. Le lendemain, je te ferai parcourir un coin de la ville que j'affectionne particulièrement et je te présenterai mes nouveaux amis avec lesquels je passe de bons moments. Ah ! j'oubliais. Le samedi soir, je couche dans l'une des chambres à l'étage, la tienne sera voisine et

nous y serons seules. Alors, s'il nous prend l'idée de faire les folles... J'attends impatiemment de tes nouvelles et j'ai encore plus hâte de t'embrasser et de te serrer dans mes bras.

Annabelle

Mathilde replie les pages et monte à sa chambre. Sur les touches du piano, elle donnera libre cours à la joie qu'elle éprouve.

CHAPITRE 8

En ce dernier dimanche de septembre, le soleil du matin emplît la maison de lumière, de chaleur et de joie. Mathilde est souriante et parle avec animation des enfants qu'elle prendra en charge. Attablés devant elle en attendant l'heure de la messe, son oncle et sa tante l'écoutent et partagent sa bonne humeur.

A leur arrivée à l'église, Paul reste à bavarder sur le perron tandis que Thérèse et Mathilde montent au jubé. Quelques chants sont repassés. Pendant que le prêtre fait les annonces, Mathilde se penche et regarde dans la nef si son oncle est entré. Elle sait où porter les yeux. Le banc familial est toujours au même endroit année après année. Elle voit son parrain s'avancer, faire une gémuflexion et s'agenouiller. Son chapeau à la main, un homme le suit et s'assoit près de lui. Alors, son oncle n'a pas perdu l'habitude d'inviter les gens debout à venir prendre la place disponible. Cet homme l'intrigue, puis elle reconnaît le père des enfants même si elle ne le voit que de dos. Ce cou puissant, ces cheveux noirs, drus et raides ne peuvent la tromper. En revenant de la Sainte Table, la jeune fille a marché les yeux baissés tout en se sentant observée.

Dans son action de grâce, Mathilde offre à nouveau son être à Dieu lui demandant de l'aider à persévérer dans son choix de vie et d'éloigner d'elle les tentations du monde. Elle demeurera recueillie, même pendant le chant final. La voix de Robert, tout près d'elle, la ramène à la réalité.

— Quelle belle journée pour une excursion en canot sur la rivière ! Je m'empresse d'aller chercher Edouard et Nadia. Dites à votre tante que nous devrions être là vers midi et que nous serons affamés.

Tout en aidant à préparer le repas, Mathilde s'interroge.

Pourquoi Edouard ne vient-il pas seul ? Nadia n'est pourtant pas son amante. Et Robert ? Ce dernier est là parce qu'il dispose à volonté de l'un ou de l'autre véhicule de son père, contrairement à son cousin qui se déplace en autobus ou avec des connaissances. Ainsi, aujourd'hui, Nadia et lui ont-ils voyagé avec un frère enseignant qui se rendait dans le village précédant Fortierville. A bien y penser, Nadia se doit d'être là, Mathilde serait plutôt mal à l'aise, seule avec deux jeunes gens.

Qu'il fait bon de se laisser aller au fil de l'eau ! Mathilde se sent proche de ses trois compagnons. D'instinct, elle sait qu'elle n'a rien à craindre d'eux. Tout comme elle, ils n'aspirent qu'à être heureux et les quatre sont d'égal à égal. Confiante, méandre après méandre, elle ne cesse d'admirer les couleurs flamboyantes de la forêt qui s'étagent au-dessus d'eux. Elle écoute aussi la jeune infirmière lui parler de son travail en pédiatrie. N'ayant pas encore été seule avec les enfants et ne sachant quels seront leurs comportements, elle n'a pas de conseils à demander et parle donc brièvement d'eux.

Edouard et Robert manient les avirons tout en dressant avec animation le plan de leurs prochaines vacances. Pendant une semaine, deux canots comptant chacun six hommes à bord descendront une rivière du Grand Nord. Les préparatifs vont déjà bon train. Nadia et Mathilde s'étant tues, Edouard s'adresse à elles.

— Dommage les filles que vous ne puissiez être de l'expédition !

Nadia ne le laisse pas poursuivre.

— Même si tu me suppliais de t'accompagner, je ne le ferais

pas.

— Et toi, Mathilde ?

— J'aimerais partager l'expérience avec mon cousin et je pense que je serais une bonne équipière.

— Nous partirons ensemble, Mathilde, mais sur une rivière des environs et pour une fin de semaine seulement.

— N'importe quand, toutefois avant septembre prochain.

Aucun ne relève la condition posée. Ensuite, les jeunes gens se mettent à parler des activités des dimanches à venir. Le silence s'établit lorsque le ciel prend toutes les nuances du feu et surpasse la forêt en éclat et en beauté. Les excursionnistes filent en direction du spectacle qui ne cesse de se modifier devant eux. Ils ne se résigneront à rebrousser chemin que lorsque le soleil s'approchera de l'horizon et que le vent aura fraîchi.

Mathilde est prête à prendre soin des enfants. Elle a hâte même. Elle marche d'un pas léger vers la maison voisine. Avant qu'elle ne frappe, la porte s'ouvre toute grande devant elle. Evangéline se tient dans l'embrasure et semble désemparée.

— Bonjour, Evangéline ! Comment allez-vous ?

— Bonjour, Mathilde ! Je ne vais rien te cacher. Une lourde tâche t'attend. Daniel n'est pas propre. Il ne parle pas. Il fait des cauchemars la nuit. Il crie ou pleure sans raison et se jette par terre. Il lance la nourriture. Il fait mal à sa sœur. Il...

— N'en dites pas plus. Je suis là et cela ne me fait pas peur. Je me charge d'eux. Vous, Evangéline, vous allez vous faire une tasse de café, vous rendre à la salle de couture et vous mettre au travail lorsque vous vous en sentirez capable. Ne vous souciez de rien et retenez-vous d'intervenir quoi que vous entendiez, à moins que je ne vous le demande.

— Ma fille, j'envie ton calme. Moi, je suis dépassée à un point tel que je vais te demander de rester avec les enfants jusqu'à leur coucher. Et c'est moi, et non Victor, qui te paierai ces heures supplémentaires. Le peux-tu ?

— Oui, Evangéline. Je vous avertirai quand les repas seront prêts.

— Ils sont encore en pyjama...

— Vous les laisserez ainsi tous les matins.

La porte refermée derrière Evangéline, Mathilde caresse Yolaine qui s'amuse avec un chiffon, puis rejoint Daniel sous la table.

— Coucou ! C'est moi, la fée Mati.

L'enfant se détourne. La jeune fille poursuit.

— Je suis venue passer la journée avec toi et ta petite sœur. A chaque jour, je vais revenir. Nous allons faire tout plein de choses ensemble. A quoi veux-tu jouer ? Viens, allons voir ce qu'il y a dans le coffre magique. Tu pourras choisir ce que tu veux.

L'enfant regarde enfin et se laisse prendre la main. Il saisit un petit cochon en caoutchouc qu'il presse contre lui pour le faire

crier.

Peu à peu, des règles de vie et un horaire régulier sont mis en place. Tous les jours, Mathilde sort à l'extérieur avec les enfants. Un avant-midi, surpris pas la pluie, ils sont entrés dans le garage en attendant que celle-ci cesse. Après avoir jeté un coup d'œil, la jeune fille vit tout de suite le profit qu'elle pouvait tirer de l'endroit. Il serait possible d'installer des balançoires, Daniel pourrait faire du tricycle et Yolaine se déplacer dans son siège à roulettes. Ainsi, le garage deviendrait un abri lors des intempéries en même temps qu'un local de jeu, différent de la maison.

En rentrant, Mathilde appelle son oncle et lui demande s'il peut venir lui aider à aménager le lieu pendant la sieste des enfants. Celui-ci accepte volontiers. Lorsque Mathilde peut enfin sortir, elle trouve son parrain à l'ouvrage. Les deux ne prennent guère plus d'une heure pour tout terminer, Evangéline y ayant entreposé peu de choses. L'espace est vaste, bien éclairé et sécuritaire. Avant de repartir, l'homme fait le tour de la clôture qui délimite la cour arrière.

— Elle aurait besoin d'être réparée à quelques endroits.

— Ce n'est pas nécessaire. Les enfants ne sont jamais seuls à l'extérieur.

— Si tu es accaparée par l'un, l'autre ne pourra pas te fausser compagnie et je ne parle pas du temps où tu étends les couches sur la corde à linge ou les enlèves.

— Vous avez encore raison, mon oncle !

— Je vais revenir pour la réparer et installer des balançoires.

La première fois qu'il l'avait vue venir peinant à pousser le landau dont les roues se bloquaient sous les roches, il était allé au-devant d'elle.

— Cette poussette roule sur les trottoirs, et encore ! Tu ferais mieux de prendre le vieux wagon où tu as été promenée ainsi que tes cousins. Il est toujours plus facile de tirer que de pousser.

— Yolaine pourrait tomber...

— Pas si nous installons une boîte en bois pour la retenir. Tu pourrais aussi essayer autre chose. Dans certains pays, les femmes portent leur bébé dans le dos et ont ainsi les mains libres pour vaquer à leurs occupations.

Vous avez là une excellente idée, mon oncle, mais je me demande où je pourrais me procurer une telle chose.

— Attends un peu. Il y a bien le vieux havresac que j'utilise pour la chasse à la perdrix et au lièvre. On peut tout aussi bien y mettre un bébé, n'est-ce pas ? Je vais le laver.

— Il n'a qu'une ouverture dans le haut...

— Ça se transforme. Evangéline qui est si habile va le faire en un tournemain.

— Pas elle. Elle a trop à faire en ce moment et se sent bousculée. Ma tante et moi allons le modifier de façon à ce que la petite soit placée devant moi.

La tante de Mathilde se fait maternelle avec les enfants. A

leur deuxième visite, elle réussit à approcher Daniel avec des biscuits et un verre de lait. Son mari n'est pas aussi patient ; après avoir dit bonjour au garçon qui ne le regarde pas, il se tourne vers la petite fille qui sourit et tend les bras. Pour épargner du travail à sa nièce, Thérèse a sorti des vêtements chauds laissés par ses filles et servant pour le jeu à l'extérieur. Les enfants peuvent s'amuser en toute liberté et ces mêmes vêtements n'ont pas à être lavés à chaque utilisation.

Les bambins ont fait connaissance avec Vendou et Surprenante. De loin pour Daniel qui en a peur. Quand à Yolaine, elle n'a pas hésité un seul instant à les toucher. Elle a tiré le poil de la chatte et s'est laissée lécher par le chien.

Pour la dernière sortie de la semaine où le soleil règne en maître, Mathilde décide de se rendre sur les rochers. La marche est lente. A mi-chemin, Daniel tire la manche de sa gardienne en pleurnichant. La jeune fille l'assoit devant Yolaine dans le wagon. Surprenante a rebroussé chemin contrairement à Vendou qui ne se lasse pas de courir au-devant pour ensuite revenir vers le groupe. Lorsque le terrain devient rocailleux, Mathilde abandonne le véhicule, prend le sac , le sangle sur elle, y installe le bébé et reprend sa progression en tenant Daniel par la main.

Elle n'ira pas plus loin que le premier rocher. Essoufflée, elle s'assoit à même le sol. Daniel est libre et s'amuse tout près d'elle avec des roches effritées. Elle dépose Yolaine sur le roc. Cette dernière arrache les feuilles de l'arbuste à sa portée. Mathilde se sent heureuse, elle se revoit toute petite fille sur ce même rocher en compagnie de ses cousins. Elle se lève vite, car Yolaine s'éloigne en marchant à quatre pattes. En revenant avec la petite dans les bras, elle s'étonne de voir mâchouiller Daniel et pâlit en réalisant que l'enfant a la bouche pleine de cailloux. Sans tarder, elle l'en débarrasse à l'aide de ses doigts. Et Yolaine ? Celle-ci n'a rien,

heureusement ! Mathilde prend Daniel par le bras et lui soulève le menton en le regardant dans les yeux.

— Il ne faut pas mettre d’objets dans sa bouche. Tu pourrais les avaler et t’étouffer. As-tu bien compris ? Il ne faut rien mettre dans la bouche.

L’histoire lue, les enfants couchés, embrassés, bordés, Mathilde remet la salle de bain en ordre. Lorsqu’elle descend, Evangéline est assise à la table de cuisine devant deux tasses fumantes.

— Ne pars pas tout de suite. Assieds-toi un peu. Dis-moi comment tu as trouvé la semaine et surtout ce que tu penses des enfants.

— Daniel et Yolaine se sont familiarisés avec moi et de mon côté, j’ai appris à les connaître. Je suis un peu fatiguée, mais heureuse.

— Tu es prête à revenir la semaine prochaine ?

— Bien sûr, et j’ai hâte même. Ça devrait aller encore mieux. Je planifie déjà les activités à faire avec eux et je songe à un plan pour améliorer la conduite de Daniel.

— Pour moi aussi, ça devrait aller mieux. Dimanche soir, après le départ de Victor, je me suis effondrée. J’étais à bout et angoissée. La garde des enfants m’est apparue une tâche insurmontable. L’état de Daniel me chagrine et m’exaspère. Ses accès de colère me rendent intérieurement violente et je serais tentée d’employer la rigueur, de l’enfermer même pour y mettre fin. Toi, tu

gardes ton sang-froid, tu lui parles doucement et tu attends qu'il se calme pour intervenir. Ne va pas croire que je l'aime moins que sa sœur. Je l'aime tout autant sinon plus. Il n'était pas ainsi du vivant de sa mère. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle meure nous rendant tous malheureux ?

— Il faut garder confiance. Lorsqu'il sera sécurisé, il changera de mieux en mieux. J'essaie d'ignorer ses mauvais comportements et de ne prêter attention qu'aux bons.

— Sans jamais le punir ? Il faut pourtant qu'il apprenne ce qui est bien et ce qui est mal.

— La contrainte n'a que trop été exercée avec cet enfant. Vous êtes à même d'en constater le résultat. L'amour, la douceur et la souplesse s'imposent avec lui.

— Je suis dépassée par un enfant aussi difficile. Même si je ne vois rien, ses cris stridents me paralysent. J'arrête de travailler dans l'attente de ce qui va suivre. Et c'est ta voix douce que j'entends au fur et à mesure qu'il s'apaise. Pourquoi lui parler lorsqu'il est hors de lui et pourquoi tout expliquer à un enfant qui n'est pas en âge de comprendre ?

— Vous savez, les enfants comprennent plus qu'on ne pense. Et quand bien même la voix ne servirait qu'à rassurer, ce serait déjà beaucoup.

— Et c'est pour cela que tu chantes lorsque tu lui donnes son bain.

— Il a tellement peur de se faire toucher. Cela le distrait et l'amène à se détendre.

— Je ne sais comment tu fais pour garder une telle maîtrise de soi. Il est vrai que tu es jeune et as fait de longues études. Moi, je ne suis qu'une vieille femme, peu scolarisée et incapable de supporter son petit-fils.

— Ne vous dépréciez pas, Evangéline. Vous êtes une femme au cœur débordant d'amour et de générosité. Laissez-vous du temps à tous les deux pour renouer et ne désespérez pas. Daniel n'a pas trois ans, il est encore malléable. Tout est assurément possible pour lui. Ayez confiance. Vous verrez : il redeviendra un enfant heureux et attachant.

— Si tu pouvais dire vrai... Ça ne te fait rien si c'est toujours Yolaine que je prépare pour la nuit ?

— Vous vous chargerez de Daniel lorsque vous serez disposée à le faire.

— Merci de ton indulgence. Je me sens un peu moins coupable à votre endroit. Lui apprendre à parler et à être propre sont des choses qui me pèsent également et qu'il faudrait pourtant commencer le plus tôt possible.

— Evangéline, il ne faut rien brusquer. Le langage lui viendra en temps opportun. Je lui parle souvent, mais je ne le force pas à répéter des mots. Quant à la propreté, il faut attendre encore quelques semaines. Lundi, je vais rapporter de chez ma tante de vieux bas transformés en marionnettes que nous utiliserons, les enfants et moi, pour jouer les histoires familiales et d'autres de mon invention. Par l'intermédiaire du jeu, j'espère parvenir à modifier le comportement de Daniel, le conduire à vouloir parler et l'inciter à la propreté. Je vais aussi le faire dessiner, découper...

— Déjà ! Est-ce dans les livres que tu as appris toutes ces

choses ?

— Quelques-unes seulement. J'ai appris enfant en jouant avec mes cousins et plus tard en observant comment les religieuses s'y prenaient avec nous qui étions, somme toute, perturbées nous aussi.

— Et moi, j'apprends de toi. Si, Mathilde, tous tes efforts ne donnaient pas les résultats escomptés, que faudrait-il faire ?

— Consulter les médecins pour obtenir de l'aide. Je suis presque certaine que cela ne sera pas nécessaire. Votre gendre arrivera bientôt, détendez-vous, reposez-vous. Peut-être parviendra-t-il à vous faire rire en vous racontant une histoire drôle... Sur ce, je retourne à côté. Bonne fin de semaine !

Les deux femmes sont debout à présent. La plus âgée prend l'autre dans ses bras.

— Tu n'es pas seulement la bonne fée des enfants, mais aussi celle de leur mamie. Il faut te le dire : tu ferais une bonne mère.

— Vous le savez. Je n'aurai pas d'enfant.

— C'est dommage !

CHAPITRE 9

Dans la douceur des draps, Mathilde laisse les minutes s'égrener et savoure à l'avance la journée de liberté qui s'offre à elle. Après une semaine trépidante, elle n'a personne d'autre qu'elle-même à se préoccuper. De chaque côté du store baissé, le soleil s'insinue dans la chambre, puis c'est au tour de Surprenante. La chatte se dresse, pose les pattes sur les couvertures et regarde sa maîtresse en miaulant. La jeune fille étend la main vers l'animal.

— Tu reviens parce que tu veux être la première à me dire bonjour. Pour toi, c'est le paradis en ce lieu et si tu t'y trouves, c'est que je t'ai apprivoisée. Je vais faire de même pour Daniel. Avec lui, ce sera plus long. La faim, la tienne et celle de tes bébés, a fait que nous nous sommes assez vite rapprochées l'une de l'autre jusqu'à pouvoir échanger des caresses et nous lier d'amitié. Nous sommes venues dans cette maison ensemble et nous la quitterons ensemble. Daniel ne repartira pas avec moi. Lorsqu'il aura retrouvé la joie de vivre, je devrai me séparer de lui. Je lui manquerai et il me manquera. Je suis triste à l'idée qu'il puisse à nouveau se sentir abandonné. J'espère qu'il n'aura pas trop de difficultés à s'adapter à une autre personne. C'est bon ! Tu es venue me chercher. Va, je te suis.

Mathilde lève le store, enfile son peignoir et rejoint son oncle et sa tante à la cuisine.

— Bonjour, vous deux !

— Bonjour, ma fille ! Aussi belle que le matin...

— N'exagérez pas, mon oncle. Il est encore ruisselant et moi, j'ai les yeux cernés.

— Oui, mais bientôt le soleil va finir de tout assécher et toi, tu vas te pomponner.

— Vous êtes toujours aussi drôle !

Thérèse arrive avec un napperon qu'elle dépose devant sa nièce.

— Bonjour, Mathilde ! J'attendais que ton oncle ait fini son boniment. Veux-tu que je te prépare à déjeuner ?

— Non. Je vous remercie. Je suis en congé, aujourd'hui. Est-ce que je pourrais faire quelque chose pour vous aider, ma tante ?

— C'est gentil de t'offrir, mais je n'ai aucune tâche à te confier. Profite de ton temps libre pour réaliser ce dont tu as envie.

— Vous, mon oncle, en quoi pourrais-je vous être utile ? À la récolte des patates. Cette fois, il n'est pas trop tôt.

— Non, mais la terre est toute détrempée. Il faut la laisser sécher. S'il continue de faire beau, je m'y mettrai lundi. Tu sais, il n'en reste pas tant que cela en terre. Nous en mangeons depuis le début d'août.

— Puisque je ne puis me rendre utile, me permettez-vous, ma tante, de fouiller dans l'armoire à jouets et de mettre de côté les marionnettes ? Je les apporterais chez Evangéline.

— Certainement et autres choses si tu le veux.

— Seulement les marionnettes. Je vais peut-être en confectionner d'autres, enfin je verrai. Après le dîner, j'ai l'intention de me rendre à la cabane à sucre.

— Son oncle se met à rire.

— En découvrant toutes sortes de trésors sur ton chemin comme lorsque tu étais enfant ? Tu te souviens : tu pleurais parce que ton sac était trop lourd à porter et qu’Edouard l’allégeait avant de le mettre sur ses épaules.

— Oui, mais je suis raisonnable maintenant.

— C’est vrai. Tu ne rapportes plus rien.

Mathilde mange avec appétit plusieurs tranches de pain doré nappé de sirop d’érable tout en bavardant avec ses parrain et marraine qui l’accompagnent d’une deuxième tasse de café. La joie est dans l’air. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. Paul va répondre.

— Allô ! — ... — Bonjour, Evangéline ! — ... — Très bien. Nous rigolons même. Et toi ? — ... — Ta voix est enjouée, donc il ne t’est rien arrivé de fâcheux. — ... — Ça me tente énormément, mais je dois demander aux femmes. Ce sont elles qui décident à présent. Tu comprends : deux contre un.

Paul met la main sur le récepteur et s’adresse à ses compagnes.

— Evangéline dit que Victor a rapporté du poisson et qu’il va préparer un plat des plus délicieux. Nous sommes invités à souper. Un bon repas, préparé par un chef, qu’en dites-vous ?

Thérèse est la première à répondre.

— Certainement, j’accepte avec plaisir.

La première réaction de Mathilde en est une de refus, mais après un moment d'hésitation, elle accepte de se joindre aux autres. Paul reprend la conversation avec Evangéline.

— Elles sont d'accord toutes les deux. Aussi gourmandes que moi. — ... — Ça me tente encore bien plus. — ... — Il y aura donc une troisième équipe pour remplacer la perdante. Quelle belle soirée en perspective ! — ... — Non, cinq heures, ce n'est pas trop tôt.

Mathilde se réjouit de voir Evangéline sourire. Quel contraste avec les derniers jours ! Victor et Fanny s'affairent, l'un à la cuisine, l'autre auprès des enfants. Les jeunes filles se parlent pour la première fois même si par le passé, elles s'étaient croisées à quelques reprises. Daniel et Yolaine vont indifféremment de l'une à l'autre.

Le moment est venu de passer à table. La salade, mais plus encore l'odeur qui emplit la maison et laisse agréablement présager du plat principal, ouvre l'appétit des invités. Victor fait le service, Evangéline parle avec ses amis et les jeunes filles veillent sur les enfants. Ces filets de saumon accompagnés d'une sauce aux œufs et de carottes au fenouil sont tout à fait délicieux. Et que dire du dessert ! Une tarte aux raisins comme Mathilde n'en a encore jamais mangée ! Cette fois, la jeune fille lève les yeux vers Victor sans se troubler et lui sourit. Ce dernier répond à son sourire et la couve des yeux. Mathilde baisse la tête.

Le repas est terminé et chacun plus que rassasié. Depuis plusieurs minutes, les enfants s'impatientent et montrent des signes de fatigue. Il est temps de sortir de table. Fanny et Mathilde se

rendent à la salle de bain avec les enfants. Ce soir, les deux seront lavés simultanément, puis laissés à s'amuser dans l'eau quelques minutes. Fanny touche le poignet de Mathilde.

— Je suis heureuse que tu aies accepté de t'occuper des enfants. Avant d'aller te rencontrer, ma tante s'était adressée à moi. Comme elle ne pouvait me dire combien de temps les enfants seraient avec elle, j'ai refusé. Si j'étais venue prendre soin d'eux, il m'aurait fallu laisser ma place de vendeuse au village et jamais je n'aurais pu retrouver une aussi bonne patronne que celle que j'ai présentement.

— Cette occupation m'a été offerte au bon moment. C'est ce qu'il me fallait pour occuper le temps d'ici le 15 septembre, date à laquelle j'entrerai au couvent.

— J'ignorais que tu te destinais à la vie religieuse.

Quelques instants après, les enfants sont sortis du bain, essuyés, poudrés et habillés pour la nuit, puis Mathilde leur lit une histoire tandis que Fanny remet la salle de bain en ordre. Les quatre descendent ensuite à la cuisine pour les câlins des petits et c'est leur père qui ira les mettre au lit.

Lorsque Victor retrouve les adultes, le jeu de cartes est déjà sur la table et l'oncle de Mathilde lui fait un clin d'œil.

— Nous n'avons pas attendu d'être tous là pour former les équipes que voici : ma tendre épouse et moi, Evangéline et Fanny et puis vous deux. Nous allons tirer au sort pour connaître celles qui vont jouer en premier.

Victor regarde par la fenêtre.

— Si vous le permettez, je jouerai plus tard. Commencez sans moi. Je désire aller marcher un peu. Rien de meilleur après un repas copieux ! Mademoiselle Imbeault, puisque nous sommes partenaires, voulez-vous m’accompagner et profiter de la fin de cette belle journée ?

En guise de réponse, la jeune fille se hâte de prendre son gilet et rougit en entendant ricaner son oncle.

— Toi aussi, Mathilde, tu as trop mangé...

Le soir est si doux ! Est-ce l’été indien qui se pointe ? Non, il est encore trop tôt. Ce ne sont que les derniers beaux jours de l’été tenus en réserve et qu’octobre exhibe à tout venant. Les autres, dorés et tièdes, arriveront plus tard. Sans l’avouer, Victor et Mathilde tentent chacun de leur côté de profiter de ceux en cours et d’attendre avec ferveur les prochains. En silence, le couple marche lentement sur la route, les pas de l’un accordés à ceux de l’autre, puis Victor s’informe des enfants et remercie Mathilde pour son dévouement auprès d’eux. Il lui parle ensuite de son travail à Sorel, de l’auberge qu’il possède à Nicolet et qu’il compte rouvrir dans moins d’un an. Après s’être interrompu quelques instants, il fait part à la jeune fille de ses inquiétudes concernant son fils. Celle-ci le rassure : l’enfant n’a besoin que d’être aimé et sécurisé. Se sentant en confiance avec l’homme, Mathilde lui parle de sa décision d’entrer au couvent.

Le charme est instantanément rompu par cette confidence et un fossé se creuse entre les marcheurs. Victor se sent profondément seul et triste. A présent, ils n’ont plus qu’à rebrousser chemin et venir se joindre aux joueurs. Pourtant, il hésite à mettre fin à ce tête-à-tête. Plus tôt, il avait senti la jeune fille proche de lui et réceptive ; aussi se hasarde-t-il à reprendre la conversation.

Mademoiselle, me permettez-vous de vous appeler par votre

prénom et accepteriez-vous de faire de même pour moi ?

— Mais oui, Victor.

— Merci, Mathilde. Vous avez entre les mains ce que j'ai de plus précieux au monde : mes enfants. Quand entrerez-vous au couvent ?

— Soyez sans crainte, Victor. Je ne partirai qu'en septembre. D'ici là, vous aurez le temps de trouver la meilleure solution pour eux.

— Vous faire religieuse, est-ce depuis toujours votre désir ? Peut-être suis-je indiscret en vous le demandant...

— Non, j'ai découvert ma vocation l'été dernier.

Au plus profond de lui-même, Victor se remet à espérer. Puisque ce choix n'est pas le rêve de toute une vie, il peut tout aussi bien faire place à un autre, imprévisible en ce moment. Il regarde la jeune fille et voit la tristesse qui émane de tout son être. Comme elle est belle ! Il voudrait toucher son visage, replacer ses cheveux défaits par la brise, mais il n'ose pas. Le temps ! Il faut laisser agir le temps. Celui-ci est pour lui et s'allonge sur presque une année encore. Un jour, la main dans la main, ils marcheront côte à côte pour le reste de la vie.

Avant d'arriver à la maison d'Evangéline, Victor se tourne vers Mathilde.

— Je ne sais combien de parties ont été jouées. Ils nous attendent sûrement. Nous allons leur montrer que nous sommes ragaillardis et en mesure de gagner. N'est-ce pas ?

— Sur-le-champ !

— Demain après-midi, s'il fait toujours aussi beau, accepteriez-vous de faire une balade en auto. Nous pourrions emmener les enfants et nous arrêter au bord de l'eau...

— Je regrette. Mon cousin et moi faisons une randonnée à bicyclette.

— Sans doute aurais-je l'occasion de vous saluer à l'église.

— Nous avons projeté de partir tôt et d'assister à la messe en chemin.

— Nous nous reverrons alors la fin de semaine prochaine.

Mathilde est ébahie de voir avec quelle aisance Victor brasse et distribue les cartes d'une seule main. Ils perdront une partie et en gagneront deux.

Le bruit d'un véhicule entré rapidement dans la cour fait sursauter Mathilde. Elle se rend ouvrir, embrasse son cousin et salue Robert.

— Nadia n'est pas avec toi, Edouard ?

— Elle a dû remplacer une consœur malade.

— Ça me déçoit. J'ai plaisir à bavarder avec elle.

— Si au lieu du trajet projeté, nous prenions la direction de Trois-Rivières ? Je te ferais visiter le collège où j'enseigne et la pension où j'habite. Qu'en dis-tu, Mathilde ?

— Tu ne parles pas sérieusement, j’espère ! La distance est beaucoup trop grande. Je n’aurais pas la capacité de vous suivre. Il y a des années que je n’ai pas enfourché un vélo.

— Oublie cela et tenons-nous-en à ce qui était convenu. Tu viendras chez moi un autre jour et sans devoir fournir le moindre effort. Ton dîner est-il prêt et maman a-t-elle préparé le mien ?

— Je me suis chargée des deux.

— J’espère que tu ne m’as pas joué de tour...

— Mais non ; j’ai passé cet âge.

— Nous sommes prêts à partir alors.

Les garçons sortent et se rendent au camion. Lorsque Mathilde les rejoint, elle les voit descendre une troisième bicyclette. Surprise, elle regarde son cousin.

— Quelqu’un d’autre se joint à nous ?

— Personne. Elle est pour toi.

— J’ai la mienne. Ton père l’a sortie du hangar et il a changé le pneu arrière.

— Il n’aurait pas dû... Cette bécane toute rouillée n’est bonne que pour la ferraille.

— Moi, elle me convient. Et je l’utiliserai si peu. Tu as fait une dépense inutile.

— Parce que tu t’imagines que je t’en fais cadeau !
Détrompe-toi. Elle n’est qu’empruntée et je la remets dès ce soir.

Mathilde reconnaît les petits chemins même s’ils sont devenus plus étroits. Elle a demandé à passer la première pour voir se dérouler devant elle le long ruban de feuilles mortes avant que ces dernières ne soient flétries par le passage des roues. Soudain, la carrière abandonnée surgit devant eux. Ils la traversent en s’émerveillant de voir de jeunes arbres prendre possession ici et là de l’espace dénudé. Mathilde s’arrête devant la large route donnant accès à la gravière et se tourne vers ses compagnons.

— Que dirais-tu Edouard si nous prenions un peu de temps pour nous reposer et nous désaltérer ?

— Je suis d’accord à la condition de pouvoir nous asseoir et prendre une bière.

— Je ne veux pas m’asseoir. Je vais monter là-haut pour mieux embrasser les alentours.

— Le bout du monde ! Nous n’avions pas le droit d’aller plus loin... en principe.

— Je sais. Vous, les garçons, pouviez déroger sans trop d’inconvénients. Par contre, tes sœurs étaient punies quand elles dépassaient cette limite.

— Tu devrais me remercier. Je ne t’ai jamais poussée à la franchir.

— Tous, vous me protégiez tellement...

— Il ne devait rien t’arriver, chère princesse, et puis, je craignais les terribles rapporteurs que pouvaient être mes sœurs.

Robert a déjà ouvert son sac et présente une bière à la jeune fille.

— Vous êtes aimable de m’en offrir, mais j’ai apporté de l’eau.

Edouard pose la main sur son ventre.

— N’ouvre pas la mienne tout de suite, Robert. Il me faut soulager un besoin naturel. Je vais m’éloigner pour ne pas vous incommoder.

Robert sourit à la jeune fille.

— Je suis en admiration devant la belle complicité qui existe entre vous deux et ne puis que vous regarder et vous écouter même si j’ai parfois le sentiment d’être de trop. Edouard est mon meilleur ami, mais j’aimerais pouvoir vous rencontrer en son absence. Lui, il n’est souvent libre que le dimanche ; moi, je le suis à partir du vendredi soir. Nous pourrions nous voir sans qu’il soit là et faire des activités différentes de celles du dimanche.

— Robert, je n’ai que de l’amitié à vous offrir. Il ne faut attendre de moi rien d’autre. Je me destine à la vie religieuse. Dans moins d’un an, je serai entrée au couvent.

— Me permettez-vous d’être votre ami ?

— Un ami parmi d’autres amis, oui.

— Ce qui signifie ?

— Je ne pourrai me retrouver seul à seul avec vous.
Toujours en groupe.

— Dans deux semaines, ma sœur se marie. Accepteriez-vous d'être ma cavalière ? J'en serais très honoré ?

— Edouard sera-t-il de la noce ?

— C'est moi qui vous invite. Vous ne pourriez pas l'oublier quelque peu celui-là ? Mais oui, il sera là, votre cher cousin !

Le visage rieur, Edouard revient vers le couple.

— Vous parliez de moi ! Aurait-il été préférable que je sois plus longtemps à l'écart ?

— Dépêche-toi de dire à ta cousine que tu seras là au mariage de ma sœur. Je lui ai demandé de m'y accompagner, mais sa réponse semble dépendre de ta présence.

-- Oui, mademoiselle ; je vous le garantis. Pour rien au mode, je ne manquerais une telle fête.

Mathilde regarde son cousin.

— Tu ne seras pas seul ?

— Certainement pas. J'aurai à mon bras une belle jeune fille.

Robert se tourne vers Mathilde.

— Je vais donc réitérer ma demande. « Mademoiselle Imbeault, voulez-vous m’accompagner la journée du samedi vingt octobre ? »

— En compagnie d’Edouard, je veux bien.

— C’est une chance que celui-là soit mon meilleur ami et seulement votre cousin.

— Pendant que vous buvez votre bière, je vais aller contempler le pays de mon enfance.

Que le site est grandiose vu de là-haut ! L’horizon vaste et clair encercle la jeune fille et la sécurise. Ce sol qui s’abaisse et se relève en lui présentant une végétation aux coloris variés l’émeut profondément. Peu à peu, un pays lointain, inconnu, se superpose aux lieux familiers. Des voix l’appellent et des mains se tendent vers elle. Mathilde a pitié de ces gens. Elle va à eux, devient une des leurs et se dépense en soignant, éduquant, consolant et faisant connaître Dieu. Son cœur se remplit d’amour, de joie et de paix. Missionnaire ! Voilà ce qu’elle deviendra.

Un cri familial l’incite à descendre. A quoi Edouard se destine-t-il à part son rôle d’éducateur ? Et Robert ? Que leur réserve l’avenir ? Seront-ils gagnants ? Félix a été perdant même s’il avait pris la bonne voie. Il a suffi d’une décision hostile à son endroit pour le faire douter de leur amour et commettre l’irréversible. S’il avait gardé foi en elle, le 16 septembre dernier, c’est avec lui qu’elle aurait quitté la maison. En ce moment, ils seraient ensemble à bâtir leur vie commune et elle, ne se préparerait pas à entrer en religion. En s’enlevant la vie, Félix a-t-il un instant songé qu’il brisait pour toujours celle de Mathilde ? Une grande tristesse envahit la jeune

fille. Des larmes coulent en silence sur ses joues. Jamais elle ne pourra oublier son premier et seul amour.

Lorsque Mathilde retrouve ses compagnons, elle n'entend que les mots : neige, glace, patinoire et hockey. Vite, elle les interrompt.

— Ne parlez pas d'hiver maintenant. Je veux que la belle température se prolonge encore très longtemps.

— Chère cousine, les patinoires ne seront prêtes qu'à la fin de décembre. Nous avons bien du temps devant nous. Le temps de faire plusieurs autres activités. Aujourd'hui, si nous voulons atteindre le but fixé, il nous faut poursuivre notre route. Avant que tu nous le rappelles, le prochain arrêt est à l'église du village voisin.

Cette fois, Mathilde roule la dernière. Elle observe Edouard. Elle et lui sont à la fois si près et si loin l'un de l'autre. Que doit-il survenir pour que chacun quitte sa réserve et que les deux puissent se retrouver ? Quand le feront-ils ? Plaise à Dieu que ce soit avant son entrée au couvent, autrement elle serait trop malheureuse. Elle l'est déjà à la pensée qu'elle ne pourra rencontrer son cousin qu'au parloir et que de loin en loin lorsqu'elle sera devenue religieuse. Soudain, une interrogation lui traverse l'esprit : « Victor fait-il de la bicyclette ? »

CHAPITRE 10

Vendredi soir, déjà ! Evangéline et Mathilde n'ont pas vu passer le temps tellement leurs journées ont été remplies. Les uniformes seront livrés au restaurant à la date prévue. La jeune fille sait que pour y parvenir Evangéline est retournée à sa tâche après le coucher des enfants et sans doute avant leur lever. Peut-être même a-t-elle travaillé pendant que Victor était à la maison. Elle a aussi bénéficié de l'aide de Mathilde. Pendant la sieste des enfants, cette dernière a fait des ourlets et cousu des boutons. Pour les nouvelles demandes, qu'il s'agisse de confection ou de réparation, Evangéline s'allouera un délai qu'elle sait pouvoir respecter tout en s'accordant un peu de temps libre.

Les enfants font maintenant partie de la vie des deux femmes. La grand-mère s'habitue à leur présence et commence à se détendre se fiant à leur gardienne à qui elle laisse toute latitude pour les élever. Et la jeune fille s'organise admirablement bien. Grâce à elle, la maison est ordonnée, les enfants se sentent aimés et prennent de bonnes habitudes. Pour Mathilde, ces tout-petits sont un cadeau du ciel dont elle s'émerveille et qui l'aide à vivre dans le présent. Tous les jours, les trois vont à l'extérieur. Deux fois plutôt qu'une si la température est belle. Mathilde trouve quand même le temps d'effectuer les tâches ménagères sans se sentir bousculée. En demandant de petits services à Daniel, elle gagne la confiance de l'enfant qui lentement se rapproche d'elle. La surveillance est d'autant diminuée, car le frère et la soeur sont encore incapables de s'amuser ensemble. Hier, elle a eu la joie de bercer le garçonnet. Une vraie victoire ! Elle venait de consoler Yolaine qui à présent riait et gazouillait. C'est alors que le bambin s'est approché et a tendu les bras vers elle. Cette première fois devait lui appartenir, à lui seul. Mathilde est donc allée déposer le bébé dans le parc de jeu et a pris Daniel dans ses bras. Celui-ci s'est laissé bercer, appuyé contre sa gardienne qui a chanté pour lui jusqu'à ce qu'il glisse par

terre et aille s'étendre à plat ventre sur le sofa.

Même si Evangéline et Mathilde sont satisfaites de leur semaine, elles se quittent avec une certaine inquiétude. Daniel est souffrant. La nuit dernière, il a eu un sommeil agité. Il n'a presque rien mangé au cours de la journée et fait un peu de fièvre. Heureusement que son père sera bientôt là.

La jeune fille n'a que le temps de faire un brin de toilette avant de repartir avec son oncle et sa tante pour se rendre chez les Lemieux. Sa tante lui a fait comprendre que ce serait une impolitesse de sa part de ne pas les y accompagner. Mathilde ne regrette pas sa soirée. Elle a appris à mieux connaître Robert. Tout comme elle, il aime la littérature, la musique classique et les arts en général. Mathilde retourne chez elle avec un livre et quelques disques.

Si le temps est maussade, Mathilde, elle, est souriante. Elle a revêtu sa jupe à carreaux et un chandail beige. Elle a hâte de faire la tournée de ses cousines avec son oncle et sa tante ainsi qu'Edouard qui doit venir les rejoindre sous peu. La sonnerie du téléphone retentit. Thérèse répond, prend un air songeur et remet le combiné à Mathilde. Plusieurs secondes s'écoulent.

— C'est ce que je craignais. Je vous rejoins tout de suite.

Sa tante la regarde d'un air contrarié.

— Est-ce que cela signifie que nous devons retarder l'heure du départ ?

— Non. Allez-y sans moi. Monsieur Salambier doit se rendre avec Daniel chez le médecin. Quelqu'un doit les accompagner, car le petit est trop souffrant.

L'oncle Paul se lève et se plante devant sa nièce.

— Evangéline exagère. Elle aurait pu demander à Fanny.

— Elle l'a fait, mais celle-ci travaille aujourd'hui. Fanny n'est en congé qu'un samedi par mois.

La tante de Mathilde ne peut s'empêcher de montrer la tristesse qui l'envahit.

— Nous étions tellement contents que tu nous accompagnes. Tu n'es encore jamais allée chez deux de tes cousines. Tous t'attendent impatiemment. Tu ne peux pas les décevoir ainsi !

D'un ton bourru, son oncle reprend la parole.

— Ma fille, tu prends ton rôle trop au sérieux. Après tout, tu n'es pas la mère de ces enfants. Evangéline et Victor n'ont qu'à partir avec les deux. Tu ne cesses de répéter que le bébé ne pleure jamais ou rarement.

— Evangéline ne fait que commencer à se remettre. Beaucoup de choses dont la venue soudaine de ses petits-enfants l'ont bouleversée ces derniers mois.

— Nous savons tous cela.

— Je vais accompagner le père et pendant ce temps, elle pourra se reposer. Je veux lui épargner la fatigue de cette visite qui peut être longue.

— C'est ça ! Oublie-toi pour les autres et n'attends surtout pas de te faire religieuse. Est-ce ton dernier mot ?

— Oui. Je vais avec l'enfant.

Thérèse prend sa filleule dans ses bras et l'embrasse.

— Tu es trop bonne. Je comprends que tu veuilles aider Evangéline, mais les choses ne devront pas se passer ainsi chaque fois qu'elle aura un problème. Tu n'as été engagée que du lundi au vendredi.

— Daniel ne sera pas toujours mal en point.

En recevant le malade dans ses bras, Mathilde a tout oublié de la rencontre familiale. Le garçonnet a dormi pendant une grande partie du trajet, mais en gémissant souvent. A leur arrivée chez le médecin, Victor et Mathilde constatent que le temps d'attente sera long. Plusieurs les ont précédés dont quelques enfants. Lorsque Daniel se met à pleurer dans les bras de son père, la jeune fille le prend contre elle et lui chante une berceuse. L'effet est bénéfique même pour les autres petits. Un homme s'adresse à Victor.

— Votre femme sait comment s'y prendre avec les jeunes. Vous en avez combien ?

— Deux.

Lorsque les pleurs du bambin recommencent et que Mathilde est impuissante à les faire taire, Victor prend son fils dans ses bras et marche dans le passage en s'arrêtant devant chacune des

fenêtres pour lui montrer des choses à l'extérieur et tenter de le distraire de son mal. A plusieurs reprises, l'enfant passera des bras de son père à ceux de sa gardienne. L'attente se prolonge. Tout est mis à contribution pour la tromper. Victor agite ses clés devant l'enfant, lui présente de la monnaie et Mathilde sort de son sac à main un miroir ouvragé ainsi qu'un chapelet et des barrettes.

Enfin, leur tour arrive. Ils sont à présent tous les trois dans le bureau du médecin. Le praticien examine soigneusement l'enfant malgré les pleurs de celui-ci, puis s'adresse aux parents en regardant surtout Mathilde.

— Il s'agit d'une otite sévère. Je vais vous remettre un antibiotique que vous ferez prendre à votre fils à toutes les huit heures et cela, pendant dix jours. Je vais lui administrer dès maintenant la première dose. Il devrait aller mieux lundi. Sinon, revenez me voir. Et surtout, veillez à ce qu'il ne se déshydrate pas en lui faisant boire beaucoup de liquide.

Victor paie la consultation ainsi que le médicament et remercie le médecin en lui assurant que toutes les recommandations seront suivies à la lettre. Le médecin ouvre alors la porte de son cabinet.

— Bonjour monsieur et madame ! Bonjour à toi petit !

De retour dans l'auto et après avoir pris le chemin de Fortierville, Victor regarde Mathilde.

— Vous avez passé pour la mère de Daniel et nous deux, pour un couple. Auriez-vous voulu que je dise que vous étiez sa gardienne ?

— Vous n'aviez pas à le préciser. D'ailleurs, personne n'a

rien demandé. C'était plus simple ainsi.

— Vous ne vous êtes pas sentie mal à l'aise dans cette situation ?

— Pourquoi l'aurais-je été ? Je n'ai fait que vous apporter mon aide.

— Les gens ont peut-être regardé votre main et cherché l'alliance...

— Des inconnus ! C'est bien le dernier de mes soucis.

— Comme nous ne serons de retour qu'au milieu de l'après-midi, nous pourrions nous arrêter au prochain restaurant et manger un peu.

— Pas avec un enfant malade. Je suis capable d'attendre et si vous l'êtes également, nous devrions poursuivre notre route d'une seule traite.

— Je le suis et vous avez raison.

Le bruit du moteur et des pneus est assourdi par les pleurs de Daniel. Finalement, le bambin s'assoupit dans les bras de Mathilde et pose la tête sur l'épaule de cette dernière. A voix basse, Victor s'entretient avec la jeune fille.

— S'il ne va pas mieux demain après-midi, je vais appeler mon patron pour lui demander une journée de congé et retourner chez le médecin. Evangéline me dit que les enfants sont bien avec vous, qu'ils vous aiment et que c'est la même chose pour vous.

— C'est vrai. Nous nous habituons les uns aux autres et de

jour en jour, tout devient plus facile.

— Pensez-vous que Daniel va bientôt apprendre à parler ?

— J'en suis certaine, car il comprend tout ce qu'on lui dit. Il ne lui manque que la motivation. Tenter de lui faire répéter ce qu'il veut ne sert qu'à le rendre agressif. J'obtiens de meilleurs résultats avec les marionnettes où il est plus coopératif. Il imite déjà le cri de quelques animaux et a ajouté à ses rares mots celui de « jouer » qu'il prononce « souer ». J'ai confectionné un clown triste et un clown joyeux afin de l'amener à exprimer ses sentiments autrement que par les cris et les pleurs. Vous aussi, vous devriez utiliser les marionnettes avec lui.

— Vous pensez... Je n'en ai jamais eu à ma disposition. Je ne saurais comment faire.

— Vous apprendrez vite et vous serez étonné des résultats obtenus.

— Je vais essayer. Et pour la propreté ?

— Il faut attendre encore. Et ce sera sur le cabinet d'aisances des grands.

— Je vous fais confiance. Trouvez-vous, Mathilde, que je porte trop d'attention à mon fils et pas assez à ma fille ?

— En ce moment, Daniel en requiert davantage, mais il ne faut pas pour autant négliger Yolaine.

— Je suis tellement heureux que ce soit vous qui preniez soin de mes enfants. Ils ont de la chance et moi également.

Le voyage se poursuit en silence. Chacun de leur côté, les adultes se remémorent les mots échangés. Daniel se réveille à quelques reprises en pleurant, mais se rendort presque aussitôt. De retour à Fortierville, Victor dépose Mathilde chez elle.

— Je ne sais comment vous remercier d’avoir bien voulu m’accompagner. J’espère pouvoir un jour vous rendre semblable service. Je vous souhaite une bonne fin de journée et un agréable dimanche. Je vous appelle demain, à l’heure du souper. Merci encore ! Mille fois merci !

Les mercis dansaient dans les yeux et le sourire de l’homme avant qu’ils ne soient prononcés.

Vendou vient à la rencontre de Mathilde en lui manifestant sa joie de la revoir. La jeune fille entend l’auto faire demi-tour et ne se retourne pas même si elle sait que Victor lui porte un dernier regard. Lorsqu’elle s’avance pour entrer, le chien se place devant elle et demeure immobile. Elle lui caresse la tête et promet d’aller marcher avec lui lorsqu’une éclaircie surviendra. D’un geste affectueux, elle écarte la bête et ouvre la porte. Elle n’a que le temps d’entrevoir Surprenante se faufiler à l’extérieur.

Mathilde se réjouit que personne ne soit là pour l’observer. Elle cacherait mal l’émotion qui la trouble. Elle doit bien vite retrouver son calme et faire le point sur son travail et sa relation avec Victor. Il lui faut, tout d’abord satisfaire la faim qui la tenaille, puis se recommander à Dieu dans une prière fervente.

Sa supplication terminée, Mathilde se sent soudainement fatiguée. Elle n’a pas la concentration requise pour s’installer au piano, alors elle met à jouer les disques prêtés par Robert et s’étend inerte sur

le sofa. Elle y restera jusqu'à ce que Surprenante demande à entrer quelques heures plus tard. Elle ne sera pas plus active en soirée. Après un bain rapide, assise dans son lit, elle se plongera dans la lecture d'un roman d'Hemingway et s'endormira avant de pouvoir éteindre la lampe.

Au milieu de la nuit, elle est réveillée par le miaulement de la chatte et surprise de se retrouver en pleine lumière. Elle est davantage étonnée en ouvrant la porte. La terre est complètement blanche ! Les premiers flocons de l'année ! Surprenante ne fut pas longue à revenir et Mathilde put se rendormir. Au déjeuner, la jeune fille avait retrouvé son calme et la terre avait perdu sa couverture immaculée lui faisant reprendre un aspect terne.

Ce n'est pas le mauvais temps qui va empêcher Mathilde de se rendre à l'église et d'assister à la messe dominicale. Elle revêt un pantalon, un chandail, ses bottes de pluie, une veste et son imperméable à capuchon qu'elle enlèvera dans le portique de l'église.

Elle n'a parcouru qu'une faible distance lorsqu'une auto s'arrête près d'elle et qu'une porte s'ouvre.

— Vous vous rendez sans doute à l'église. Montez avec nous. Avec un pareil temps, ce sera mieux que de marcher.

Comme Mathilde accepte, les enfants se serrent les uns contre les autres pour lui faire place. Au même moment, elle se sent assaillie par l'odeur familière de son enfance qu'elle avait oubliée : celle des animaux de ferme. A l'arrivée, elle descend la première en remerciant le couple. La femme lui offre de revenir avec eux et Mathilde répond qu'elle le fera s'il pleut encore.

Victor n'est pas là. Par contre, Robert y est. Après le chant final, il s'approche de Mathilde.

— Mademoiselle Imbeault, quel étonnement et quelle joie ce fut de vous voir monter au jubé d'autant plus que vous deviez être à l'extérieur cette fin de semaine-ci ! La visite chez vos cousines aurait-elle été remise ?

— Non. Mon oncle et ma tante y sont allés.

— Sans vous ?

— L'un des enfants que je garde est malade. Je l'ai accompagné chez le médecin.

— Ah bon ! Vous avez sacrifié votre congé pour lui.

— Il ne s'agit pas de sacrifice, mais d'entraide.

— Que ce soit l'un ou l'autre, le résultat est le même. Votre oncle n'est pas là, ce qui veut dire que vous êtes venue à pied. Attendez quelques instants, je vais aller chez moi prendre l'auto et vous reconduire à la maison.

— C'est inutile ! Je ne peux pas.

— Et pourquoi donc ?

— Peu après mon départ, des voisins dans le rang m'ont fait monter et m'ont offert de revenir avec eux. Ce que j'ai accepté. Je vous remercie pour cette attention.

— Puisque vous êtes seule, pourquoi ne pas passer l'après-

midi entre amis ? Vous devez bien connaître quelqu'un qui puisse se joindre à nous, sinon j'appellerai un couple de notre âge. Nous pourrions aller au cinéma, jouer aux quilles ou simplement passer du bon temps ensemble chez l'un ou l'autre.

— Ne vous donnez pas tant de peine. Je préfère rester seule et prendre un peu de temps pour moi.

— Je respecte votre choix même s'il me déçoit. Vous n'avez pas oublié la journée de samedi ?

— Non et je serai prête lorsque Edouard et vous arriverez.

— Et vous serez la plus belle !

Au retour, Mathilde demande à descendre devant la maison de madame Mendor. Elle frappe à la porte. La réponse tarde à venir. Finalement, Evangéline lui ouvre.

— Bonjour, Evangéline ! Je ne fais qu'entrer et sortir. Je suis arrêtée prendre des nouvelles de Daniel.

— Il va mieux. Il a passé la nuit dans la chambre de Victor et dormi dans le même lit que son père. Il s'est réveillé à quelques reprises, mais moi, je n'ai rien entendu. Tu aurais dû me dire que vous alliez visiter la parenté. J'aurais trouvé une autre solution.

— J'aurai bien d'autres occasions de revoir la famille.

— Puisque tu es seule, pourquoi ne pas rester à dîner avec nous ?

Elle est sur le point de répondre lorsqu'elle voit en haut de l'escalier les enfants dans les bras de leur père. Un instant, Mathilde croit voir apparaître l'image du bonheur, là, dans cette maison. Et si, après tout, la vie était aussi simple... Ensuite, elle entendit les mots.

— Mathilde ! Il m'est agréable d'entendre votre voix et de vous revoir. Rassurez-vous, mon fils est de moins en moins souffrant. Vous devriez accepter l'invitation de ma belle-mère et si elle ne suffit pas, j'y joins la mienne.

— Je vous remercie tous les deux. Je vais profiter du reste de la journée pour mettre ma correspondance à jour et aller marcher même s'il pleut encore.

— J'espère vous revoir la semaine prochaine ainsi que le soleil. Je vous appelle avant de me rendre au travail.

— Au revoir, Evangéline !

— A demain, Mathilde !

Ecrire. Oui, mais par qui commencer ? Annabelle ? Cette fille est trop perspicace. Même si Mathilde ne faisait que lui raconter ce qu'elle vit au fil des jours sans lui faire part de ses états d'âme, Annabelle devinerait l'agitation de son amie. Mère supérieure ? Comment lui avouer qu'elle s'en tient encore aux prières du matin et du soir, que les lectures profanes supplantent les pieuses, que la méditation tourne en rêverie et qu'en fin de compte, elle n'est pas plus pieuse qu'auparavant ? Doriane et Jacynthe ? Elles non plus. Tant qu'à ne pouvoir se confier librement, elle préfère s'abstenir. Blanche ? Oui, Blanche. D'une écriture ferme, Mathilde se livre à son amie.

Ma chère Blanche,

Ne t'excuse pas pour les fautes. Je ne porte pas attention à l'habillement des mots, seulement au message dont ils sont porteurs. Celui de ta dernière lettre en est essentiellement un d'amour. Pas plus que nous, tu ne te doutais de cette rencontre à bord du train te conduisant vers la liberté et l'inconnu. Avant d'accueillir cet amour, tu as mise ton âme à nu devant Pacifique en lui racontant tout de ton passé. Il t'a écoutée avec compassion, puis réconfortée et redemandé de partager sa vie jusqu'à ce que la mort vous sépare. Votre bonheur me touche et je m'émerveille de le voir grandir avec la venue de votre enfant l'hiver prochain. La vie nous fait parfois de ces cadeaux... A quand le mien ?

Même si j'avais librement décidé de consacrer ma vie à Dieu, mon choix n'a pas été respecté. C'est comme si la communauté m'avait délibérément placée à un carrefour, exposée à tous les dangers. J'ai peur et je me sens tellement seule, pourtant je suis entourée de personnes prévenantes. Mon oncle et ma tante ne cessent de me démontrer leur affection, les enfants que je garde sont attachants, leur père est aimable avec moi et reconnaissant, Evangéline apprécie la façon dont je tiens sa maison et élève ses petits-enfants, mes cousins sont chaleureux et se soucient de moi et je commence à rencontrer des jeunes gens de mon âge.

La route où je veux m'engager m'est momentanément fermée. Que faire ? Attendre ? C'est long une année à regarder passer le temps, les gens, les événements en ne sachant pas ce qui va surgir devant soi. Si seulement je pouvais vivre le moment présent sans penser aux suivants ! Rassure-toi, j'arrive à surmonter mes craintes et à les oublier parfois, surtout lorsque je suis en présence des enfants. Ce sont eux qui vont me permettre d'attendre la fin de cet éloignement forcé.

Félix n'a pas su attendre. Au barrage brusquement dressé devant lui, il a cru ne jamais pouvoir me retrouver. Au lieu de prendre un détour et d'attendre que je revienne vers lui, il a aussitôt choisi de mourir sur place sans se soucier de moi. Je pense aussi à Clara qui n'attendait plus rien de la vie et qui a décidé de mettre fin à sa souffrance. Je ne vais pas les imiter. Eux ont irrémédiablement tourné le dos à la vie refusant de la poursuivre. Moi, je ne m'arrêterai pas ; j'avancerai coûte que coûte d'un couvent à l'autre, fussent-ils au bout du monde !

Tu me dis avoir mis ta vie entre les mains de Dieu au moment de ton départ et lui avoir totalement fait confiance. J'ai fait plus que cela, Blanche ; je lui ai donné la mienne, pour toujours. Tu ne crois pas qu'il devrait m'octroyer la paix en retour ! Je le sens parfois si loin de moi et sourd à mon appel. Prie pour moi afin que rien ne puisse me détourner de la voie dans laquelle je veux m'engager.

Ton mari et toi êtes heureux même si vous ne possédez pas toutes les choses essentielles. Pacifique travaille à la journée ici et là en attendant que la saison froide s'installe et lui permette de partir œuvrer dans les chantiers en tant que bûcheron. Pour améliorer votre sort, il devra te laisser seule tout l'hiver. De ton côté, tu gagnes quelques dollars en faisant des ménages ainsi qu'un peu de couture et dans tes moments libres, tu prépares la layette du bébé. Quelle femme admirable, es-tu !

Réponds-moi vite. Chacune de tes lettres m'est un baume. Je t'embrasse affectueusement ainsi que ton mari. J'ai hâte de connaître l'homme responsable du bonheur de mon amie.

Mathilde

Le ciel est encore gris, mais la pluie a cessé. Marcher fera grand bien à Mathilde. Surprenante s'étire, puis se lève. Sans doute ne suivra-t-elle sa maîtresse qu'un certain temps, car elle n'aime pas partager l'affection de celle-ci avec Vendou qui se montre accaparant et cherche à l'éloigner. Elle préfère se tenir à distance sachant qu'elle est l'objet de toutes les attentions à l'intérieur de la maison. La jeune fille s'habille chaudement et en ouvrant la porte découvre le chien, allongé sur la galerie, les yeux suppliants.

Mathilde traverse les champs moissonnés en compagnie de Vendou et pénètre dans la forêt. En respirant l'odeur du sol mouillé et celle des feuilles mortes, elle se détend et se sent apaisée même. Elle contemple la nature qui s'abandonne au passage des saisons la faisant sans cesse se renouveler dans un foisonnement de vie. Pourquoi n'en est-il pas ainsi pour elle ? Pourquoi veut-elle voir se figer le reste de son existence ?

L'oncle, la tante et la nièce sont heureux de se retrouver. Mathilde donne des nouvelles de Daniel et les autres l'entretiennent de vécu de la famille de chacune de ses cousines. La jeune fille sent pourtant sa marraine fébrile. Elle en connaît bientôt la cause lorsque cette dernière la regarde droit dans les yeux.

— Toi, ma fille, tu es une belle cachottière ! Ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends que tu accompagnes Robert au mariage de sa sœur, et par surcroît, de la bouche d'Edouard.

— Je vous l'aurais bientôt dit.

— Lorsqu'il aurait été trop tard... Tu n'es pas sans savoir qu'il y a des préparatifs à faire.

— Je ne vois pas lesquels à part ceux de la journée même.

— La toilette, Mathilde ! Ta toilette. Si je l'avais su, nous serions allés magasiner hier et ne serions partis que ce matin.

— J'ai ce qu'il faut dans ma garde-robe.

Son oncle s'esclaffe.

— Pour une fois, je l'ai échappé belle !

Thérèse n'entend pas à rire.

— Au lieu de t'en réjouir, va donc chercher les sacs dans l'auto et dépose-les sur la table. Mathilde, tu n'as rien qui convienne pour une telle occasion. Il te faut une robe de soirée et les accessoires l'accompagnant. Vu l'urgence, tes cousines et moi avons fait le nécessaire.

Sa tante sort une robe d'un sac que son mari vient de rentrer.

— Regarde, Mathilde ! Voici une robe que Berthe n'a portée qu'une fois et comme vous êtes à peu près de la même taille, elle devrait t'aller sans trop de retouches.

— Ma tante, je n'ai jamais pensé porter une telle robe !

— Ma fille, il faut que tu sois à la hauteur. En accompagnant le frère de la mariée, tu te trouveras dans le cortège, à la table d'honneur et toujours mêlée aux deux familles. Et cela sans compter les photos qui seront prises et conservées à jamais. Tes autres cousines ont aussi été mises à contribution. Voici des souliers, des gants, une pochette, des parures pour les cheveux et quelques bijoux.

Tout ce que les filles demandent en échange, c'est un portrait.

Oncle Paul s'approche de sa filleule médusée.

— Fie-toi à ta tante. En matière d'étiquette, elle s'y connaît.
C'est dommage que nous n'ayons pas été invités ; tu aurais eu un admirateur de plus.

CHAPITRE 11

Eblouissante, Mathilde l'était. Autant que l'été des Indiens dans sa douceur, sa lumière et ses parfums. Vêtue d'une robe azurée au corsage de dentelle plus pâle, elle suscita l'admiration. Comme si elle avait été frappée d'une baguette magique, elle oublia tout pour entrer dans l'esprit de la fête et s'amuser à l'exemple des autres jeunes gens.

Fier et sûr de lui, Robert la présenta à la parenté de même qu'aux amis, le couple ne recevant que félicitations. Et il y eut toutes ces photos où jamais le sourire de la jeune fille ne fut contraint. L'ambiance portait Mathilde à la gaieté. Elle dansa avec le marié, les pères des nouveaux époux, Edouard et surtout Robert.

D'être dans les bras de tous ces hommes prévenants la fit se sentir désirable et éveilla en elle le besoin de caresses et de mots tendres. A la fin de la soirée, elle attrapa le bouquet de la mariée, ou plutôt, fut frappée par celui-ci. Elle rit de bon cœur lorsqu'on l'applaudit et lui annonça qu'elle serait la prochaine mariée.

Mathilde a perdu ses beaux atours et se retrouve seule dans son lit où le sommeil ne tarde pas à s'abattre sur elle. Au réveil, quel chaos dans sa tête et dans son cœur ! Elle est prise de vertiges, même si elle n'a bu la veille que deux coupes de vin. La journée d'hier lui paraît irréaliste. Un sentiment de culpabilité l'envahit. Elle regrette sa conduite légère et les désirs charnels ressentis. Elle en demande pardon à Dieu et prend la résolution de ne plus s'exposer aux tentations. Désormais, elle refusera toute invitation mondaine.

Heureusement que son oncle et sa tante ne l'ont pas réveillée et se sont rendus sans elle à l'église. Elle leur en est

reconnaissante, mais ne comprend pas pourquoi ils ont choisi ce dimanche-ci pour recevoir Evangéline, Victor et les enfants. Parce qu'il est préférable de ne pas trop attendre, lui ont-ils affirmé. Il fait beau au moins et peut-être pourra-t-elle s'éclipser le dîner terminé et la cuisine remise en ordre. Paul et Thérèse retrouvent leur nièce apparemment remise des émotions du samedi. Lorsqu'ils l'interrogent, elle se borne à dire que ce fut un beau mariage et que les personnes présentes étaient joyeuses.

A l'arrivée des invités, Mathilde s'empresse autour des enfants qui lui manifestent leur joie de la revoir. Pendant le repas, les hommes bavardent entre eux et Evangéline veille sur les enfants tandis que Mathilde et sa tante font le service. Le dîner se prolongeant quelque peu, Yolaine s'endort dans la chaise haute qui a vu se succéder trois générations de Langevin. Sa grand-mère va la coucher dans le lit de ses amis et l'entoure d'oreillers. La vaisselle terminée, Paul demande aux femmes si elles veulent jouer à un nouveau jeu de cartes nécessitant cinq joueurs. Victor répond pour elles.

Par un temps pareil, il serait navrant de rester assis sur une chaise à l'intérieur. Que diriez-vous, Mademoiselle Imbeault, d'aller marcher là où vous vous rendez parfois avec les enfants ? Comme Daniel a dormi plus tard ce matin, nous pourrions l'emmener avec nous.

— C'est une excellente idée.

Le sexagénaire fait un clin d'œil au couple qui se prépare à sortir et hausse les épaules à l'intention de ses compagnes.

— Pourquoi ne pas imiter les jeunes et profiter du soleil nous aussi en nous assoyant sur la galerie ou bien en nous rendant à la balançoire !

Se sentant de trop, Vendou ne s'est pas levé. Daniel marche en avant, court même et devance les adultes. Au bout d'un certain temps, il revient sur ses pas et tend les bras vers son père. Victor l'assoit sur ses épaules. A mi-chemin de la forêt, dorée par le soleil, l'enfant demande à descendre et marche tantôt à côté de son père, tantôt à côté de Mathilde et finalement, entre les deux. La prairie traversée, le bambin réclame à nouveau d'être porté. Cette fois, l'homme le prend contre lui pour le protéger des branches. Peu à peu, le terrain s'élève, les arbres deviennent clairsemés et quelques rochers apparaissent. Mathilde indique à Victor l'endroit où elle s'arrête avec les enfants.

Du regard, les deux se communiquent leur intention de se rendre plus haut. Daniel est aussitôt juché sur les épaules paternelles. Parvenus rapidement sur le rocher le plus élevé, les promeneurs contemplent le paysage qui s'offre à eux. La vue sur les environs les fascine. Le tracé des rangs, les maisons et les bâtiments de ferme bien alignés, les champs cultivés et le mince ruban de la rivière prennent peu de place dans la forêt omniprésente. Victor et Mathilde restent là, muets, dans le silence qui les enveloppe. A quoi songent-ils ? A la beauté des lieux ? A l'avenir ?

Daniel s'impatiente, le père et la gardienne mettent fin à leurs rêveries respectives et descendent jusqu'au long rocher plat familier à l'enfant. Les trois s'adossent à un endroit chauffé par le soleil, mais le garçonnet se met vite à jouer avec des bouts de bois, des cailloux, des feuilles, à qui il prête vie et s'adresse. Le couple l'observe. Daniel est complètement rétabli. Dans le monde imaginaire de l'enfance, il semble à l'aise même s'il vérifie de temps à autre la présence des adultes.

Mathilde aime ce petit. Il peut, bien entouré, s'épanouir à nouveau. Dans les mois qui vont suivre, elle va s'employer à le sécuriser et à lui donner confiance pour qu'il redevienne un bambin heureux. Victor chérit ses enfants, mais saura-t-il répondre à tous leurs besoins ? Qu'advient-il d'eux lorsqu'elle partira ? A qui seront-ils confiés ? Pourvu qu'ils ne soient pas encore soumis à la rigidité et à la contrainte.

De son côté, Victor ne peut s'empêcher de constater la présence bénéfique de la jeune fille auprès des enfants. Il la voit tendre épouse et bonne mère. Qu'il chasse bien vite cette pensée de son esprit ! Le ciel s'est montré bienveillant en plaçant Rachel sur sa route. Il ne peut le combler à nouveau. Pas deux fois de suite, surtout pas lui... Après le départ de Mathilde que deviendront-ils, les enfants et lui ? Même si le ciel est bleu, un nuage menaçant se forme à l'horizon. Une infinie tristesse envahit l'homme qui se sent désespérément seul, pourtant, plus tôt, il croyait le bonheur encore possible et faisait confiance à la vie. L'espoir disparu, il ferme les yeux pour cacher sa détresse. Lorsqu'il les ouvre, il voit ceux de la jeune fille posés sur lui avec gravité.

— Victor, il ne faut jamais que vous abandonniez vos enfants même lorsqu'ils seront grands et prendront des décisions contraires à ce que vous aviez prévu pour eux.

— Pourquoi me dites-vous cela ? Mes enfants sont tout pour moi depuis que leur mère est morte et leur bonheur passe avant le mien. Mathilde, vous êtes si triste... Auriez-vous été abandonnée par vos parents ?

— Plus qu'abandonnée. Reniée.

— Mathilde, je compatis à votre souffrance. Comment pourrais-je l'alléger ? Je suis prêt à vous écouter si vous ressentez le

besoin de l'exprimer.

Mise en confiance, la jeune fille lui raconta son enfance privilégiée, la naissance de son unique amour, la faute commise, la mort de Félix et le châtement. Pas une fois, Victor ne l'interrompit. Lorsqu'elle se tait, il se rapproche d'elle et prend ses mains dans la sienne. Les lèvres de l'homme restent silencieuses, car tout est dans son regard : compréhension, sympathie et tendresse. Après quelques instants, Mathilde poursuit.

— Victor, je n'ai plus personne au monde. Je sais que vous avez beaucoup souffert, mais vous, Rachel vous a laissés deux beaux enfants. A travers eux, elle sera toujours présente dans votre vie. Félix ne m'a rien laissé, lui.

— Par contre, il continue de vivre dans votre souvenir. Vous êtes jeune, Mathilde, et la vie vous réserve encore de bonnes et belles choses.

— J'en doute... Je veux être à l'abri des coups qu'elle pourrait encore me porter.

— Dieu veille sur vous. Fiez-vous à lui. Et n'hésitez-pas à m'ouvrir de nouveau votre cœur. A n'importe quel moment.

— Vous parler m'a fait du bien. Victor, serais-je indiscrete en vous demandant quelle a été votre enfance ?

— Non, Mathilde. A ma naissance, je portais déjà la marque de la différence. Toujours, j'ai dû lutter pour me faire accepter et prendre ma place dans la famille. Le mot que j'ai entendu le plus souvent à mon endroit est « incapable ». A l'intérieur de moi, c'était « essayer ». Je voulais prouver que je pouvais égaler mes frères et sœurs. Malgré mes réussites, j'étais souvent tenu à part. Me sentant

incompris, j'étais malheureux et solitaire. Heureusement que ma mère a toujours été là pour me protéger des agressions d'où qu'elles proviennent. A la fin de l'adolescence, j'avais moins mal et le jour où j'ai pleinement accepté mon handicap, j'ai commencé à vivre des moments de bonheur.

La jeune fille est émue. Un peu plus et elle se laisserait glisser contre cet homme et poserait la tête sur son épaule. Elle se ressaisit à temps, retire ses mains de celle de Victor et se lève d'un bond.

— Et si nous redevenions enfants ! J'ai le goût de m'amuser. Daniel, veux-tu qu'on enterre ton papa de feuilles ?

— Oui.

— Tu as dit « oui ». Il a dit oui, Victor.

Mathilde se précipite vers l'enfant et l'embrasse. Fou de joie, Victor l'imité. Du doigt, le bambin pointe un tas de feuilles. Le père se prête au jeu et s'allonge sur le rocher. A travers les cris et les rires, il a tôt fait de disparaître.

— Où ton papa peut-il bien se cacher ? Cherchons-le. Moi, je vais aller voir sous les arbres et toi...

L'enfant n'a pas attendu pour se jeter sur son père en criant et le débarrasser des feuilles à l'aide de ses bras.

— Papa !

Victor se redresse.

— Où suis-je ? Dans la forêt avec mon petit garçon et une

bonne fée.

Daniel rejoint Mathilde et la tire par la manche en lui montrant le sol. Victor intervient.

— Seulement si Mati le veut bien.

— Oui, mon chéri. Je veux faire une sieste sous les feuilles, ce doit être merveilleux !

Celle-ci est de courte durée. L'enfant est encore plus impatient de retrouver sa gardienne qu'il ne l'a été pour son père. Mathilde n'est qu'à demi découverte qu'il la pousse pour qu'elle se relève. Une fois debout, le bambin se blottit contre elle tandis que Victor enlève les feuilles des cheveux de la jeune fille. Lorsque ce dernier a terminé, Mati regarde Daniel en souriant.

— C'est à ton tour de te coucher. Ton papa et moi allons doucement étendre sur toi une couverture, mais pas plus haut que les épaules. Qu'en dis-tu ?

L'enfant lève les bras vers son père en pleurnichant. Mathilde pose les mains sur lui.

— Si tu ne veux pas, nous ne le ferons pas. Il est fatigué, Victor. Nous devrions rentrer.

— Vous avez raison. Nous nous sommes attardés, mais je ne le regrette pas. J'ai passé un si bel après-midi en votre compagnie ! Et vous avez vu combien mon fils s'est amusé !

— Ce fut paisible, chaleureux, bien loin des mondanités d'hier et c'est à vous que je le dois.

Le bébé dans les bras, Evangéline est retournée à la maison depuis un bon moment déjà. Paul est occupé à ses mots croisés et sait qu'il est inutile de demander une réponse quelconque à sa femme dans l'état d'esprit où elle se trouve. Incapable de lire, de tricoter ou de faire quoi que ce soit, Thérèse arpente la maison et regarde souvent par la fenêtre au nord.

— Enfin ! Ils reviennent. Qu'ont-ils bien pu faire de leur après-midi ?

— Pas grand-chose avec un enfant dans les bras.

— Tais-toi donc si tu n'as rien de sensé à dire. Viens voir comme ils sont proches l'un de l'autre.

A regret, Paul la rejoint.

— Ils semblent regarder quelque chose...

— A présent, le petit court devant eux. Un peu plus et ils se donneraient la main.

— C'est le meilleur moyen de garder le même rythme de marche. Non ? Tu ne manques pourtant pas de me le rappeler lorsque j'oublie.

— Ils n'ont quand même pas marché pendant tout ce temps ?

— Certainement pas. Ils se sont arrêtés et ont causé.

— De quoi ?

— Des enfants, du travail, de...

— Paul, tu m'exaspères ! Tu ne vois jamais rien venir. On dirait que tu as des œillères.

— Et selon toi, que devrais-je voir venir ?

— Tu ne le réalises donc pas ? C'est un veuf qui veut se remarier au plus tôt. C'est bien évident.

— Thérèse, ne te mêle pas de ça et cesse de les espionner. Ce sont deux adultes après tout.

— Elle, non. Penses-y, Paul, il a treize ans de plus qu'elle et deux enfants !

— Ce n'est quand même pas dramatique. Et si Victor peut mettre un sourire sur le visage de Mathilde et lui enlever l'idée de vouloir s'enfermer dans un couvent pour le reste de ses jours, tu m'en vois très heureux. Que peut-on demander de plus ? Laisse-les faire.

— Et si c'était plus que cela ! Victor a l'expérience de la vie... S'il allait la séduire et la convaincre de l'épouser ?

— Ta réaction serait-elle la même, s'il s'agissait de Robert ?

— Robert est un bon parti. Il a sensiblement le même âge qu'elle et n'a pas d'enfants, lui. S'il se montrait plus entreprenant, s'il l'invitait et insistait, elle accepterait sans doute de le rencontrer sans qu'Edouard soit présent.

— Dis-le donc que ton projet de marieuse est en train de tomber à l'eau. Tu ne peux quand même pas réussir à tous les coups !

— Robert est pourtant attiré vers elle.

— Encore faudrait-il qu'elle le soit vers lui !

— Tu ne prends jamais rien au sérieux. Pourquoi ne le serait-elle pas ? Et si c'était le cas, si Robert la laissait indifférente, nous pourrions demander à Edouard de lui présenter d'autres garçons et regarder, nous, de notre côté.

— Non, Thérèse. Tu en as déjà assez fait. Laisse le temps accomplir son œuvre. Tu m'as toujours dit que tu croyais au destin. Eh bien ! Prouve-le maintenant. Ne te mets pas en travers de la route de Mathilde et de Victor. Tout ce que nous désirons pour notre filleule, c'est qu'elle soit heureuse. N'est-ce pas ? Et si son bonheur passe par Victor, nous ne pouvons nous y opposer.

— Nous devons la protéger. Elle est encore une enfant.

— Une enfant ? Elle a 21 ans. Et toi, tu n'en avais que 18 lorsque nous nous sommes mariés.

— Nous avons tous les deux le même âge et nous ne débutons pas avec des obligations familiales. Elle a déjà assez souffert... Il ne faut pas que cela recommence.

— Victor n'est pas homme à faire souffrir une femme.

— Pourquoi ne nous dit-elle rien ? Tu as vu à quel point elle est restée évasive sur la journée d'hier ?

— En ce moment, il n'y a peut-être rien à dire. Ils font connaissance.

— Et après ?

— Faisons-lui confiance. Dans le fond, Mathilde est une battante. Elle réussira quel que soit son choix. Et regarde comme ils forment un beau couple. C'est touchant de les voir. Si je pouvais me rendre invisible, j'irais au-devant d'eux et je donnerais un croc-en-jambe à chacun pour les faire tomber dans les bras l'un de l'autre.

— Je pense à ce qui l'attend si cela devait arriver tandis que toi, tu simplifies tout et trouve encore le moyen d'en rire. Tu n'es qu'un vieux fou !

— Quand on n'y peut rien... Avoue que l'humour nous a été bien utile pour traverser les moments difficiles de notre vie. Et souviens-toi de la réponse faite à ton père lorsqu'il t'a demandé pourquoi tu voulais m'épouser : « Il est beau, drôle et me fait rire. » Au silence et à la mine stupéfaite de celui-ci, j'ai cru à un refus et je me suis mis à plaider notre cause avec des mots que je n'ai jamais oubliés. : « Je ne la ferai pas toujours rire, mais j'espère ne jamais la voir pleurer par ma faute. J'aime sincèrement votre fille, monsieur Imbeault, et je vais m'efforcer de la rendre heureuse tout le long de notre mariage. » La réponse de ton père tarda quelque peu, mais fut : « J'y compte bien. »

— Je m'étais mal exprimée. Je voulais dire que je t'aimais et que j'étais bien avec toi. Pourquoi fallait-il que Victor s'adresse à Evangéline pour faire garder ses enfants ?

— Thérèse, ma chère Thérèse, éloignons-nous de la fenêtre et allons nous asseoir sur le sofa pour rire du bon tour que nous avons joué à tes parents, il y a près de cinquante ans de cela. Mademoiselle Thérèse Imbeault n'était pas destinée à épouser un fils de cultivateur. Regrettes-tu ton choix ?

— Non, j'ai été heureuse avec toi.

— L’es-tu encore ?

— Oui, Paul. Je t’aime parce que tu as su rester toi-même.

— Et moi, je t’aime autant que lorsque j’étais un jeune fou.
Je les entends arriver. Ne laisse rien voir. Le bon Dieu sait ce qu’il fait.

CHAPITRE 12

Mathilde marche lentement en contemplant le ciel légèrement teinté de rose. Le soleil ne se couche pas dans la splendeur des derniers jours et le vent s'est mis à souffler du nord. Qu'importe ! Les enfants et elle en ont profité. A l'exception des repas et de la sieste, ils ont passé les deux jours à l'extérieur à se prélasser dans la lumière et la chaleur. La jeune fille songe aussi au billet énigmatique qu'Evangéline lui a remis hier matin.

Mathilde,

De retour à la maison et pendant que ma belle-mère préparait le souper, j'ai sorti les marionnettes et tenté de jouer avec les enfants, mais sans grand succès. J'aurais besoin d'une démonstration. Que diriez-vous d'une pratique, vous, les enfants et moi samedi après-midi ? Si vous êtes libre et en avez le goût, bien sûr. Je compte vous apporter une surprise.

Je pars en pensant à vous et à la merveilleuse randonnée de tantôt.

Victor

Sitôt entrée, en voyant le visage attristé de son oncle et de sa tante, Mathilde sait qu'un drame est survenu. Les deux sont assis face à la porte, ont revêtu des vêtements sombres et semblent prêts à quitter la maison. Sentant son cœur se serrer, Mathilde interroge du regard l'un et l'autre. Sa tante ne la fait pas languir et lui raconte le malheureux évènement.

— Hier après-midi, un de nos amis vivant à l'autre bout du rang est mort subitement à l'âge de 53 ans. Il s'affairait à nettoyer le jardin. A un certain moment, le résidant d'en face a aperçu l'homme assis sur la plate-bande de rhubarbe, la tête inclinée sur la poitrine et les bras inertes. Il a d'abord pensé que son voisin se reposait, mais a vite réalisé que quelque chose d'anormal se passait et a décidé

d'aller avertir non pas l'épouse, mais le garçon vivant à deux maisons de là. A son arrivée, le fils vit que son père était déjà mort. Appelé sur les lieux, le médecin ne put que constater le décès.

Elle rappelle ensuite comment, trente ans plus tôt, ce citadin nouvellement marié et ne connaissant rien du travail de la terre est venu s'établir dans le rang. Sa femme et lui avaient le goût d'apprendre. Souvent, ils venaient demander conseil et Paul s'empressait de leur faire part de son savoir. Aujourd'hui, leur ferme fait l'envie de plusieurs.

Son oncle sort enfin de son mutisme.

— Le mort est exposé au sous-sol de l'église et les funérailles auront lieu vendredi matin. Nous attendions ton retour pour aller rejoindre la famille et prier pour le défunt. Dire que j'ai survécu à une crise cardiaque et non pas lui. C'est à n'y rien comprendre. On ne choisit pas l'heure de sa mort. Je suis en sursis, mais pour combien de temps ? Je t'aime Mathilde. Je vous aime tous. Je voudrais rester avec vous quelques années encore et te voir heureuse peu importe où tu sois.

— Vous serez là à ma prise d'habit, à la prononciation de mes vœux et à quelques reprises, vous me verrez revenir de mission, car je vais devenir missionnaire.

— N'oublie pas ma fille que Dieu est le maître souverain de toutes choses et que c'est lui qui décide.

— Vous avez bien fait de m'attendre tous les deux. Je sympathise à votre peine et à celle des membres de la famille. Transmettez-leur mes condoléances.

Une fois seule, la tristesse s'abat sur Mathilde et ses yeux se

mouillent de larmes, pourtant elle ne connaît ces gens que de vue. Ce n'est pas à cause d'eux qu'elle pleure, mais bien parce qu'au fond de son âme, elle est tiraillée sans savoir exactement entre quoi et en ressent un mal-être. Pour retrouver l'équilibre, Mathilde s'assoit au piano et pendant de longues minutes laisse courir ses doigts sur les touches du clavier. La musique l'emmènera hors du temps où elle oubliera tout. Apaisée, elle s'endormira sans entendre rentrer les autres occupants.

Les trois sont attablés pour le déjeuner. L'oncle a retrouvé sa joie de vivre tandis que la tante est songeuse, ne semble pas avoir faim et se contente de boire un café. De temps à autre, elle pose les yeux sur sa nièce. N'y tenant plus, elle formule sa demande.

— Mathilde, monsieur le Curé était là. Il est désespéré. L'organiste est absente et ne revient que samedi. Il va devoir trouver quelqu'un de l'extérieur, et ce n'est pas chose facile. Sans lui en faire part, j'ai pensé à toi.

— Ma tante, j'ai rarement touché l'orgue et jamais lors de funérailles. Il faudrait m'exercer et répéter avec la chorale. De toute façon, c'est impossible : je ne peux pas m'absenter de mon travail chez Evangéline.

— Je prendrais ta place. J'ai encore la capacité de m'occuper de deux jeunes enfants.

— Je repasserais alors les chants avec la chorale jeudi soir et vendredi matin. Je veux être sûre de moi.

— Tu veux dire que tu acceptes...

— Oui, ma tante. Vous en faites tellement pour moi. Je peux bien rendre ce service.

— Nous en ferons encore. Merci, Mathilde. J'appelle tout de suite au presbytère.

Thérèse revient après quelques minutes, satisfaite d'elle-même.

— Tout sera prêt : le choix des chants, les accompagnements et la chorale sera là la veille de l'enterrement.

J'irai à l'église à mon retour du travail et j'y retournerai demain soir pour m'exercer avec la chorale.

— Ton oncle te servira de chauffeur.

Mathilde est prête. Hier soir, à l'annonce de l'arrivée du dernier chantre et constatant l'absence de Robert, elle sentit souffler sur elle un doux vent de liberté. Ainsi, l'ami d'Édouard ne serait pas à l'observer. L'accueil reçu et le doigté de la directrice joints à l'assurance des voix amenèrent la jeune fille à donner le meilleur d'elle-même. Elle ne fit qu'une erreur vers la fin de l'office en jouant la mauvaise introduction d'un chant. Prestement, elle se reprit et accompagna le chœur de façon appropriée.

Mathilde aurait voulu quitter son poste et s'avancer pour regarder dans la nef. Elle aurait vu son oncle porter le cercueil du disparu. Il lui semble qu'elle aurait davantage partagé le chagrin de son parrain. Les membres de la chorale ont quitté le jubé à l'exception de la directrice et d'elle-même qui s'affairent à ranger les partitions et les livrets de chants tout en parlant à voix basse. Des

150

pas précipités se font entendre dans l'escalier. Quelqu'un a sans doute oublié un effet personnel. Se sentant regardée, Mathilde lève la tête et ne peut cacher sa surprise.

— Robert !

— C'est bien moi. Je n'ai pas pu être des vôtres, car je représente la caisse populaire auprès de la famille. Monsieur Préville en était l'un des directeurs. Je tenais à venir vous remercier pour la musique. Vous avez tous les talents, mademoiselle ! Félicitations !

— Vous êtes bien aimable.

— Je dois me joindre au cortège en formation et me rendre au cimetière pour la mise en terre. Voulez-vous m'accompagner ?

— Je vous remercie. Je vais attendre mon oncle ici.

— Ça risque d'être long.

— Je prierai en attendant.

— Comme vous voulez, mais ce soir que diriez-vous d'aller au cinéma ? Cela vous reposerait de la semaine que vous venez de passer et donnerait suite à la merveilleuse journée de samedi dernier.

— J'ai été frivole. Je ne recommencerai pas.

— Je ne vous invite qu'à voir un film et prendre ensuite une tasse de café au restaurant. Ne me donnez pas de réponse tout de suite. Je vous appelle à la pause de midi. Il me faut partir si je ne veux pas être le dernier.

Mathilde entre le plus doucement possible dans la maison, enlève son manteau, ses chaussures et monte l'escalier sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller ceux qui dorment. Les douze coups de minuit sonneront bientôt. La jeune fille se prépare pour la nuit et se sentant bien éveillée décide d'écrire à Annabelle. Elle sait quoi lui dire.

Chère Annabelle,

Comment va mon précieux chaudron ? J'espère que tu en prends bien soin. Je t'envie de vivre auprès d'un si grand chef.

J'ai été plus que brève dans la lettre où je t'apprenais avoir trouvé un travail. Je t'avais dit te donner des détails sous peu. J'ai tardé. Je te prie de m'en excuser. Oui, je suis gardienne de deux jeunes enfants depuis quatre semaines déjà. Du lundi au vendredi à raison de douze heures par jour, ce qui ne me laisse pas beaucoup de temps libre. Jamais je n'aurais pensé occuper un tel emploi, gratifiant, mais pas toujours facile, surtout avec l'aîné. Je dois déployer des trésors d'imagination pour rejoindre cet enfant et l'amener à respecter les consignes sans déclencher sa mauvaise humeur.

Les religieuses nous ont enseigné beaucoup de choses, mais non comment s'y prendre avec un enfant récalcitrant. Je me dis que ce ne doit pas être bien différent de ce qu'elles faisaient avec nous : démontrer de l'amour, du respect, de la confiance, de la constance, savoir encourager et ne sévir qu'en dernier recours. De temps à autre, je dépose Daniel dans le parc à jouer avant qu'il ne me pousse à bout. Je commente sa mauvaise conduite et lui explique ce que j'attends de lui. Souvent, quelques minutes parviennent à rétablir le calme et à reprendre les activités. Et parfois, la seule menace du parc suffit à le rendre plus docile.

Ce bambin n'est pas un cas désespéré, loin de là. Il s'améliore en tout point, lentement, mais sûrement. Il devient moins craintif et moins agressif. Les cris et les pleurs s'espacent et il lui

arrive de sourire. Ce qui me frappe le plus, c'est son regard qui au lieu de fuir le mien comme au début, le recherche. Dehors, il n'est plus le même ; tous ses sens sont en éveil et il s'amuse avec ce qui lui tombe sous la main nous ignorant la plupart du temps, sa sœur et moi. J'interviens peu et surveille Yolaine, une petite fille souriante et d'une douceur... Tout le contraire de son frère.

Dans cette maison animée par la présence des enfants, je suis à l'aise. J'aime ces petits et ils me le rendent bien. Je n'ai pas à porter de masque avec eux et je peux me laisser aller à être moi-même. Une belle entente existe entre la grand-mère des enfants et moi. Au début, nous étions stressées toutes les deux ; elle, davantage que moi. A présent, nous sommes plus sereines. Le père apprécie ce que je fais pour son fils et sa fille et me le dit avec des mots venant du cœur. C'est un homme bon, sympathique et compréhensif. J'ai conversé avec lui à quelques reprises. Je lui ai fait part de mon projet d'entrer au couvent et lui ai parlé de mon passé. Pourquoi le destin m'impose-t-il ce détour par Fortierville ?

Finalement, je n'ai que le samedi pour voir à mes choses personnelles. Le dimanche, mon cousin Edouard me rejoint avec Robert, son meilleur ami, et parfois, avec une copine et nous nous évadons dans la nature. Cette fois-ci, nous ferons de l'équitation. J'espère ne pas avoir oublié et surtout, ne pas avoir peur de la bête.

Samedi dernier, parce qu'Edouard était du nombre des invités, j'ai accepté d'accompagner Robert au mariage de sa sœur. Habillée pour la circonstance par ma tante, j'étais méconnaissable et je n'ai pas donné l'image d'une jeune fille se destinant à la vie religieuse. J'ai cherché à plaire sans toutefois être déplacée et j'en ai éprouvé du plaisir. Pourquoi me suis-je conduite de la sorte ?

Je reviens du cinéma où je m'étais rendue avec Robert et un jeune couple. J'ai accepté l'invitation je crois parce que les jeunes

de mon âge me manquent. Je suis tous les jours ou avec des enfants ou avec des personnes âgées. Robert me prête livres et disques parce que je n'ose m'en procurer pour le peu de temps qu'il me reste à vivre dans le monde et que je n'apporterai rien de cela en partant pour le couvent. J'ai l'intention de partager des loisirs de groupe avec ce garçon aussi longtemps qu'il se comportera en ami, sans plus. Comme tu peux le voir, de ton côté et du mien, les hommes n'ont aucune chance de gagner notre cœur.

J'ai improvisé cette semaine en devenant organiste lors de funérailles et je m'en suis bien tirée. J'aimerais donner des leçons de piano ; je n'en fais rien, car il me faudrait laisser mes élèves alors que ces derniers commenceraient à être familiers avec ma façon de leur enseigner la musique. L'idéal étant d'avoir le même professeur pendant des années.

Une fin de semaine où Edouard n'aura rien à me proposer, j'irai te voir à Sherbrooke. De ton côté, j'imagine que tu auras quelques jours de congé à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An. Viens les passer à Fortierville. La famille Langevin est très accueillante. Tu serais reçue à bras ouverts et tu ferais la connaissance de mon cousin, mon premier amoureux. A cinq ans, je disais le plus sérieusement du monde que j'allais me marier avec lui lorsque je serais grande. Et tant qu'à faire des projets, pourquoi n'irions-nous pas visiter Blanche toutes les deux ! Qu'en dis-tu ?

Réponds-moi vite. Ne fais pas comme moi. Tes lettres ne sont jamais trop longues. Je te dirai si les cours de français de monsieur Cowper commencent à porter fruit. Salue-le bien de ma part.

Je t'embrasse affectueusement.

D'une nounou à une autre,

Mathilde

CHAPITRE 13

Madame Langevin est pleine de prévenances pour sa nièce. Elle la remercie à nouveau d'avoir bien voulu toucher l'orgue et lui assure que la garde des enfants chez Evangéline ne l'a nullement fatiguée. Elle la félicite pour sa sortie d'hier soir se réjouissant de la voir enfin se distraire en compagnie de jeunes gens. Elle taira la raison de sa joie et verra celle-ci s'amoindrir devant le peu d'enthousiasme de la jeune fille. Heureusement que Mathilde a les yeux fixés sur son ouvrage ce qui lui permet de se soustraire du regard inquisiteur de sa tante. Elle a hâte de se rendre dans l'autre maison et de voir la surprise que lui réserve Victor.

Tenant d'une main son parapluie et de l'autre un grand sac qu'elle serre contre elle, Mathilde peine à marcher dans la bourrasque. Le ciel est noir ; il ne pleut pas encore, mais cela ne devrait pas tarder. Elle arrive chez sa voisine pendant la sieste des enfants et est accueillie chaleureusement. Après avoir examiné la robe rapportée, Evangéline complimente son aide-couturière et annonce qu'elle retourne à sa machine à coudre, laissant la gardienne et le père seuls. Après avoir prié la jeune fille de s'asseoir au salon, Victor va chercher une boîte et la lui remet en lui demandant de l'ouvrir. Elle y découvre deux marionnettes et ne peut cacher sa surprise.

— Où vous les êtes-vous procurées ?

— Je les ai moi-même confectionnées.

— Vous, Victor ?

— Oui, moi. Dans mes temps libres et avec les retailles que

ma belle-mère m'a remises.

— Vous avez brodé les yeux, le nez, la bouche. Quel beau travail !

— J'ai pensé qu'il fallait ajouter un homme et une femme. Des parents, quoi !

— Vous avez raison. Nous les appellerons *Papa et Maman*.

— Votre semaine a été fort occupée en l'absence de l'organiste que vous avez remarquablement bien remplacée à ce qu'on m'a dit.

— Je me suis débrouillée.

— Samedi prochain, ce sera le premier anniversaire de Yolaine. Evangéline, Daniel et moi la fêtons dans l'intimité. Vous êtes invitée, Mathilde, parce que vous partagez la vie de ma fille. Quant aux autres...

L'homme se tait et son visage s'assombrit. Mathilde sait qu'il songe au tragique évènement qui a suivi la naissance de son deuxième enfant. Les cris de Daniel le ramènent à la réalité et il s'empresse d'aller chercher son fils. En apercevant sa gardienne, l'enfant lui tend les bras. Celle-ci l'assoit sur elle et le caresse en lui parlant doucement. Victor montre les marionnettes, mais le bambin ne s'y intéresse que lorsque Mathilde se met à les animer. Le père va chercher les autres. Autour de la table basse, le jeu commence. Mathilde et Victor retrouvent leur cœur d'enfant et entrent dans le monde imaginaire où tout est possible. Derrière la porte, Evangéline entend les sons émis par l'enfant, la voix changeante des adultes et les éclats de rire. Elle voudrait partager ce moment de joie, mais sait que le charme serait rompu si elle intervenait. Même si elle ne les

voit pas, elle réalise que Victor et Mathilde s'amusez autant que son petit-fils et que les deux se complètent bien.

Pendant la nuit, le ciel s'est plu à saupoudrer de neige les arbres, le sol, les toits, l'extrémité des poteaux, la balustrade de la galerie, le rebord des fenêtres et les choses laissées à l'extérieur. Tout s'est métamorphosé et le matin dévoile un paysage féérique. Pourvu que le soleil ne se mette pas à modifier le décor !

Mathilde est joyeuse. Edouard et Nadia assisteront à la messe dominicale et Robert se joindra à eux pour un dîner tout simple à la maison en compagnie de son oncle et de sa tante. En reconnaissant les pas de Robert dans l'escalier conduisant au jubé, la jeune fille sait que son cousin et l'amie de celui-ci sont arrivés, mais veut quand même vérifier. Ils sont bien là. Elle voit son oncle au bord du banc, puis Edouard et Nadia. Où est Victor ? Elle l'aperçoit dans le banc réservé aux visiteurs. Lorsqu'elle se retourne pour reprendre sa place, elle voit Robert lui faire un clin d'œil.

Le repas est joyeux et bruyant. A l'exception de Nadia, les autres jeunes gens ressentent l'euphorie de la véritable première neige et attendent avec impatience l'arrivée du froid, source inépuisable d'activités nouvelles. Pour l'amie d'Edouard, l'hiver signifie le confinement à l'intérieur de la maison, l'ennui et la maladie. Malgré tout, elle essaie de partager la gaieté de ses compagnons. Le père d'Edouard est exubérant à l'idée de bientôt pouvoir chausser ses raquettes tandis que sa femme se contente d'écouter, s'efforçant à sourire de temps à autre.

Lorsqu'après le départ de cette belle jeunesse, le couple se retrouve seul, Paul sait que sa femme a besoin de se vider le cœur

avant que tous deux quittent à leur tour la maison pour se rendre chez des amis ; aussi lui tend-il la main.

— Thérèse, ma chère Thérèse, dis-moi ce qui te tourmente cette fois.

— Je ne comprends plus Mathilde. Elle a accepté d'aller au cinéma avec Robert, mais lorsque je lui ai demandé si elle avait passé une belle soirée, elle a répondu que le film était captivant et l'autre couple aimable. Pas un mot au sujet de Robert. Ce qui me déroute le plus, c'est qu'elle se soit rendue chez Evangéline, hier après-midi. Pourquoi ? Peux-tu me dire pourquoi ?

— Porter la robe dont elle terminait la finition.

— Evangéline n'attendait cette robe que lundi.

— Mathilde a sans doute voulu que son travail soit vérifié.

— Tu seras bien toujours le même. Ta nièce travaille à la perfection. Si elle était au moins revenue tout de suite, mais non, il a fallu qu'elle reste là durant des heures. Elle avait besoin de le revoir, c'est sûr.

— Parce que tu as le don de clairvoyance à présent ! Et que vois-tu encore ?

— Il est venu la reconduire.

— Avec le mauvais temps d'hier, tout homme le moins attentionné aurait fait de même.

— Et il est entré avec elle.

— Victor est un homme poli. Il a tenu à nous saluer. Tu ne peux nier qu'il soit d'agréable compagnie.

— Il ne s'adresse à d'elle que par son prénom maintenant !

— Je te ferai remarquer que ce ne fut pas trop long avant que je cesse de t'appeler « mademoiselle Thérèse Imbeault ». Cette barrière entre nous que ce titre ! J'ai vite dit « Thérèse » tout court. C'était plus facile pour nous d'employer notre prénom tout comme cela l'est pour eux.

— C'est différent. Nous nous fréquentions, nous. S'ils sont vus trop souvent ensemble, les gens vont parler.

— Ça, on n'y peut rien, mais tu serais heureuse qu'ils ne le fassent que pour Robert, avoue-le.

— Edouard m'a dit que Mathilde avait été parfaite au mariage. C'est Victor qui vient tout brouiller.

— Thérèse, il va falloir que tu lâches prise. C'est à Robert et à Victor de jouer, à eux seuls, et à Mathilde d'entrer librement dans le jeu de l'un ou de l'autre. La partie peut aussi être nulle. En ce cas, nous n'aurions d'autre choix que celui d'aller reconduire notre nièce au couvent.

— Je vais chercher mon sac à main.

— Pas encore. Écoute-moi bien, Thérèse. Nous nous faisons une telle joie d'accueillir cette enfant et, maintenant qu'elle est avec nous, voilà que la tristesse s'insinue dans la maison et que la discorde menace de se glisser entre nous. Tout cela à cause de son devenir. Tu ne peux pas enfermer Mathilde dans une cage dorée. Respecte sa liberté. Laisse-la voler des ses propres ailes et dans

toutes les directions. Cesse aussi de l'effaroucher avec tes questions. Présentement, elle est sans réponse. Sois patiente et attends qu'elle vienne vers toi. Lorsqu'elle découvrira ce que son cœur veut, elle saura se confier. D'ici là, laisse couler l'eau sous les ponts. Il y va de notre amour et de notre bonne entente.

— Tu as sans doute raison. Préparons-nous à partir.

— Pas avant que tu aies ri et retrouvé ton sourire. Ensuite, nous irons rejoindre nos amis et tu vas t'apercevoir qu'il est plus facile de s'occuper des affaires des vieux que de celles des jeunes.

Robert conduit avec Edouard à ses côtés et les deux jeunes filles sur le siège arrière. Les conversations se déroulent entre garçons et entre filles. Après plus d'une heure de route, la voiture s'arrête devant une ferme où Mathilde n'a jamais mis les pieds. Les chevaux sont de plus petite taille que ceux que son oncle gardait et qu'on pouvait seller à l'occasion. Un cheval blond cendré lui est assigné. Mathilde éprouve un moment d'hésitation, puis commence à caresser le poitrail et la tête de l'animal tout en lui parlant doucement. Elle reprend confiance, car elle n'a pas perdu la main.

Les quatre partent à la file indienne en direction de la forêt encore habillée de blanc et y pénètrent avec un grand respect. Dans les endroits dégagés, ils arrêtent leur monture pour admirer le paysage et converser quelque peu. A Robert qui s'étonne de voir Mathilde bonne cavalière, Edouard sourit malicieusement.

— Tu ne le sais pas, mais ma cousine est un garçon manqué. Lorsqu'elle arrivait chez nous, elle lançait ses robes derrière les armoires ainsi que ses belles manières, empruntait mes salopettes et libre comme l'air, s'échappait de la maison en m'entraînant à sa

suite. Elle a même appris à sacrer.

Mathilde rougit.

— C’était pour faire comme toi, pour être ton égale. Jamais je ne l’ai fait devant ta mère et tes sœurs.

— Pour ne pas ternir ton image de petite fille modèle.

Robert se tourne vers Mathilde.

— Vous occupez une grande place dans le cœur de votre cousin et lui dans le vôtre.

Edouard s’approche de sa cousine et pose tendrement la main sur l’épaule de celle-ci.

— Elle prenait la place du frère que je n’ai pas eu. Mes sœurs étaient comme de secondes mères, en pire toutefois. Mathilde était mon alter égo.

— Pour moi, enfant unique, tu étais mon frère.

Edouard s’écarte de Mathilde.

— Assez d’attendrissements ! J’ai besoin, ma chère, de m’entretenir avec mon infirmière personnelle. Nous allons donc nous séparer ici et nous rejoindre au camp forestier situé environ à 5 milles environ plus au nord. Ne t’inquiète pas : Robert connaît le secteur comme le fond de sa poche. Si vous arrivez avant nous, faites du feu.

Intriguée plus que déçue, Mathilde repart en tête. Elle aime regarder le sentier s’allonger devant elle tout en se demandant où il

la conduira. Lorsqu'il s'élargit, Robert chevauche à côté d'elle, renouant la conversation.

— Votre cousin est mon meilleur ami et c'est réciproque, mais ce qui existe entre vous et lui est plus grand encore que notre amitié, c'est presque une dévotion. Je vous admire et vous envie. Puis-je espérer obtenir un jour une toute petite place dans votre cœur ?

— Vous en avez déjà une.

— Et je l'apprécie.

Ils parviennent à destination les premiers sans que Robert ne s'en étonne. Ayant attaché leur monture aux pieux, ils entrent dans le camp. L'espace est vaste, éclairé et peut accueillir une vingtaine de dormeurs sur des lits de planches fixées entre les fenêtres, aux deux murs les plus longs. Une grande table assortie de deux bancs étroits occupe le milieu de la place. La cuisine est adossée au mur du fond ainsi que le poêle à bois. Près de la porte d'entrée, une fournaise reliée à un long tuyau fournit la principale source de chaleur pendant les grands froids. Mathilde est impressionnée par les tablettes : une au-dessus de chaque lit et plusieurs autres aux deux extrémités.

Robert s'empresse d'allumer un feu dans le poêle à bois et Mathilde, apercevant un linge accroché à un clou, essuie un bout de table et de bancs. Bientôt, le feu crépite et une odeur agréable se répand dans l'air. Assis l'un en face de l'autre, c'est au tour de Mathilde de revenir sur l'attachement d'Edouard pour elle.

— Robert, vous qui connaissez si bien mon cousin pouvez sans doute me dire pourquoi il prend une certaine distance avec moi. Je pensais qu'en arrivant à Fortierville, nous pourrions faire fi du temps écoulé et reprendre notre relation là où nous l'avions laissée. Ça ne s'est pas passé ainsi. J'ai l'impression qu'un mur s'est dressé entre

nous. Oh ! un mur bas ! Nous pouvons nous voir, nous parler, nous toucher, mais non accorder nos pas. Sans m'en rendre compte, je l'intimide peut-être. Il faut dire que depuis mon retour, je n'ai pas encore eu l'occasion de me retrouver en tête à tête avec lui. J'aime les activités de groupe, mais je voudrais aussi pouvoir être seule avec Edouard.

— Mathilde, que diriez-vous d'aller le rejoindre à Trois-Rivières, dimanche prochain ? Je vous attendrais quelque part en ville. Il pourrait vous faire visiter son lieu de travail, puis son appartement où vous pourriez tout éclaircir entre vous.

— Si Edouard est d'accord, j'accepte volontiers.

— Il le sera.

— Je vais demander à Fanny de nous accompagner. Je pense que vous la connaissez. Fanny Aubé.

— Nous nous rencontrons depuis notre plus tendre enfance, mais pas de façon intime. Ce sera l'occasion de faire plus ample connaissance.

— J'espère qu'Edouard et Nadia ne se sont pas perdus. Ils tardent à se montrer.

— Je n'ai aucune inquiétude à leur sujet. Ils se sont arrêtés quelque part et bavardent. Nous n'avons qu'à faire comme eux. Rien ne nous presse. Cette neige me fait rêver. Elle devrait bientôt rester. J'aime l'hiver où je me sens tout à fait libre. Et vous, Mathilde ?

— Je l'adore ! La neige m'a toujours fascinée par la beauté qu'elle crée et qui se renouvelle sans cesse sous l'emprise du vent. Je ne me lasse pas de contempler son œuvre.

— Vous ne faites pas qu’admirer ?

— Oh ! non ! Je fais de la marche en raquettes, du ski de fond, du patinage, de la glissade ou je déambule sous la neige qui tombe, tout simplement.

— Les mêmes activités que moi ! Pourquoi ne pas les pratiquer ensemble d’autant plus qu’à ce moment-là, Edouard sera fort occupé au collège par le hockey ! Qu’en dites-vous ?

— Je le veux bien, aux conditions que vous connaissez déjà.

— Et que je vais respecter, car je ne veux pas être privé de votre présence, ni de votre amitié. Et ce sera vous qui choisirez nos sorties en plein air.

— Avec les enfants, je passe beaucoup de temps à l’extérieur et nous nous amusons.

— Vous verrez, ce sera encore mieux avec des grands que vous n’aurez pas à surveiller. Et lorsque le temps sera trop mauvais, nous nous tournerons vers les passe-temps intérieurs. Nous ne nous ennuyons pas.

— Robert, je dois aussi me retrouver seule pour prier, méditer, lire, jouer du piano ou écouter de la musique et travailler de mes mains.

— Ce ne sera que les fins de semaine et comme bon vous semblera. J’ai apporté à votre intention quelques livres et des disques. Les voulez-vous ?

— Certainement. J’achève de lire le roman que vous m’avez

remis l'autre jour.

— A petites doses, à ce que je vois...

— En effet, je varie mes occupations. En ce moment, je travaille au cadeau de fête de Yolaine et auparavant, j'ai confectionné des marionnettes.

— Des marionnettes... Pour faire quoi ?

— Jouer avec les enfants. Le jeu permet d'exprimer les sentiments et d'intégrer des règles de vie.

— Peut-être ma sœur s'y est-elle adonnée ? Mes copains et moi, passions une grande partie de notre temps à jouer à la police et au bandit quand ce n'était pas à la guerre. Nous fabriquions nos armes avec tout ce que nous pouvions trouver à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Rassurez-vous, cette étape est révolue. Je ne suis pas adepte de la violence et j'aspire à la paix pour tous, ici et ailleurs.

CHAPITRE 14

Quelle tristesse ! A peine le premier anniversaire de Yolaine sera-t-il souligné ! Evangéline et Victor n'ont pas le cœur à la fête. L'heureux évènement de cette fin de soirée du 3 novembre leur rappelle trop le drame survenu peu après.

L'accouchement s'était pourtant déroulé normalement. Evangéline remerciait le ciel à genoux pour le bébé en santé et la bonne forme de la mère. Assis sur le bord du lit, Victor caressait tantôt le visage de sa femme, tantôt celui de l'enfant. Et soudain, tous deux interrompus par les gestes de la sage-femme. Ni elle, ni Evangéline, ni Victor n'ont pu empêcher Rachel de se vider de son sang. Le médecin, arrivé trop tard, fut impuissant à sauver la jeune mère.

Se fiant que Mathilde veille sur les enfants, la mère et le mari s'abîment dans leurs pensées. Victor est le premier à réagir. Il tend la main à sa belle-mère et l'aide à se lever. Celle-ci essuie quelques larmes, puis se rend à la cuisine. Victor porte les yeux sur sa fille et lui sourit. Ce matin, il l'a vue marcher pour la première fois, et traverser le salon. Plus tôt dans la semaine, les deux femmes s'étaient émerveillées des premiers pas de la fillette ; hésitants tout d'abord, ils étaient devenus de plus en plus assurés.

Le repas est sobre et la table sans décor. Mathilde s'efforce de mettre un peu de gaieté au cœur des adultes en attirant leur attention sur les enfants et en racontant les faits anodins de la semaine. Même si les plats sont encore à moitié pleins, le moment est venu d'offrir à Yolaine son premier gâteau d'anniversaire. En l'apercevant et en entendant chanter « Bonne fête », ses yeux s'illuminent et sa bouche s'arrondit. Le père prend une photo. Après quelques démonstrations de Mathilde, la fillette parvient à éteindre la bougie. Sa grand-mère lui sert un gros morceau qu'elle peut, pour

une fois, manger sans l'aide de personne. La cuiller est vite remplacée par les mains qui vont et viennent joyeusement de l'assiette à la bouche en passant parfois par les épaules et la tête.

Yolaine n'a plus faim, s'amuse à jeter des miettes sur le plancher et a de la glace au chocolat un peu partout sur elle. Victor la photographie à nouveau, puis Mathilde s'offre à donner le bain à la petite, ce qu'Évangéline et le père acceptent avec reconnaissance. Daniel suit sa gardienne et comme il est d'un calme exceptionnel aujourd'hui, elle lui permet d'accompagner sa sœur. Lorsque les trois descendent, la cuisine est en ordre et les cadeaux attendent au salon. Le bébé sent tellement bon et est si rieur qu'il répand la joie sur tous les visages. La fillette reçoit de son père un costume de neige, de sa grand-mère une robe et de Mathilde un ourson brun en velours. En avant-midi, son parrain et sa marraine sont venus lui remettre une poupée au corps mou et joliment habillée des pieds à la tête.

Lorsque les enfants commencent à jouer, l'une avec sa poupée et l'autre avec l'ourson, les adultes deviennent silencieux. Par après, Évangéline s'agite.

— Que dirais-tu, Victor, si je te laissais seul avec les enfants et que je me rendais chez mon frère ? Marcel y est encore. J'ai besoin de me changer les idées.

— Bien sûr. Quand je suis à la maison, il faudrait que vous sortiez. Je vous le répète chaque fin de semaine.

— J'appelle pour qu'on vienne me chercher.

Évangéline est vite prête, Elle embrasse chacun, puis ayant revêtu béret, manteau, bottes, gants, se tourne vers la porte pour cacher ses larmes. Victor et Mathilde échangent un regard compatissant à son endroit, mais ne font rien pour amoindrir son

chagrin. Lorsqu'elle est partie, Victor s'adresse à son fils.

Daniel, c'est à ton tour de prendre un bain. Viens avec papa.

Pendant ce temps, Mathilde berce Yolaine qui ne tarde pas à s'endormir. La jeune fille la porte dans son petit lit, la borde, lui donne un baiser, puis redescend avec le livre de contes. C'est à elle à choisir, aujourd'hui. Contrairement à Daniel, elle varie les histoires. Le père et le fils la rejoignent bientôt. Tout au long de la lecture, l'enfant pointe du doigt les illustrations et à la fin, se hasarde à prononcer quelques mots. Il est aussitôt chaudement félicité. Tout à sa joie, il se blottit tantôt contre son père, tantôt contre sa gardienne. Lorsque Victor le prend dans ses bras pour aller le mettre au lit, il insiste pour que Mathilde les accompagne et sera doublement bordé et embrassé.

En bas de l'escalier, Victor invite Mathilde à prendre une tisane. Il veut la retenir auprès de lui et elle, n'est pas prête à le quitter. En guise de réponse, elle le précède à la cuisine. Victor met bouillir l'eau, place deux napperons sur la table et prépare les tasses. La conversation ne débutera que lorsque les deux seront assis l'un en face de l'autre devant les breuvages fumants.

— Ma belle-mère a bien fait de se rendre dans sa famille. Moi qui vis la même peine qu'elle, je n'aurais pu la reconforter autant que les siens. Ils sont là pour elle depuis le début. La consolation que je lui ai apportée fut de lui permettre d'inhumer Rachel dans le cimetière de Deschaillons au lieu de celui de Nicolet. Entre l'arrivée du médecin et celle du prêtre, elle me suppliait de lui rendre sa fille afin de la présenter une dernière fois dans l'église où elle avait été baptisée, avait fait sa première communion, sa confirmation et s'était mariée. Elle ne voulait surtout pas que Rachel soit séparée de ses parents dans son dernier repos. Je ne pouvais le lui refuser.

A travers l'opposition du curé et de ma famille, mon parrain s'est chargé des démarches. Il a même dû intervenir pour faire respecter le choix des parrain et marraine de notre deuxième enfant : Marcel et Fanny Aubé, les cousins de ma femme. Le surlendemain de sa naissance, Yolaine a été baptisée à l'église de Nicolet. J'ai signé les registres, mais je ne me souviens pas l'avoir fait.

Le jour de l'enterrement, Evangéline a quitté l'auberge derrière le cercueil pour ne jamais plus y revenir. Jugée trop perturbée par ma sœur Huguette, elle n'avait auparavant pu revoir ses petits-enfants. Le mois des morts devint pour elle celui de la mort. Elle cessa toute activité, ferma les rideaux et se mura dans sa maison. Elle était incapable de supporter le regard des gens, si bienveillant soit-il. Elle ne sortait que pour se rendre au cimetière au lever du jour et pleurer sur la tombe de ses chers disparus. Au fil des jours, elle se mit à ressentir de l'aversion pour la maison familiale, puis pour le village en entier. Tout lui rappelait la perte de ceux qu'elle aimait. Dans les premiers jours de janvier, son frère lui suggéra de venir s'établir à Fortierville. Elle accepta y voyant sans doute une planche de salut. Sa maison fut vendue et elle acheta celle-ci. Son frère et la famille de ce dernier l'ont soutenue ainsi que votre oncle et votre tante qui sont devenus de grands amis pour elle. Demain, elle, les enfants et moi, nous irons nous recueillir sur la tombe de Rachel.

Victor voit les yeux de la jeune fille agrandis, lointains et infiniment tristes.

— Pardonnez-moi de vous avoir révélé ces faits. Vous me voyez navré de l'état où vous vous trouvez ; c'est ma faute.

— Ce n'est pas tant ce que vous venez de me confier qui m'afflige que l'absence d'images entourant la mort de Félix. Je ne parviens pas à les imaginer. Tout me semble encore irréel.

Par contre, l'homme assis devant elle est bien réel et ses yeux pleins de tendresse ne se dérobent pas. Troublée, Mathilde penche la tête et poursuit.

— Je n'ai pu prendre Félix dans mes bras ni le voir couché dans son cercueil. Je ne sais même pas où son corps repose. Après s'être vue refuser des funérailles religieuses pour son fils, Louise est partie avec lui pour une destination inconnue. Mon oncle a bien tenté de retrouver leurs traces, mais en vain. Ce dont il est certain, c'est que Félix n'a pas été inhumé à Montréal ni dans les environs. Je voudrais tant retrouver Louise pour qu'elle me dise où a été déposé le corps de Félix. Peut-être me déteste-t-elle... Si elle a perdu son enfant, c'est à cause de moi.

— Parmi les clients du lieu où je travaille, il y a un policier à la retraite avec qui je bavarde de temps à autre. Il pourrait peut-être vous aider. Voulez-vous que je lui en parle ?

— Oui. Savoir m'apaiserait et me permettrait de terminer mon deuil.

— Le temps allège la peine, la rend supportable, puis l'efface ne laissant qu'un souvenir. Vous n'oublierez jamais Félix et moi, Rachel. Pour eux, l'existence terrestre a pris fin ; nous, nous la poursuivons. Vous verrez, nos vies s'épanouiront à nouveau.

— Ce sera plus facile pour vous que pour moi. Vous avez été témoin de la mort de Rachel, je n'ai été qu'informée de celle de Félix.

— Mathilde, je comprends votre souffrance et je sympathise avec vous. Lorsque nous saurons où repose Félix, je vous y conduirai et je resterai près de vous.

— J'ai confiance en vous. Merci, Victor.

Le calme ressenti hier soir en quittant Victor a fait place ce matin à l'angoisse. Mathilde ne peut trouver la paix même à l'intérieur de l'église où elle est distraite et incapable de prier. Pourquoi ce rêve dans la nuit ? Elle est si bien allongée contre l'être aimé qui la tient dans ses bras et qu'elle désire. Elle lève la main pour caresser les cheveux de Félix et la retire vivement en constatant que ceux-ci ne sont pas bouclés. Elle ouvre les yeux et ne voit personne près d'elle. Qui donc lui a rendu visite ? Depuis sa mort, jamais Félix ne s'est manifesté à elle, même pas en rêve. Pourquoi ? Et pourquoi cette vision de la maison familiale embrasée vient-elle régulièrement la bouleverser ? L'un serait si doux alors que l'autre est toujours aussi pénible.

En quittant le jubé, Mathilde trouve la force de sourire à Robert et d'échanger quelques mots avec lui sur le perron de l'église. Rien n'échappe à madame Langevin. Peut-être se remet-elle à espérer en les voyant ensemble et en sachant qu'ils le seront à nouveau cet après-midi... Sa joie est évidente.

Enfin ! Mathilde va pouvoir être seule avec Edouard. Le trajet lui paraît long. Perdue dans ses pensées, elle n'entend pas les propos que ses compagnons échangent. Elle sursaute quand Robert lui dit d'ouvrir grand les yeux en indiquant la maison où Edouard habite, et répond qu'elle n'entrera qu'après avoir visité le collège. Elle descend de l'auto, entrebâille la porte du logement et annonce sa décision. Edouard les rejoint alors à l'extérieur. Les jeunes gens se donnent rendez-vous à quatre heures au salon de quilles et partent dans des directions opposées : Robert et Fanny en auto, les cousins à

pied.

Edouard conduit d'abord Mathilde là où il donne ses cours : le laboratoire et le gymnase. Devant l'intérêt soutenu de la jeune fille, il lui explique sa tâche en lui montrant le matériel utilisé. Sa curiosité satisfaite, Mathilde se laisse entraîner presque au pas de course à travers tout le collège. « Ma cousine Mathilde » s'empresse de préciser Edouard à plusieurs reprises. Celle-ci se réjouit de le voir heureux dans l'enseignement.

Bras dessus, bras dessous, les cousins quittent le collège pour se rendre à l'appartement du jeune homme situé à quelques minutes de son lieu de travail. Un trois pièces et demi, bien éclairé et accueillant. Quelque peu en désordre, aux yeux de la jeune fille. Assis sur la causeuse, un verre de limonade à la main, les deux se regardent. Edouard semble un peu mal à l'aise. Mathilde sourit.

— Tu as trouvé ta voie auprès des jeunes...

— Tu n'aimerais pas enseigner tout comme moi ?

— Qu'enseignerais-je ?

— La musique. Ici, à Trois-Rivières, avec moi.

— Tu n'es pas sérieux, enseigner aux garçons alors que le personnel du collège est exclusivement masculin ! On ferait une exception pour moi ?

— Mais non, pas au collège ; chez les sœurs, au couvent.

— Je ne me vois pas devant une classe, non. Par contre, j'aimerais donner des cours individuels.

— Pourquoi ne pas t’y mettre dès maintenant. Tu viendrais vivre avec moi. Bien sûr, nous aurions un plus grand appartement. Tu aurais ta chambre et une salle de musique.

— Pourquoi me suggérer cela ?

— Parce que tu ne sembles pas heureuse à Fortierville.

— Je ne le serais pas davantage ici. Cette année d’attente me rend parfois d’une humeur sombre, je l’avoue.

— Trois-Rivières est une ville stimulante. Tu y rencontrerais des gens cultivés et participerais à de nombreuses activités. Si les leçons de piano se faisaient trop rares, mes supérieurs t’aideraient à te trouver rapidement une occupation à ton goût.

— J’ai déjà un emploi.

— Qui t’accapare du lever au coucher...

— Me valorise et me fait voir la beauté de la vie. Je ne pouvais trouver mieux pour le bien de mon âme. J’aime ces enfants et eux m’aiment. De plus, une belle complicité existe entre la grand-mère et moi ainsi qu’avec le père. Je veux garder ce travail jusqu’à mon départ, à moins que monsieur Salambier ne reprenne les enfants plus tôt.

— Tu ne veux donc pas quitter Fortierville ?

— Pourquoi le ferais-je ? Chagriner tes parents, en plus. Je ne suis pas ingrate à ce point.

— Ils ne voient pas d’objection à ce que tu viennes habiter avec moi. Ils ne veulent pas te chasser de la maison, mais ils pensent

que tu serais mieux dans une grande ville.

— Vous en avez déjà parlé... Ainsi donc, eux et toi, vous en êtes à organiser ma vie, ma propre vie ! De quel droit ?

— Ne le prends pas ainsi Mathilde, mes parents t'aiment et ne veulent que ton bonheur.

— Tout comme les miens se sont autorisés à me séparer de Félix, à la différence que les tiens n'ont aucun pouvoir sur moi. Tu devrais te souvenir jusqu'où l'intervention de mes parents m'a conduite. Et de qui, de quoi veut-on m'éloigner cette fois ? Sache que je ne partirai pas de Fortierville, quitte à demeurer chez Evangéline.

— Mathilde, je regrette infiniment. Pardonne-moi.

— Edouard, si tu veux que j'oublie cette maladresse, ne fais plus jamais intrusion dans ma vie. Tu peux avoir de l'attachement pour ta mère, mais de là à faire son jeu...

— Ecoute-moi, Mathilde, je t'en prie...

— Je suis libre ! Ma vie m'appartient, à moi seule. Je ne laisserai personne m'imposer sa volonté. A présent, allons rejoindre les autres. Je n'ai plus le goût d'être seule avec toi.

CHAPITRE 15

Hormis quelques brèves éclaircies, le ciel est demeuré gris toute la semaine. De même en fut-il pour l'âme de Mathilde. Si les nuages ont déversé sur le sol de la pluie, devenue verglaçante, puis changée en neige, la visite faite à Edouard a chez la jeune fille provoqué la révolte, jeté le désarroi et exacerbé le sentiment de culpabilité.

Pourquoi n'a-t-elle pas vu qu'à travers les chants, les rires et les pas de danse Clara se dirigeait à nouveau vers l'abîme ? Si elle n'avait pas relâché sa surveillance, Clara ne se serait pas jetée dans le vide de la fenêtre du troisième étage. Pourquoi n'a-t-elle pas flairé le piège visant à éloigner Félix d'elle et à les séparer à tout jamais ? Si avant de partir pour ce séjour subitement décidé par ses parents elle avait démontré son attachement, Félix n'aurait pas noué cette corde à son cou.

Elle a beau se répéter que Clara n'a voulu que mettre fin à sa trop grande souffrance, que Félix a cédé au désespoir du moment, que la miséricorde divine est infinie, elle n'arrive pas à imaginer que Dieu puisse les avoir accueillis dans son paradis.

La grisaille règne dans les deux maisons. Dans celle des Langevin, l'oncle et la tante se désolent du déroulement malencontreux de la rencontre entre les cousins tandis que Mathilde garde silence et s'isole dans sa chambre. Dans la sienne, Evangéline observe la morosité de la jeune fille et s'en inquiète. La vie va-t-elle fuir sa demeure comme elle y est entrée ? Elle ne pose pas la question craignant trop la réponse. Heureusement que l'arrivée dans la première du frère et de la belle-sœur de son oncle crée une diversion et que dans la seconde les enfants poursuivent leurs jeux

en toute innocence.

Mathilde se sent bousculée, incomprise, mais responsable aussi du climat aux deux endroits. Par sa seule présence, va-t-elle rendre malheureux ceux qui lui ont ouvert les bras ? En ce moment, elle est incapable de leur ouvrir son cœur, pourtant elle a besoin de se confier. Vers qui se tourner ? Elle cherchera jour et nuit et ne trouvera que vendredi : Victor pour être rassurée et Robert pour comprendre la conduite de son cousin. Au premier, elle écrira un message qu'elle déposera dans sa chambre et téléphonera au second lui demandant de venir la chercher chez Evangéline après le travail et précisera qu'elle désire être seule avec lui.

Au restaurant, Robert et Mathilde ont pris place à la table du fond. Entre eux, le silence se prolonge. Le jeune homme observe sa compagne et remarque son anxiété. Mal à l'aise, il se décide à briser la glace.

— Mathilde, vous me semblez préoccupée. Si vous me disiez ce qui vous inquiète, je pourrais certainement vous aider.

— Robert, étiez-vous au courant qu'Edouard me proposerait de venir habiter avec lui à Trois-Rivières ?

— Il vous a demandé cela ? Ça m'étonne. Je n'en savais rien. Vous me croyez, j'espère ?

— Oui. Vous êtes franc.

— Merci de votre confiance. Quelle a été votre réponse ?

— J'ai mal réagi, car j'en ai déduit que ses parents et lui

voulaient prendre la direction de ma vie.

— Pourquoi vouloir vous faire quitter Fortierville ?

— Je l'ignore.

— Une pensée vient de me traverser l'esprit : Edouard est peut-être amoureux de vous...

— Non, il n'éprouve que de l'affection pour moi.

— Pourquoi avoir agi de la sorte ?

— Pour des motifs qui me sont encore inconnus.

— C'est pour cela qu'il avait l'air contrarié dimanche dernier lorsque vous nous avez rejoints, Fanny et moi.

— Oui. Nous nous sommes brouillés à l'appartement.

— J'espère que ce sera de courte durée. Je vais l'appeler et lui en dire un mot.

— Il vaut mieux n'en rien faire. Attendez que ce soit lui qui en parle.

— Je trouvais étrange qu'il ne m'ait pas encore appelé pour notre activité de dimanche...

— Il n'y en aura pas. J'ai téléphoné au collègue et demandé qu'on lui transmette le message.

— Ah ! Bon ! Nous pouvons quand même sortir sans lui.

— C'est le seul soir. Des parents sont à la maison et dimanche, je serai en visite à l'extérieur.

— Ce n'est que partie remise alors. Cessez de vous en faire au sujet d'Edouard. Tout va s'arranger entre vous deux. Pour le moment, il faut décider de l'emploi de la soirée. Que suggérez-vous ?

— J'aurais le goût de voir un bon film qui chasserait mes idées noires. Novembre et ses sautes d'humeur m'influencent et me font songer à la mort. Robert, avez-vous déjà vu la mort de près ?

— Oui. Mon grand-père s'est éteint paisiblement à l'âge de 89 ans et ma tante a succombé à un cancer dans la cinquantaine.

Ce n'est pas de cette mort dans l'ordre des choses dont elle voudrait s'entretenir avec lui, mais bien de celle que la personne se donne. Persuadée que Robert ne comprendrait pas, elle recule et se fait rassurante.

— Lorsque la terre sera recouverte d'un épais manteau blanc et que le soleil fera étinceler la neige, je retrouverai la joie de vivre.

Mathilde est soucieuse et perplexe. Victor n'a pas encore répondu à sa demande. A-t-il seulement pris connaissance du billet déposé sur la table de chevet juste avant qu'elle ne parte ? Tout au long de la journée d'hier, elle a espéré un appel, mais en vain. La présence des invités en est-elle la cause ? Après la messe, elle parlera coûte que coûte à Victor, quitte à réitérer sa requête.

Visiblement l'homme l'attendait pour entrer dans l'église. Après que les Langevin aient franchi la porte avec leurs visiteurs, Thérèse prenant place dans la nef, Victor rejoint Mathilde et lui sourit.

Elle a déjà sa réponse.

— Bonjour, Mathilde ! Je serai là à une heure. Les enfants resteront avec leur grand-mère.

— Je préfère me rendre chez elle.

La jeune fille monte les marches du jubé, soulagée et presque heureuse. Il lui importe peu que Robert ou quelqu'un d'autre l'observe pourvu que ce ne soit pas sa tante. Toutes ses pensées convergent vers le lieu où elle se dirigera bientôt.

Avant de franchir la grille que Victor vient d'ouvrir, Mathilde s'arrête. Devant elle, surélevé, un calvaire se dresse au milieu du cimetière. La jeune fille regarde le Christ en croix.

— Rachel est auprès de lui au ciel. Clara et Félix sont en enfer.

— Ne dites pas une chose pareille.

— Ils sont morts en état de péché mortel.

— Non, Mathilde.

— Les deux ont commis une faute grave.

— Il y a matière suffisante, c'est vrai, mais que faites-vous des deux autres conditions ? Croyez-vous vraiment que Clara a pleinement consenti au geste posé et Félix suffisamment réfléchi au sien ? Ils n'ont pas voulu défier l'auteur de la vie, seulement mettre fin à leurs souffrances.

— Le fait de penser qu'ils pourraient être infiniment plus malheureux dans l'autre monde que dans celui-ci, et ce, pour l'éternité, me consterne.

— Ils ne sont pas damnés, Mathilde. Ils sont au ciel ou au purgatoire.

— Vous me rassurez, Victor. Tous ne pensent pas comme vous. Ils ont été condamnés...

— Par des hommes, non par Dieu.

— Vous croyez que Dieu leur a pardonné et qu'ils sont sauvés.

— J'en ai la certitude. Mathilde, c'est à un prêtre que vous devriez exprimer vos interrogations et vos doutes.

— Je l'ai fait à quelques reprises.

— Et que vous a-t-on répondu ?

— Que Dieu est le seul juge et que je dois faire confiance à son amour et à sa clémence.

— Vous voyez ! Imaginez-les pour toujours dans la lumière et la joie.

— J'essaierai de ne pas oublier. Merci, Victor, vous me tranquillisez.

Comme la jeune fille semble encore hésitante, l'homme la prend par la main et entre avec elle dans le cimetière. Le couple

avance dans l'allée centrale, s'incline devant la croix, tourne à droite et poursuit sa marche. A une légère pression des doigts de Victor, Mathilde comprend qu'ils sont parvenus à la tombe de Rachel. Elle lève les yeux et lit : « A la douce mémoire de Rachel Mendor, épouse bien-aimée de Victor Salambier, décédée le 4 novembre 1950, à l'âge de 29 ans. Qu'entre les mains de Dieu, son âme repose en paix. » Sur le monument voisin, elle remarque que le nom d'Évangéline y est déjà gravé. Tous deux font le signe de la croix, récitent à voix haute un Notre Père, trois Je vous salue Marie, un Gloire soit au Père et l'intercession pour les défunts. Après quelques instants de recueillement, Victor se penche vers Mathilde.

— Voulez-vous que nous reprenions les mêmes prières pour l'âme de Félix ?

— Oui. Devant la croix et nous y ajouterons le De profundis.

— Un jour, vous vous agenouillerez sur sa tombe.

Les yeux rivés sur le visage du Christ, à quoi Mathilde songe-t-elle ? Victor l'observe : si belle, si triste, si fragile en ce moment. Soudain, il se sent envahi par la crainte de la perdre. Si cette visite était un appel à l'aide... Si celle qu'il chérit était courtisée par la Faucheuse... Il ne laissera personne la lui ravir, encore moins la mort. Il va lui avouer aujourd'hui même son amour et lui donner une raison de vivre. Il ne peut prendre le risque d'attendre. Pour l'instant, il doit lui faire quitter ce lieu le plus rapidement possible.

Plus résolu que jamais, Victor lui prend le bras et l'entraîne à l'extérieur du cimetière.

— Il est trop tôt pour rentrer. Que diriez-vous d’aller marcher sous les arbres là-bas et de parler de nous ?

— Oui. Il faut que je prenne le temps de me ressaisir.

Victor est partagé entre la confiance et le doute. Si sa déclaration précipitée allait faire peur à la jeune fille et l’éloigner à tout jamais de lui... Son instinct lui dicte d’aller de l’avant.

Sous un ciel gris, Victor et Mathilde marchent côte à côte. La neige a cessé de tomber. Autour d’eux, tout est blanc et paisible. Ils sont les premiers à marquer de leurs pas cet espace qui ne cesse de s’allonger. Ils avancent en silence et laissent la beauté pénétrer en eux. Soudain, le soleil se fraie un passage à travers les nuages et illumine un vieux banc de pierre comme pour leur indiquer où s’arrêter. Saisissant cette occasion favorable, Victor y conduit Mathilde. De sa large main, il repousse la neige et invite la jeune fille à s’asseoir avec lui. Tous deux regardent leurs traces se perdre au loin, puis Mathilde exprime son émerveillement.

— Tout est si beau, si pur. C’est comme si le monde recommençait à l’abri du mal et de la laideur, mais c’est trop beau pour être vrai.

Elle enlève un gant et essuie quelques larmes. Victor prend cette main mouillée et la porte contre son cœur. La jeune fille est surprise, mais ne s’écarte pas. L’homme l’enveloppe de son regard profond.

— Mathilde, l’après-midi où je vous ai connue, le temps et mon âme étaient sombres. Vous avez été le rayon de soleil inespéré de cette journée. Aujourd’hui, je vous demande d’être le soleil de tous les jours de ma vie. Voulez-vous, Mathilde, devenir ma femme ? Si je

vous en fais la demande, c'est que je vous aime et crois sincèrement pouvoir vous rendre heureuse.

Mathilde retire la main et remet son gant.

— Victor, vous êtes un homme aimable. Je me sens bien en votre compagnie, mais il ne faut pas confondre amitié et amour. Auriez-vous oublié ma décision d'entrer en religion ?

— Non, Mathilde, et je la respecterai si tel est toujours votre désir le plus cher. Est-ce bien le cas ?

— J'en étais tout à fait persuadée à mon arrivée à Fortierville. Maintenant, il y a des jours où je doute et d'autres où je ne sais plus, mais ce ne sont là que tentations. Je vais persévérer avec l'aide de Dieu. Il me faut à tout prix traverser les vicissitudes de cette année de vie dans le monde où je ne peux rester sans Félix.

— Pourquoi, croyez-vous, la communauté vous a-t-elle imposé ce temps de réflexion ?

— Pour mettre ma détermination à l'épreuve.

— Et sonder vos intentions. Pourquoi, Mathilde, vous faire religieuse ? Pour oublier dans la prière, la mortification et le service du prochain ?

— Cessez, Victor. Vous me faites mal. Ne me déchirez pas davantage. Vous n'êtes pas Félix.

— Je vous aime, Mathilde. Je me soucie de vous et ne vous veux que du bien.

— Ce que je sais, hors de tout doute, c'est que j'ai trop aimé

Félix pour pouvoir aimer à nouveau. Votre déclaration m'émeut, mais sachez que je n'éprouve que de l'affection pour vous.

Mathilde, il y a différentes façons d'aimer. Je ne vous aimerais pas comme j'ai aimé Rachel et vous ne m'aimeriez pas comme vous avez aimé Félix. Ne me répondez pas aujourd'hui, mais dites-moi que vous me laissez une lueur d'espoir.

— Je ne sais pas, Victor. Je ne vous promets rien. Ce que vous m'offrez est tellement inattendu. Je ne cherchais que du réconfort auprès de vous. Je vais réfléchir, prier et demander conseil.

Votre oncle et votre tante sauront vous aider.

— Pas eux. Annabelle. Elle m'aidera à tout démêler en moi. Samedi matin, j'irai la rejoindre à Sherbrooke et je reviendrai dimanche soir.

— Comment allez-vous vous y rendre ?

— En autobus. Je vous donnerai une réponse dans quinze jours.

— Mathilde, une semaine, c'est déjà trop long. Comment pourrais-je en attendre deux ? Je serai au terminus, dimanche soir.

— Et votre travail ?

Je m'y rendrai de nuit.

— Victor, personne ne doit être mis au courant de ce projet. S'il échoue, tout continuera comme auparavant.

— Et c'est moi qui aurai besoin d'être consolé. Vous souriez !

Le premier sourire de la journée ! Je vais le garder précieusement en attendant celui qui fera de moi un homme comblé. Venez, nous allons rentrer à présent.

CHAPITRE 16

Au cours des nuits suivantes, Mathilde fit face à l'océan de son âme. A peine a-t-elle pu dormir quelques heures chaque jour. Venues des profondeurs, des voix ne cessaient de l'interpeller :

— « Allonge-toi sur le sable de la plage. Ferme les yeux et laisse monter la marée. Lorsqu'elle baissera, tu auras trouvé le repos. »

— « Continue à marcher sur le rivage sans t'arrêter pour partager l'intimité d'un homme et donner la vie. Tu n'auras à te soucier que de toi et des causes qui te tiennent à cœur. »

— « Nage vers cette anse abritée, puis d'île en île pour y servir Dieu et autrui dans la pauvreté, l'obéissance et la chasteté. »

— « Mets la main dans celle que Victor te tend et monte à bord du voilier partager une traversée aux nombreuses péripéties. »

Mathilde refusant de lui porter attention, s'en détournant même, la voix de la mort faiblit à la longue et se tut. A quelques reprises, la jeune fille répondit à celle du célibat, puis, se sachant incapable de vivre en solitaire, fit inlassablement la sourde oreille. Ne restent que les appels à la vie religieuse et au mariage ; aussi forts et convaincants l'un que l'autre. Mathilde les écoute à tour de rôle et parfois les deux à la fois. Lorsque le premier diminue d'intensité, le second augmente et vice versa.

« Possède-t-elle assez d'amour, d'abnégation et de piété pour se consacrer à Dieu ?
Epreuve-t-elle suffisamment d'attirance pour répondre à la tendresse de Victor ? Préférera-t-elle les enfants de sa propre chair à ceux de Rachel ? Où est le bonheur ? Où se trouve l'accomplissement de son passage sur terre ? »

Incapable de trancher, elle attend et s'épuise. C'est alors que le vent lui apporte un parfum subtil et apaisant qu'elle respire à pleins poumons : celui de la vie. Avec Dieu ou Victor, elle saura le faire sien.

Terrifiée, Mathilde ne parvient pas à s'extirper du lit et se met à crier. Lorsqu'elle ouvre les yeux, elle entend des pas rapides dans l'escalier et voit son oncle et sa tante entrer dans la chambre. Thérèse s'assoit près d'elle et lui caresse les cheveux en parlant à voix basse.

— Mathilde, ma chérie, calme-toi. Tu as fait un cauchemar. Tu n'as plus rien à craindre : c'est terminé et nous sommes là.

— C'est encore pire en rêve que ce le fut dans la réalité. Le feu va-t-il revenir me hanter jusqu'à la fin de mes jours ?

Son oncle soupire.

— Ça va s'atténuer avec le temps et finir par disparaître. Essaie de te rendormir.

— Avec de telles images en tête, c'est impossible. Je vais plutôt lire, si j'en suis capable.

— Je vais aller te préparer un bon café chaud dans lequel je vais ajouter un petit remontant.

La tante tient maintenant les mains de sa nièce dans les siennes.

— Ma petite fille, dis-moi ce que je peux faire pour te venir en aide. Je suis prête à tout pour te revoir sourire à la vie comme lorsque tu étais enfant. Je savais consoler tes chagrins, alors qu’aujourd’hui...

— Prier. Vous ne pouvez pas décider pour moi.

— Je te demande à nouveau pardon pour le mal que je t’ai fait en tentant d’influencer ton destin. Je croyais faciliter ainsi ton devenir. Tu n’iras pas travailler aujourd’hui. Tu vas te reposer.

— J’irai quand même. Je n’arrive à me détendre qu’en présence des enfants. Demain, à Sherbrooke, Annabelle va m’aider à voir clair dans ma situation.

— Vous êtes proches l’une de l’autre. Ecoute-la. Ensuite, écoute ton cœur. Quel que soit ton choix, nous serons avec toi.

Assise dans l’auto à côté de son oncle, Mathilde l’entend raconter des faits amusants. Comme elle ne réagit pas, il a tôt fait de se taire. Au terminus, il restera avec elle jusqu’à son départ. Sur le quai, avant qu’elle ne monte dans l’autobus, il la serra contre lui.

— N’oublie pas Mathilde que, tous, nous t’aimons. Annabelle et toi, amusez-vous bien toutes les deux et reviens-nous avec des yeux pétillants. Ta tante et moi, nous te considérons comme notre fille et rêvons de te voir heureuse.

La jeune fille embrasse son parrain avec émotion.

— C’est dans votre famille qu’il m’aurait fallu naître. Merci de m’avoir recueillie dans votre maison et dans votre cœur.

Mathilde verra couler des larmes sur les joues de l'homme demeuré devant la porte du véhicule qui se met en marche.

Le trajet lui paraît interminable. Elle aurait voulu être la seule passagère. Ces gens dont elle est si proche et qui ne cessent de la regarder la dérangent. Pour s'isoler, elle ferme les yeux. Elle ne songe pas au passé ; elle voudrait imaginer l'avenir, mais le présent l'en empêche et ce présent est ce voisin de siège qui tente sans cesse de reprendre la conversation. S'intéresse-t-il à elle ou veut-il simplement tuer le temps ? Il n'obtiendra finalement ni nom ni adresse.

« Ô Blanche ! à bord du train te conduisant à Mont-Laurier, les choses ne se sont certainement pas déroulées ainsi entre Pacifique et toi. »

Enfin ! Mathilde est arrivée à destination. Elle n'a pas à attendre un taxi. Plusieurs sont sur place et prêts à repartir avec les voyageurs. Elle se dirige vers l'un d'eux et donne l'adresse. Le chauffeur s'empresse de prendre sa valise et de lui ouvrir la portière. L'homme est courtois et lui vante les attractions de la ville. Lorsqu'il immobilise son véhicule, il fait un large geste de la main.

— Voici, mademoiselle. C'est ici que demeure monsieur James Cowper.

Mathilde paie le chauffeur, le remercie et descend en se demandant où ce voyage la conduira. Une fois seule, elle examine les environs et a peine à croire qu'une aussi grande maison ne puisse abriter qu'une seule personne en dehors de celles qui travaillent au bien-être de son occupant.

Elle sonne. La porte s'ouvre sur Annabelle resplendissante dans son uniforme blanc. Les amies tombent dans les bras l'une de l'autre. Annabelle a vu au premier regard la tristesse et la pâleur étalée sur le visage de son amie.

— Qu'est-ce qui ne va pas Mathilde ? Déjà, au téléphone, ta voix n'était plus la même. Et là, je ne te reconnais pas. Tu sembles tellement souffrante. Qu'est-ce qui t'arrive ?

De la pièce voisine, une voix se fait entendre.

— Tu avais dit que tu me présenterais ton amie dès son arrivée. Qu'attends-tu pour le faire ?

— Il faut quand même lui laisser le temps d'enlever son manteau et à moi de l'embrasser.

— Faites-vite !

Annabelle prend les mains de Mathilde dans les siennes et se fait rassurante.

— Tu ne retourneras pas là-bas. Je vais te garder avec moi et prendre soin de toi. Je vais tout arranger, Ne dis rien et pour l'instant, souris. Tu vas entrer dans l'antichambre du paradis. Ici, personne ne te fera de mal.

Un homme pâle, amaigri, mais d'une grande dignité est assis dans un fauteuil. En apercevant Mathilde, ses yeux s'illuminent et il lui tend la main.

— Je voulais faire votre connaissance sans tarder. Avoir écouté Annabelle, j'en aurais été privé jusqu'à ce soir. La vie m'a

appris qu'il ne faut pas remettre les bonnes choses à plus tard. Vous êtes encore plus belle que dans mon imagination, car je vous imaginais, d'après les descriptions de votre amie et la photo qu'elle m'a montrée. Bienvenue chez moi ! Vous êtes ici chez vous.

— Merci, monsieur, de votre accueil si chaleureux.

— Nous causerons demain lorsque vous n'aurez plus rien à vous dire toutes les deux. Annabelle, conduis ton amie à sa chambre, prends le temps de bien l'installer et prépare-lui un bon chocolat chaud. Ses mains sont froides comme l'hiver. A bien y penser, tu vas m'aider à me mettre au lit tout de suite. Je n'ai pas encore fait ma sieste de midi. J'avais trop hâte de voir notre invitée. Reste avec elle, je sonnerai à mon réveil.

Le chocolat chaud à la main, Annabelle retrouve son amie à la fenêtre, le regard lointain. Elle dépose le breuvage et enlace Mathilde qui éclate en sanglots. Annabelle n'essaie pas d'arrêter ces larmes libératrices. Elle se contente de masser les épaules, la nuque et le dos de sa compagne. Ses larmes taries, Mathilde se dégage des mains de son amie.

— Pardonne-moi de m'être laissée aller à pleurer.

— Ne t'excuse pas. Surtout pas devant moi. Tu m'as pourtant vu le faire souvent. Les larmes sont une soupape qu'il faut garder en fonction sa vie durant. Avant toute chose, il nous faut décider de l'endroit où nous allons souper. Ce peut-être ici ou au restaurant. Aucun ne cause problème, mais je dois aviser la cuisinière si nous choisissons de manger à la maison.

— Je préfère que ce soit ici.

— D'accord ! Pourquoi ne pas aussi régler sur le coup l'emploi du temps de la soirée ? Aimerais-tu aller au cinéma, voir un spectacle ou aller danser ?

— Rien de tout cela. Je ne suis pas venue pour m'amuser.

— Mon Dieu ! Tu me fais peur. Raconte-moi ce qui peut te mettre dans un état pareil. N'attends pas que mon inquiétude grandisse davantage.

— J'ai beaucoup songé à la mort ces derniers temps. Le souvenir de Clara m'obsède. Je voudrais comprendre son geste.

— Clara a toujours vu le verre que la vie lui offrait comme étant à moitié vide. En lui accordant notre amitié, nous avons cru le remplir. Il n'en était rien. Ah ! peut-être y avons-nous ajouté quelques cuillerées. Ce jour-là, sans doute la souffrance remplissait-elle son verre jusqu'au bord.

— Aucune n'a prévenu sa chute.

— Clara nous trompait sur ses états d'âme.

— Si elle avait été conduite à l'hôpital, elle ne serait pas morte.

— Peut-être pas cette fois, mais la suivante... Tu le sais bien qu'elle n'en était pas à sa première tentative et que d'autres auraient suivi. Personne n'est responsable. Cesse de te sentir coupable.

— J'ai perdu Clara et j'ai peur de vous perdre toutes, les unes après les autres.

— Que dis-tu là ? Nous sommes ensemble toutes les deux et un de ces jours, nous irons voir Blanche et peut-être les deux autres. Moi, tu ne me perdras pas. Je suis ton amie pour la vie. Clara n'est pas la seule à te faire mal ? N'est-ce pas ?

— La disparition de Félix m'est encore plus incompréhensible. Il a volontairement fait tomber un verre presque plein.

— Ne lui a-t-on pas plutôt enlevé des mains ?

— Pourquoi n'a-t-il pas gardé confiance de pouvoir le reprendre plus tard ? Sa mort a fendillé le mien. Clara et Félix, je les vois au temps passé, car je ne parviens pas à les imaginer dans leur état présent. Ils me font mal. J'ai mal.

— Pas au point de vouloir les suivre ! Je ne te laisserai pas faire...

— Non ce n'est pas cela... Je ne ferai rien pour abrégé mon existence. Je n'aspire qu'à retrouver la paix intérieure. J'avais raison d'appréhender ce séjour à Fortierville. Les images idylliques de mon enfance ont disparu tandis que de nouvelles ne cessent de se présenter à moi. Elles me troublent, m'empêchent de dormir et menacent mon avenir. Je suis venue pour que tu m'aides à faire le triage de ce qui occupe mon esprit.

— Nous allons y parvenir, sois-en assurée. Il reste deux heures avant la fin de mon travail. Tu devrais t'étendre et dormir un peu.

— Oui. Je pense y parvenir te sachant proche.

Lorsqu'Annabelle revient dans la chambre du malade, les yeux du vieil homme se font interrogateurs.

— Tu as vu comme moi ! Ton amie est malheureuse comme les pierres. Tu me l'avais pourtant dépeinte comme une fille énergique, débrouillarde, enthousiaste. Laisse-moi te dire qu'elle est mal en point. Retourne auprès d'elle pour la réconforter.

— Plus tard. Elle s'est endormie en mettant la tête sur l'oreiller.

— C'est le meilleur des remèdes.

Annabelle garda le souper au chaud pendant près d'une heure en se faisant du mauvais sang. Précaution somme toute inutile, car les amies repoussèrent bientôt leur assiette sans n'avoir pratiquement rien mangé. Ne se contenant plus, Annabelle alla droit au but.

— Là, tu vas me dire ce qui ne va pas et me décrire ces images qui te perturbent tant. Allons dans ma deuxième chambre sous les combles où tu te sentiras moins dépaylée.

Assise sur des coussins, l'une en face de l'autre, Mathilde ouvre son cœur à sa confidente.

— Annabelle, j'ai peur. Si tu savais à quel point j'ai peur.

— De quoi as-tu peur ? Qui te fait peur ?

— De moi. Moi. J'ai peur de moi-même.

— Je ne comprends pas. Tu as peur de devenir...

— J'avais trouvé une raison de vivre en choisissant de devenir religieuse et j'étais sereine, confiante en l'avenir.

— Tu as tout perdu ?

— Je ne sais plus. L'incertitude me déchire parce que ma décision est remise en question.

— Qu'est-ce qui t'amène à douter d'elle ?

— J'ai été demandé en mariage.

— Ouste ! Il y va vite, ce Robert !

— Il ne s'agit pas de lui.

— De qui d'autre ?

— De Victor. Le père des enfants.

— Ça alors ! Que lui as-tu répondu ?

— Que je venais te demander conseil.

— A moi qui ne connais rien à l'amour ! La réponse est en toi, Mathilde. Tout ce que je peux faire, c'est t'aider à démêler tes sentiments. Pour t'offrir à partager sa vie, cet homme t'aime sûrement, mais toi, que ressens-tu pour lui ?

— De l'admiration, de la tendresse. Je me sens bien en sa présence et j'ai confiance en lui. Je me suis attachée aux enfants et

parfois, je me dis que j'aimerais en avoir bien à moi.

— Est-ce suffisant pour t'éloigner du couvent ?

— Il n'y a pas que le couvent et Victor à peser dans la balance.

— Robert ! J'aurais dû y penser.

— Robert est un jeune homme bien, mais je n'éprouve rien pour lui à part l'amitié.

— C'est compliqué, en effet. Dis-moi qui est le troisième ?

— Félix.

— Félix ? Félix est mort, Mathilde ! Il n'est plus de ce monde. Il ne peut être le rival d'un homme en chair et en os.

— Nous nous sommes juré un amour éternel.

— Et tu crois que ce serment est encore valable ?

— Je l'aime toujours.

— Tu peux laisser à Félix une place dans ton cœur et dans tes souvenirs, mais pas dans ton lit. Ce n'est pas lui qui va te tenir au chaud dans ses bras et te faire des enfants.

— J'aurais l'impression de le trahir.

— S'il y a quelqu'un qui a trahi l'autre, c'est bien lui et non toi. Apprends à vivre sans lui et cesse de te comporter comme si tu devais l'attendre. Vous vous retrouverez peut-être dans l'autre vie,

mais pas dans celle-ci.

— Si j'étais restée là-bas, je n'aurais pas connu tous ces tourments. Pourquoi m'a-t-on renvoyée ?

— Probablement pour t'en éviter de pires. Ta place n'est peut-être pas au couvent. Imagine que tu y sois quand même : au fil des jours, la paix et la joie font place à l'ennui, tu as de plus en plus de mal à supporter les règles et tes consœurs, tu t'évades par le rêve, ton verre se vide tout en s'alourdissant et tu attends que la mort te libère d'entre ces murs. Par contre, si tu as vraiment la vocation, tu peux être heureuse. Imagine à présent que Victor, les enfants et toi, chacun votre verre à la main, vous buvez ensemble les bonheurs que la vie y déverse. L'un des verres venant à baisser, une partie du contenu des autres y serait transvidée. Vous pourriez aussi être malheureux si entre Victor et toi, il y avait l'intimité du corps sans celle de l'âme. De ces deux états de vie, dans lequel veux-tu te rendre boire ?

— Je ne sais pas encore. J'hésite...

— Je ne puis te proposer l'un plutôt que l'autre. Toi seule connais la soif qui te dévore et le goût que tu recherches. A toi de choisir où porter ton verre. Pour moi, c'est fait. Je resterai seule à le boire et s'il vient à n'être pas assez grand, j'utiliserai mon chaudron.

— Tu es folle et sage à la fois.

— Et je suis ta meilleure amie.

— A toi, je peux tout dire. Tu me comprends et tu as le don de simplifier les choses. Je me sens mieux, te parler m'a fait du bien.

— Il en est de même pour moi avec monsieur Cowper.

Chaque fois que je parle de mon passé, j'ai de moins en moins mal et ma rancœur diminue. Il m'arrive même d'éprouver de la pitié envers mes parents. Cet homme m'estime. Il m'incite à me préparer à une autre occupation lorsque celle-ci ne sera plus disponible faute de malade. L'avenir ne me fait pas peur. Je vais combattre et pour moi et pour les autres. Je m'y prépare mentalement.

— Je t'envie...

— Lorsque ton choix sera fait, tu pourras te mettre à bâtir le présent et l'avenir. Dis-moi, comment est Victor ?

— Distingué, affectueux et il a les plus beaux yeux du monde.

— Il doit beaucoup penser à toi en ce moment. Quand lui donneras-tu ta réponse ?

— Demain soir.

— Tu l'auras trouvée. Pour l'instant, il se trouve que j'ai soif et faim. Que dirais-tu de remplir nos verres jusqu'au bord et d'ouvrir la boîte de chocolat offerte pour ta venue ?

— Et raconter plein d'histoires drôles qui nous feraient rire à gorge déployée.

— Je vais tout de suite t'en raconter une. J'ai appris comment chercher dans le dictionnaire et ce fut facile.

— Pas possible ! Sans terreur panique ?

— Aucunement. Mon professeur a commencé par me louer pour mes performances en tant que lectrice, puis lentement,

patiemment, m'en a expliqué l'utilisation et fait plusieurs démonstrations en me conseillant de m'y exercer seule. Dire que j'ai passé pour une paresseuse pendant toutes ces années simplement parce qu'on m'avait brusquée la première fois me faisant développer une phobie pour ce livre.

— Comment ton ignorance a-t-elle été découverte ?

— Lorsque monsieur Cowper m'a demandé de vérifier l'orthographe d'un mot et qu'il a insisté. J'ai tout lancé par terre et me suis mise à pleurer. Laissons cela. Lorsque nous aurons mal au ventre d'avoir trop ri, nous nous coucherons pour laisser le sommeil faire son travail dans ta petite tête. Au matin, tu verras la vie en rose. Nous déjeunerons ici, puis nous assisterons à la messe dans une église tellement belle, paisible, où nous pourrons nous recueillir et prier. Le reste de la journée, nous le passerons en ville et avant ton départ, nous reviendrons saluer mon bienfaiteur. Cela te convient-il ?

— Oui et nous continuerons à brasser nos verres.

— Sans trop en répandre par terre, j'espère !

CHAPITRE 17

Au retour, les jeunes filles n'ont plus de jambes. Exténuées, elles se laissent choir sur le banc d'entrée dès que la porte leur est ouverte, puis s'esclaffent. Déconcertée, la remplaçante d'Annabelle les regarde sans perdre son sérieux.

— Que puis-je faire pour vous, mademoiselle Poissan ?

— Apporter un verre d'eau à chacune.

Monsieur Cowper les entend et demande à les voir. Lorsqu'elles ont quelque peu récupéré, elles le rejoignent. C'est au tour du vieil homme de les dévisager.

— Aviez-vous le diable à vos trousses ou ne serait-ce pas plutôt une meute de garçons pour être à bout de souffle comme vous l'êtes ? Tu ne réponds rien, Annabelle ?

— Vous me savez capable de les tenir à distance. Nous nous sommes rendues un peu trop loin, voilà tout.

— Ton amie va revenir. Tu n'avais pas à lui faire visiter la ville tout d'un coup. Vous auriez pu utiliser un taxi aussi.

— Ne nous faites pas de remontrances.

— Si vous n'étiez pas sorties ce matin, je m'en serais mêlé. Vous n'y pensez pas ! De belles filles comme vous deux s'enfermer un samedi soir dans la maison quand un peu partout des garçons les attendent !

— Ils en ont trouvé d'autres et nous, nous nous sommes retrouvées.

— Elle a réponse à tout et sait ce qu'elle veut, cette fille ! Elle ira loin, croyez-moi. Je suis persuadé qu'il en sera de même pour vous, Mathilde. Une chose m'intrigue : ce que vous avez pu faire de votre soirée. Si vous me jugez indiscret, ne dites rien.

Mathilde a besoin de son avis, elle se hâte donc de lui répondre.

— Nous avons beaucoup parlé et à la fin, nous avons beaucoup ri.

— Et vous, vous avez pleuré.

— Oui, en plus.

— A cause d'un homme ?

— Comment le savez-vous ?

— Lorsqu'une jeune fille se désespère, c'est souvent la raison. Je me réjouis de voir la joie revenue sur votre visage. Vous attend-il ce soir ?

— Oui, je le verrai.

— La vie vous a surprise, n'est-ce pas ?

— Oui, à vrai dire.

— Me permettez-vous de vous raconter ma propre histoire d'amour ?

— Avec plaisir. Elle semble si belle.

— Oh ! Je serai bref. C'était pendant la première guerre mondiale. Je venais malgré mon jeune âge d'être nommé contrôleur d'une usine de munitions. Mon supérieur me faisait visiter les lieux. Parmi toutes les jeunes femmes qui s'affairaient à remplir des cartouches d'armes à feu, j'ai immédiatement remarqué ma future épouse. Une seule fois et pendant un court instant, nos regards se sont croisés. J'aurais tant voulu qu'elle lève à nouveau les yeux vers moi... Dans les jours qui ont suivi, je lui ai adressé la parole. Malheur ! Elle ne connaissait pas un mot d'anglais et moi, très peu le français. J'ai vite appris sa langue, car je voulais qu'elle comprenne ma demande en mariage et surtout qu'elle l'accepte. Jugez de ma réussite ! Nous nous sommes mariés, nous avons eu plusieurs enfants et nous avons vécu heureux. Je vais bientôt la rejoindre. Suivez l'inclination de votre cœur et revenez dans cette maison avec celui qui fait briller vos yeux.

Le retour est bien différent de l'aller. Bercée par le roulement des pneus, Mathilde respire aisément et a les yeux grands ouverts sur l'horizon nouveau qui se déploie devant elle. Persuadée d'avoir tout perdu dans la mort de Félix, voici qu'elle retrouve auprès d'un autre la confiance et le goût de vivre. Si son premier amour ne fut que platonique, elle vivra celui-ci dans son âme et son corps.

Aidée de Dieu, elle est prête à fonder avec Victor une famille qui saura accueillir la vie, prodiguer l'amour, susciter la joie, maintenir la paix et s'ouvrir aux parfums extérieurs ainsi qu'à la beauté de la nature, des êtres et de l'art. Tout comme le ciel, leur maison ne sera pas toujours ensoleillée. Ils ne la quitteront pas pour autant. Ils feront face aux intempéries avec courage et anticiperont le retour du soleil.

Mathilde vient de donner un sens à sa vie et n'a plus l'impression d'être seule au monde. Une grande sérénité l'habite et elle sent une force inconnue monter en elle. Dans le ciel rougeoyant, il lui semble voir l'aube naissante et non la tombée du jour.

Victor est en avance. Comment tromper l'attente et freiner l'inquiétude ? Demeurer dans l'auto ? Il manquerait vite d'air et d'espace. Entrer dans le restaurant ? Il ne tiendrait pas en place. Marcher ? Oui et calmer ainsi son impatience. Il descend de voiture et se met à arpenter la devanture du terminus. Jamais arrivée ne lui a causé autant d'appréhension. Le soir de sa rencontre avec Rachel, il savait déjà la jeune fille conquise. Cette fois, il n'est sûr de rien.

Levant les yeux, il se sent épié par ces gens qui pourtant attendent tout comme lui. Il s'éloigne alors et s'engage dans une rue déserte où il croit voir Mathilde jouer à cache-cache avec lui. Tantôt souriante, tantôt hostile, parfois masquée, elle disparaît aussitôt qu'il la découvre. Se moque-t-elle de lui ? Au bout de la rue, se retournant pour revenir sur ses pas, il est ramené à la réalité par le vent et la neige qui lui fouettent le visage. Il marche en scrutant à droite et à gauche.

Soudain, il aperçoit un journal retenu par les lattes d'une clôture et s'arrête. Le vent tourne les pages et tente de se l'approprier. Ce quotidien a-t-il été oublié, perdu, jeté ? Les feuilles finiront par être arrachées, dispersées, détrempées et piétinées. Une infinie tristesse s'abat sur Victor. Qu'advient-il de lui si la jeune fille repousse sa demande ? La vie ne peut pas se jouer ainsi de ses sentiments en lui faisant miroiter de faux espoirs ! Il ferme les yeux et implore le ciel de ne pas être replongé dans la noirceur. Une porte qui s'ouvre le pousse à continuer son chemin.

De loin, il distingue les phares de l'autobus et se hâte de venir prendre place au premier rang. Son cœur bat à toute vitesse. Le véhicule s'arrête lentement. La porte s'ouvre et le conducteur descend les marches le premier. L'un après l'autre, Victor regarde défiler les visages. Lui qui s'était imaginé que le premier qu'il verrait serait celui de Mathilde, se met à craindre. Si elle n'était pas à bord... Pourquoi les voyageurs ne se pressent-t-ils pas davantage ? Elle est là, enfin ! dans l'embrasure de la porte.

Les yeux de l'homme pénètrent dans ceux de celle qui représente désormais tout pour lui. La jeune fille soutient ce regard si plein de douceur et de promesse. Victor sait être gagnant. Mathilde s'approche de cet homme dont les sourcils épais et la moustache drue sont blanchis par la neige. Comme elle le trouve beau ! Elle arrive à la dernière marche et Victor l'enlève du bras du chauffeur. Il l'aide à mettre pied à terre et l'enlace.

— Mathilde, je vous aime. Voulez-vous m'épouser ?

— Oui, Victor. Je le veux.

Victor dépose un baiser sur les lèvres de la jeune fille et retrouve le goût du bonheur. Ils sont seuls au monde, ignorant les regards admiratifs ou désapprobateurs. Une voix le fait se retourner.

— Mademoiselle, votre valise !

Victor en prend possession et donne le bras à sa compagne qu'il dirige vers l'endroit où l'automobile est stationnée.

— Mathilde, toute la semaine, j'ai été partagé entre l'espoir le plus exaltant et les craintes les plus vives. Vous me voyez ce soir, un homme comblé. Je vais vous chérir et m'employer à vous rendre heureuse.

— J’ai de l’affection pour vous, Victor. Je serai une bonne épouse et une bonne mère. Nous formerons une famille unie où il fera bon vivre.

— De cela, je n’ai jamais douté. Le duel qui s’est joué en moi me laisse victorieux, mais sans force et je suis trop ému pour reprendre le volant tout de suite. Je dépose votre valise dans le coffre et si vous le voulez bien, allons au restaurant prendre un café.

Le temps s’est arrêté. Assis l’un en face de l’autre et sans cesser de se regarder, ils boivent le délicieux breuvage tout en élaborant leur vie à deux. Il n’y a plus de fossé entre eux et ils sont du même côté de la route. Bientôt, ils marcheront ensemble en accordant leurs pas. Sa tasse vide, Victor prend la main de Mathilde et y dépose un baiser.

— Samedi, nous irons au presbytère rencontrer le prêtre pour fixer la date de notre mariage et répondre aux formalités.

— Victor, nous nous marions pour nous, pour les enfants et pour être en règle avec Dieu et la société. Je désire que ce soit en toute intimité et que seuls quelques proches soient présents.

— Je suis d’accord avec toi, Mathilde. Tu suffis à mon bonheur. Oh ! pardonnez-moi de vous avoir tutoyée.

— Ce n’est rien. Après l’annonce de notre mariage, nous cesserons de nous vouvoyer.

— Je ne remercierai jamais assez le ciel d’avoir permis que nous nous rencontrions. Vous ensoleillez ma vie et me remettez le cœur à la confiance. J’aurai donc été plus heureux dans la maturité que pendant l’enfance...

— Vous m'idéalisez, Victor. Et si j'allais vous décevoir !

— Je vous aime, Mathilde.

— J'ai une demande à vous faire, celle de garder notre projet secret jusqu'à ce qu'il soit officiel.

— Il me sera difficile de dissimuler ma joie.

Quelques instants après leur départ du restaurant, Mathilde s'étonne de voir Victor tourner dans une rue secondaire, garer l'auto un peu plus loin devant une maison, descendre et revenir en tenant fièrement dans la main un journal gondolé. Il le montre à la jeune fille, puis le pose sur son cœur.

— Ce journal a été le témoin caché de l'attente douloureuse d'un homme. Il le sera également de son sauvetage par une fée ravissante. Je veux le conserver pour qu'il me rappelle au fil des ans ce soir de novembre qui a changé ma vie et où l'impossible est devenu réalité.

— Je ne vous savais pas aussi sentimental, Victor.

CHAPITRE 18

La maison est pleine de lumière. En ouvrant la porte, Mathilde s'écrie : « Je n'entrerai pas au couvent. Victor et moi, nous allons nous marier. » A ces mots, sa tante laisse tomber le tricot de ses mains et ferme les yeux. Son oncle replie soigneusement le journal qu'il lisait, puis s'avance vers sa nièce.

— Ma pauvre enfant, il va falloir que tu apprennes à contrôler ton impulsivité. Il y a deux mois, tu nous apprenais de but en blanc que tu allais te faire religieuse et ce soir, que tu te maries. As-tu bien réfléchi à tout ce que cela implique ? Dans la vie religieuse, il y a plusieurs étapes avant d'en arriver à la prononciation des vœux perpétuels, mais non dans le mariage. Le jour même, tu te retrouverais unie à cet homme pour la vie, et ce, pour le meilleur et pour le pire. Est-ce un nouveau coup de tête de ta part ?

— Mon oncle, rassurez-vous bien vite. Si je voulais entrer au couvent, c'est que la vie m'apparaissait hostile, cruelle et que je n'avais ni la force ni le courage pour l'affronter. Avec Victor à mes côtés, c'est différent. Lui et moi, nous allons fonder une famille, notre famille.

— Avec deux enfants au départ...

— Nous nous sommes attachés les uns aux autres.

— Et un homme plus âgé que toi, expérimenté...

— Je crois avoir la maturité nécessaire pour devenir épouse et mère.

— L'aimes-tu au moins ?

— Victor est bon, juste et tendre. Je me sens bien avec lui.

— Ça ne répond pas à ma question.

— J'ai de l'affection pour lui sans l'aimer passionnément. Je ne pourrai jamais oublier Félix.

— Celui-là, laisse-le dormir en paix. Et le couvent ?

— Il appartient au passé. Je ne veux plus y penser.

— Es-tu bien certaine de ne pas te jeter à l'eau tête baissée ?

— Je veux que Victor soit mon mari et le père de mes enfants.

— Tu es majeure et libre de tes actes, mais je me devais de vérifier ta décision. J'accepte ton choix. Voilà !

Mathilde se jette dans les bras de son parrain en le remerciant, puis vient s'agenouiller devant sa tante et lui baise la main.

— Ne pleurez pas, ma tante. Je sais que ma décision vous surprend et vous bouleverse, mais à présent que j'ai trouvé la voie à suivre, je ne vous chagrinerai plus.

— Je m'y attendais. J'ai su qu'il en serait ainsi la première fois où j'ai vu le regard de cet homme se poser sur toi. Je me refusais à le croire. Ce soir, je dois bien me rendre à l'évidence. Je ne lutterai plus contre ton destin et je vais t'aider à le réaliser.

— N'en parlez à personne avant que notre mariage ne soit

officiel.

Pourquoi Mathilde n'a-t-elle pas tu leur projet tel que convenu entre elle et Victor ? Pourquoi est-ce la première chose qu'elle a dite à son retour ?

Ce fut spontané. Le trop-plein de son âme a débordé devant ceux qui étaient en mesure de l'éponger. Inconsciemment, peut-être a-t-elle voulu enlever la pression en dedans de la maison et y ramener la chaleur et la joie.

En disant oui à Victor, Mathilde passe du statut de gardienne à celui de mère. Elle qui croyait n'être que de passage dans la vie des enfants le sera à long terme. Elle verra les bambins grandir et s'épanouir. Quittant sa réserve, elle donne libre cours à ses sentiments de tendresse et à ceux des petits. Elle n'a plus à craindre qu'ils ne se lient trop les uns aux autres puisqu'il n'y aura pas de séparation. Les gestes posés et les progrès réalisés auront une continuité et Daniel aura le temps voulu pour se guérir de ses traumatismes. Sa tâche ne lui paraît que plus légère et plus valorisante.

De son côté, Evangéline s'interroge sur le comportement de ses proches : Mathilde devenue sereine alors qu'elle était si anxieuse la semaine dernière, Victor qu'elle a vu passer à plusieurs reprises de l'euphorie à l'abattement pendant les deux jours de congé, la réponse laconique de celui-ci lorsqu'elle lui a demandé pourquoi il partait au travail plus tôt que d'habitude : « Je dois auparavant me rendre à Trois-Rivières. » Le manque d'enthousiasme des voisins quand elle les a rejoints pour fuir la morosité de son gendre et surtout, leur gêne au moment où elle leur a demandé si Mathilde était là.

Quelque chose lui échappe. A elle de le découvrir ! Avec discrétion, elle observe la jeune fille et remarque que celle-ci démontre plus facilement son amour aux enfants même en demeurant ferme et que tout se fait dans la joie.

Peu à peu, elle se met à associer Victor et Mathilde et à penser qu'une relation puisse s'être établie entre eux. Est-ce possible ? Les deux n'ont été que rarement seuls. A moins que... A moins que ce soit elle qu'il soit allé chercher à Trois-Rivières et qu'il ait rencontrée le dimanche après-midi où elle est demeurée seule avec les enfants. Elle a besoin de savoir si elle se fait des idées, et si ce n'est pas le cas, ce qu'on lui cache, avant que Victor ne revienne.

Evangéline se tient près de la porte. Ses yeux, son sourire, ses bras sont si invitants que Mathilde lui saute au cou.

— Mathilde, ma chère Mathilde, ne t'en va pas sans que je sache. Dieu m'a enlevé ma fille. Se peut-il qu'il s'apprête à m'en donner une autre ? Suis-je dans l'erreur ? Tous, vous n'êtes plus les mêmes. Je ne veux pourtant pas être indiscrete...

— Evangéline, Victor m'a demandée en mariage et j'ai accepté ! Je vais devenir une mère pour vos petits-enfants.

— Tu l'es déjà ! Je suis tellement heureuse pour eux, pour leur père et pour toi aussi, car Victor te sera un bon mari. L'avenir s'ensolleille : celui de mes petits-enfants et le mien. Je vais cesser de m'inquiéter pour eux. Depuis la mort de Rachel, je vivais avec un glaive planté dans le cœur. Tu viens de l'en retirer. Ma plaie va pouvoir enfin guérir.

Le parrain et la marraine sont sur le qui-vive ne sachant trop à quoi s'attendre avec leur filleule. Avant qu'ils ne sortent de table, la nouvelle tombera comme un couperet.

— Cet avant-midi, Victor et moi nous nous sommes rendus au presbytère. Nous allons nous marier le 29 décembre.

La tante se lève et se met à débarrasser la table. L'oncle enlève ses lunettes comme pour mieux voir sa nièce.

— Je trouve que vous allez trop vite et que mieux aurait valu que vous attendiez au printemps. Je te laisse avec ta tante. Vous avez bien des choses à régler et je ne veux pas m'interposer entre vous deux. Je vais aller fendre du bois.

Mathilde rejoint sa tante et commence à l'aider. Celle-ci l'arrête.

— Nous ferons la vaisselle plus tard. Viens t'asseoir au salon. Ma fille, tu nous mets au pied du mur. Nous avons si peu de temps devant nous et il y a tant à faire : les faire-part, ta robe de mariée, la réception, le gâteau, la décoration, les fleurs et tout le reste. Comment vais-je y parvenir. Nous sommes déjà le 24 novembre. L'aurais-tu oublié ?

— Ma tante, ne vous agitez pas ainsi. Il n'y aura pas de noce. Ce sera un mariage très simple. Vous serez là tous les deux ainsi qu'Évangéline, madame Salambier, Fanny et les enfants. Je porterai un tailleur et un chapeau.

— A la dérobée... Comme si vous y étiez obligés. Un mariage, ça se fête ! Que vont dire les familles, les gens ?

— Victor et moi, nous nous marions pour nous et pour les enfants : ceux qui sont déjà là et ceux à naître.

— Et pourquoi vouloir briser la tradition ! Une jeune fille se marie en blanc.

— Pour mon mariage avec Félix, j'aurais été vêtue d'une somptueuse robe blanche avec une longue traîne, d'un voile long rehaussé d'un diadème, d'escarpins légers et d'un bouquet de roses. Ce mariage, je l'ai imaginé d'innombrables fois, avant et après la mort de Félix, et c'est comme s'il avait été célébré. Victor et moi en sommes donc chacun à notre deuxième mariage.

— Mathilde, je regrette que mes paroles aient fait ressurgir de douloureux souvenirs, pourtant je vais encore te faire mal et volontairement cette fois. Un mariage est un événement tellement important dans une famille qu'il faudrait en avertir tes parents. Ce serait sans doute l'occasion d'un rapprochement, d'une réconciliation même.

— Ma tante, je ne me fais plus d'illusions. Ils ne sont jamais venus me voir ni à l'hôpital ni à l'institution et mes lettres sont toujours restées sans réponse. Longtemps, j'ai attendu en vain. Et vous, après ces journées invivables, avez-vous revu mes parents ?

— Non, malheureusement, malgré que nous ayons fait quelques tentatives en ce sens. Ton mariage serait peut-être la bonne... Me permets-tu d'essayer ?

Mathilde pose les yeux sur le visage de sa tante qui la supplie en silence comme si la réunification de la famille Imbeault ne dépendait que de sa réponse. Sa première réaction est d'avouer que ses parents ont été rayés de sa vie, puis elle hésite et s'attendrit.

Par amour, par reconnaissance, elle n'éteindra pas dans le cœur de sa tante cette petite lueur d'espoir et n'avivera pas le chagrin de sa marraine.

— Oui, vous pouvez le faire. C'est parce que vous avez pris ma défense que vous et mon oncle êtes tenus à l'écart.

— Nous avons agi comme nous le dictait notre conscience. Tes parents ont été injustes envers toi et t'ont causé bien des torts en se laissant aveugler par l'orgueil et l'égoïsme.

— Le plus grand est de m'avoir ravi Félix.

— Ils ne sont pas directement responsable de sa mort.

— Pas plus que je ne le suis de l'incendie de leur maison. Ils en ont une autre sans doute plus belle encore que celle où j'ai grandi, mais moi, Félix ne m'a pas été rendu.

— Ils ont quitté Montréal pour Toronto depuis.

— Ils nourrissaient de trop grandes ambitions à l'endroit de leur fille. Ils la croyaient géniale et la voyaient déjà célèbre. Ce que je n'étais pas et ne serais jamais. Aussi loin que je me souviens, même si je réussissais bien, ils exigeaient plus, toujours plus et moi, je mettais toutes mes énergies à tenter de les satisfaire. Ils ont été déçus, humiliés de devoir reconnaître leur méprise.

— Tu es talentueuse !

— Pas suffisamment pour être la meilleure. Dans leur vie, je n'aurai été qu'un accident de parcours.

— Ne dis pas cela. Tu leur as apporté tellement de joie !

— J’ai souvent pensé qu’ils auraient préféré que ce soit moi qui meure au lieu de Félix.

— Ne prête pas d’aussi cruelles intentions à tes parents. Je vois bien que tu ne leur as pas pardonné.

— Je ne leur veux aucun mal, mais je ne peux pas oublier celui qu’ils m’ont fait. Mon pardon ne sera total que le jour où ils viendront vers moi. De véritables parents ne se seraient pas conduits de la sorte. Leurs rêves démesurés, je puis les excuser, mais non leur intrusion dans ma vie sentimentale. Ils n’en avaient pas le droit. Félix et moi, nous nous aimions.

— Vous étiez si jeunes...

— J’avais presque dix-sept ans et Félix dix-huit.

— Victor connaît-il ces faits ?

— Oui. Il sait tout de mon passé.

— Toi, à propos du sien ?

— Nous n’avons pas de secret l’un pour l’autre. Tous les deux, nous sommes conscients de ne pouvoir refaire le passé, par contre le présent et l’avenir, c’est à nous de les bâtir. Ils seront solides, car Victor m’apporte la sécurité.

— Ne te leurre pas. Victor n’a devant lui que son salaire et l’auberge qu’il n’a pas fini de rembourser.

— Je ne faisais pas allusion à l’argent, mais à la sécurité

affective, à la confiance qu'il m'apporte.

— Tandis que toi, tu lui offres ta jeunesse et ton innocence... J'aurais tellement voulu que tu aies un beau mariage, tout comme tes cousines.

— Il le sera, différemment.

— Ton trousseau ne pourra pas être réuni pour cette date.

— Ma tante, je n'en ai pas besoin. Je vais utiliser ce qui se trouve dans l'auberge et compléter s'il y a lieu.

— Tu n'es pas mal à l'aise à l'idée de reprendre les choses d'une autre, celles de la première épouse.

— Pourquoi le serais-je si elles sont en bon état ? Je ne serai jamais jalouse de Rachel et je ne jouerai pas à la remplacer.

— Je reviens à ton mariage. Je tiens absolument à ce qu'il y ait de la musique et du chant. Tu ne peux me refuser cela.

— Oui, mais seulement l'organiste accompagnant deux voix : l'une masculine et l'autre féminine.

— Un portrait de mariage, c'est incontournable. Les enfants le demanderont.

— Oui, oui. Victor trouvera un photographe.

— Après la cérémonie, il faut servir un vin. Tout ne peut se terminer dans le portique de l'église !

— Pourquoi pas à la maison ?

— Tu as raison. Nous nous rassemblerons ici. Je voudrais en faire davantage...

— Non, ma tante. Ce sont les seules concessions que je vous accorde.

— Tu as l'air de savoir enfin ce que tu veux. Je te retrouve telle que tu étais au dernier été, assoiffée de vivre.

— Victor sera avec nous ce soir ; il vient demander ma main.

— Il n'a pas à le faire puisque les procédures sont déjà entamées.

— Nous tenons à ce côté romantique.

— Tu devrais rassurer Edouard comme tu le fais pour nous. Il est malheureux et se fait du souci pour toi.

— Je vais l'appeler cet après-midi.

CHAPITRE 19

Sous une avalanche de flocons blancs et dans le plus grand calme, Mathilde regarde novembre se mourir lentement. Novembre où la vie en elle a triomphé de la peur. Novembre qui lui a ouvert un chemin inédit où elle s'engagera bientôt avec Victor et les enfants. Novembre métamorphosant sa vie. Elle tarde à se mettre au lit attendant que la lumière s'allume à la fenêtre du haut de la maison voisine, signal du retour de Victor.

Elle songe à la demeure qui sera sienne et tente de l'imaginer d'après la description que Victor lui en a faite et les précisions apportées par Evangéline. Elle a demandé à s'y rendre, mais Victor a refusé prétextant qu'en plus de l'achat des meubles manquants, un grand ménage s'imposait. Mathilde insistant, il s'est vu forcé de lui dire qu'il désirait la prendre dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de leur résidence, une fois mariés. Elle se devait d'attendre patiemment afin de conjurer le sort.

A défaut de pouvoir travailler mentalement à l'organisation matérielle de l'auberge, Mathilde anticipe sur le déroulement de la vie familiale. Le quotidien de Daniel et Yolaine restera sensiblement le même hormis l'absence de leur grand-mère, sa présence continuelle auprès d'eux et leur retour au nid. Les plus grands changements la concerneront. Elle devra apprendre comment vivre à deux sous le même toit et s'initier à son rôle d'épouse. La semaine, elle aura à assumer l'entière responsabilité des enfants et des lieux. Il lui faudra surmonter la crainte de dormir sans la présence d'un adulte à proximité. Trois mois, ce peut-être court, mais soixante nuits, c'est interminable ! C'est pourtant le temps à passer avant que les quatre puissent être ensemble tous les jours. Quant à Victor, il retrouvera la chaleur d'un foyer aimant, une femme à chérir dans son lit et veillera sur sa nouvelle famille.

Décembre se présente somptueusement revêtu de blanc par son prédécesseur. Mathilde l'accueille avec joie et ne cesse de s'émerveiller devant la féerie de l'habillement du nouveau venu. Elle va d'une fenêtre à l'autre pour mieux voir l'ensemble de ses parures de neige.

Elle ne pouvait espérer nature plus belle ! Aujourd'hui, pour la première fois depuis plus de cinq longues années, elle va enfin être seule avec Edouard. Cette rencontre est décisive pour la suite de leur relation. Ou ils se rapprocheront, ou ils s'éloigneront l'un de l'autre. Elle sait que, même leur amitié ravivée, ils ne pourront retrouver la complicité d'antan, celle de l'enfance.

Pure, douce et bienfaisante neige qui accompagnera les cousins tout au long de leur excursion ! En présence de Mathilde, les enfants passent des heures à la fouler de leurs pas, à la prendre dans leurs mains, à la déplacer, à l'amonceler, à s'y rouler et à se faire promener en traîneau, Yolaine surtout. Victor en profitera certainement pour sortir et s'amuser avec eux. Ils inventeront de nouveaux jeux sur le sol redevenu lisse, propre et moelleux.

Mathilde achève de déjeuner. Elle est quelque peu nerveuse, mais confiante de renouer avec Edouard. Une amitié comme la leur ne peut que refleurir. Son oncle et sa tante, avec qui elle converse, sont sereins et la rassurent sur l'issue de son entretien avec leur fils. Lorsque le bruit d'une auto tournant dans la cour leur parvient, les trois se lèvent pour aller accueillir le visiteur qui voit la porte s'ouvrir toute grande devant lui. Edouard salue et embrasse ses parents, puis c'est au tour de Mathilde.

— Mademoiselle n'est pas prête. Elle est encore en chemise de nuit.

— C'est que tu es en avance de presque une heure.

— Je te taquinais. Finalement, le commis voyageur a décidé de partir plus tôt. Nous aurons donc davantage de temps pour nous. Que dirais-tu de partir dès que tu seras prête ?

Les jeunes gens marchent d'un pas rapide sans vraiment porter attention à la beauté environnante. Chacun est trop impatient de compléter à même les confidences de l'autre les phrases et les mots manquants au précédent chapitre de sa vie, puis de relire certains passages. En apercevant l'endroit où son père abat des arbres, Edouard touche l'épaule de Mathilde et des yeux lui montre la cabane. La jeune fille a compris.

— Allons-y. Après nous être parlé, nous pourrions sans doute goûter le plaisir de nous ébattre dans cette merveilleuse neige.

L'abri de dix pieds carrés possède sur chaque côté une petite fenêtre avec rideau, une table fixée au mur avec une armoire au-dessus, une chaise au siège en babiche, un petit poêle à bois et sur le pan opposé, un lit étroit surmonté d'une tablette. Monsieur Langevin y mange et s'y repose lorsqu'il travaille l'hiver en forêt et pendant la chasse ou le piégeage. Il possède deux autres refuges semblables à celui-ci. Autrefois, l'oncle de Mathilde ne chassait ni ne piégeait et lorsqu'il coupait le bois de poêle, il se reposait et mangeait sous les branches des arbres.

Tandis qu'Edouard s'affaire à allumer le feu, Mathilde fait l'inventaire de l'armoire. Elle y trouve des raisins secs, du chocolat, des allumettes et des biscuits dans des récipients de métal à l'épreuve des souris et des écureuils. Elle comprend que son oncle

puisse s'attarder en ce lieu rempli de tellement de paix. Les flammes à présent rougeoient à travers les fentes de la porte du poêle qui s'avère être un baril transformé en appareil de chauffage. La chaleur commence à se répandre dans l'espace. Edouard s'assoit sur le lit en face de Mathilde qui a pris place sur l'unique chaise et prend la parole.

— Mathilde, le jour de ton arrivée à la maison, j'avais le cœur en fête. Je m'imaginais que nous reprendrions notre relation là où nous l'avions laissée au dernier été. Les choses ne se sont pas passées ainsi. Le temps a fait de nous des adultes. Lors de la rencontre de famille célébrant ton retour parmi nous, sans le laisser voir, je me sentais mal à l'aise. Je me retrouvais devant une femme, belle, réservée, triste. C'était toi avec l'espièglerie en moins et la gravité en plus. Je ne savais quelle attitude prendre avec toi.

Un tête-à-tête s'imposait entre nous. D'une rencontre à l'autre, je le repoussais. Ma mère ne m'a pas facilité les choses en insistant pour que Robert m'accompagne auprès de toi dans le but de te détourner du couvent. Lorsqu'elle a voulu que je te propose de venir me rejoindre à Trois-Rivières, j'ignorais les motifs réels de sa demande. Elle disait que tu te languissais ici et moi, j'ai voulu t'offrir une solution de rechange. Ta marraine s'est donné du mal pour toi, mais bien inutilement. Le destin s'est chargé d'exaucer son premier souhait sans le deuxième toutefois.

— Je t'ai déjà dit ce que je pensais de ton intervention et je me suis expliquée avec tes parents. Je ne veux pas revenir là-dessus.

— Le présent étant clarifié, il reste à me tourner vers le passé, au moment où la vie s'est arrêtée pour toi. L'année scolaire venait de prendre fin et bientôt, tu viendrais me rejoindre. Je faisais plein de projets pour nous deux. Soudainement, il y eut ce voyage de mes parents à Montréal d'où ils sont revenus la mort dans l'âme... et

sans toi. Je les dévisageais l'un après l'autre. Plus leur silence se prolongeait, plus j'angoissais et plus j'imaginai le pire. Je vois ma mère mettre la main sur le genou de mon père et dire d'une voix éteinte trois mots.

— Fais-le, toi.

— Edouard, Mathilde ne viendra pas chez nous cet été. De grands malheurs se sont abattus sur elle. Sa maison a été incendiée et Félix est mort.

— Mathilde, où est-elle ?

— Elle est à l'hôpital.

— Elle est gravement brûlée ?

— Non. Elle n'est pas brûlée. Elle est souffrante.

— Si elle n'est pas brûlée, de quoi souffre-t-elle ?

— Elle a du chagrin, beaucoup de chagrin.

— C'est ici le meilleur endroit pour s'en remettre et je suis le mieux placé pour la consoler. Pourquoi ne l'avez-vous pas ramenée avec vous ?

— Nous ne le pouvions pas. Elle doit demeurer à l'hôpital.

— Combien de temps ?

— Nous ne le savons pas.

— Je ne comprends pas. Vous me cachez quelque chose...

— Nous ne pouvons t'en dire davantage. Je te demande de ne plus poser de questions ni à moi ni à ta mère. Si un changement survient pour Mathilde, nous t'en ferons part.

La tristesse s'est installée dans la maison. Personne n'osait parler de toi. Mes parents s'absentaient sans raison et moi, je travaillais comme un forcené sur la ferme pour oublier ton chagrin et le mien. Septembre est arrivé et je suis retourné aux études. Je n'avais rien appris d'autre à ton sujet sinon que tu te trouvais toujours à l'hôpital. Une fin de semaine où j'avais pu quitter le collège et alors que mes parents me croyaient dehors, j'ai surpris une conversation entre eux. J'entendis d'abord mon père, emporté par la colère.

— Quand bien même nous devrions nous ruiner, Mathilde va sortir de là. Elle n'a pas à être enfermée dans un hôpital psychiatrique. Nous allons trouver les meilleurs médecins et prouver qu'elle n'est pas malade.

— Nous allons amener les parents en cour et ils vont perdre la garde de leur fille. Les adultes n'ont pas tous les droits ; les enfants en ont aussi. Comme Mathilde ne peut faire valoir elle-même les siens, nous allons nous en charger et elle nous sera confiée.

Je comprenais enfin le mystère t'entourant. Tu étais maintenue à l'hôpital parce que tes parents en avaient décidé ainsi. Et quel hôpital ! Je t'entendais crier et pleurer. Chaque fois que je voyais mes parents, j'essayais de lire dans leurs pensées. Je savais qu'ils se rendaient te voir. A l'approche de Noël, ils semblaient moins malheureux, mais ne se souciaient pas encore de la baisse de mes notes scolaires. Je pensais trop à toi et aux murs qui te retenaient loin de moi. Mes parents voulaient m'épargner ; or, la

vérité toute crue m'aurait fait moins mal.

Le dimanche midi, 5 janvier, alors que toute la famille était attablée pour fêter le jour des Rois, papa s'est adressé à nous d'un ton affecté.

— Mathilde a quitté l'hôpital. Demain, nous pourrons tous aller la voir...

— Et la ramener avec nous !

— Non, Edouard. Nous ne pouvons pas.

— Parce qu'elle est retournée avec ses parents ?

Mon père a penché la tête et je l'ai vu essuyer des larmes. Je me suis tourné vers ma mère qui a poursuivi d'une voix monocorde.

— Jusqu'à sa majorité, Mathilde va vivre avec d'autres jeunes filles dans une maison où les religieuses vont prendre bien soin d'elle.

— Pourquoi pas nous ?

— A la demande de ses parents, la justice en a décidé ainsi.

— Mathilde va s'y ennuyer à mourir !

— Pas si nous continuons à l'aimer, à la visiter, à lui écrire et à penser à elle.

Mathilde rejoint son cousin et lui serre le bras.

— Toi aussi, tu as souffert.

— Infiniment moins que toi.

— Et tes parents... Me faire quitter l'hôpital fut long, car les miens ne cessaient de brandir mon journal intime où était spontanément noté au fil des jours ce que je ressentais ou pensais. Celle que je ne pouvais être dans la réalité se manifestait à travers les mots. Mes parents ont dû se plier au diagnostic des médecins et remplacer le mot « folie » par celui de « dépression nerveuse », toutefois ils ont eu gain de cause devant le juge. J'étais une fille insoumise, ingrate, méchante et une délinquante en devenir. Ne l'étais-je pas déjà en ayant délibérément mis le feu à la maison familiale ? J'avais besoin de réhabilitation ; mes écrits et mon geste criminel en étaient la preuve. Mon monde intérieur était violé, et ce, à distance.

— Ouvrir ton journal intime fut un sacrilège et ne pas avoir cru ta version des faits, une injustice. Nous savons, nous, que l'incendie a été accidentel.

— Si tes parents n'avaient pas été là, je ne sais ce que je serais devenue.

— Mathilde, lorsque mon père a annoncé que nous te verrions le lendemain, une étoile a surgi dans la maison. Les dires de ma mère l'ont fait pâlir, mais elle n'a jamais disparu depuis. J'étais tellement heureux de te voir, t'entendre, te toucher et respirer ton parfum. Pardonne-moi d'avoir espacé les visites. La proximité, la tension et l'indiscrétion qui régnaient dans le parloir me paralysaient et la surveillante qui ne cessait de lever les yeux de son livre, décidément ennuyeux, m'exaspérait. Si seulement j'avais pu, quelques instants, sortir avec toi dans la cour...

— Toujours, jusqu'à mes vingt ans, tu es venu dans le temps de Noël, à Pâques et pour mon anniversaire. Tu m'écrivais aussi des lettres amusantes que je conserve précieusement. Tu n'as pas à te sentir coupable. J'ai vécu de bons moments là-bas et je me suis fait des amies à vie.

— J'ai à te demander pardon d'avoir jaloué Félix sans même le connaître. Devoir te partager avec lui m'était douloureux. Dans ta correspondance des cinq derniers mois, j'ai assisté, pour ainsi dire, à la naissance et à l'essor de votre amour avec appréhension. Sache que je l'avais accepté au début de juin.

— J'aurais sans doute éprouvé les mêmes sentiments si l'inverse s'était produit.

— Notre amitié va prendre un nouveau départ avec Victor et ma future épouse, car moi aussi, je veux fonder une famille. Souhaitons que ce soit bientôt afin que nos enfants puissent grandir et s'amuser ensemble.

— J'en veux plusieurs. J'ai tellement souffert d'être élevée seule parmi des adultes. Rien ne peut remplacer un frère ou une sœur.

— Pas même un cousin ?

— Nous n'étions pas toujours ensemble...

— Je fais le vœu que tout aille bien dans votre ménage et que vous soyez heureux.

— Je te remercie. Tu viendras nous voir à Nicolet ?

— Certainement, d'autant plus que je songe à acheter une auto le printemps prochain. Que feras-tu dans cette ville à part t'occuper des enfants et de la maison ?

— Donner des leçons de piano et faire partie d'une chorale.

— Mathilde, quoi que l'avenir te réserve, souviens-toi que je suis ton meilleur ami et que je serai toujours là pour toi.

— Je ne l'oublierai pas. De ton côté, tu peux compter sur moi.

— Puisque nous nous sommes tout dit ou presque, pourquoi ne pas manger ici et maintenant ! Ma mère telle que je la connais a certainement rempli le sac de mets délicieux et tu dois savoir lesquels.

— Non. C'est elle qui a tout préparé. Ouvrons-le. J'ai aussi hâte que toi de découvrir ce qu'il contient. Lorsque nous serons rassasiés, nous pourrons poursuivre notre marche jusqu'à la cabane à sucre...

— Et faire un détour pour revenir par les rochers. C'est le plus bel endroit pour rêver et se pâmer. Nous devons surveiller l'heure afin que tu aies le temps de te faire belle pour le souper. Nous attendons des invités, paraît-il.

La table réunit les parents, Evangéline, Victor et les deux cousins. Le plat principal est succulent et les convives sont d'excellente humeur. Le thé est servi, mais Thérèse tarde à apporter le dessert. Le silence se fait.

Le moment d'agir est venu pour Victor. Il sort de sa poche un écrin rouge, l'ouvre, prend la bague sertie d'une pierre et la présente à Mathilde qui s'exclame.

— Victor, c'est trop beau ! Tu n'aurais pas dû...

— Rien n'est trop beau pour celle qui ensoleille ma vie et accepte de la partager.

Victor prend délicatement la main de la jeune fille.

— Mathilde, veux tu accepter cette bague, gage de notre amour et de notre projet de mariage ?

— Oui, Victor.

L'homme s'empresse de passer la bague au doigt de sa promise.

Paul prend alors une voix solennelle.

— Les fiancés peuvent s'embrasser.

Ceux-ci échangent leur premier vrai baiser. En riant, Edouard les écarte l'un de l'autre.

— Maintenant, c'est à notre tour d'embrasser la fiancée et de féliciter l'homme qui a su conquérir son cœur.

Les futurs époux sont émus et les mères retiennent leurs larmes. Edouard et son père se sentent le cœur à la fête. Ce dernier descend au sous-sol et revient avec une cruche brune qu'il exhibe aux yeux de tous.

— Mes enfants, il faut fêter vos fiançailles. J'ai entre les mains un bon petit vin de pissenlit qui va vous émoustiller. Edouard, apporte les verres.

Lorsque chacun a son verre en main, Paul lève le sien.

— Buvons le premier à la santé de Mathilde et Victor.

Le père et le fils deviennent les boute-en-train de la soirée. A un certain moment, Edouard n'a plus assez d'imagination pour relancer son père. Il se fait malicieux.

— Nous connaissons l'histoire d'amour de Victor et de Mathilde, mais non celle d'Evangéline et de son défunt mari et pas suffisamment celle de mes parents. Nous, les jeunes, voulons savoir. Racontez-nous.

Le récit de quatre vies ne laissa place aux cartes.

CHAPITRE 20

Même s'il a le cœur en joie, Victor trouve la route longue et a hâte d'arriver. Depuis son départ avec les enfants, il n'était pas retourné chez lui. S'il s'y rend ce soir, après sa semaine de travail, c'est pour préparer l'auberge à les recevoir tous les quatre.

En entrant, son enthousiasme tombe sur le coup tant il a l'impression de se trouver dans un lieu abandonné, froid et lugubre. Il branle la tête à l'idée de devoir réapprivoiser sa propre maison. Si Mathilde allait ne pas aimer le logement ? Si elle lui demandait d'aller vivre ailleurs ? Il acquiescerait. Le bien-être de sa femme dont découle celui de la maisonnée passe avant tout. Il faut avoir perdu sa famille pour apprécier pleinement la suivante et être prêt à faire des sacrifices pour la garder. L'auberge ne serait alors que son lieu de travail et la vie qu'il percevrait derrière les murs ne serait pas celle des siens.

Il pose les yeux sur la grande photo encadrée les représentant, Rachel et lui, le jour de leur mariage, puis vers l'autre, plus petite. Leur première photo de famille alors que Daniel n'avait que quelques mois. Elles seront enlevées si Mathilde le désire, ou mises sur un autre mur. Une nouvelle suite débutera avec son remariage et la présente famille. Au fil des ans, d'autres s'y ajouteront.

Accablé, mais ressentant le besoin de revisiter l'endroit, il va d'une pièce à l'autre sans vraiment reconnaître la maison. Celle-ci n'a plus le visage de Rachel et n'a pas encore celui de Mathilde.

Victor est transi dans ce lit trop grand même si la chaleur du radiateur fait bouger les rideaux. Les mains sous la tête, il repasse

son histoire personnelle et ne retient que les moments malheureux. Finalement, il parvient à s'endormir et le rêve ramène Rachel à la vie, une vie sur le point de s'éteindre. Il est à ses côtés, lui tient la main et recueille ses dernières paroles.

« Tu m'as aimée tendrement et offert le bonheur. Sois heureux et garde les enfants avec toi. Je pars en paix. De là-haut, je veillerai sur vous. »

Il entend les mots du désespoir montés en lui, mais étouffés avant de parvenir à ses lèvres.

« Rachel, pourquoi me trahir ainsi ? Pourquoi nous abandonnes-tu maintenant ? Tu t'en vas pour le meilleur tandis que moi, je reste pour le pire. Tu m'avais pourtant juré... »

Il se réveille en sursaut, tout en sueur et s'adresse à Rachel comme si elle était devant lui.

— Etre heureux... Voulais-tu dire avec une autre que toi, Rachel ? Avec celle que le destin a mise sur ma route ? Te réjouis-tu de ce qui nous arrive, aux enfants et à moi ?

Il est encore tôt ; Victor pourrait tenter de se rendormir. Il se lève ne voulant pas s'exposer à rêver de nouveau. Il est déjà suffisamment bouleversé ; inutile d'en rajouter. Il allume le foyer, se prépare un café et mange devant les flammes ce qu'il a rapporté du restaurant. Dans une heure, le concierge et sa femme le rejoindront.

Peu à peu, Victor se détend, le doute s'efface en lui, la confiance le regagne et Mathilde envahit ses pensées. Il la voit évoluer dans l'auberge inondée de soleil et de joie. Les beaux jours sont revenus. Ce n'est pas un songe : une jeune fille l'attend réellement, et ce soir, il la tiendra dans ses bras et l'embrassera.

En compagnie de Jamal et de Rose, Victor visite à nouveau chacune des pièces du logement, sauf sa chambre, en donnant des directives au couple quant au ménage et au réaménagement des lieux. Cette fois, il voit les choses d'un bon œil et pense que Mathilde sera heureuse d'y vivre. A la fin, il entraîne Rose là où ils ne sont pas encore entrés et ému, formule sa demande.

— J'aimerais que la chambre soit tout à fait différente sans n'avoir rien à déboursier pour le moment. Plus tard, Mathilde la mettra à son goût. Il faudrait changer les rideaux, le couvre-lit, les draps, le tapis et même la décoration. Vous pouvez utiliser ce qui se trouve dans les chambres voisines et même du côté des clients.

— Comptez sur moi, monsieur. Je vous réserve une agréable surprise. Je suis touchée par cette marque de délicatesse à l'égard de votre future épouse.

— Je savais que vous comprendriez... De ce pas, je vais aller commander les meubles et me rendre ensuite à Fortierville.

— Présentez mes salutations à votre fiancée et dites-lui que j'ai hâte de faire sa connaissance.

— Je n'y manquerai pas. Merci pour tout, Rose, et portez-vous bien. Je reviens dans deux semaines pour mettre la dernière main aux préparatifs du retour.

Victor s'apprête à sortir, mais revient sur ses pas. Il ouvre une porte donnant sur le passage, y prend sa guitare ainsi qu'un album de photos.

Victor a traversé chez les Langevin. Assis les quatre du même côté de la table, le fiancé présente sa famille. L'album s'ouvre sur les grands-parents Salambier, Hunaut, Laperrière et Grondin suivis de leurs nombreux enfants. Le milieu fait place aux parents de Victor, à leurs enfants et petits-enfants. Mathilde s'attarde sur les dernières pages. Elle voudrait retenir le nom des frères et sœurs de Victor et si possible, celui des conjoints et des enfants.

Il y a Eugène, son épouse Lucie et leurs cinq enfants ; Régis, son épouse Hannah et leurs trois enfants ; Dolorès, son époux Simon Viel et leurs sept enfants ; Huguette et son époux Gilles Gaulin ainsi que Georges, son épouse Régine et leurs quatre enfants.

Mathilde les rencontrera lorsque la famille sera installée à Nicolet. Victor mentionne l'existence de deux albums supplémentaires : celui des Mendor et l'autre commencé peu après sa rencontre avec Rachel. Il s'empresse de rassurer sa fiancée qu'il voit devenir songeuse.

— Nous aurons le nôtre. Plusieurs même.

Thérèse hésite, puis se décide à profiter de l'occasion pour présenter à sa nièce ce à quoi elle a travaillé l'hiver dernier et qui lui tient tant à cœur.

— Mathilde, maintenant que tu as fait connaissance avec la famille de Victor, peut-être voudras-tu lui présenter la tienne... Etant tes parrain et marraine, nous avons la plupart des photos qui ont été prises de toi. Nous en avons fait imprimer un double et je les ai réunies dans un album. J'y ai ajouté quelques photos de nous, de tes cousins, de tes parents et de tes grands-parents.

La jeune fille est maintenant pâle et réplique.

— Ma tante, je vous remercie pour le mal que vous vous êtes donné, mais je ne tiens pas à regarder ces photos avec Victor. Je ne sais même pas si je veux de cet album.

Victor perçoit le désarroi de Mathilde. Pour la réconforter, il lui presse la main. Paul regarde sa femme abasourdie, puis cherche le regard de sa nièce.

— Mathilde, ces images sont les témoins de ton enfance. Tu ne peux quand même pas dissimuler les seize premières années de ta vie. Il te faut assumer le passé. Je pense que l’album pourrait t’aider à y parvenir. Songe à tes futurs enfants. L’existence de leur mère n’aura pas commencée le jour de son mariage. Il faudra bien leur parler de cet avant.

— Leur dire que j’en ignore la première partie et que la dernière fut un châtement ?

— Entre les deux, tu as vécu de beaux et bons moments auxquels tu t’attarderas. Quant aux autres, tu auras le choix de trancher entre ce que tu veux dire et taire.

Thérèse se lève de table, va vers sa nièce et dépose un baiser dans les cheveux de la jeune fille.

— Ne crains pas, ces pages ne renferment que les moments heureux de ta vie.

— Pardonnez-moi, ma tante, ma trop grande sensibilité. Le moindre rappel du passé me pique au vif. J’espère, un jour, pouvoir en parler avec détachement. Je montrerai ces photos à Victor, mais auparavant, je dois les regarder seule.

— Tu me permets alors de déposer le tout dans ta chambre...

— Oui, ma chère tante, et je vous remercie de tout cœur. Pourquoi tant vous soucier de moi ?

— C'est que nous t'aimons et te considérons comme notre fille. Nous ne cesserons pas de te le rappeler. Et si entre-temps, je préparais une bonne tasse de café pour chacun...

— Quelle bonne idée, ma femme ! Tout en la savourant, nous pourrions peut-être jouer quelques parties de cartes... Qu'en dites-vous les amoureux ?

Mathilde regarde Victor. Paul doit avoir lu une réponse affirmative dans leurs yeux, car il se lève et se rend à l'armoire d'où il sort le jeu.

Après le départ de Victor, une fois les enfants endormis, Evangéline s'installe à sa machine à coudre. Ses pieds pédalent sans relâche et ses mains guident le tissu tandis que son esprit s'affaire à préparer le grand jour tout en respectant le délai prévu dans l'exécution des commandes des clients.

Samedi prochain, elle ira avec Paul, Thérèse et Mathilde afin de conseiller cette dernière sur le choix du tissu pour son tailleur. Celui-ci terminé, elle apportera les modifications au nouveau complet de Victor, puis confectionnera le costume de Daniel en tirant encore une fois un coupon d'une tablette. Elle sourit de satisfaction en effectuant la dernière couture à la robe de Yolaine. Elle ne taillera rien pour elle-même, faute de temps. Elle a une robe

que personne n'a vue hormis Victor qui, sans doute, l'aura oubliée.

Ce mariage la prend de court, mais lui apporte une telle libération. Finies les craintes face au devenir de ses petits-enfants ! Finie la révolte intérieure ! Fini l'isolement ! Elle se sent tout autre dans cette maison où la joie s'est faufilée en même temps que l'amour. Le goût de vivre monte en elle et elle s'accorde le droit d'être à nouveau heureuse.

Elle va au lit sereine et confiante. Victor et Mathilde ne sont pas seulement les parents de ses petits-enfants, ils sont ses enfants. Même l'auberge change de visage. Elle y retournera lorsque Mathilde aura chassé la mort d'entre les murs pour y installer la vie. Demain, elle se donnera un peu de bon temps en se rendant chez son frère et y partagera son bonheur. Sa dernière pensée est pour Dieu vers qui elle se tourne et demande pardon.

Mathilde est nerveuse. Elle sait que Robert la relancera tôt ou tard. Elle l'a vu dans les yeux du jeune homme lorsqu'en début de soirée d'hier, elle est allée lui remettre les livres et les disques prêtés, et ce, même s'il s'est montré affable. Aussi n'est-elle pas surprise de le voir descendre de voiture et venir la rejoindre avant qu'elle ne parvienne aux marches du perron.

Il l'aborde en lui prenant le bras et en la conduisant à l'écart. Mathilde ne résiste pas. « Mieux vaut s'expliquer une fois pour toutes » se dit-elle. Le visage de Robert se fait sévère et son regard brille d'un éclat mauvais.

— Mademoiselle Imbeault, il est dommage que vous ne fassiez pas partie de la chorale de Noël, vous qui possédez une si belle voix !

— Et c'est la dernière fois que je chante dans celle du dimanche. Dorénavant, je serai assise dans la nef.

— A côté de cet homme. Seriez-vous versatile à ce point ? Vous dites vouloir entrer au couvent et peu de temps après, vous acceptez les avances du premier venu. Vous m'avez demandé de me conduire en ami, ce que j'ai respecté. Si j'avais su qu'il suffisait de si peu pour vous faire changer d'avis, je me serais empressé auprès de vous.

— Je vous ai pourtant dit dès le début, Robert, que vous ne deviez rien attendre de moi en dehors de l'amitié.

— Vous auriez tout obtenu de moi. Je vous aime, Mathilde. Vous ne m'aimez pas, mais cet homme, l'aimez-vous ?

— Je n'ai pas à justifier mes sentiments personnels.

— L'épouser, c'est courir à votre perte, et cela, sans parler du fait que vous élèverez les enfants d'une autre. Votre vie sera terne. Avec moi...

— Robert, il faut mettre fin à cette conversation et entrer dans l'église. Ne nous donnons pas en spectacle. Vous trouverez une jeune fille digne de vous.

— Pourquoi être venue avec lui chez mes parents ? Pour me narguer ? M'humilier ?

— Oh non ! Je vous estime trop pour cela.

— Allez vite le rejoindre, il arrive.

Robert ne montera pas au jubé ; il prendra place à côté de ses parents. En revenant de communier, Mathilde le verra quitter l'église. Tout au long de la messe, elle a prié avec ferveur. Elle a offert sa vie à Dieu lui demandant de bénir la famille qui deviendra sienne et elle a eu une intention spéciale pour celui qu'elle fait bien involontairement souffrir.

En voyant Victor installer les enfants sur le traîneau à rebord, Mathilde s'habille chaudement. Avant qu'elle ne soit prête à sortir, elle entend Vendou accueillir les visiteurs. Lorsqu'elle les rejoint, elle ne peut caresser les enfants tant ils sont emmitouflés, seuls leurs yeux étant visibles. Victor attire Mathilde contre lui et l'embrasse tendrement.

Sa fiancée au bras, Victor ramène les enfants chez Evangéline. La promenade est terminée, à eux de bouger. Imité tant bien que mal par sa sœur, Daniel marche dans la neige, se laisse tomber par terre, se roule, se relève et repart. Après un certain temps, il reprend un jeu qu'il affectionne : aligner des mottes de neige sur la galerie. Aux premiers pleurs de Yolaine, les adultes, ayant froid au visage, décident de rentrer au grand déplaisir du garçonnet.

Qu'il fait bon retrouver la chaleur ! Après avoir mis sécher les vêtements et langé les enfants, Victor et Mathilde se retrouvent avec eux sur le sofa. Les bambins vont de l'un à l'autre, donnent et reçoivent des câlins. Les effusions terminées, Victor se lève et revient avec sa guitare.

Mathilde le regarde avec étonnement.

— Tu joues de la guitare !

— Un peu. Je ne sais pas lire les notes, mais j’ai de l’oreille.

La musique et les chants de Noël remplissent la maison et remplacent le bruit de la machine à coudre qui se fait entendre régulièrement en semaine même lorsque la radio marche.

Mathilde refuse l’invitation à souper de Victor. En partant, elle croise Evangéline toute souriante qui, à son tour, veut la retenir. Ce n’est pas le désir qui lui manque, mais le temps. En attendant le retour de son oncle et de sa tante, elle veut écrire. Ecrire à ses amies, sauf Annabelle qui sait déjà tout, et leur annoncer son mariage. Sa dernière lettre sera pour mère supérieure. Comme elle aimerait le lui apprendre en personne ! Quelle sera l’attitude de la religieuse ? Etonnée, déçue ou réjouie que sa protégée ait trouvé la voie à suivre ? Mathilde a besoin de l’appréciation de cette femme de cœur et veut être rassurée sur son dernier choix de vie.

CHAPITRE 21

Il fait terriblement froid sous le ciel pur, éclairé par la lune et une myriade d'étoiles. Les ombres bleutées défilent sur la blancheur du sol. Victor a peine à se réchauffer et roule plus vite que d'habitude. La semaine a été fort occupée. Il est las et sent le sommeil l'engourdir. Par précaution, il stationne l'auto sur le côté de la route, descend et marche, les yeux fixés au ciel. Une étoile brille davantage que les autres, est-ce celle de Mathilde qu'il se prépare à suivre pour le reste de ses jours ?

Après plusieurs minutes à grelotter, il revient à l'auto, revigoré. Il ouvre la radio et repart. Les chansons du temps des fêtes l'émouvant. Le dernier Noël fut si triste... Celui-ci sera joyeux.

L'auberge est illuminée. Il retrouve Jamal, Rose et un de leurs parents qui s'affairent à déballer les meubles arrivés plus tôt. Victor leur est presque reconnaissant d'avoir commencé sans lui. Il vient de se mettre au travail quand la sonnette d'entrée retentit. Il se rend à la porte et ouvre à son frère Régis qui prend immédiatement la parole.

— Vois-tu, j'ai sonné, moi. Enfin, tu te montres ! De nuit, comme l'autre fois, et comme si tu avais peur de venir en plein jour. L'avoir su, on serait venu chercher les dernières affaires de la *mère*.

— Elle s'en est passée jusqu'à maintenant ; elle les récupérera elle-même en janvier. A présent, laisse-nous travailler. Nous avons beaucoup à faire.

— Tu aurais pu demander notre aide, mais non, tu as préféré celle de ces étrangers.

— Des gens loyaux et dévoués en qui j'ai entièrement

confiance.

— Plus qu'en ta propre famille. Le plus insultant est que ce soit à eux que tu aies remis les clés après avoir changé les serrures et être parti avec les enfants. Pourquoi ?

— Après ce que vous avez fait... As-tu vraiment besoin d'une réponse. Je te ferai simplement remarquer que les clés de l'auberge en possession de ma mère ne m'ont pas été rendues. Je t'ai déjà accordé trop de temps. Laisse-moi.

— Tu vas en prendre encore, Ti-Bras, et m'écouter avec tes deux oreilles. Tu vas te remarier sans que l'héritage du *père* soit réglé ?

— Il est entre les mains de notre mère.

— Entre les tiennes, devrais-tu dire, car c'est avec cet argent que l'auberge a été achetée, pour toi, uniquement pour toi.

— Maman en avait aussi fait sa demeure jusqu'à ce que vous l'enleviez.

— Pour te surveiller et par le fait même, veiller à ses intérêts et aux nôtres. Elle a manqué à son devoir en ne t'obligeant pas à vendre après la mort de ta femme, mettant ainsi notre bien en danger.

— Ce n'est pas moi qui vais vous en déposséder. Les arrangements conclus entre notre mère et moi ont été signés devant notaire. Les paiements ont été effectués par chèque avec duplicata. J'ai toujours respecté mes engagements envers elle.

— C'est toi qui le dis.

— Si vous en doutez, demandez-le –lui.

— Elle dit comme toi, mais nous n’en croyons rien tellement cela la met mal à l’aise. On se rend bien compte qu’elle veut te protéger à tout prix.

— Demandez-lui donc à voir les documents qu’elle détient.

— Pourquoi ne pas le faire toi-même ?

— Parce qu’elle m’en a demandé la confidentialité et que contrairement à vous, je respecte sa volonté.

— Emploie les grands mots et cache-toi derrière eux ! Il va falloir que tu en trouves de sacrés bons pour expliquer pourquoi la *mère* est si pauvre. Elle n’arrive même pas à payer le loyer le premier du mois.

— Elle n’a pourtant qu’à se rendre à la banque et faire le retrait de la somme dont elle a besoin.

— Simple comme bonjour ? Eh bien non ! Elle sort les mains vides ou avec si peu. Pourquoi penses-tu ?

— Je ne le sais pas plus que toi. Peut-être a-t-elle décidé de vivre pauvrement et de mourir avec son argent...

— Sale hypocrite ! Il n’y a rien à retirer parce que tu n’as rien déposé. Nous ne te lâcherons pas, tu peux en être sûr. La vérité va sortir et tu vas remettre jusqu’au dernier sou avec les intérêts en plus.

— Je ne demande pas mieux que la lumière soit faite. Vous

pourriez être surpris.

Ou tu bluffes ou tu as déjà roulé la *mère*. Nous savons qu'il s'est passé des choses entre vous deux quelques mois avant la mort de Rachel. C'est à ce moment-là qu'elle a commencé à compter ses sous, à ne plus s'acheter de vêtements et à restreindre ses sorties.

— Ce n'est pas faute d'argent.

— Ah non ! Pour quelle raison alors ?

— Elle s'est peut-être mise à faire des placements...

— Du jour au lendemain, elle a aussi arrêté de travailler au restaurant.

— Parce que nous avons convenu qu'elle ne le ferait que lorsqu'il y aurait un manque de personnel. Pourquoi est-ce que je continue à parler avec toi ? Je suis fatigué de toutes ces insinuations proche d'accusations. Quand tout cela va-t-il finir ?

— Bientôt. Dolorès surveille le courrier de la *mère* et l'accompagne dans ses déplacements. Vous ne pourrez pas jouer à cache-cache encore bien longtemps.

— Ne vous donnez pas tant de mal ! Fouillez son appartement plutôt !

— C'est fait avec zéro résultat.

— Ce n'est pas vrai... Vous n'êtes pas allés jusque-là !

— Tu es moins sûr de toi, à présent ? Faire l'innocent ne te réussira pas toujours. Tu vas la perdre l'auberge et dans pas grand

temps.

— C'est là que tu te trompes. Je vais la rouvrir, ne vous en déplaie. Cette conversation n'a que trop duré. Je te répète que j'ai beaucoup à faire.

— Et moi que j'ai encore à dire. Tu vas m'écouter jusqu'au bout. La *mère* n'est plus là pour te protéger au détriment du reste de la famille. Dès que nous avons été en mesure de travailler, elle nous a mis dehors avec le *père*, à bûcher dans le froid des chantiers, à crever de chaleur sur les routes en construction et à travailler du matin au soir chez des fermiers avides. Toi, tu n'as jamais eu à le faire. Tu étais bien au chaud près du poêle, à la maison et à l'école, à te laisser chouchouter par la *mère* et la maîtresse.

— Je travaillais pourtant du lever au coucher lorsque je n'étais pas en classe.

— Comme une fille ! A remplacer nos sœurs lorsqu'elles sont parties de la maison. Il ne te manquait que la robe. Je me demande comment il se fait que tu ne sois pas devenu une tapette.

— Tu devrais savoir qu'on naît ainsi, on ne le devient pas. La différence, vous éprouvez bien des difficultés avec ça !

— Je me demande aussi comment la *mère* s'y est prise pour te faire sortir de la maison.

— La vérité est qu'elle voulait que j'y reste, mais moi, je voulais gagner ma vie et devenir indépendant.

— Elle s'est quand même empressée de te payer des études en cuisine ; rien pour nous, seulement le travail à la force de nos bras.

— Si tu savais à quel point j’aurais voulu me joindre à vous ! J’enviais votre liberté et votre vie au grand air. J’ai toujours été considéré comme un incapable.

— Et c’est ce que tu es. Incapable de planter un clou, de chasser, de pêcher, de te servir de tes poings — pardon, de ton poing —, de lever le coude, de sacrer, de fumer...

— Si tu disais à présent ce dont je suis capable ?

— Rivaliser avec toute bonne ménagère, gratter la guitare, perdre du temps à lire, jouer à faire pousser des plantes et en plus il fallait que la *mère* t’apprenne à coudre et à tricoter. Comme une vraie fille ! Je l’entends encore dire : « Votre frère n’est pas comme vous. Ce n’est pas sa faute. Il faut le protéger. » Dire que je me suis battu pour toi.

— Dis plutôt que je te servais de prétexte. Tu aimais tellement te batailler. Un regard prolongé sur mon bras suffisait à te faire passer à l’action.

— C’est vrai, mais souvent, c’est toi que j’aurais voulu frapper. Si la *mère* n’avait pas été là, je l’aurais fait avec plaisir.

— Pour me faire mal, les coups n’étaient pas nécessaires, les mots suffisaient.

— Je ne les disais pas en face, car elle était terrible quand il s’agissait de défendre son petit dernier, son avorton. Enfant, j’avais peur d’elle.

— A présent, c’est vous qui lui faites peur. Chaque fois que je l’appelle, je la sens triste, craintive, hésitante. Elle ne fait que

m'écouter et c'est à peine si elle parvient à dire oui ou non. Vous êtes en train de briser les liens qui nous unissaient.

— Nous le faisons pour son bien, pour la protéger de toi et d'elle-même, au cas où elle serait tentée de retourner vivre avec toi.

— Au risque de la voir mourir de chagrin ?

— Elle s'en remettra ! A propos, j'ai bien hâte de voir à quoi ressemble la nouvelle...

— Mathilde est une femme admirable.

— La première fois, tu nous as amené une infirme. Qui, cette fois ? Elle doit bien avoir quelque chose celle-là aussi, car il serait étonnant que tu puisses trouver une fille normale. Pourquoi n'être pas venu nous la présenter ? Et pour vous marier en cachette, il doit bien y avoir une raison ?

— Nous ne nous marions pas pour la famille. Régis, nous n'avons plus rien à nous dire. Au lieu de nous rapprocher, les mots nous éloignent et tu trouves toujours le moyen de me darder en plein cœur. Nous nous reverrons le soir du jour de l'An chez Eugène.

— Tu as raison. Je n'ai plus rien à faire ici, pour le moment du moins. Je vais te donner un bon conseil en partant. Tu pourras y réfléchir cette nuit.

— Je suis capable de mener ma barque seul.

— Je vais te le donner quand même. Vends l'auberge pour que la *mère* puisse récupérer son argent, puis déménage sur ton lieu de travail.

— Jamais ! A Pâques, l'auberge reprendra ses activités.

— Si tu t'en débarrassais, l'existence de tout le monde serait simplifiée, à commencer par la tienne...

— Quand donc me laisserez-vous vivre comme je l'entends ?

— Si seulement tu en étais capable !

D'un pas hésitant, Victor rejoint les autres.

— Je regrette ce contretemps et je vous prie de m'en excuser. Je n'arrivais pas à mettre fin à cette conversation. Que diriez-vous de tout arrêter ce soir et de nous remettre à la tâche tôt demain matin ? Je suis sans force et incapable de prendre des décisions.

Jamal pose la main sur l'épaule de Victor.

— Je suis d'accord et je comprends que vous soyez contrarié. Bien malgré nous, nous avons entendu les paroles échangées, surtout celles de votre frère. En toute amitié, je vous implore d'exposer au grand jour votre situation financière le plus tôt possible. Il n'y a que la vérité qui puisse dissiper les malentendus. Vous pouvez compter sur notre discrétion.

— Si ma mère pouvait le comprendre...

C'est au tour de Rose de le réconforter. Elle l'étreint tendrement.

— Vous verrez, tout va s'arranger avec votre famille. Voulez-vous que je vous montre votre chambre, elle est prête ?

— Non. Je la découvrirai en même temps que Mathilde. Je vais me coucher dans une autre.

— C'est ce que je pensais ; aussi l'ai-je préparée.

— Rose, vous êtes mon ange gardien. Merci pour tout. Je ne sais même pas si je pourrai dormir.

— Je vais revenir avec une potion de mon cru qui va vous faire tomber en un rien de temps dans les bras de Morphée.

Perturbé par cette visite, Victor a mal dans tout son être. Il se demande pourquoi il suscite le mépris chez ses frères et sœurs et l'estime parmi ses amis et connaissances. Maintenant que sa mère ne peut plus agir comme médiatrice, quel sort connaîtra-t-il ? S'acharnera-t-on contre lui ? Si l'auberge pouvait être transportée au loin, quel soulagement ce serait !

Assis au salon dans le noir et buvant le breuvage chaud, sucré et alcoolisé, Victor se détend et imagine Mathilde à ses côtés. Elle, le considère comme un homme à part entière, est fière de lui et lui fait confiance. N'est-ce pas suffisant ? Il sourit de joie. Comme il a hâte de la retrouver ! Ce soir, ils iront au cinéma voir *Autant en apporte le vent* d'après le roman de Margaret Mitchell. Demain, à l'église, ils seront assis l'un près de l'autre et plus tard, ils s'amuseront dans la neige avec les enfants.

Sa dernière pensée est pour sa mère. C'est indéniable : il s'est passé quelque chose qu'il ignore lui aussi. Il sait par contre que ce fut peu de temps avant que sa mère ne le prenne à la gorge, peut-être est-ce arrivé le jour même, tant elle y mettait de pression. Cette

fin de soirée restera à jamais gravée dans sa mémoire...

Pourquoi du jour au lendemain sa mère a-t-elle voulu avoir entre les mains une somme aussi importante et a-t-elle exigé le secret ? Il est vrai aussi qu'elle n'a plus jamais été la même par la suite. La femme forte, ne reculant devant rien pour assurer le bien-être des siens, dirigeant habilement la famille après la mort de son mari, ne peut même plus tenir tête à ses enfants et préserver son autonomie.

Il voudrait l'aider, mais se sent impuissant à poser des gestes avec le peu de poids qu'il détient dans la famille. Il souffre de savoir sa mère malheureuse et ne peut se résigner aux abus qu'elle subit, pas plus qu'il ne peut fermer les yeux sur ceux-ci. De tout son cœur, il la recommande à Dieu.

Recroquevillé dans le fauteuil, il sera réveillé par les bruits de pas des travailleurs venus terminer la tâche.

CHAPITRE 22

Victor et Mathilde entrent dans l'église bondée et prennent place dans le banc des Langevin. Victor fait signe que deux places sont disponibles. Un couple inconnu les rejoint. Quelques bancs en avant d'eux, ils aperçoivent Fanny et ses parents avec qui ils réveillonneront chez Evangéline. L'assistance est recueillie. Aux premiers accords du « Minuit, chrétiens », la foule se lève.

Mathilde tient son missel ouvert, mais ne tourne pas les pages. « Un enfant nous est né, un Fils nous est donné... » Deux enfants lui sont donnés. Des enfants qu'elle a fait siens, qu'elle chérit tendrement et à qui elle désire offrir une enfance heureuse. C'est avec eux et leur père qu'elle a voulu célébrer Noël plutôt que chez sa cousine. Son cœur se gonfle ; il y a place dans ce cœur pour plusieurs autres enfants. Soudain, elle se crispe. Si son ventre allait refuser d'héberger la vie ? Un soupir lui échappe. D'un air interrogateur, Victor se tourne vers elle et lui prend le bras. Mathilde sourit et se serre contre lui en songeant à Blanche et à son bonheur d'être mère. Avant que Victor ne soit retenu sept jours sur sept à l'auberge, elle lui demandera de la conduire à Mont-Laurier.

Pendant l'homélie où le prêtre entraîne les fidèles en Terre Sainte pour leur parler d'amour et de paix dans le monde, Mathilde quitte mentalement l'église. Pour elle en ce moment, le monde se résume à trois maisons : celle des Langevin, d'Evangéline et de Victor. Dans la deuxième, la grand-mère de Daniel et de Yolaine s'active à décorer l'arbre de Noël et à installer la crèche en rondins et les personnages sculptés dans le bois par son défunt mari.

L'an prochain, Mathilde décorera sa propre maison. Vers la fin de novembre, elle fabriquera une couronne de l'Avent portant quatre chandelles. L'une sera allumée le premier dimanche et une nouvelle s'ajoutera chaque semaine. Elle placera tout à côté une crèche sans

l'enfant Jésus. Peu à peu, les petits comprendront le sens de Noël. Le 24 au soir, elle ajoutera le nouveau-né dans la mangeoire et décorera le sapin.

La messe de minuit est terminée. Aux derniers accords de « Il est né le divin enfant » Victor entraîne Mathilde à l'extérieur où les gens s'embrassent, s'offrent des vœux et s'invitent même s'ils sont impatients de quitter la place pour commencer la fête dans les maisons. Les futurs époux serrent quelques mains avant de se rendre à l'auto et voient des visages les suivre d'un regard attendri.

Evangéline est resplendissante, détendue et semble avoir rajeunie. Volubile, elle accueille les invités avec chaleur, prend chacun dans ses bras et l'embrasse en lui souhaitant « Joyeux Noël ». Lorsque tous sont débarrassés de leurs vêtements de dehors, elle mène le groupe devant l'arbre et la crèche.

— Je ne croyais plus pouvoir être dans la joie. Elle m'est venue après treize mois d'une grossesse difficile et d'une brusque délivrance suivie d'une grande paix. Regardez : la joie est en moi, sur moi et autour de moi. Malgré tout, Dieu est bon. Il donne, prend, redonne, reprend et comble. Il doit savoir ce qu'il fait. Je suis gaie ce soir et j'ai le cœur à la réjouissance. Il y a si longtemps que je pleure...

Laissant là ses invités, elle revient avec un plateau où étincellent six verres et le dépose sur la table. Elle retourne chercher deux bouteilles de vin dont l'une est déjà ouverte et demande à son frère de servir tout le monde. Lorsque chacun a son verre en main, elle demande le silence.

— Buvons à la santé de Victor et de Mathilde.

Evangéline ne peut détacher les yeux du couple. Les autres ne sont là que pour assister à sa joie. Elle ne se détourne que lorsque son verre est vide.

— Pierre, verse, verse le vin. Et levons notre verre à la santé de mes petits-enfants. Qu'ils aient trouvé une seconde mère me rend l'âme si légère ! Je vais chercher une autre bouteille.

Son frère s'approche d'elle et la retient.

— Un peu à chacun conviendra pour les enfants. Nous n'ouvrirons pas une troisième bouteille. Les toasts portés en l'honneur des tiens suffisent d'autant plus que tu as commencé avant nous. Pour ce qui est des Aubé, nous attendrons au souper chez moi. Nous avons faim. Nous sommes venus ici pour manger. Tu nous as assez fait attendre. Déjà que je me léchais les babines en entrant. Il faut faire honneur aux mets qui nous attendent.

— Tu as raison. Les filles, apportez les plats sur la table.

Le réveillon est des plus joyeux. Au début, Evangéline ramène sans cesse la conversation autour des futurs mariés et de ses petits-enfants, puis elle les délaisse subitement, devient silencieuse et écoute les autres parler à leur guise. Oubliant de se lever, elle laisse Victor, Mathilde et Fanny faire le service. Lorsqu'arrivent les desserts et que les tasses sont remplies de thé, Pierre Aubé lève la sienne.

— Buvons à la santé de notre hôtesse qui a si bien su nous régaler.

— Victor a presque tout préparé.

— Buwons donc une autre fois à la santé du cuisinier.

Evangeléline tiendra bon jusqu'à la fin du repas, mais en regardant souvent la porte de sa chambre. Sentant la lassitude la gagner de plus en plus, elle se lève en s'appuyant sur la table.

— Je pense que je vais aller me coucher. Je suis mal d'avoir été si gaie. Je n'ai pas la force de ranger... C'est la faute du vin !

Les trois plus jeunes s'exclament en même temps.

— Nous allons le faire, nous.

— Continuez de vous amuser sans moi.

Son frère la prend par le bras pour la conduire dans la chambre.

— N'oublie pas que je viens te chercher à trois heures cet après-midi.

— Je ne peux pas. Je suis trop fatiguée.

— Tu as douze heures pour te reposer.

— Je ne peux pas laisser Victor et les enfants seuls...

— Ils ont Mathilde. Et crois-moi, ce que les fiancés désirent le plus au monde, c'est éloigner leur chaperon.

— Je verrai...

— Oublie-les, ces quatre-là !

Avant que la porte ne soit ouverte, chacun la remercie et lui souhaite bonne nuit.

Les cinq ont vite fait de débarrasser la table, laver la vaisselle et ranger la maison. Ensuite, ils s'assoient au salon pour bavarder encore. Mathilde fait plus ample connaissance avec ce couple sympathique dont le plus vieux des garçons est prêtre en Afrique ; le plus jeune, Marcel, travailleur à Villeroy et l'autre, père de quatre enfants, ingénieur dans les Rocheuses. L'ainée de leurs enfants, mariée à un ontarien, est mère de dix enfants, et seule Fanny habite encore chez ses parents. La famille est éparpillée, résultat des nombreux déménagements attribuables au travail du père sur la voie ferrée. Elle ne s'est fixée à Fortierville qu'au moment de la retraite du cheminot, il y a dix ans, et ce, sans les trois plus vieux. La terre où quelques bêtes sont gardées et des sections cultivées occupe le mari et permet à la femme d'avoir enfin un vrai chez-soi.

Lorsque monsieur Aubé voit que Mathilde s'apprête à partir elle aussi, il s'offre à la déposer chez elle.

— Je vous remercie. La nuit est trop belle. Je veux marcher sous la neige.

Les futurs époux sont maintenant seuls. Victor prend les mains de sa fiancée et la remercie pour ce premier Noël passé ensemble. Mathilde lui assure qu'il y en aura bien d'autres. Ils se quittent sur un baiser et dans la joie de se retrouver dans quelques heures.

Mathilde se dévêt en s'observant dans le miroir. Elle

n'éprouve pas de gêne à la pensée que Victor puisse la voir dans sa nudité ou l'inverse : elle-même regardant le corps découvert de son mari. Elle enfle ensuite une chemise de nuit, se glisse entre les draps et ne tarde pas à s'endormir.

Elle se réveille en ne sachant pas si elle est encore dans le rêve ou bien dans la réalité. Surprenante, qui est en bas et miaule, tranche pour elle. Mathilde se lève aussitôt, la met dehors et se hâte d'aller mettre des bûches dans la fournaise. Un peu plus tard, elle se met à table avec un café chaud et une assiettée de pain doré. Surprenante est encore dehors et se promène dans la neige avec Vendou. Maintenant qu'ils se supportent, le sort s'apprête à les séparer. Pour Mathilde, cela va de soi que la chatte déménage avec elle à Nicolet. Elle ne sait comment la bête réagira à la présence quotidienne de deux jeunes enfants. Heureusement que la maison est grande et semble comporter plusieurs refuges !

Le déjeuner terminé, la jeune fille monte dans sa chambre et ouvre la garde-robe. Elle choisit une jupe et un gilet susceptibles de plaire à Victor et coiffe ses cheveux différemment. En épousant cet homme, elle est certaine de faire le bon choix. Elle est impatiente de le revoir ainsi que les enfants. La vie l'appelle dans l'autre maison.

Avant qu'elle ne frappe, la porte s'ouvre et Victor lui tend les bras.

— Joyeux Noël, Mathilde ! Savais-tu que tu es le plus beau cadeau de Noël que la vie m'ait donné ! Je t'aime !

— Joyeux Noël, Victor !

La jeune fille est émue et pose les lèvres sur celles de son

fiancé. Leur baiser sera bref, car les enfants s'agrippent à eux et veulent obtenir leur part de câlins. Le père doit les retenir pour que Mathilde puisse enlever ses vêtements d'hiver sans obstacle. Les adultes s'évertueront à garder les petits calmes en attendant le réveil de la grand-mère.

Celle-ci se fait attendre. Finalement, elle sortira de sa chambre un peu avant onze heures et s'étonnera qu'il soit déjà si tard.

— J'ai dormi comme une marmotte. Je n'ai rien entendu. Je fais une courte toilette et je reviens pour la remise des cadeaux.

Pendant ce temps, Victor met réchauffer au fourneau les restes du réveillon et Mathilde sort les cadeaux de sous le sapin. Cadeaux achetés par l'homme et cadeaux confectionnés par les femmes.

A Yolaine, Mathilde offre une poupée de tissu au visage brodé, à Daniel, un ourson en peluche semblable à celui qu'elle a déjà donné à la fillette, mais noir, et à Evangéline, un napperon crocheté. Victor remet à son fils une grange avec les animaux de la ferme ; à sa fille, une voiturette remplie de neuf blocs ayant un dessin sur chaque face ; à sa belle-mère, une montre en argent, et à sa fiancée, un poudrier musical.

Victor reçoit son cadeau le dernier : une cravate aux teintes vives et une chemise beige aux manches d'inégale longueur.

— Elles sont magnifiques toutes les deux. Je vais les porter fièrement le jour de notre mariage. Vous avez un goût infallible.

Evangéline va dans sa chambre et revient avec la robe de Yolaine et le costume de Daniel.

— Ils seront mignons, n'est-ce pas ? C'est tout pour les cadeaux. Disons-nous merci.

Victor se lève, remercie la couturière, l'embrasse, puis se tourne vers Mathilde.

— Le moment est venu de me montrer le tien, ton tailleur.

Évangéline s'empresse de répondre à la place de la jeune fille.

— C'est hors de question. A l'église, lorsque le marié se retourne pour accueillir la mariée, il doit être ébloui en la voyant.

Vous pouvez par contre me montrer la robe que vous porterez pour l'occasion.

— Non. Ce sera aussi une surprise.

— Il va donc me falloir doublement attendre.

— Oui, mais entre-temps nous allons manger. J'ai faim. Je n'ai pas déjeuné, moi. Terminons les remerciements sans plus tarder.

Sitôt la vaisselle terminée, Évangéline annonce qu'elle va s'accorder un petit somme. Victor et Mathilde se comprennent du regard : eux aussi ont droit à une sieste. Lui, rejoint les enfants et elle, s'installe sur le sofa. Dans quelques jours, ils se reposeront dans le même lit.

Lorsque son fils se réveille, Victor écourte le sommeil de la

petite. Il faut se préparer pour la première activité de l'après-midi : la visite à l'église. Daniel voulant se faire habiller par Mathilde, Victor s'occupe donc de sa fille. Evangéline est un peu nerveuse, mais tente de se rendre utile.

— Je devrais, Victor, appeler mon frère et lui dire que je reste avec vous.

— Vous n'en ferez rien. Etre loin des enfants pendant quelques heures vous fera le plus grand bien. Vous les aurez tout à vous pendant notre absence.

— Fanny sera avec moi. Vous n'aurez pas à vous inquiéter. Ce sera pour vous le début d'une vie nouvelle tandis que moi, je me retrouverai à nouveau seule. Je vais m'ennuyer de mes petits-enfants.

— Nous viendrons vous voir et vous pourrez nous visiter aussi souvent que vous le voudrez.

— J'irai, mais je ne sais pas quand.

Victor gravit les marches du perron de l'église avec son fils dans les bras et Mathilde porte Yolaine. En entrant, les adultes font le signe de la croix, puis répètent le geste sur le front des bambins. Les quatre se donnant la main, ils avancent dans l'allée centrale. Parvenus à la Sainte Table, les futurs époux s'agenouillent devant le tabernacle et se recueillent, Mathilde se penche vers Victor et murmure : « Demandons à Dieu de bénir les enfants. » L'homme ferme les yeux pendant qu'elle les garde grands ouverts sur ceux qu'elle demande au Seigneur d'ajouter.

Ceux qu'ils tiennent dans leurs bras commencent à s'impatienter. Le couple s'incline et se dirige vers la crèche. Les enfants manifestent leur joie même si les grands tentent de les apaiser. Daniel n'en finit plus de tendre la main pour obtenir des sous et les introduire dans le dos de l'ange qui penche la tête en signe de remerciement. La famille cède la place à un autre groupe malgré les pleurs du garçon.

A l'arrière de l'église, Victor regarde Mathilde en lui parlant à voix basse.

— Dans quelques heures, je devrai te laisser et retourner au travail pour trois jours. Te reverrai-je à mon retour ?

— Nous nous retrouverons ici, dans ce lieu béni pour nous unir devant Dieu.

— Le temps sera long. J'aurais voulu rester et attendre avec toi.

CHAPITRE 23

L'assistance a pris place dans les deux premiers bancs. A droite, Madame Salambier, sa fille Dolorès et le mari de celle-ci. A gauche, Fanny et les enfants. A l'arrière de l'église, Evangéline attend ses amis pour épingler les dernières fleurs. Le prêtre et un enfant de chœur font face à l'assemblée. Agenouillé au prie-Dieu, Victor regarde sa montre : une heure trente. Mathilde devrait être là. Ce matin, ils se sont confessés et ont assisté à la messe de huit heures où ils ont communiqué.

Lorsqu'il entend ouvrir une porte, Victor se lève et se retourne. Les secondes passent. Evangéline a rejoint les arrivants. Que font-ils dans le portique ? Il a oublié que chacun doit enlever ses vêtements pour l'extérieur comme il l'a fait plus tôt. Mathilde et sa tante ont aussi à chausser leurs fins souliers.

Enfin, le bedeau ouvre toute grande la dernière porte. Accompagnée de son parrain, la mariée fait son entrée. Elle est ravissante dans son tailleur bleu à fines rayures blanche, son chapeau beige à ruban torsadé du même tissu que sa tenue et dont le large rebord encadre ses cheveux bouclés, ses escarpins beiges, sa blouse blanche au collet de dentelle et son bouquet de roses rouges.

Le photographe prend une première photo qui sera suivie de quelques autres au cours de la cérémonie. Aux premiers accords de la marche nuptiale, le long de bancs vides, Mathilde s'avance au bras de son parrain. Lorsqu'elle arrive au prie-Dieu, Victor lui tend la main. Un chant s'élève invitant au recueillement. Les deux voix s'harmonisent bien. Mathilde les reconnaît ; pendant quelques semaines, elle y a joint la sienne. Elle se réjouit d'avoir fait cette concession à sa tante.

Le silence serait total si ce n'était du babillage des enfants.

Evangéline prend le bouquet de la mariée et le dépose sur une petite table. La cérémonie peut commencer. Après la lecture de l'épître de saint Paul, le prêtre souligne la grandeur, la beauté et le rôle du mariage tel que voulu par Dieu. Il commente ensuite le devoir des époux et celui des parents.

Victor et Mathilde croient à la grâce du sacrement de mariage et sont conscients de la portée des promesses qu'ils échangeront dans quelques instants. Ils seront fidèles l'un à l'autre, se porteront respect et s'aideront mutuellement le reste de leur vie. L'alliance à leur doigt leur rappellera l'engagement pris.

« Je vous déclare mari et femme. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. »

Au bras l'un de l'autre, les nouveaux époux descendent dans la nef et s'agenouillent pour une dernière prière. Après celle-ci, les mariés ainsi que les témoins sont invités à se rendre signer les registres. Victor et Mathilde s'avancent la main dans la main tandis que Paul va à la rencontre de madame Salambier. Les formalités remplies, chacun reprend place et s'assoit pour écouter un chant d'action de grâces.

Evangéline remet le bouquet de mariée à Mathilde. Le couple se lève, se retourne, prend place derrière les prie-Dieu et s'immobilise. Une photo immortalise ce moment, puis le regard des nouveaux époux se pose sur la mère de Victor. Les yeux humides, celle-ci leur sourit avec tendresse.

L'orgue retentit joyeusement. Se donnant le bras, les nouveaux mariés descendent lentement l'allée. À l'arrière, les enfants sont autorisés à rejoindre leurs parents. Une photo est prise avec Daniel dans les bras de son père et Yolaine dans ceux de Mathilde et une autre où le garçonnet et sa sœur sont debout devant

les mariés. Une dernière réunit toutes les personnes présentes, de l'organiste à l'enfant de chœur.

Sur l'invitation des Langevin, le curé de la paroisse est venu se joindre aux rares invités pour le vin d'honneur. Les nouveaux époux reçoivent les félicitations d'usage et des vœux de bonheur, de famille nombreuse et de longue vie à deux leur sont offerts.

Même si leur maison est accueillante et qu'ils se font chaleureux, Paul et Thérèse n'arrivent pas à détendre la famille de Victor. Conscient du malaise, le prêtre leur vient en aide en racontant des anecdotes amusantes. Peu à peu, les rires allègent l'atmosphère.

Le jeune couple profite d'une histoire qui se prolonge pour s'éclipser et aller revêtir, dans la chambre de Mathilde, des vêtements chauds et confortables. Les nouveaux époux sont prêts à partir. Les adieux sont émouvants. Madame Salambier presse sa bru contre son cœur. Sans mot dire, les deux femmes se comprennent et s'accueillent l'une l'autre. Victor étreint tendrement sa mère, l'embrasse et lui dit qu'elle est attendue à l'auberge dès que la famille s'y sera installée.

Debout près de l'auto, les mariés regardent l'aïeule s'éloigner rapidement au bras de son gendre et de sa fille. Elle leur apparaît si fragile... Pendant quelques milles, les voitures se suivent. A un carrefour, dans un bruit de klaxon et des mains qui s'agitent, elles prennent une direction opposée. Mathilde et Victor sont seuls. Ils se regardent en souriant.

Victor avait tout d'abord pensé qu'ils pourraient passer leur nuit de noces et la suivante à l'auberge. Il s'est ensuite ravisé en songeant que leur intimité ne serait peut-être pas respectée. En

solution de rechange, il avait la suggestion de son patron : séjourner dans le chalet de celui-ci situé dans un endroit splendide et discret. Il a alors demandé l'avis de Mathilde qui s'est enthousiasmée et l'a prié d'accepter, lui affirmant qu'ils ne pouvaient s'offrir rien de mieux que ce temps passé, seuls tous les deux, dans la beauté et le calme de la nature.

Leur itinéraire est tracé sur un petit carton. Pas plus que Mathilde, Victor ne connaît le lieu où ils se rendent ; ils le découvriront ensemble. Ils traversent des rangs où les maisons et les bâtiments de ferme sont alignés sur presque tous les lots. Le dernier qu'ils empruntent leur semble interminable. Soudain, un panneau leur indique la fin de la route. Victor ralentit, tourne à gauche et s'engage dans l'entrée d'une ferme. Mathilde le voit sourire et murmurer.

— Nous laissons l'auto ici et faisons la dernière partie du trajet en carriole. Rassure-toi, c'est le fermier qui va nous conduire à destination.

— Quel cachottier, tu fais !

— Il faut bien te réserver quelques surprises.

Ils sont encore dans les marches que la porte de la maison en bardeaux s'ouvre toute grande, laissant échapper une odeur qui réveille leur faim. L'accueil est si cordial que quelques minutes suffisent à faire fraterniser quatre adultes et huit enfants. Un deuxième vin est offert au couple avec force compliments et souhaits de bonheur. Victor et Mathilde remercient la famille et manifestent le désir de partir au plus tôt. La fermière ne les retient pas plus longtemps.

— J'aurais aimé que vous partagiez notre souper, mais je

sais votre fatigue et votre hâte de vous retrouver tranquilles après cette journée prenante. J'ai donc préparé un repas tout simple qui vous attend là-haut. La soupe mijote à l'arrière du poêle, le pâté est dans le réchaud et le dessert sur la table. Vous trouverez dans la glacière et les armoires tout ce qu'il faut pour les autres repas. Je vous laisse partir avec mon mari, mais avant, vous allez me promettre de déjeuner avec nous le 31.

Que de délicatesse de la part de ces inconnus ! Et cela jusque dans la carriole : des briques chaudes sous les pieds, une peau de mouton sur le siège et des couvertures pour s'envelopper.

Lorsque Victor lui tend la main pour qu'elle monte à son tour dans le traîneau, le doute retient Mathilde au sol. Partir avec lui... Pour fuir le passé ? Se libérer de son passé ? Bâtir l'avenir sur ce passé ? Le regard engageant de Victor la convainc qu'elle n'est pas en train de jouer sa vie. D'un bond léger, elle le rejoint et prend place à ses côtés. Le fermier n'a qu'à crier « Hue » pour que, dans la pénombre et le froid mordant, le cheval commence à avancer sur un chemin tracé d'avance.

Emmitouflés jusqu'aux épaules, les passagers se serrent l'un contre l'autre en regardant en silence la tombée du soir. Victor a enlevé son gant et caresse les poignets de Mathilde. De temps à autre, il dépose un baiser sur la joue glacée de sa femme. Toute cette tendresse émeut Mathilde et ses yeux deviennent mouillés. Elle sort une main pour essuyer des larmes. Victor se tourne vers elle.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Tu vas devoir t'y habituer. Je pleure aussi bien de joie que de chagrin. Autrement dit, souvent. En ce moment, c'est parce que je suis heureuse. Avec toi, j'irais au bout du monde.

— Ce soir, il est ici, Nous sommes presque arrivés. Je sens une odeur de fumée.

Ils se retrouvent bientôt devant un chalet de bois rond, au toit allongé au-dessus d'une étroite galerie. Le fermier entre avec eux, les félicite à nouveau et leur confirme qu'il sera là, le 31, à sept heures tapant.

Il fait bon être à la chaleur et respirer toutes ces bonnes odeurs qui excitent l'appétit. Les nouveaux époux se hâtent d'enlever leurs lourds vêtements et de mettre des chaussures plus légères. Aussitôt fait, Victor prend la main de Mathilde.

Mademoiselle Imbeault, ou plutôt Madame Salambier, voulez-vous m'accorder cette danse rythmée par le seul crépitement du bois qui brûle ?

— Avec le plus grand plaisir.

La faim mettra un terme à cette valse impromptue. Dès leur arrivée, ils ont remarqué la bouteille de vin sur le comptoir et l'enveloppe l'accompagnant. Victor ouvre cette dernière, lit le billet qu'il tend ensuite à Mathilde.

— Je voudrais que tu fasses la connaissance de mon patron. D'ici là, veux-tu un verre de ce vin qui est sûrement excellent ?

— Merci, Victor. J'en ai déjà trop bu aujourd'hui.

— Alors, attendons à demain pour y faire honneur.

Assis l'un en face de l'autre, ils partagent ce repas simple, mais savoureux. A la dernière goutte de son café, Victor étire la main jusqu'à celle de Mathilde.

— Je suis un homme bienheureux. J'ai une épouse merveilleuse, des enfants adorables et une maison prête à nous accueillir. Que pourrais-je demander de plus !

— Que ta famille s'agrandisse...

— Un enfant de toi, Mathilde, me mettrait au comble du bonheur.

— Plusieurs, Victor. Et sois sans crainte : Daniel et Yolaine, les enfants de mon cœur, seront aimés tout autant que ceux de mon ventre.

— Je le sais, Mathilde.

— Pour eux, il faut garder vivant le souvenir de Rachel. Laisser sa photo sur le mur, conserver des objets lui ayant appartenu, parler souvent d'elle et les amener se recueillir sur sa tombe.

— Je te suis infiniment reconnaissant de penser ainsi.

— Ne pas connaître sa véritable mère laisse un tel vide dans l'âme...

— Avec toi, les enfants sont en bonnes mains. Tout comme moi d'ailleurs ! Tu es le soleil de ma vie...

— Ne te méprends pas à trop vouloir m'idéaliser. Tout comme le vrai, je ne brillerai pas en permanence. Il y aura des jours sombres, des pluvieux et des orageux.

— Nous les passerons ensemble. Souviens-toi : « Après la pluie, le beau temps » Ce soir, il n'y a que du beau et du bon temps.

Victor dépose délicatement Mathilde sur le lit et s'allonge près d'elle. Il lui caresse les cheveux, puis du bout des doigts, le visage tandis qu'elle, lui effleure la moustache, les sourcils et les cheveux. Leurs lèvres ne tardent pas à se rencontrer dans un long et ardent baiser. Passant les mains sur les épaules de son mari, Mathilde se fait invitante.

— Victor, faisons l'amour dès ce soir.

— Ne nous pressons pas, Mathilde. Prenons le temps d'apprivoiser nos corps.

— J'étais prête à t'accorder tes droits d'époux.

— Sans penser à toi. Nous nous donnerons l'un à l'autre lorsque tu en éprouveras le désir.

— Toi, en ce moment, me désires-tu ?

— Plus que tout au monde. Depuis la mort de Rachel, je n'ai partagé l'intimité d'un lit avec aucune femme. Tu es la première et tu seras la seule. Lorsque nous unirons nos corps, je veux que ce soit pour nous deux un moment de joie intense.

— Oui, attendons ; nous avons tellement vécu d'émotions aujourd'hui !

Victor aidera Mathilde à se déshabiller et lorsqu'elle voudra enfiler un vêtement de nuit, il le lui retirera des mains avec douceur.

— Ne nous privons pas du contact direct de nos corps, la

plus belle caresse qui soit.

— Je n'ai pas l'habitude de dormir nue !

— C'est tellement confortable, en plus d'être un tendre attouchement qui dure jusqu'au lever !

Mathilde se contente de sourire, puis se glisse sous les draps. Elle regarde Victor se préparer à la rejoindre avec la certitude que jamais il n'utilisera la violence contre elle. Avant que leurs corps ne se touchent, elle croise les mains.

— Que dirais-tu de remercier Dieu d'avoir permis notre union et de lui demander de nous accompagner tout au long de notre vie ?

— Nous ne le remercierons jamais assez. Il faudra aussi prendre l'habitude de la prière en famille comme nous l'avons fait avec la lecture aux enfants.

Enlacés l'un à l'autre, dans le silence, la chaleur, la douceur et un grand bien-être, ils glisseront dans le sommeil sans s'en rendre compte.

Mathilde se retrouve seule au lit et n'entend aucun bruit lui parvenir. La peur l'envahit.

— Victor !

Ce cri fait bondir l'époux.

— Mathilde ! Que se passe-t-il ?

— Tu es là ! Comme je suis contente que tu y sois ! En me réveillant, je ne savais plus où j'étais et ne te voyant pas, j'ai cru que tu étais parti.

— Mathilde, jamais je ne t'abandonnerai.

— Victor, pendant que tu seras au travail, je ne sais pas si je serai capable de dormir seule avec les enfants.

— Si tu ne peux pas, nous demanderons à Rose de trouver quelqu'un qui vienne coucher à la maison.

— Passe-moi ma chemise de nuit, s'il vous plaît. Je suis prête à commencer la journée.

— A condition que tu ne veuilles pas la remettre ce soir et que tu me donnes un baiser à l'instant même.

— J'ai faim !

— Que dirais-tu de crêpes accompagnées d'une crème aux fruits et d'un chocolat chaud ?

— Un vrai régal. Je sens que je vais trop manger.

— Ensuite, nous pourrions chausser des raquettes et partir à l'aventure. Nous reviendrions dîner, ferions une sieste et repartirions si tu le désires...

— Oui ! Nous sortirons même au clair de lune, sous le ciel étoilé. La nature semble si belle ici. Hier, pendant le trajet, les ombres nous en ont donné un avant-goût. Je veux m'imprégner de l'endroit où nous avons commencé notre vie à deux, afin que ma

mémoire le retienne toujours.

— Si nos souvenirs communs deviennent flous, nous aurons des photos pour y suppléer. J'ai commencé à en prendre. Tu étais si belle, endormie...

— Victor !

— Tu étais couverte jusqu'au cou.

Le chalet est en ordre ; les bagages sont déposés sur la galerie et le couple vient de sortir. Les grelots d'un attelage se font entendre. Le fermier arrive avec sa belle humeur. Victor lui demande de prendre une photo d'eux devant le chalet et une autre dans la carriole.

Mathilde emporte en elle, une expérience nouvelle. En ce lieu enchanteur, elle est devenue femme. Jamais elle n'oubliera cette première fois où son corps s'est uni à celui d'un homme. Avec tact et tendresse, caresses et mots d'amour, Victor l'a conduite à désirer leur union. Elle eut mal un instant, pour être par la suite, submergée d'une sensation agréable.

Dans cette maison pauvre où il fait bon vivre, l'accueil est aussi chaleureux qu'il l'a été l'avant-veille. Le déjeuner est sobre et savoureux. Le mari et la femme ont du respect l'un envers l'autre et les enfants sont serviables. Le repas terminé, les aînés débarrassent la table et s'occupent des plus jeunes laissant leurs parents parler avec les invités.

L'homme ayant offert à Victor de visiter la ferme, les deux femmes se retrouvent seules. Inévitablement, la maternité devient

l'unique sujet de conversation. Mathilde se sent en confiance, pose des questions et écoute cette mère parler de grossesse, d'accouchement, d'allaitement et de soins aux enfants.

Le moment du départ est arrivé, trop tôt pour Mathilde qui voudrait en apprendre davantage. Après les remerciements et les vœux de bonne année, Victor s'adresse au couple.

— Même si mon patron a payé vos services, je tiens à vous offrir cette somme. Acceptez-la comme un cadeau à toute la maisonnée.

En sortant de la cour, Mathilde aperçoit aux fenêtres des visages souriants leur faisant des gestes amicaux.

— Victor, il faudra revenir dans ce foyer heureux. Notre famille sera à l'image de la leur.

CHAPITRE 24

Evangéline ne trouve rien d'autre à faire que laisser passer le temps et réfléchir. Les enfants dorment et Fanny s'est plongée dans la lecture. Elle attend celui qui a réussi à faire le bonheur de sa fille, là où son mari et elle avaient échoué malgré tous leurs efforts.

Elle se souvient du visage rayonnant de joie de Rachel lorsque, ce soir-là, elle vint la rejoindre et de l'inquiétude ressentie. Cette rencontre serait peut-être sans lendemain et sa pauvre enfant en aurait le cœur brisé... Elle se trompait. Le coup de foudre entre Victor et Rachel s'est maintenu et durerait encore si cette dernière n'était pas morte.

Elle imagine les regards échangés, le contact des corps le temps d'une valse, suffisant à faire oublier à la jeune fille sa condition de boiteuse, à lui donner confiance et à l'amener à se considérer comme une personne à part entière. Elle a vu sa fille s'épanouir en tant que femme, épouse et mère. Rachel n'est plus de ce monde, mais elle se perpétue à travers ses enfants.

Evangéline attend celle qui a ouvert ses bras et son cœur à ses petits-enfants et qui leur prodigue soins, amour et sécurité. Mathilde a transformé non seulement l'existence des bambins et de leur père, mais aussi la sienne. Elle, Evangéline, se sent reprendre goût à la vie et retrouver peu à peu l'espérance.

En quittant le chalet, même s'ils sont encore émus par ce qu'ils viennent d'y vivre, Victor et Mathilde se mettent à penser aux petits et à s'ennuyer d'eux. Le trajet paraît long dans leur hâte d'arriver. Pour leur plus grande joie, ils retrouvent des enfants démonstratifs qui se précipitent vers eux et ne veulent plus les

quitter.

Ils se sont quelque peu étonnés de voir les rideaux fermés sous justification qu'il faille limiter l'entrée du froid dans la maison. Ce n'est qu'à l'heure du souper qu'ils remarquent une même effervescence chez Evangéline et Fanny. Son dessert terminé, la première précipite les choses.

— Je vous laisse vous occuper de tout. Je dois me préparer pour aller rejoindre des amis. Je reviendrai au début de la nuit avec trois d'entre eux. Fanny va déménager les lits des enfants dans votre chambre.

Le couple se regarde avec perplexité. Lorsque Evangéline sort de sa chambre, Victor laisse échapper un cri d'admiration.

— Ça alors ! Belle-maman, vous êtes ravissante ! Serait-ce que vous avez rendez-vous avec un prince charmant ?

— Des amis, rien que des amis.

— Pas n'importe lesquels, pour vous être mise aussi belle !

— Vous deux, n'oubliez pas qu'à huit heures, vous êtes attendus à côté pour la soirée du jour de l'An. Comme vous serez le point de mire en tant que nouveaux mariés, cela exige la robe de soirée et le complet, cravate. Et ne soyez pas en retard ! Fanny est là pour les enfants.

— Merci pour tous ces bons conseils, mais est-ce bien nous qui en avons besoin ce soir ?

— On ne sait jamais. Vous pourriez être tentée d'aller au lit plutôt que chez les Langevin. L'auto est arrivée. Je dois y aller.

— Laissez entrer le chauffeur. Nous pourrions lui souhaiter la bonne année.

— Je n'ai pas le temps.

Voyant Evangéline prête à sortir, Mathilde s'avance vers elle, l'embrasse et se confie avec un brin de tristesse.

— Cette robe que vous m'avez confectionnée avec tellement d'amour, j'aurais voulu l'étréner en votre présence. Je ne sais quand l'occasion se représentera... Bonne soirée ! Je penserai à vous.

Une fois la tante partie, Victor se tourne vers la nièce.

— De quels amis s'agit-il ? Le sais-tu, toi ?

— Je ne ferai pas la bavarde.

Un peu avant huit heures, Victor et Mathilde disent au revoir à Fanny et quittent la maison. Ils marchent bras dessus, bras dessous sur la route enneigée. Avant de tourner dans l'entrée de la demeure voisine, le couple s'embrasse. Mathilde s'étonne de voir si peu de voitures, puis se sent soulagée. La soirée sera paisible. Ce que les deux ignorent, c'est que les autres véhicules sont stationnés à l'arrière de la maison, dans le garage et certains, dans les bâtiments de ferme.

Edouard les reçoit dans une résidence silencieuse. Il parle plus fort que d'habitude et ses gestes sont affectés. A peine a-t-il étreint Mathilde et serré du bout des doigts la main de Victor que

vivement, il les entraîne devant la cuisine d'été dont il ouvre la porte. Le visage stupéfait des nouveaux venus est capté par plusieurs appareils photo. Ebloui, le couple ne voit que le scintillement des coupes levées vers eux dans un cri unanime : « Vive les nouveaux mariés. »

Victor et Mathilde sont pétrifiés. Cinquante personnes environ sont réunies dans la pièce, décorée comme pour un mariage. Tout sourire et deux coupes à la main, Berthe s'avance vers eux. A l'arrière, une voix forte se fait entendre.

— Il faut que les nouveaux mariés s'embrassent avant de poser les lèvres sur leur coupe.

L'oncle Paul, fort gai, attend que le couple se soit exécuté pour prendre la parole.

— Mathilde et Victor, vous avez voulu vous marier dans la plus stricte intimité, nous privant ainsi de la plus belle fête de famille qui soit ; aussi avons-nous décidé de troquer la veillée du jour de l'An contre une soirée de noce. Ah ! Peut-être nous souhaiterons-nous quand même la bonne année à minuit... Tu peux, Berthe, leur remettre leur coupe. Buvons maintenant à la santé de Mathilde et Victor.

Les nouveaux époux sont étreints, félicités et couverts de vœux de bonheur, puis Berthe prie chacun de retourner à son siège. Elle conduit les mariés au fond de la pièce et les fait asseoir dans des fauteuils, face à la porte qui a été refermée.

Les deux regardent les invités qui ont pris place le long des murs de côté et se demandent ce qui va suivre. Ils voient Edouard se rendre à la porte, une trompette à la main et dans laquelle il souffle pour obtenir silence. D'un geste prompt, il ouvre la porte.

Evangéline fait une entrée digne d'une reine, ce qui fait sursauter Victor.

— Mathilde, elle nous a bien eus... Dire que je pensais qu'elle allait à la rencontre d'un galant homme alors que tout ça était pour nous ! Je comprends maintenant pourquoi les rideaux étaient fermés.

Les trois en sont encore à se manifester leur tendresse quand la trompette retentit à nouveau. Edouard entrebâille petit à petit la porte jusqu'à ce qu'Annabelle puisse y glisser la tête. Mathilde crie, pleure et court se jeter dans les bras de son amie. Lorsqu'elle est remise de sa surprise, elle présente la jeune fille à Victor.

Pour une troisième fois, la trompette se fait entendre, plus longuement et plus fort. Annabelle qui a rejoint Edouard, fait la révérence, puis ouvre grand la porte. Quelques secondes passent. Mathilde retient son souffle. La vision de Blanche au bras de son mari la fige et la rend muette. Elle ne peut réagir qu'au moment où la jeune femme lui touche les mains. Se dressant d'un bond, elle se jette au cou de Blanche et se laisse cajoler. Un peu à l'écart, Victor et Pacifique s'entretiennent. Annabelle a rejoint ses amies. Agglutinées l'une à l'autre, les trois se manifestent leur joie d'être réunies.

Soudain, Mathilde se dégage de ses compagnes. Elle regarde la porte demeurée ouverte, puis la trompette déposée sur la chaise. Pourquoi celle-là n'a-t-elle pas été refermée et pourquoi Edouard n'a-t-il pas repris celle-ci ? Pourquoi la faire patienter ainsi ? Elle cherche le regard de sa tante, le trouve et s'y fixe. Lorsque les yeux mouillés, sa marraine lui fait signe que non de la tête, Mathilde comprend qu'elle n'a pas à attendre ses parents. Victor, à qui rien n'a échappé, la serre contre lui et lui murmure : « Je t'aime ».

Dans l'embrasure de la porte, Edouard tire de son

instrument une note longue et aiguë. Berthe s'approche de son frère et des yeux, fait le tour de la pièce.

— Comme cette noce n'est à nulle autre pareille, nous allons continuer dans le même sens. Les mariés vont procéder eux-mêmes à l'exposition des cadeaux qui leur sont offerts. Les personnes désignées vont aller chercher les tables et les présents. Il faut les faire travailler ces deux-là et leur apprendre à ne pas vouloir nous laisser de côté la prochaine fois.

Edouard remet un cadeau à Mathilde qui le déballe et montre son contenu à l'assistance. Victor va ensuite le déposer sur les tables. De la vaisselle, de l'argenterie, de la verrerie, de la literie, une nappe, une horloge et un miroir leur passent ainsi entre les mains. Ils reçoivent même quelques dons en argent. Les mariés veulent commencer les remerciements, mais Berthe leur dit d'attendre. Edouard et son père apportent un coffre en cèdre qui semble bien lourd et le déposent devant le couple. Mathilde s'écrie :

— Mon oncle ! Il ne fallait pas...

— Tu m'as fait travailler sous pression, ma fille, mais il est aussi beau que les précédents, avec quelques petites variations.

Thérèse s'approche et ouvre le coffre. Mathilde sort deux nappes : l'une crochetée et l'autre brodée, des taies d'oreillers à jours, des napperons et des linges à vaisselle tissés, des sous-plats dont quelques-uns tressés, Trois tabliers, des chemins de table et de bureau, une grande courtepointe et un rouleau de catalogue. Edouard revient avec trois tapis tressés qui n'avaient pu prendre place dans le coffre. Mathilde lève les yeux vers sa tante.

— Pourquoi tout cela, pour moi ?

— Parce que nous t’aimons. Comme pour tes cousines, je voulais que tu partes avec le même linge de maison fait à la main. Rassure-toi. Je n’ai pas écourté mes nuits pour autant. J’ai puisé dans mes réserves et dans le coffre d’Edouard. Comme ton cousin n’est pas pressé de se marier, j’aurai amplement le temps de le remplir à nouveau.

Victor et Mathilde remercient avec émotion Paul et Thérèse, puis vont de l’un à l’autre, autour des tables, exprimer leur reconnaissance. Ils sont ensuite confinés dans leur fauteuil. En un rien de temps, les cadeaux et les tables disparaissent. Un violoniste entre et prend place.

Les nouveaux mariés sont invités à ouvrir la danse. Ils sont seuls quelques instants, puis les couples se forment autour d’eux. A la deuxième valse, oncle Paul enlève Mathilde des bras de Victor. Ce dernier va chercher Evangéline et Edouard invite sa mère. Un peu plus tard, un accordéoniste se joint au groupe pour des quadrilles enlevants.

La fête bat son plein quand le premier coup de minuit amplifié par la trompette, sonne à l’horloge. Chacun s’arrête et se met à compter. Au douzième, un seul cri se fait entendre : « Bonne et heureuse année. » Tout le monde s’embrasse et s’offre des vœux.

Les mariés retournent à nouveau au fond de la cuisine d’été, les tables réapparaissent et sont rapidement chargées des plats froids et des breuvages du réveillon. Il ne manque plus qu’Edouard et sa mère qui arrivent bientôt avec un superbe gâteau que là encore, Victor et Mathilde doivent eux-mêmes découper pour chacun des invités.

Lorsque les plats sont délaissés, ils sont emportés, ainsi que les tables, à une vitesse étonnante. Evangéline remet à Mathilde sa

gerbe de roses pour une photo de groupe suivie du lancement du bouquet de la mariée. La fille de Berthe s'en emparera et ne voudra plus s'en départir. La fête reprend ensuite de plus belle, mais avec les enfants en moins. Il est déjà trois heures. Victor et Mathilde font leurs adieux en remerciant chaleureusement chacun et avouent avoir été touchés au plus profond de leur cœur par cette fête-surprise. Evangéline, Annabelle, Blanche et Pacifique prennent également congé de leurs hôtes.

Les trois amies sont incapables de se mettre au lit. Elles ont trop de choses à se dire. Elles laissent Evangéline se retirer dans sa chambre et blotties sur le sofa, se font des confidences. Victor et Pacifique, assis dans la cuisine, s'entretiennent de leur travail respectif. Finalement, les filles se résignent à aller se coucher et les hommes les suivent.

Les enfants se réveillent les premiers. Les parents les couchent avec eux et tentent de les retenir au lit le plus longtemps possible. Quand les bambins commencent à montrer trop bruyamment leur faim, la famille se lève. Mathilde touche le poignet de Victor et lui parle à voix basse.

— As-tu songé à donner la bénédiction paternelle aux enfants ?

— Non et je n'ai pas l'intention de m'exécuter. Mon père respectait la tradition, mais à contrecœur. Il n'en avait pas envie et devoir le faire l'indisposait. Il nous mettait tellement mal à l'aise que nous redoutions ce premier jour de l'année tout autant que lui et cherchions par tous les moyens à nous y soustraire.

— Si ce geste n'apporte ni joie, ni paix, il doit être remplacé. Que dirais-tu de nous agenouiller tous les quatre devant le crucifix et de demander à Dieu de nous bénir ainsi que la nouvelle

année ?

—Vous mettre, les enfants et toi, à genoux devant moi, non. Nous prosterner devant Dieu et prier en famille, oui. Je suis prêt à le faire avec toi dès ce matin, chacun formulant ses propres demandes en attendant que les enfants puissent y joindre les leurs.

Lorsqu'ils descendent avec les petits, Evangéline, Fanny et Annabelle ont déjà dressé la table et s'affairent à préparer le déjeuner. L'autre couple les rejoint bientôt. Les adultes mangent lentement et bavardent gaiement au contraire des enfants qui ont déjà quitté la table et s'amuse chacun de leur côté. Evangéline s'est jointe à la conversation des hommes et écoute Pacifique parler de son village natal en Nouvelle-Écosse. Les yeux du jeune homme brillent lorsqu'il est question de la mer. Son respect et son amour pour elle transparaissent. Elle lui manque. Il aime la forêt, mais dans son cœur, celle-ci ne remplacera jamais l'océan.

Les conversations continuent à travers le rangement, le soin des enfants et la préparation du départ. L'arrivée d'Edouard au volant de l'auto de son père y met fin. Les adieux sont déchirants. Quand se reverront-ils ? Blanche pose les mains sur son ventre. Ses amies lui promettent d'aller la visiter après son accouchement et Victor ajoute que tous sont les bienvenus à l'auberge. Edouard repart avec Pacifique, Blanche et Annabelle pour reconduire les premiers à la gare et la dernière au terminus d'autobus. Mathilde regarde avec tristesse le véhicule s'éloigner. Victor est près d'elle, lui passe la main dans le dos et l'embrasse dans le cou.

Ces gestes affectueux lui font tellement de bien... La joie lui revient tout à fait en entendant Evangéline.

— Mes enfants, l'année nouvelle, je veux la commencer comme il faut en me rendant à l'église avec vous. Je vais aller à

confesse même si aujourd'hui je ne peux pas communier n'étant pas à jeun. Fanny va rester avec les enfants.

Victor et Mathilde se tournent vers elle et le sourire que les trois échangent les convainc que la vie est plus forte que la mort, et qu'elle continue.

A la sortie de la messe, les vœux de bonne année circulent allègrement. Evangéline est heureuse de rencontrer ses clients et quelques connaissances. Elle se sent accueillie dans cette église où elle entre pour la première fois. Toute à sa joie, elle présente le nouveau couple en ces termes : « Mon gendre Victor et sa nouvelle épouse, Mathilde ». La mort de Rachel et le remariage du père de ses petits-enfants n'ont rien changé de sa relation avec celui qu'elle aime comme s'il était son fils.

A leur tour, les membres de la chorale quittent l'église. Le premier, Robert s'approche de Mathilde et, pour la dernière fois sans doute, la prend dans ses bras et pose les lèvres sur ses joues. En donnant la main à Victor, il ajoutera à son souhait : « Ne la rendez pas malheureuse. »

Le dîner pris rapidement fait place au branle-bas des derniers préparatifs du départ. Fanny ne peut apporter son aide ; elle doit s'occuper des enfants devenus agités et pleurnichards. Evangéline et Mathilde apportent sacs et boîtes près de la porte et, dans un va-et-vient rapide, Victor les entasse dans la voiture en ne cessant de répéter : « Tenez-vous-en à l'essentiel. »

Même si le coffre de l'auto est plein et que l'espace derrière

le siège avant est surchargé, il faut laisser des choses. Et dire qu'il faut arrêter à côté prendre la valise de Mathilde et la boîte trouée dans laquelle Surprenante fera le voyage. Les enfants seront à l'avant avec leurs parents et devront s'accommoder des genoux et des bras de Mathilde pour leur sieste.

Tout ce qu'on ne peut apporter aujourd'hui, on le retrouvera aux Rois où la famille Langevin est attendue.

Les êtres chers ont été étreints, embrassés, abreuvés de mots d'amour. Evangéline se résigne enfin à les laisser partir. A côté de Fanny, elle retient ses larmes et fait une dernière recommandation.

— Victor, ce soir, il faut que Mathilde soit admise d'emblée dans ta famille. Trouve les mots pour bien la présenter.

CHAPITRE 25

Victor ralentit et du bras désigne l'auberge. Une construction haute comportant deux entrées en façade et un espace libre de chaque côté. A l'arrière, plusieurs arbres dénudés s'élèvent au-dessus des toits. Les immeubles voisins sont : à gauche, une quincaillerie et à droite, une pharmacie.

La famille monte les marches conduisant au logement. Trois renouent avec leur maison et une la découvre. En entrant, Mathilde se trouve face à un escalier tournant qui lui plaît sur le coup. Un carton coloré, fixé à un barreau, attire les regards. Victor le prend et lit à haute voix :

Bon retour chez vous et bienvenue à la nouvelle dame que nous avons hâte de connaître. Nous viendrons vous souhaiter la bonne année à cinq heures et demie et nous apportons le souper tel que convenu.

Toutes nos amitiés,

Jamal et Rose

Mathilde sourit devant tant de gentillesse et Victor renchérit.

— Pendant mon absence, si tu as besoin d'aide, c'est à eux qu'il faut t'adresser. Ils feront l'impossible pour toi.

La visite du logis commence. Les pièces sont en enfilade et donnent sur un passage large et sombre. Les deux premières sont celles qu'occupait Madame Salambier, la troisième sert de bureau à Victor, puis vient le grand salon aux portes vitrées et finalement, au sud et donnant sur la cour, la cuisine et la salle à manger. Devant la porte extérieure, un escalier droit mène à l'étage.

Par où passer ? Victor hésite : monter ici signifierait se trouver à côté de la porte de la chambre des parents ; or, il veut que ce soit la dernière place à aller voir. Les quatre reviennent sur leurs pas et montent au premier étage par le bel escalier en fer forgé. Là encore, les pièces se suivent et font face à un corridor étroit. Victor ouvre quatre portes avant d'arriver à la chambre de Daniel, suivie de celle de Yolaine, de la salle de bain et enfin de la leur.

Victor y entre le dernier avec un pincement au cœur, vite oublié, devant la vaste pièce devenue tout autre. Il avoue à sa femme avoir demandé à Rose de tout changer dans la chambre hormis les meubles et que c'est à elle maintenant d'aménager à son goût leur espace intime. Mathilde s'attarde devant la longue et étroite fenêtre située au sud et près du plafond. Celle à l'ouest, même si elle est grande et plus haute que large, semble moins attirer son attention. Lorsqu'elle voit à sa droite une petite table avec deux chaises ainsi qu'une berceuse, elle sourit.

— Je sens que c'est la partie de la maison qui va me plaire le plus.

La famille descend par l'escalier nord, celui qui sera le plus couramment utilisé. Victor ferme la barrière et fait remarquer à Mathilde les placards sous ce même escalier, puis il ouvre la porte d'une salle comportant machine à laver, paniers à linge, évier double et toilettes. Face au salon, il lui indique la porte donnant accès du côté public de l'auberge.

Le couple s'est assis sur le canapé sans toutefois s'appuyer au dossier. Daniel qui a retrouvé son chien à roulettes se promène d'un bout à l'autre de la maison en s'aidant des pieds. Quand à Yolaine, elle n'ose pas encore s'éloigner de ses parents. Apercevant Surprenante juchée sur une armoire, Mathilde pousse un soupir.

— Celle-là est encore plus dépaysée que moi !

— Tu es déçue ?

— Les murs des passages sont oppressants. Il n'y a aucune fenêtre à l'est. Il faut tout ouvrir : stores, rideaux, portes afin que la lumière puisse les éloigner.

— Dans les pièces que nous occuperons...

— Toutes, Victor.

— Le soleil décolore les choses et le ménage sera partout à faire. Avec ma mère et Rachel, tout demeurerait fermé, sauf la cuisine et la salle à manger.

— Pas avec moi. La clarté du jour, c'est la vie, la liberté, le rêve. Il y a bien assez de la cour fermée sur elle-même par cette haute clôture de planches aux fentes étroites qui m'en rappelle une autre. Là, je puis comprendre qu'il faille protéger notre intimité et assuser la protection des enfants.

— Que la lumière soit alors !

— Demain. L'obscurité s'en vient. Il faut rentrer les bagages et tout préparer afin de pouvoir nous coucher aussitôt que nous serons revenus de chez ton frère. Apporte tout d'abord le lit de Daniel pour qu'il soit chaud avant de le préparer pour la nuit. Voyager sur le toit de l'auto est plutôt glacial.

La maison d'Eugène et de Lucie est en plein brouhaha à

l'arrivée de la famille. Les hommes s'affairent à démonter les tables de fortune du souper où une trentaine d'invités ont pris place. Daniel et Yolaine sont vite enlevés des bras de leurs parents par les grandes cousines.

Accompagnée de Dolorès, la mère de Victor s'avance vers les nouveaux mariés. Elle veut être la première à leur souhaiter la bonne année. Victor présente ensuite à Mathilde les autres membres de la famille. Quelle joie pour lui ! Son parrain, Jules Laperrière, est présent. Le couple reçoit des félicitations et échange des vœux pour la nouvelle année. Bien malgré lui, Victor est entraîné du côté des hommes à l'autre extrémité de la maison.

Mathilde se retrouve seule au milieu d'inconnues. Lorsque ses belles-sœurs l'abordent, elle a l'impression de vivre une rentrée scolaire, à la différence qu'elle est la seule élève devant plusieurs surveillantes, chacune y allant d'une règle à respecter. Elle se sent agressée. Avant l'énoncé des sanctions, Mathilde se lève.

— Pourquoi me dire toutes ces choses ?

— Pour t'informer de nos habitudes maintenant que tu es entrée dans la famille.

— Et vous dans ma vie ?

— Non, c'est toi la nouvelle venue. C'est à toi de t'adapter à nous.

— Victor, les enfants et moi, nous formons une nouvelle famille, autonome. Nous allons respecter certaines traditions tout en créant nos propres façons de faire.

— La famille Salambier est tricotée serrée et nous voulons

qu'elle le demeure. Rachel s'était bien intégrée à elle. Nous avons perdu beaucoup avec son départ et les enfants encore plus. Elle nous manque.

Mathilde parvient difficilement à maîtriser sa colère. Elle est déterminée à rejoindre Victor lorsqu'elle entend des pleurs au-dessus. Ce sont ceux de Yolaine. Elle se dirige vers l'escalier. Deux personnes assises lui en bloquent l'accès.

— Pardon ! Je voudrais passer.

— Les grandes peuvent la consoler aussi bien que toi.

— Je suis sa mère.

— Une belle-mère. Tu ne vas quand même pas te faire appeler « maman » par Daniel et Yolaine ?

— Si. Pour leur bien. Pour qu'ils ne soient pas différents des autres enfants. Victor et moi en avons longuement parlé.

Lucie est consciente du malaise grandissant et réalise qu'elles sont peut-être allées trop loin. Ont-elles sous-estimé la débutante ? Il faut vite passer à autre chose. Tant bien que mal l'hôtesse réussit à rassembler son monde et annonce le début des jeux.

Victor rejoint Mathilde qui ne laissera rien voir de l'accueil reçu. Elle semblera gaie et participera aux différentes activités qui ne sont pour la plupart que des farces ou des attrape-nigauds. Lorsque, à court d'idées, Lucie demande si quelqu'un connaît de nouveaux jeux, Mathilde sait que le moment de prendre sa revanche est venu. Elle n'a qu'à se souvenir des moyens utilisés par les religieuses pour détendre les filles.

Voilà près d'une heure que Mathilde accapare les regards et tient en main le groupe sans que l'intérêt de celui-ci baisse. C'est l'étonnement, même pour Victor qui ne lui connaissait pas ce talent d'animatrice. Seule l'annonce d'un goûter pousse les invités à la cuisine où madame Samlambier est déjà assise. Victor et Mathilde prennent place à ses côtés. Le fils se hâte de dire à sa mère qu'elle peut revenir vivre à l'auberge. La réponse de celle-ci le glace.

— J'ai promis de ne pas te rejoindre et je tiendrai ma parole. Je suis heureuse que tu aies pu reconstituer ta famille.

Elle ne dira rien d'autre et ne fera plus qu'écouter et regarder. Lucie a repris son rôle d'hôtesse et retrouve le sourire devant l'accueil réservé aux plats et les félicitations qui s'ensuivent. Avec l'arrivée de musiciens et d'amis, la fête peut continuer.

Les hôtes et les nouveaux mariés ouvrent la danse. Après la deuxième, Victor et Mathilde décident de partir. Les enfants se sont réveillés et pleurent. Les prenant dans leurs bras, les parents se rendent remercier et saluer Eugène et Lucie. Voyant cela, le frère de madame Salambier s'approche d'eux et supplie son neveu.

— Je veux danser avec la mariée. Une danse, une seule danse. Tu ne peux me refuser cela. Pour ton parrain, tu peux bien retarder ton départ.

— Il faudrait demander à la principale intéressée. Si elle, est d'accord, je vous concède une danse.

Mathilde tend Yolaine à son père et, offrant son plus beau sourire, se tourne vers l'homme qui avec élégance la prend dans ses bras. Lorsque la musique s'arrête, Victor rejoint sa femme et le couple continue de faire ses adieux. Devant sa mère, Victor

s'accroupit et lui baise les mains.

— Maman, je vais venir vous chercher demain matin et nous déjeunerons ensemble.

Celle-ci lève les yeux sur Dolorès qui s'est rapprochée d'eux.

— Cela ne sera pas possible. Nous retournerons à Montréal au début de l'avant-midi.

— Je viendrai tôt. De toute façon, il lui faut déjeuner quelque part ?

— A moins que tu nous invites, Simon et moi.

Mathilde ne laisse pas le temps à son mari de demander son approbation.

— Certainement ! Victor et moi sommes enchantés à l'idée de vous recevoir.

— Nous serons à l'auberge pour huit heures.

Les enfants tombent de fatigue et ne sont pas longs à s'endormir. A leur tour, les parents se mettent au lit. Mathilde fixe le plafond. Lorsque Victor passe le bras sous ses épaules, elle ne réagit pas. Il se penche vers elle avec appréhension.

— Tu es toute froide. Veux-tu que j'aille chercher une autre couverture ?

— Cela n’y changerait rien.

— Tu es trop fatiguée.

— En plus.

— Dis-moi ce qui ne va pas ?

— Ton comportement, Victor. J’aurais voulu que tu restes près de moi, mais tu t’es éloigné me laissant au milieu d’inconnues.

— Je le regrette infiniment et je te prie de me pardonner. C’est l’usage de séparer les hommes et les femmes, hélas !

— Si au moins, j’avais été reçue avec amabilité...

— Tu ne l’as pas été ?

— J’ai été mise au courant des coutumes de la famille, avisée que je n’étais pas la mère des enfants et comparée à Rachel.

— C’est plus que maladroit de leur part. Elles sont ensemble depuis longtemps et s’entendent à merveille. Elles vont apprendre à te connaître et ne pourront que te faire une place.

— Je ne serai peut-être jamais qu’une intruse. Elles se sont liguées contre moi à la première occasion. Ta famille nous serait-elle hostile ?

— Elle n’est pas parfaite, loin de là ! Elle ne me facilite pas toujours la vie, me la complique souvent même, mais c’est ma famille...

— Pourquoi ne te considère-t-elle pas davantage ?

— Mes parents auraient dû ignorer mon handicap et m’inciter à faire les mêmes activités que mes frères. Au fil du temps, j’ai développé des aptitudes et des goûts différents des leurs. Cela aussi indispose, autant les frères que les sœurs.

— Les choses vont changer. Ils vont apprendre à nous accepter tels que nous sommes et à nous respecter. Lorsque nous les recevrons, ce sera une famille à la fois. Les forces seront égales.

— Mathilde, il nous faut dormir. Nous n’avons que quelques heures devant nous.

— C’est vrai, mais je ne puis m’empêcher de comparer cette soirée à la précédente.

— Avoir su, je t’aurais évité cette rencontre de groupe et nous aurions fait une courte visite à chacun.

— Ne te fais pas de reproches. C’est peut-être mieux ainsi. Les belles-sœurs se sont montrées à visage découvert et je sais à quoi m’en tenir au sujet de leurs attentes. Oublions tout. Il faut que le déjeuner soit réussi et que nous y mettions le plus d’ambiance possible.

— Je t’aime.

Le cœur moins lourd, Mathilde se serra contre son mari et s’endormit dans ses bras.

Victor et Mathilde se montrent gais, chaleureux, empressés sans parvenir pour autant à détendre leurs invités. Les enfants

cependant arriveront à les faire sourire à quelques reprises. Une fois seuls, Victor se hâte de sortir le billet que sa mère a furtivement glissé dans sa poche et rejoint Mathilde pour qu'elle le lise en même temps que lui.

Chers vous quatre,

Votre bonheur fait le mien. Victor, bien malgré moi, j'ai été éloignée de toi, mais cela t'a permis de fonder une autre famille. Daniel et Yolaine, vous êtes revenus à la maison et vous avez retrouvé une mère aimante. Mathilde, sois bénie du ciel pour la joie que tu apportes à mon fils et à mes petits-enfants.

Victor, ne te fais pas de souci pour moi. Tes frères et sœurs m'ont prise en charge et font ce qu'ils jugent être le mieux et dans mon intérêt.

Je pense à vous souvent, je prie et je m'en remets à Dieu quant aux jours à venir.

Ta mère qui t'aime, qui vous aime.

Sans dire un mot, Victor chiffonne le papier dans sa main jusqu'à serrer le poing, puis le lance d'un geste brusque à travers la pièce.

— Pourquoi ma mère se soumet-elle ainsi ? L'argent pourrait-il en être la cause ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer avant et après que je sois devenu, sur ses instances, propriétaire de l'auberge ? Qu'a-t-elle fait de la somme remise par la banque qui m'a consenti le prêt ? L'avenir de ma mère va-t-il devenir une préoccupation constante comme l'a été celui des enfants avant que tu n'acceptes de m'épouser ?

Victor se tourne vers la fenêtre pour cacher ses larmes.
Mathilde l'enlace et tâche de le consoler.

— Tu l'as invitée à revenir vivre à Nicolet avec nous. Tu ne peux pas faire plus pour l'instant qu'attendre qu'elle décide elle-même où et comment elle veut poursuivre sa vie.

— Il faudrait tout d'abord qu'elle puisse se libérer d'eux. Tu as raison, Mathilde, il faut leur tenir tête. Au grand jamais nous ne devons tomber sous l'emprise de mes frères et sœurs. Pourquoi l'enfance et la vieillesse sont-elles parfois si pénibles ?

— Parce que le début et la fin de la vie sont fragiles et ne reçoivent pas toujours la protection nécessaire.

— Ainsi que ceux pour qui l'existence est douleur de la naissance à la mort.

CHAPITRE 26

Mercredi soir, 3 janvier. Victor repart au travail à contrecœur. Il aurait voulu que son congé se prolonge jusqu'au dimanche. Sa famille est confortablement installée dans l'auberge redevenue joyeuse et remplie de lumière. Mathilde s'est familiarisée avec la maison et ne semble pas craindre le fait que, pour la première fois, les enfants seront sous son entière responsabilité et qu'elle passera la nuit, seule avec eux. Si sa femme est confiante et prête à assumer son nouveau rôle, pourquoi s'inquiéterait-il ? Ne sait-il pas aussi que Rose et Jamal sont là, en face de l'auberge, à veiller sur les siens !

Mathilde n'a pas sommeil. Une tâche importante pour elle, Victor et surtout les enfants la garde éveillée. Illustrer le passage du temps. Comment ? En s'inspirant de ce qu'elle a vécu là-bas et qui lui fut si bénéfique. Elle ne doute pas un instant qu'il le soit tout autant pour la famille.

A son arrivée, elle savait devoir y demeurer trois ans, huit mois et seize jours. Dans le grand cahier qui lui avait été remis, elle avait quadrillé la première page et reproduit le calendrier de l'année qui venait de commencer. Chaque soir, elle coloriait le carré correspondant au jour écoulé. Avant la fin du mois, elle avait préparé les trois prochaines années. Ce qui au début lui paraissait être une tâche à n'en plus finir fut à son grand étonnement, exécuté à un rythme de plus en plus accéléré. A l'approche des dernières semaines, dans le but d'annuler son départ, elle était prête à tracer toutes les autres pages de sa vie.

A travers la ronde des saisons, des fêtes religieuses et civiles, des activités, des cours et des menus même, le temps passait, la réconfortant. Les jours tout en étant semblables réservaient parfois des surprises et l'horaire de la semaine laissait une large place aux

arts : musique, chant, danse, peinture et théâtre. Avec les enfants, elle agira sensiblement de la même manière.

Dans le lit conjugal, Mathilde n'arrête pas de changer de position. Puisque cette représentation l'obsède au point de ne pouvoir ni lire, ni dormir, pourquoi ne pas s'y mettre maintenant au lieu d'attendre à demain ! Elle se lève et descend chercher colle, ciseaux, papier collant, crayons de couleur, punaises et les douze grands cartons : trois gris, trois vert pâle, trois bleus et trois jaunes dont l'achat ce matin a tant intrigué Victor. C'était leur premier magasinage en couple et en famille. Mathilde n'en revenait pas de voir à quel point son mari était connu. Les gens ne cessaient de les féliciter et de leur offrir des vœux de bonheur et de bonne année.

Au retour, lorsque le père des enfants lui avait demandé ce qu'elle comptait faire avec autant de cartons, elle avait pris un air énigmatique.

Ils seront témoins du vécu de la famille. Tu verras lorsque tu reviendras.

— Samedi soir et les deux autres semaines également. Même si cela me contrarie, il me faut respecter les jours échangés.

Mathilde ferme la porte des chambres des enfants pour ne pas perturber le sommeil de ceux-ci et se met à l'ouvrage en compagnie de Surprenante. Sur le grand mur continu et monotone, elle fixe l'un à la suite de l'autre les cartons gris, verts, bleus et jaunes. Au milieu de chaque groupe et en commençant pas le gris, elle écrit en gros caractères : hiver, printemps, été, automne. Elle retourne prendre dans le bureau de Victor un grand calendrier dont elle découpe les mois qu'elle colle ensuite dans l'ordre sur chacun des cartons. Au début de la bande, elle trace en appuyant, les chiffres 1, 9, 5, 2 l'un en dessous de l'autre, puis s'arrête étant en proie à un

impérieux besoin de dormir.

Les pleurs de Daniel font sortir Mathilde du lit. Il n'est que six heures et elle a encore sommeil. Elle va chercher le garçonnet, le couche avec elle et se rendort. Peut-être l'enfant a-t-il fait de même. A un certain moment, elle sent une petite main lui effleurer le visage et entend distinctement le mot « Mathi » même si depuis quelques jours, elle se nomme en disant « maman ». Folle de joie, elle serre l'enfant contre elle et le cajole, puis elle entend le gazouillis de Yolaine qui, pour quelques minutes, a aussi droit aux effusions sous les draps.

Tout en déjeunant, Mathilde observe les enfants. Daniel mange avec appétit. Il est plus calme et semble reconnaître la maison. Il aime s'amuser autour du grand escalier et jouit d'un espace beaucoup plus grand que chez Evangéline. Il peut aller et venir d'un bout à l'autre de la maison. Les deux premières pièces sont vides et une chaise ferme le bureau de Victor en attendant qu'une barrière y soit installée. Maintenant qu'il accepte d'être assis sur les toilettes, Mathilde va bientôt commencer l'apprentissage à la propreté avec lui. Yolaine qui maintenant peut tenir une cuiller l'a délaissée pour prendre les aliments avec ses doigts.

Pourquoi certaines personnes lui ont-elles dit qu'elle était courageuse ? Elle ne fait que poursuivre ce qu'elle a commencé à Fortierville à la différence qu'elle est seule avec les enfants et dans la maison devenue la sienne. D'ailleurs, elle a été formée à jouer ce rôle.

Là-bas, ces femmes de cœur et de tête gardaient en mémoire que la majorité des jeunes filles qui leur étaient confiées deviendraient épouse et mère. Aussi s'efforçaient-elles de les y

préparer. Lorsqu'une nouvelle venue arrivait à l'institution, elle était aidée à guérir de son passé en gardant le moins de cicatrices possibles, puis amenée à mieux se connaître, s'accepter, s'aimer, croire en elle, s'ouvrir au monde et finalement, incitée à développer les habilités nécessaires à la tenue d'une maison et à l'éducation des enfants.

C'est entre ces murs que Mathilde s'est initiée à l'entretien des vêtements, à la cuisine, aux travaux ménagers, à la couture, au reprisage, au tricot, au jardinage, à la coupe de cheveux même et y a pris goût. C'est là aussi qu'elle a acquis les notions de psychologie lui permettant de sécuriser Daniel sans négliger Yolaine.

Mathilde regarde avec satisfaction le long tableau. Le nom des membres de la famille est écrit dans le rectangle correspondant à sa date de naissance et couronné d'un gâteau d'anniversaire. Les différentes fêtes sont indiquées et complétées par des pictogrammes. Des conifères et des arbres dénudés sont partout présents, mais seule la saison en cours a reçu ses attributs, les autres les obtenant à leur arrivée respective. La neige habille les arbres, les toits, le sol et les rochers. La représentation des jeux et des activités d'hiver met des touches de couleur sur le blanc omniprésent. Les événements touchant la famille y seront notés au fil des jours ainsi que les phénomènes exceptionnels de la nature.

Mathilde a non seulement atteint son but premier ; la lumière aidant, elle a donné vie au mur. Elle se réjouit d'avoir ajouté dans le haut le soleil, la lune, des étoiles, des nuages, des oiseaux et dans le bas une procession d'animaux domestiques et sauvages même si pour y parvenir il lui a fallu partir à la recherche de carton et de papier dans toute la maison.

Elle a colorié les quatre cases de janvier. Demain, avec son aide, les enfants commenceront à le faire à tour de rôle. Le 31

décembre, la séquence sera enlevée, conservée précieusement en tant que témoin de l'histoire de la famille, et fera place à la nouvelle année.

Malgré que cette réalisation l'ait absorbée du matin au soir, elle n'a pas pour autant négligé les enfants. Elle est sortie les deux jours et le fera demain entre la préparation des plats principaux et la galette des Rois du dîner de dimanche où quatorze des Langevin sont attendus. La première fois, les trois n'ont piétiné que la moitié de la cour. A cause de la neige épaisse, ils ne pourront se rendre à la rivière comme l'espérait Mathilde. Ils ne sont même pas parvenus à longer un des côtés intérieurs de la clôture, le traîneau s'embourbant. Si elle veut marcher en plus de faire jouer les enfants dans la cour, elle devra prendre la rue.

Rejoints par Jamal venu déneiger les perrons, les enfants ont droit à une promenade dans la grande pelle à neige. Celui-ci fait part à Mathilde de l'existence d'un traîneau, différent du premier, qu'il dénichera dans un cabanon et dont il sablera les lames de métal. Elle l'a utilisé cet après-midi pour une excursion dans la rue. Poussé au lieu d'être tiré et grâce à sa longue poignée, ce moyen de transport lui procure une meilleure démarche et lui permet de voir les enfants et de leur parler.

Quelle détente que ces moments où Mathilde lit une histoire aux enfants assis sur ses genoux ou les berce en chantant après les avoir baignés ! Combien tendres sont les câlins échangés avant qu'elle ne borde l'un et l'autre pour la nuit ! Joie de les voir rapidement endormis !

Mathilde a fait sa toilette. Appuyée sur les oreillers, elle prend le livre commencé dans ses mains. Victor arrivera bientôt et ce

n'est que maintenant qu'il lui manque. Elle se sent coupable de s'être laissée accaparer par le travail et d'avoir si peu pensé à lui. Mérite-t-elle sa confiance ?

Victor lui a appris comment ouvrir le coffre-fort et fait voir les bijoux offerts à Rachel. Après le décès de celle-ci, il a voulu les remettre à Evangéline qui l'a prié de les conserver pour les donner aux enfants plus tard. Il a parcouru avec elle les documents, principalement le contrat de vente de sa mère le rendant propriétaire de l'auberge. Une transaction secrète qui doit le demeurer et dont Rachel a été tenue à l'écart. Mathilde y joint l'attestation de sa cinquième année d'études classiques, ses certificats en piano et en peinture, son baptistaire et leur contrat de mariage.

Levant les yeux vers l'ouverture sur le ciel, elle voit les étoiles scintiller dans le bleu de la nuit et les grands arbres exécuter leur ballet sous le souffle du vent. Comme elle aime cette fenêtre intime qui donnait autrefois sur un appentis ! Elle enlèvera les rideaux pour y installer une étroite cantonnière de dentelle.

Soudain, elle réalise qu'elle n'a pas eu peur. Parce que Daniel et Yolaine sont là et qu'elle en est responsable ? Parce que des veilleuses éclairent les deux entrées, la tête des escaliers, les trois chambres et la salle de bain ? Parce qu'elle se retrouve dans un nouvel environnement ? Parce qu'elle n'est plus une enfant surprotégée ? Elle qui n'avait jamais dormi seule, vient de découvrir qu'elle en est capable. Ecartant le livre sans l'avoir ouvert, elle replace les oreillers et se met à prier.

Elle n'a pas entendu entrer Victor. Elle sursaute au contact de sa peau froide. Il est si heureux de la retrouver ! Peu à peu, le corps de l'homme se réchauffe et Mathilde se presse contre lui. Ils sont bien dans les bras l'un de l'autre. Ils ont tant de mots tendres à se dire, tant de baisers à échanger, tant de caresses à partager, tant

d'affection à se démontrer ! Ils feront l'amour dans la joie et s'endormiront apaisés.

Pour leur premier dimanche à Nicolet, Victor a tenu à ce qu'ils assistent tous les deux à la grand messe. Rose et Jamal qui sont allés à la messe basse se chargent de garder les enfants. Aujourd'hui, Mathilde a suivi la cérémonie en entier et a retenu le sermon. Elle sait avoir prié pour le monde entier ; aussi n'adresse-t-elle à Dieu qu'une intention spéciale : celle de donner le jour à un enfant.

A la sortie, le couple est vite entouré. Victor est fier de saluer amis et connaissances et de présenter sa nouvelle épouse. Plusieurs membres de la famille Salambier les rejoignent et tous conversent avec amabilité.

Victor et Mathilde achèvent les derniers préparatifs lorsque la sonnerie du téléphone se fait entendre. C'est Evangéline. Elle ne s'est pas jointe à ses amis parce qu'elle ne savait pas quelle serait sa réaction. Elle ne voulait surtout pas gâcher la fête. Elle prie de l'excuser. Elle viendra seule pour apprivoiser à nouveau l'auberge. Le couple est déçu, mais comprend : Evangéline a besoin d'encore plus de temps.

Mathilde se réjouit à l'idée que son oncle et sa tante passent deux nuits à l'auberge. A cause de leur travail, les autres partiront au milieu de l'après-midi. Son parrain arrive le premier à bord de son vieux camion rouge et plusieurs minutes s'écoulent avant qu'Edouard et sa mère le rejoignent. Le père accueille son fils en ricanant.

— Je vous ai bien semés. N'est-ce pas ?

Le regard sombre, Edouard dévisage son père.

— Vous auriez pu avoir un accident.

— Tu sauras mon gars que j'ai encore bon pied, bon œil.

— Vous, peut-être, mais pas le véhicule.

— Tu as vu de quelle façon il s'est rendu ici, tu n'as rien à craindre en le ramenant à la maison.

— Non, parce que je vais être prudent. J'ai eu peur pour vous et pour le piano de Mathilde. Vous auriez pu vous blesser, vous tuer en plus de démolir le camion et son chargement.

— Je mérite tes reproches. J'ai agi comme un jeune fou en conduisant aussi vite, mais que cela reste entre nous. Tes sœurs arrivent.

On s'embrasse, on enlève les vêtements d'extérieur, on rit, on se raconte les nouvelles des derniers jours tout en buvant une coupe de vin et l'on passe à table ; les enfants dans la cuisine et les adultes dans la salle à manger. Edouard a retrouvé sa bonne humeur. Au moment du dessert, Mathilde va chercher la galette des Rois. Thérèse se retrouve reine du jour et son gendre, Raoul, roi.

Promptement, la table est débarrassée et la vaisselle lavée tant la hâte est grande d'explorer l'auberge au grand complet. La grandeur du logement et le nombre de pièces surprennent chacun. Lorsque le groupe se retrouve à l'étage, Edouard se met à applaudir le premier.

— Pas possible ! Je reconnais bien là ma cousine et son exubérance. Félicitations, ma chère ! Et toi, Victor, quelle a été ta réaction ?

— Epaté ! Pendant trois jours, j’ai tenté de voir ce qu’elle pouvait faire de ces cartons. Mon imagination n’est pas très grande, car la réalité dépasse la fiction.

— Avec Mathilde, tu peux t’attendre à tout. J’en sais quelque chose.

Le côté privé fait, on passe au public où les adultes s’attendent. Il est question des modifications à apporter avant la réouverture. Mathilde parle de remplacer les lourdes tentures par des stores vénitiens et de légers voilages. Quant à Victor, il voudrait dégager l’entrée, rendre le vestiaire plus fonctionnel et agrandir les lieux d’aisances même s’il faut pour y parvenir enlever quelques tables. Ils sont encouragés dans leur projet visant à améliorer le confort des clients.

La visite des lieux terminée, les hommes se préparent à rentrer le piano. Paul recule le camion le plus près possible du perron et installe deux larges madriers pour faire rouler l’instrument jusqu’à la porte. Il laisse ensuite la place aux plus jeunes et se contente de donner des conseils. Victor avait pensé mettre le piano dans le salon, mais lorsque Mathilde lui a dit qu’elle avait besoin d’un local fermé pour donner ses leçons, il a alors suggéré de le placer dans la pièce la plus éclairée, donnant sur la rue. Ce qui fut accepté avec joie. Dans le cas où Madame Salambier revienne vivre avec eux, il serait déplacé dans le bureau.

Le piano trône sur le grand mur, baigné par la lumière de la fenêtre du nord et celle de l’ouest. Mathilde le contemple avec respect et amour et passe la main sur le clavier. Dans quelques jours, elle fera accorder l’instrument. Pendant ce temps, les sacs et les boîtes s’accumulent près de l’escalier : reste des bagages des enfants, choses appartenant à Mathilde, quelques effets personnels

de Victor, les cadeaux et le précieux coffre. Somme toute, beaucoup d'objets à ranger !

Les cousins repartent en promettant de revenir et invitent le nouveau couple à les visiter avant que l'auberge ne les retienne prisonniers. Victor assure qu'ils prendront congé de temps à autre durant l'année.

La maison serait silencieuse si ce n'était d'une dispute entre les enfants. Les parents décident de les coucher pour une sieste tardive, autrement le reste de la journée se passera dans les cris et les pleurs. Paul et Victor traversent dans l'hôtel tandis que Thérèse et Mathilde s'assoient au salon. La tante ne craint plus pour sa nièce. Cette dernière a trouvé sa raison d'être et remplit à merveille son nouveau rôle.

CHAPITRE 27

Aujourd'hui, Mathilde écourterait volontiers la sieste des enfants tant elle est impatiente de sortir avec eux. Assise dans la berceuse, elle attend et songe à ce que janvier lui a apporté. Les mots « quiétude, confiance, espoir » le résumeraient si ce n'était de ce cauchemar. Vendredi soir dernier, après de tendres retrouvailles, Mathilde s'était endormie comblée dans les bras de son mari, pourtant au petit matin...

Pétrifiée, ne comprenant pas comment le feu a pu s'échapper de son enceinte, elle le voit s'accroître, courir vers la maison, lécher les murs, bondir sur le toit, s'introduire à l'intérieur, danser aux fenêtres en rugissant, lancer des débris enflammés de toutes parts, se tordre en faisant tout s'écrouler avec lui et projeter dans le ciel une image d'enfer qui se grave dans son esprit.

Quelqu'un la touche, lui parle.

— Mathilde ! Mathilde, réveille-toi !

— Je faisais un mauvais rêve. Je suis tellement contente de me retrouver dans notre chambre et que ce soit toi qui m'interpelles.

— Veux-tu me raconter ?

— C'est le même, toujours. Il sommeille, s'agite et s'assoupit pour quelques semaines ou quelques mois.

— Il finira par s'endormir à jamais.

— Après combien de temps ?

— Serre-toi contre moi et essaie de te rendormir.

— J'ai trop peur et je suis à bout. Chaque fois, je suis vraiment là, tu sais.

— Vas- tu être capable de donner tes leçons de piano.

— Oui. L'émotion passée, quelques heures suffisent à me remettre.

Victor a été témoin pour la première fois de ses terreurs nocturnes. Là-bas, on s'y était habitué. D'ailleurs, elle n'était pas la seule à revivre un traumatisme. Après son arrivée, son oncle et sa tante sont accourus deux fois la nuit dans sa chambre. Chers eux !

Avant qu'ils ne repartent, elle a demandé leur avis au sujet des enfants. Elle savait comment ils avaient élevé ses cousins, mais éprouvait le besoin de le leur entendre dire : les aimer, les sécuriser, les discipliner, les aider à développer leurs talents, les valoriser, leur transmettre la foi, prier en famille, leur donner l'exemple et être ferme, constant et juste tout en se rappelant qu'on attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. Elle sourit. Leur maison devait être de sucre pour qu'elle veuille toujours y revenir.

La sienne n'a plus de secret pour elle hormis le sous-sol où elle ne descend que pour faire sécher le linge lavé, et seulement quand les enfants dorment. Deux fois la semaine pour les couches et une pour les autres vêtements qu'elle étend sur les longues cordes et retourne chercher 24 heures plus tard. Les meubles et étagères qu'elle désirait voir disposer autrement ont été déplacés et son local de musique est doté d'une table avec quatre chaises et d'une bibliothèque prises dans l'hôtellerie. Même la fenêtre céleste a reçu sa parure.

Les enfants et elle s'attachent de plus en plus les uns aux

autres tandis qu'un rythme de vie s'installe. Ces tout-petits changent de jour en jour. Daniel a encore des sautes d'humeur, mais obéit plus facilement et commence à venir spontanément vers elle pour obtenir des caresses. L'autre jour, des marionnettes plein les bras, il a dit clairement « zouer », Interrompant sa tâche, elle s'était penchée vers lui : « Jouer, tu veux jouer. Oui, nous allons jouer. » Yolaine n'est plus un bébé ; elle s'affirme et veut faire les mêmes activités que son frère, entre autres le barbouillage sur papier et l'utilisation des ciseaux. Les deux aiment l'entendre jouer du piano ; Yolaine sagement assise à côté d'elle et Daniel couché à plat ventre sur le plancher. Après avoir tenté en vain de le faire demeurer assis, elle le laisse faire à son gré.

Les jeux dans la cour enneigée et les promenades dans les rues agrémentent ses journées. Ces dernières lui permettent d'apprendre à connaître les gens et la ville. Elle salue les personnes déjà rencontrées et s'arrête pour échanger quelques mots avec celles qui lui sont plus familières. Lorsqu'il s'agit d'un membre de la famille Salambier, elle prolonge quelque peu la conversation. Les enfants regardent partout et aiment qu'on s'adresse à eux. Ils ne sont pas toujours assis. Elle tolère qu'ils soient à genoux ou accroupis. Parfois, Daniel marche à côté d'elle, une main sur le traîneau.

Elle est satisfaite de sa nouvelle vie. Dans son emploi du temps, elle se réserve des périodes où elle lit, joue du piano et correspond avec ses amies. Elle a rendu visite à Rose et Jamal et fait la connaissance de leur fille qui ne demeure pas tellement loin de ses parents, a trois enfants et un mari d'ici. Dimanche dernier, elle a reçu la famille d'Eugène pour un dîner somme toute plaisant. La présence de Surprenante et leurs échanges affectueux lorsque les enfants sont au lit ajoutent à sa joie.

Elle est attentive aux changements de la nature et à ceux qui s'opèrent en elle. Premier février : les jours allongent, le soleil prend

de la force et elle a presque trois semaines de retard dans ses menstruations, ses seins sont gonflés et sensibles, elle dort plus longtemps et son intérêt pour la nourriture grandit. Elle est convaincue d'être enceinte. Posant les mains sur son ventre, elle chante une berceuse pour l'enfant à naître.

Daniel et Yolaine sont lents à se réveiller contrairement à hier où les trois ont passé la journée à l'intérieur à cause de la tempête. Elle a hâte de respirer l'air pur et de contempler le somptueux décor blanc déjà abîmé par le déneigement. Au cours de la nuit, la neige a cessé et le vent s'est calmé. Ce matin, elle a eu un avant-goût de leur œuvre conjointe : chaîne de congères dressée dans la rue, toits frangés ou se prolongeant jusqu'au sol, dépressions autour des arbres, festons devant certains murs, obstacles élégamment contournés, sculptures aux lignes gracieuses, pures et inédites et ondulations sur le sol où se succèdent ombres et lumières.

La sonnerie de la porte d'entrée se fait entendre. Il ne peut s'agir d'Annabelle. Celle-ci a bien dit hier soir qu'elle arriverait au début de l'après-midi. Mathilde s'empresse d'aller répondre et s'étonne de voir sa belle-sœur sortir si tôt par ce froid.

— Hannah ! Entre vite et bonjour. Laisse-moi prendre ton manteau.

— Je ne resterai pas longtemps.

— Tu dois bien avoir le temps de prendre un café et de te réchauffer avant de partir.

— Je te remercie. Je suis attendue et je ne veux pas être en

retard.

— Nous aurions pu converser...

— Les enfants vont bien ?

— Oui, très bien. Daniel a fait un pipi dans les toilettes. C'est un début. De temps à autre, il ajoute un mot à son vocabulaire. J'ai confiance qu'il soit propre à l'été et puisse dire des phrases simples.

— Je ne vois pas Yolaine ?

— Elle fait encore une sieste dans l'avant-midi, mais je crois que nous y mettrons bientôt fin. Elle se porte à merveille. Et les tiens ?

— Chacun va bien. Tu es allée voir madame Labbé, cette semaine ?

— Oui. Une dame très gentille.

— C'est que, vois-tu, nous avons notre cercle d'amis dont font partie François et Claire Labbé et nous ne tenons pas à ce qu'il s'agrandisse.

— Ah bon ! Soyez sans inquiétude de ce côté-là. Victor et moi sommes capables de nous faire des amis. Et si cela peut te rassurer, je me suis rendue chez elle pour offrir mes services en tant que professeur de piano. J'ai déjà trois élèves ; j'en voudrais dix.

— Je disais cela tout bonnement.

Et sur le même ton, je me permets de te demander si eux ont la liberté de se lier d'amitié avec quelqu'un d'autre ?

— Ils peuvent faire ce qu'ils veulent.

— Vraiment ?

— Il faut que je m'en aille tout de suite.

— Daniel, viens dire au revoir à ta tante.

Une fois sa belle-sœur partie, Mathilde se sent lasse et triste. Un nuage gris voile son bonheur. Comme cette visite lui apparaît inopportune ! Elle a au moins le mérite de lui souligner qu'elle ne doit s'attendre qu'à des rapports civilisés avec sa belle-famille.

L'arrivée d'Annabelle ramène la joie dans le cœur et les yeux de Mathilde. Les deux amies se jettent dans les bras l'une de l'autre. Elles sont si heureuses d'être ensemble pour la fin de semaine et peut-être plus. Annabelle parle la première.

— Tu as une mine superbe. A ce que je vois, le mariage te réussit bien. Il ne t'a pas rendue muette tout de même... J'espère bien que non !

Mathilde aimerait lui révéler la merveille qui s'opère en elle, mais veut que Victor soit le premier à la connaître.

— Il y a tant de choses qui me rendent heureuse que je ne sais pas par laquelle commencer.

— Je veux connaître ces choses, tout ce qui t'arrive.

— Parle-moi tout d'abord de Monsieur Cowper. Hier, je te sentais inquiète au téléphone.

— Je le suis. Après que le médecin l'eut soigneusement examiné, diagnostiqué une pneumonie et demandé l'ambulance, il m'a glissé à l'oreille : « Ma belle, tu vas t'envoler pour quelques jours et au retour, me raconter ce qui se passe dans le nid de ton amie. » J'étais tiraillée entre lui et toi. Si j'étais restée à Sherbrooke, j'aurais pu le visiter tous les jours à l'hôpital ; par contre, je ne serais pas ici avec toi.

— Tu as pris la bonne décision. Il n'est pas seul. Il aura sans doute plus de visiteurs qu'il n'en désire sans compter les médecins, les infirmières, les autres malades et j'en passe. Il est entre bonnes mains et guérira bien, même sans toi. Oublie-le pour ne penser qu'à nous.

— C'est ce que son fils m'a dit. Ce dernier va m'appeler avant que son père ne quitte l'hôpital et je retournerai à mon poste.

Mathilde n'ajoute rien. Elle doit intervenir auprès des enfants qui se chamaillent. Daniel a délogé Yolaine du chien à roulettes et celle-ci a démoli la tour de blocs de son frère. Les cris et les pleurs remplissent la maison. Le calme revenu, les jeunes femmes décident de sortir. Les quatre sont chaudement habillés lorsqu'ils quittent la maison. Annabelle montre du doigt le haut banc de neige au fond de la cour, puis regarde son amie.

— Nous pourrions glisser sur des cartons de là à ici. De vieilles boîtes défaites...

— Encore faudrait-il pouvoir nous y rendre !

— Occupe-toi de trouver nos tapis volants tandis que je foule la rampe d'accès. Je surveille aussi les enfants.

Le vent et le froid ont durci la neige, mais pas suffisamment pour qu'elle puisse supporter le poids d'une adulte. Annabelle enfonce. Qu'à cela ne tienne, elle avancera en marchant à genoux. Mathilde est déjà revenue auprès des enfants avec deux grands cartons. Après plusieurs allées et venues, Annabelle vérifie la passe et la juge satisfaisante. Lentement, portant chacune petit et carton, les amies gravissent la pente. Annabelle et Yolaine partent les premières et sont vite rendues à la terrasse. Mathilde et Daniel les imitent. Quelle descente ! Trop courte, hélas ! Elle sera répétée jusqu'à ce que les enfants se dirigent vers les marches au lieu de lever les bras vers les jeunes femmes.

Assises l'une en face de l'autre, les amies demeurent silencieuses. L'une veut taire sa tristesse et l'autre sa joie. Avant que le malaise s'installe, Mathilde sourit en regardant Annabelle.

— C'est à mon tour d'être arbitre...

— Je me demande comment va monsieur Cowper et s'il n'aurait pas été préférable que je reste à Sherbrooke.

— Arrête de te sentir responsable de lui et coupable d'être ici.

— Je serai responsable de lui jusqu'à ce qu'il meure tout comme je le suis pour toi. Quand j'aime et adopte quelqu'un, c'est pour toujours. A ton arrivée là-bas, j'y étais depuis presque un an et je ne me laissais pas intimider. Dans la salle de récréation où je jouais aux dames chinoises avec quatre autres filles, je t'ai vue arriver pâle, triste, craintive.

— J'étais consternée et je ne comprenais pas pourquoi il

m'était impossible d'aller vivre chez mon oncle et ma tante puisqu'ils étaient prêts à m'accueillir. Je m'expliquais encore moins pourquoi je devais vivre entre ces murs jusqu'à 21 ans.

— L'attention dont la surveillante t'entourait m'intriguait. Je vous observais. Elle t'a conduite à la table des filles « distinguées » où il restait une place tout comme à la mienne. Je n'avais pas plus de considération pour elles que pour les autres. Si nous nous trouvions au même endroit, c'était parce que quelque chose clochait aussi dans leur vie.

— Je me suis retrouvée avec des cartes en mains...

— Et tu as dû bien mal jouer pour que des cris s'élèvent :
« Tu es niaiseuse, ma foi ! Tu joues comme un pied. »

— Elle m'avait ensuite asséné un coup de poing sur l'avant-bras et je m'étais mise à pleurer.

— La surveillante n'a pas eu le temps d'intervenir. Rapide comme l'éclair, je m'étais levée et précipitée sur la grande que j'ai jetée par terre. Je peux te dire qu'elle avait l'air pas mal moins distinguée. Avant qu'elle ne se relève, je lui ai donné cet avertissement : « Ne la frappe jamais plus, sinon tu auras affaire à moi et ne l'embête d'aucune façon. Pour la religieuse et les autres filles, j'ai ajouté : « Elle peut venir à notre table prendre la place libre. » Dans le plus grand silence et alors que tous les yeux allaient de l'une à l'autre, tu m'as longuement regardée, puis suivie jusqu'à la table.

— Par instinct, sans doute. A part toi, il y avait Clara et trois autres filles qui devaient partir l'une après l'autre. Au départ de la première, Doriane s'est jointe à nous, puis Blanche et finalement Jacynthe.

— Ce jour-là, la récréation tirait à sa fin. Avant de nous rendre aux différents locaux d'apprentissage, nous avons été convoquées toutes les trois au bureau de mère supérieure. Elle m'a simplement dit que je faisais des progrès, mais que j'avais encore une fois répondu à la violence par la violence et envoyée à la chapelle méditer les béatitudes en attendant qu'elle en ait terminé avec les deux autres.

— A moi, elle a demandé si c'était la peur qui m'avait conduite à ta table et m'a assuré qu'à tout moment, je pouvais changer de place. Elle m'a aussi recommandé d'être moi-même et de ne pas me laisser influencer par toi.

— Je m'en doutais bien. Ce qui a été dit à la troisième, nous ne l'avons jamais su. L'important, c'est qu'elle t'ait laissée tranquille et qu'elle et moi ayons eu la même punition : trois jours d'isolement.

— Lorsque tu es revenue, j'avais fait connaissance avec les autres filles de la table.

— Que de choses ont été dites autour de cette table ! A part la cour, c'était le seul endroit où nous pouvions nous regrouper spontanément. Partout ailleurs, les équipes étaient formées à l'avance par les religieuses et une place était assignée à chacune que ce soit au dortoir, au réfectoire ou à la chapelle. Ce temps est révolu. C'est à nous de fixer nos choix maintenant. Mathilde, parle-moi de toi, de la vie que tu as choisie.

— Le monde des arts me manque. Heureusement qu'il y a les émissions culturelles à Radio-Canada et la bibliothèque publique. J'ai aussi une élève débutante de 50 ans, passionnée de musique et qui me prête des disques.

Par peur de se trahir, Mathilde ne s'aventure pas au-delà et prétexte la fatigue pour aller prendre un bain et s'isoler dans sa chambre. Cachant sa surprise, Annabelle assure qu'elle aussi a besoin de repos et se voit allouer la dernière chambre près de l'escalier tournant.

Mathilde a revêtu une chemise de nuit garnie de dentelle et relevé ses cheveux. Elle se sait être belle. Vivement que Victor arrive et qu'elle puisse partager son secret ! Où et quand ont-ils donné la vie ? Elle se plaît à croire que ce fut dans ce lieu enchanteur où leurs corps se sont unis pour la première fois. A travers eux, les parents, Dieu poursuit sa création. Jamais, elle ne s'est sentie aussi forte et vivante. Pleine de reconnaissance, elle remercie le Tout-Puissant d'avoir exaucé sa prière et se met à imaginer ce que sera le devenir de ce petit être.

Enfin, elle entend le bruit du moteur qui bientôt s'arrête, le claquement de la portière, le grincement de la porte d'entrée, quelques instants de silence, des pas dans l'escalier et le bruit léger d'une poignée de porte tournée doucement. Victor entre et l'aperçoit devant lui, souriante et lui tendant les bras. Il l'enlace et l'embrasse tendrement. Lorsqu'il relâche son étreinte, Mathilde le regarde avec un éclat inconnu dans les yeux.

— Ne me serre pas si fort contre toi. Tu m'as fait mal.

— Je te prie de m'excuser. Je suis tellement content de te retrouver. Pardonne mon ardeur. Où t'ai-je fait mal ?

— Aux seins. Ils sont d'une telle sensibilité... Victor, je crois que je suis enceinte.

— Oh ! ma chérie ! C'est la chose la plus merveilleuse qui pouvait nous arriver. Un enfant de nous deux ! Un enfant de toi !

Avec douceur, Victor se met à caresser ce ventre où croît le fruit de leur amour et embrasse de nouveau Mathilde.

— Je passe à la salle de bain et je reviens bien vite auprès du soleil de ma vie. Tu es ravissante et ...

— Nous ne sommes pas seuls. Annabelle est ici pendant que monsieur Cowper est à l'hôpital.

— Est-ce grave ?

— Je ne le pense pas.

CHAPITRE 28

Au matin, Annabelle est témoin d'une tendre complicité entre les époux. Ils semblent seuls au monde et ignorent sa présence. Une joie secrète émane de chacun. Ne sachant à quoi attribuer leur état d'âme et ne comprenant pas davantage l'attitude qu'a eue Mathilde hier soir, elle s'affaire auprès des enfants et se demande si sa présence ne serait pas indiscreète.

Le déjeuner amorcé, Victor prend la main de sa femme et y dépose un baiser. Mathilde sourit, puis regarde les enfants et son amie.

— Daniel, Yolaine, Annabelle, nous avons une grande nouvelle à vous annoncer : l'automne prochain, la famille comptera un membre de plus.

A ces mots, Annabelle applaudit et se lève pour embrasser les futurs parents.

— Ce qui vous arrive est merveilleux. En arrivant, Mathilde, j'ai su que tu cachais quelque chose. Tu n'étais pas tout à fait toi-même.

— J'aurais voulu te le crier, mais Victor ne le savait pas encore. J'attendais d'être bien certaine. Si tu savais les efforts que cela m'a demandés pour parvenir à me taire.

— Comme te retirer dans ta chambre ? Je comprends que le père soit le premier informé. Après tout, c'est lui le responsable de l'heureux événement. Et toi de même bien sûr.

Les enfants s'agitent dans leur chaise haute. Eux aussi veulent avoir leur part de câlins. Maintenant que le mystère est

élucidé, le naturel peut revenir et la conversation reprendre en toute liberté. Le déjeuner se termine dans l'enthousiasme. Lorsque les lits sont faits, les enfants habillés et la maison rangée, Victor dit qu'il doit s'absenter quelque temps. Il reviendra avec trois roses rouges qu'il offre à Mathilde en l'embrassant tendrement. Celle-ci est émue.

— Je te remercie pour tant de délicatesse, mais tu n'aurais pas dû, Victor. Il est trop tôt...

— Un enfant de plus ! Il faut célébrer ce miracle de la vie. Ces fleurs te disent ma joie d'être père à nouveau.

— Elles sont si belles et j'aime leur parfum. Merci, Victor.

Mathilde ouvre la carte et lit :

*A la future maman
Un père comblé
Victor*

Annabelle arrive avec un vase et aide son amie à y placer les fleurs. Déposées sur un napperon de dentelle blanche, au centre de la table, les roses attirent le regard. Victor ne s'est pas éloigné ; lorsque Mathilde s'appuie contre lui, il lui dit à l'oreille :

— Ce n'est pas fini. J'ai autre chose pour toi.

Vivement, il tire de sa poche une petite boîte au papier doré et le remet à Mathilde. Celle-ci détache le ruban, défait l'emballage, hésite et encouragée par Victor, l'ouvre : des boucles d'oreilles en or ! Des anneaux délicatement ouvragés ! Cette fois, les yeux de la jeune femme se remplissent de larmes.

— Victor, tu n'es vraiment pas raisonnable. Les fleurs étaient

plus que suffisantes. C'est trop beau et surtout trop dispendieux.

— Rien n'est jamais trop beau pour la femme qu'on aime et la mère de son enfant. A l'annonce de sa première grossesse, j'ai offert à Rachel un bijou et un deuxième à la naissance de Daniel. Pour Yolaine, elle n'en a reçu qu'un.

Victor s'arrête et prend une grande respiration. Mathilde presse la main de son mari qui poursuit.

— Il en sera de même pour chacun des enfants que tu me donneras.

— Tu es complètement déraisonnable ! Si j'allais t'en donner douze...

— Tu seras couverte d'or.

— Et toi, sur la paille.

— Elles te plaisent ?

— Elles sont magnifiques et délicates. Tu as du goût. Oui, je les aime ! Je ne sais comment te remercier.

— En les portant tout simplement.

— Je ne puis les essayer, elles sont pour oreilles percées !

— Je le sais. J'ai pensé que tu accepterais de te les faire percer, mais si tu ne le désires pas, je vais aller les échanger.

— Je les garde et vendredi prochain, tu me verras les porter fièrement.

— Pourquoi pas cette fin de semaine-ci ?

Mathilde se tourne vers Annabelle.

— Nous ferons cela lorsque nous serons seules. Victor, il ne faut pas que nous annoncions tout de suite que je suis enceinte.

— Non. Il faut attendre. Il faut surtout que tu vois le médecin.

— Même quand ce sera confirmé, nous attendrons. Cela ne m'empêchera pas de commencer à préparer la layette du bébé. As-tu conservé celle des enfants ?

— Hugnette a retourné plusieurs boîtes. Je ne sais pas ce qu'elles contiennent. Elles sont entreposées au sous-sol. Mathilde, tu peux tout refaire à neuf. C'est notre premier enfant à nous deux !

— J'utiliserai tout ce qui est convenable ainsi que les choses que mes cousines me donneront. Nous ne ferons que compléter. Il nous faut économiser. Nous ne savons pas à quel point l'auberge sera rentable en attendant que tu retrouves ta clientèle ou t'en fasses une nouvelle.

— Tu as raison. Les débuts peuvent être difficiles...

— Avant que tu ne partes au travail, je voudrais que tu places ces boîtes dans l'espace libre au sous-sol.

— Tu ne veux pas perdre de temps, pourtant tu as des mois devant toi.

Jamais départ n'a été aussi difficile pour Victor qu'en ce dimanche soir où il doit s'arracher de Mathilde et la laisser avec Annabelle. Le lien qui unit les deux amies l'impressionne. Le plus naturellement du monde, elles mettent leur âme à nu et se disent tout. Dans les amitiés masculines qu'il entretient, il ne va pas jusqu'à confier ses sentiments profonds. Il ne peut s'épancher qu'avec la femme aimée.

Assises par terre sur des coussins, avec boissons gazeuses et sucreries devant elles, Mathilde et Annabelle sont heureuses : monsieur Cowper va mieux et elles ont trois jours à passer ensemble, peut-être quatre. En mordant dans un sucre à la crème, Mathilde prend un ton résolu.

— C'est la dernière fois. A partir de demain, je vais surveiller mon alimentation de près. Le bébé ne doit manquer de rien. Que penses-tu de Victor ?

— Un bon père. Capable de prendre soin de ses enfants, de leur parler, de leur démontrer son amour, se faisant obéir sans frapper. Tout le contraire du mien. Lorsque mon père a appris mon existence, il aurait dû prendre le large. Ma mère m'aurait laissée à l'orphelinat et j'aurais pu avoir de bons parents adoptifs.

— Ne dis pas cela. Tu n'aurais pas connu tes origines.

— Et puis ? J'aurais pu au moins m'imaginer que j'étais le fruit de l'amour. Entendre mon père dire qu'il n'avait jamais aimé ma mère et savoir que celle-ci avait accepté les avances de celui-là pour rendre son amoureux jaloux et hâter une demande en mariage, cela vaut-il mieux ?

— Pourquoi s'être mariés alors ?

— Ils ne l’ont pas fait de leur plein gré. Pourquoi ?

L’hypocrisie des deux familles ! Sauver leur honneur en obligeant leurs enfants à se marier ! Elles leur ont organisé un beau mariage, puis les ont laissés à eux-mêmes. Mes parents n’ont pas tardé à leur faire honte. Ils se disputaient en public et mon père était souvent ivre. D’amies qu’elles étaient, les familles sont devenues ennemies. Lorsque j’ai eu un an, nous sommes partis au loin, nous terrer au fond d’un rang. Le contact avec la parenté se résumait presque aux enterrements où mes parents retrouvaient un semblant de dignité. Pour quelques jours, la mort les réinsérait dans l’une ou l’autre famille. Leur vie aurait pu être autre...

— La tienne ne dépend plus que de toi.

— Oui. Et elle a pris la bonne voie. L’enfant que tu portes en a de la chance : doublement désiré, aimé et choyé par des parents attachés l’un à l’autre. Ça fait tout une différence... Je m’arrête avant de trop divaguer. Tu n’aurais pas un jeu de société pour me changer les idées ?

En ce lundi matin, Mathilde est impatiente de connaître le contenu des boîtes. Aussi décide-t-elle de descendre au sous-sol en compagnie d’Annabelle et des enfants. Devant la poussière accumulée, les jeunes femmes décident de faire l’inspection en haut. Mathilde monte avec les enfants et Annabelle se charge de transporter les boîtes. Plusieurs morceaux sont en bon état, d’autres ont besoin d’une légère réparation, certains seront transformés et quelques-uns serviront de torchons. Le tout est entreposé dans la deuxième pièce qu’occupait madame Salambier. Peu à peu, la future mère lavera, réparera, repassera et rangera les vêtements dans une commode réservée à cet effet.

Sa curiosité étant satisfaite, Mathilde peut passer à la préparation du dîner tandis qu'Annabelle amuse les enfants. Cette dernière a sorti la petite grange et les animaux qu'elle a déposés sur la table de salon. Elle se met à raconter une histoire fantastique où elle fait intervenir les bêtes et imite leur cri. Mathilde ne voit pas, mais ce qu'elle entend la fascine. A la fin du conte, le cheval invite les enfants à faire une randonnée en forêt. Apeurée, Yolaine la rejoint, puis Mathilde voit arriver et repartir Daniel assis sur le dos d'Annabelle marchant à quatre pattes. Lorsque les promeneurs reviennent dans la cuisine et que le cheval se couche sur le plancher, le garçonnet essaie de le relever en disant : « Encore, encore ! » Ces deux mots suffisent à redresser la monture et à reprendre la route. Mathilde songe que c'est un jeu auquel Victor ne s'adonnera pas avec leurs enfants, et elle non plus.

Pendant la sieste des petits, les amies expédient le ménage et préparent le souper. Elles ont hâte de sortir : il fait tellement beau. La promenade sera longue sans omettre au retour les jeux dans la cour.

Les copines sont confortablement installées au salon. Mathilde a étendu les jambes et se repose en croquant une pomme, un verre de lait à côté d'elle. Annabelle qui n'a rien voulu prendre la regarde avec attendrissement.

— As-tu revu ton cousin depuis la mémorable soirée du 31 décembre ?

— Oui, à la fête des Rois. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis.

— Un gentleman ! T'a-t-il parlé de moi ?

— Non. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Le premier janvier, nous avons longuement parlé au terminus. J'étais en avance et l'autobus en retard. Edouard a tenu à passer ce temps d'attente avec moi. Il m'a fortement encouragée à poursuivre mes études par correspondance et m'a fait parvenir la documentation nécessaire. Je serais tentée de m'inscrire. Qu'en penses-tu ?

— Fais-le. Puisque tu ne désires pas fonder une famille, cela te permettrait de trouver plus facilement un autre travail après celui-ci.

— Monsieur Cowper m'avait mentionné cette possibilité, mais je n'y avais pas prêté attention. Venant de ton cousin, c'est autre chose. Lui aussi croit en moi, comme le vieil homme et les religieuses avant lui.

— J'ai toujours cru en toi. Toutes les cinq, nous croyions en toi.

— Je pense souvent aux bonnes sœurs. Le reproche que je leur adresse est de ne pas avoir assez insisté pour que je reprenne mes études et de m'avoir reléguée aux travaux manuels. D'un autre côté, je les comprends. J'étais rétive, butée et je ruais dans les brancards, pourtant elles sont parvenues à me passer le licou. Un soir, peu après notre arrivée dans le dortoir, alors que j'imitais la surveillante absente et que les filles se tordaient de rire, sa remplaçante est sortie de la chambre sans que personne ne s'en rende compte. Prenant une voix autoritaire, elle dit : « Mesdemoiselles, vous savez que le silence est de rigueur au dortoir. Et vous, mademoiselle Poissan, avez-vous terminé votre représentation ?— Oui, ma sœur. » Moi qui m'attendais

à être sévèrement punie, je me suis vue offrir le rôle principal dans la pièce projetée pour bientôt.

— Ta corde sensible venait d’être touchée.

— Le théâtre m’a réhabilitée comme il m’avait sauvée au cours de mon enfance. Aussi loin que je me souviens, lorsque mon père partait, la maison se remplissait de personnages fabuleux s’interpellant les uns les autres. Sortis de mon imagination et animés par ma voix et mes gestes, ils évoluaient devant l’indifférence de ma mère rivée à ses romans à l’eau de rose. Est-ce pour que je puisse m’évader ainsi qu’elle m’a montré à lire avant mon bref passage à l’école ? Après quelques pages, je refermais le livre et terminais mentalement l’histoire avant de la jouer.

— Comment peux-tu entrer aussi facilement dans la peau d’un personnage ?

— Enfant, c’était pour me créer du bonheur à l’intérieur de moi-même faute d’en trouver à l’extérieur. Je n’ai plus autant de verve et je suis capable de lire un livre en entier.

— Tu jouais souvent là-bas et tu chantaïs dans la chorale. Est-ce que cela te manque ?

— Énormément, mais ce n’est que partie remise.

— Vas-tu revoir Edouard ?

— Après l’achat de son auto, il a l’intention de se rendre à Sherbrooke. Ne va rien t’imaginer. Il sait à quoi s’en tenir à mon sujet. Il y aura des hommes dans ma vie, qui seront ou mes collègues ou mes amis, sans plus. Bien sûr, il ne faut jurer de rien.

Pour Annabelle, voici le dernier soir passé à l'auberge. Elle est maintenant convaincue que la poursuite de ses études lui est indispensable pour travailler au plan social.

— La parenté et le voisinage savaient que j'étais une enfant violentée et négligée. Personne ne m'est venu en aide. Je veux être la voix de ceux qui souffrent en silence.

— Et tu seras leur défenseur. Lorsque je t'ai demandé ce que tu pensais de Victor, ta réponse ne m'a pas entièrement satisfaite.

— Je ne m'inquiéterai plus pour toi.

— Parce que tu t'es inquiétée...

— Oui. Dès mon départ de là-bas.

— Pourquoi ?

— Parce que contrairement à moi, ta coquille est mince et donc fragile.

— Elle va s'épaissir, ne crains rien.

— J'espère bien. Tu vas avoir à te protéger et à protéger les tiens. Ce n'est pas tout le monde qui est bon et gentil comme le sont les Langevin, Victor, monsieur Cowper...

— Comme si je ne le savais pas !

— Je te sens heureuse avec ton mari. Il a de la considération pour toi, il veille à ton bien-être et te démontre sa tendresse. Votre

maison est paisible et accueillante.

— En tant qu'homme ?

— Je n'ai jamais été amoureuse, Mathilde. Oui, Victor est un bel homme et ses yeux sont sans pareil. Je l'admire. Je vous admire tous deux. J'admire la famille que vous formez. J'admire la représentation de l'année devant les chambres. J'admire... Tu ne m'écoutes plus ; à quoi penses-tu ?

— Aux hommes de ma vie. Ce que j'ai vécu avec Félix fut une promesse de printemps. Ce que je vis avec Victor est un printemps bien établi.

La maison est silencieuse et plus grande encore. Annabelle est partie ce matin et Victor ne sera là qu'en soirée, Mathilde attend le réveil des enfants en caressant Surprenante qui semble ravie de ce retour au calme.

La promenade d'aujourd'hui sera plus courte que celle des jours précédents. Seul le froid pouvait ramener Annabelle à la maison. Contrairement à Mathilde, elle n'était jamais fatiguée même si c'est elle qui poussait le traîneau et jouait ensuite dans la cour avec les enfants tandis que la future mère se reposait à l'intérieur. Chaque fois, ils ont pris une direction différente qui s'allongeait si le vent était calme.

Quelles retrouvailles chaleureuses et bienfaisantes ! Mathilde se met à songer au peu de temps qu'il a fallu à Annabelle pour apprivoiser Daniel. Toute la semaine, ils ont été comme les deux doigts de la main. Les jeux proposés — nouveaux, actifs et bruyants — rejoignaient les goûts de l'enfant qui s'est même laissé

aller à dialoguer avec la jeune fille en ajoutant quelques mots neufs.
Quant à Yolaine, elle dit déjà « Papa, maman » et d'autres syllabes
ressemblant à des paroles.

CHAPITRE 29

Evangéline, qui avait célébré les deux premiers anniversaires de son petit-fils, ne pouvait pas se dérober au troisième. Vendredi, en fin d'après-midi, Mathilde et les enfants la virent arriver à bord d'un taxi. Hésitante, elle regardait l'auberge comme si elle y venait pour la première fois. Apercevant ceux qu'elle aimait à la fenêtre, elle hâta le pas. Quelle joie de retrouver ses petits-enfants, de les embrasser et de les serrer sur son cœur ! Lorsqu'elle lève les yeux vers Mathilde, c'est l'éblouissement. D'instinct et d'une interrogation muette, elle porte les yeux sur le ventre de la jeune femme. Le sourire que Mathilde esquisse est plus qu'une affirmation. Les deux femmes se sont comprises et le démontrent avec tendresse. Elles n'ont point besoin de mots, pas maintenant ; les étreintes suffisent.

Les premières émotions passées, Evangéline constate que la vie a repris possession des lieux, mais de façon différente. Le plus grand changement vient de la lumière du jour qui n'est plus arrêtée par les rideaux et les portes et peut maintenant éclairer tout l'intérieur. A l'entrée, quelque chose manque sur le mur de droite. Evangéline a un serrement de cœur. Les photos où Rachel est présente ne sont plus là. Elle les aperçoit sur le mur opposé suivies de deux autres montrant, le jour de leur mariage, Victor et Mathilde devant l'autel, puis le couple et les enfants à l'arrière de l'église. Les photos sont regroupées comme si elles étaient les quatre premières d'une série à continuer...

La maison est paisible et celles qui veillent sur elle sont détendues et souriantes. En attendant Victor, les deux femmes ont le temps de se parler longuement. Ce tête-à-tête, Mathilde le désire depuis des jours. Elle a besoin d'interroger son aînée en qui elle a

entièrement confiance pour comprendre les relations que les membres de la famille de Victor entretiennent entre eux. Elle n'abordera pas directement le sujet.

— Je vous remercie d'être venue, Evangéline. Vous ne savez pas à quel point votre visite me réjouit. J'avais tellement hâte de vous revoir !

— Et moi donc ! Tu m'as manqué. Vous m'avez manqué. Les enfants, Victor et toi. Je me suis sentie tellement seule !

— Semaine après semaine, nous attendions votre visite.

— Lorsque vous êtes partis, j'étais encore dans l'euphorie de votre mariage. Je croyais avoir fait la paix avec la mort, mais ce n'était pas tout à fait exact. Il me restait encore des larmes à verser avant d'accepter la disparition de ma fille. C'est fait... Je craignais aussi d'éprouver la même douleur qui avait broyé mon cœur de mère, mais en mettant les pieds dans l'auberge, je me suis sentie libérée. Je n'aurai plus peur d'y revenir. Cette maison est devenue la tienne et Dieu l'a bénie en y créant une nouvelle vie.

— Vous serez toujours la bienvenue. Vous êtes la grand-mère de Daniel, de Yolaine et j'aimerais que vous le soyez aussi de notre futur enfant.

— Merci de m'accorder autant de place. Ton souhait est déjà exaucé et sois certaine que je vais chérir ce bébé autant que les premiers. Ce n'est pas toi qui vas m'écarter de mes petits-enfants... Quelques heures après la mort de Rachel, plusieurs membres de la famille Salambier sont venus chercher leur mère et les enfants. Victor et moi, étions trop désespérés pour nous opposer à quoi que ce soit. Avant de partir derrière le corbillard qui emportait ma fille à Deschaillons, j'ai voulu revoir mes petits-enfants. Ce qui me fut

refusé. « Je les aurais trop effrayés avec mes pleurs, mes yeux rougis et mes traits enflés », m'a-t-on répondu.

— Après les funérailles, que s'est-il passé pour eux et Victor ?

— Le désarroi. Lorsque j'ai pu à Noël faire une courte visite aux enfants, Victor commençait à sortir de sa torpeur. À l'anniversaire de Daniel, il allait mieux et un mois plus tard, il venait à Fortierville me parler de son intention de reprendre les petits.

— Il m'a dit combien cela avait été difficile.

— Un problème de taille a surgi immédiatement, mais celui-là, j'étais en mesure de le régler. Huguette et son mari ne voulaient pas laisser partir les enfants et savaient que leur père était sans le sou. En lui demandant une somme exorbitante, ils étaient persuadés de pouvoir les garder indéfiniment avec eux. C'était compter sans moi. Je suis allée avec Victor consulter un avocat. L'homme de loi a rédigé un acte leur reconnaissant le droit à un dédommagement basé sur le coût généralement admis dans un tel cas et bonifié quelque peu. Pour obtenir une somme additionnelle, le couple aurait à se présenter en cour avec les pièces attestant de dépenses supplémentaires. J'ai déposé l'argent dans le compte bancaire de Victor et ce dernier a fait le chèque.

— Victor a parlé d'une pension à verser, mais je ne savais pas que vous vous en étiez acquittée.

— Je lui avais fait promettre de ne jamais le dire. Je vois que tu utilises la machine à coudre et j'en suis très heureuse. Mon mari et moi l'avions offerte à Rachel pour son quinzième anniversaire. Je lui montrais à coudre depuis plusieurs années déjà, car je voulais qu'elle soit en mesure de gagner sa vie. J'avais peur qu'elle ne se marie pas, car son boitement la complexait et la faisait s'isoler.

— La famille de Victor semblait apprécier votre fille.

— Oui, parce qu'elle pouvait tout obtenir de Rachel : garder les enfants, réparer des vêtements ou en confectionner des neufs. Ma pauvre enfant ne cherchait qu'à satisfaire les demandes de chacun.

— La payait-on pour ses services ?

— Bien en deçà de la valeur de son travail. On a profité d'elle.

— Et Victor dans tout cela ?

— Il lui répétait de penser à elle, d'apprendre à dire non et à se faire discrète sur leur vie personnelle et leur situation financière. Rachel n'avait aucune méfiance. Des renseignements lui furent soutirés et servirent à nuire à Victor. Il perdit ainsi la pension complète de trois chambreurs à l'année parce que quelqu'un est allé rencontrer la famille concernée pour lui déconseiller de venir vivre à l'auberge. Rachel le regretta amèrement et supplia Victor de la tenir à l'écart des affaires de l'hôtellerie. Celui-ci acquiesça à sa demande.

— Et moi, j'ai été mise au courant de tout !

— Tu n'es pas Rachel et Victor le sait.

— Evangéline, à travers les confidences de votre fille et vos propres observations, avez-vous découvert pourquoi l'on refuse à mon mari le droit de réussir ?

— Dans la nature, les faibles sont éliminés ou se soumettent au plus fort. Les humains ne sont pas tellement différents des animaux. Certaines familles ont un souffre-douleur ou un bouc

émissaire et quand l'argent vient mettre de l'huile sur le feu, cela n'améliore pas la situation. Victor devrait régler cette question au plus tôt en devenant propriétaire de l'auberge. Sa mère reprendrait possession de son avoir et ses frères et sœurs ne se sentiraient plus lésés quant à leur héritage.

Mathilde se mordit les lèvres. Elle était fortement tentée de révéler que c'était chose faite, mais puisque Victor n'en avait rien dit à sa belle-mère, elle garda le secret et poursuivit son interrogation.

— Mes belles-sœurs arrivent à l'improviste en disant qu'elles viennent prendre des nouvelles des enfants et ne sont jamais longtemps. J'ai tenté de faire la même chose, mais elles se sont montrées contrariées et m'ont demandé, s'avouant fort occupées, de les prévenir. Pourquoi, d'après vous ?

— Qu'en dit Victor ?

— D'attendre les invitations.

— Mathilde, tu n'es pas sans connaître la réputation des belles-mères. On te surveille, sans doute.

— Quoi ? Me soupçonner de maltraiter les enfants, moi qui les aime tant ! Je ne puis croire à tant de malveillance...

— Je te dis cela pour que tu te tiennes sur tes gardes. Au fil des ans, Victor s'est forgé une carapace. Il faut t'en fabriquer une, toi aussi. Tous les deux, vous devez faire front commun pour bien mener votre barque d'autant plus que madame Salambier est trop loin à présent pour apaiser les tempêtes. Vous pouvez par contre compter sur moi. Je peux accourir à l'auberge n'importe quand, maintenant que j'ai surmonté ma peur. Si tu es malade ou fatiguée, je veux que tu t'en souviennes. Vous êtes ma priorité. Les clients

attendront.

— Merci, Evangéline. Savoir que je peux faire appel à vous en cas de besoin me sécurise davantage.

— Comme je l’ai dit à Victor, Daniel et Yolaine sont mes seuls héritiers. Lorsque j’ai un surplus d’argent, je le dépose en banque pour eux. Ils pourront s’instruire plus tard. Si je vis encore plusieurs années et que je suis toujours capable de coudre, il y en aura aussi pour l’enfant qui s’en vient et les suivants.

— Evangéline, Victor et moi nous y préparons déjà. J’ai dans un compte d’épargne à la caisse populaire, une centaine de dollars à laquelle j’ajoute ce que je gagne avec les leçons de piano. Vous n’avez pas à travailler pour les enfants, faites-le pour vous.

— Ne crains rien. Je n’accepte plus que la couture que j’ai le temps de faire en dehors des rencontres avec la parenté et les amis, des marches avec ton parrain et des visites que je vais souvent vous rendre. Je me sens jeune et en pleine forme. Après tout, je n’ai guère plus de cinquante ans !

Décidément, le souper d’anniversaire s’annonce pour être triste. Tout a commencé tôt ce matin par l’appel de Dolorès où Victor a montré son mécontentement. Mathilde et Evangéline avaient les yeux fixés sur lui et voyaient ses traits se durcir au fur et à mesure que les secondes passaient.

— A Pâques, dis-tu ? A la réouverture de l’auberge ? Le carême n’est même pas commencé ! Quand donc les enfants vont-ils voir leur grand-mère et moi, ma mère ? Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas venir ? Où est la vérité ?

— ...

— Elle a encore le temps de prendre l'autobus et d'arriver pour le souper.

— ...

— Va-t-il falloir que je me rende à Montréal ? Passe-moi maman.

Victor écoute, puis au bout d'un moment, raccroche et lance :

— Ma mère est en bas. Dolorès n'a pas voulu la faire monter. Elle va rappeler cet après-midi et si je suis calme, elle me laissera parler à maman. « Daniel ne souffrira pas de l'absence de sa grand-mère. » Lui non, mais ma mère dans tout cela ? Comment peut-on devenir insensible à ce point ?

Et tout se termine à la fin de l'avant-midi avec l'arrivée de Gilles et Huguette venus remettre un cadeau à leur filleul à qui ils demandent de l'ouvrir sans plus tarder. Ils s'excusent de ne pouvoir être de la fête. Un imprévu exige qu'ils se rendent à l'extérieur de la ville.

Le couple une fois parti, Victor prend un ton sarcastique.

— Eux ont un imprévu et ceux de Montréal un empêchement. Heureusement que les membres de la famille ne seront pas les seuls invités lors de la réouverture, nous risquerions de nous retrouver seuls comme aujourd'hui. Pardonnez-moi, Evangéline, nous ne sommes pas seuls. Vous avez eu le courage de revenir ici. Nous vous en sommes reconnaissants.

Mathilde voit le désappointement de son mari. Elle s'approche et se serre contre lui.

— Nous devions être dix. Pourquoi ne pas inviter Rose et Jamal que j'ai appris à apprécier tout comme toi ?

— Quelle bonne idée ! Et si nous ajoutions mon parrain... Qu'en dis-tu, Mathilde ?

— Sa bonne humeur ne peut être que contagieuse.

— Et vous, Evangéline ?

— Il me trouverait cette fois sûrement plus intéressante. Je veux dire qu'il ne me verrait pas pleurer comme une Madeleine.

Ces quelques mots déridèrent Victor.

Jamal et Rose sont touchés de l'invitation et faisant fi de la directive de Mathilde, arrivent avec un cadeau. Devant le reproche de la jeune femme, Rose sourit.

— Lorsqu'on a des petits-enfants, on a toujours un petit quelque chose en réserve.

Conduits au salon, ils rejoignent Evangéline et le parrain de Victor. Heureux de se revoir et d'être réunis autour d'une bonne table, les quatre engagent une conversation enjouée. Mathilde retourne auprès des enfants qui s'amusent sous l'escalier tandis que Victor s'affaire toujours à la cuisine.

Le souper est excellent et chaleureux. En apercevant le

gâteau illuminé, Daniel se met à battre des mains et tente de chanter « Bonne fête » lui aussi. Il parviendra à éteindre les trois bougies et mangera toute la glace du morceau qui lui est servi avant d'avaler quelques bouchées plus consistantes.

Le déballage des cadeaux est accompagné des pleurs de Yolaine qui voudrait y participer. Son frère refuse qu'elle l'aide et n'accepte que l'intervention de son père. Sur la table de salon, au camion reçu plus tôt s'ajoutent un tableau noir avec brosse et craies, une toupie musicale, des livres et des vêtements. Au dernier cadeau, le grand-oncle se lève et remet un billet de banque à Mathilde.

— Tu sais mieux que moi ce qui va l'amuser.

Rose et Jamal partent ensuite en remerciant leurs hôtes avec courtoisie et en saluant aimablement les autres. Le parrain de Victor ne songe pas à les imiter. Arrivé pendant la sieste des enfants alors que Victor préparait le repas et que Mathilde donnait ses dernières leçons de piano, Evangéline lui a tenu compagnie. Après le coucher des enfants, comme il s'attarde toujours, Victor propose de jouer aux cartes. Ce qui ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd.

— Avec plaisir, mais à deux conditions. La première est que ce soit les jeunes contre les vieux et la seconde que vous m'appeliez « Jules » tout simplement comme vous le faites pour Evangéline.

Mathilde ne tient pas en place. Elle a tellement hâte de revoir son oncle et sa tante et surtout, leur apprendre qu'elle est enceinte.

Elle et Victor sont allés à la messe basse pendant qu'Evangéline restait avec les enfants. Celle-ci n'a pas oublié

d'écrire à côté du 23 février et sous le gâteau : « Grand-maman Evangéline était là. » Même Annabelle a laissé des traces de son passage.

Avant que les enfants ne soient habillés pour prendre place dans l'auto, Mathilde emmène Evangéline à la commode réservée au futur bébé. En reconnaissant des vêtements que sa fille a confectionnés avec amour, Evangéline ferme les yeux. Lorsqu'elle les ouvre, ils sont mouillés de larmes.

— Merci de ne pas faire disparaître de la maison le souvenir de Rachel. Je t'en remercie au nom des enfants et en mon nom personnel.

CHAPITRE 30

Mars est arrivé alors que tombait une neige fondante. Rejoint par un soleil radieux, il respire la joie, la paix, l'espoir et la liberté. Sitôt après le déjeuner, attirée par le temps doux, la famille est à l'extérieur afin de ressentir cet avant-goût du printemps. Victor a enlevé la neige sur le perron arrière et commencé sur celui d'en avant. De temps à autre, il fait une pause tant toute cette neige mouillée est lourde. Appuyé sur la pelle, il suit le vol d'une corneille revenue depuis peu.

Il a tout pour être heureux et savoure son bonheur. Yolaine grandit, s'éveille à ce qui l'entoure et dit plusieurs mots. Peut-être est-ce elle qui incite son frère à parler davantage. Celui-ci commence à être propre au point que Mathilde songe à lui enlever les couches le jour pour lui faire porter des sous-vêtements. Sa femme n'a presque plus de nausées et déborde d'entrain. Dans un mois, il sera chaque jour à la maison et à Pâques, son entreprise reprendra vie.

Le déneigement terminé, il entre pour revêtir un pantalon imperméable et rejoindre ensuite Mathilde et les enfants qui ont déjà sûrement roulé plusieurs boules de neige. Ils feront des bonhommes, un fort et peut-être même des animaux. Le bruit de la sonnette d'entrée le tire de sa rêverie. Il se rend ouvrir et se trouve face à deux policiers qui demandent à lui parler. Il les fait entrer et asseoir au salon. A la gravité de leur visage, il les sait porteurs d'une mauvaise nouvelle.

Lorsque Victor retrouve les siens, Mathilde s'occupe à tasser de la neige entre deux grosses boules et lui demande pourquoi il a tant tardé à venir s'amuser avec eux. N'obtenant pas de réponse, elle lève les yeux vers lui et voit immédiatement qu'un malheur est survenu.

Victor s'agenouille près d'elle, lui prend la main et raconte le drame qui vient de s'abattre sur Eugène et Lucie. Philippe, leur fils aîné, a percuté un arbre en skiant et est mort sur le coup. Les policiers ne sont pas parvenus à communiquer avec les parents, ni avec Régis, Georges et les Gaulin. Il est le seul à être présent à Nicolet et c'est à lui que revient la tâche d'annoncer la terrible nouvelle.

Il doit parler au plus tôt à son frère et à sa belle-sœur avant que la rumeur ne le leur apprenne. Il ira s'informer auprès du compagnon de travail avec lequel Eugène voyage. Si ce dernier peut le renseigner, il se rendra les avertir. Il embrasse Mathilde et s'excuse auprès des enfants.

— Papa ne peut pas jouer dans la neige avec vous. Vous allez continuer sagement à le faire avec maman.

La jeune femme regarde son mari s'éloigner, le dos courbé et le pas traînant. Le poids du monde semble s'être déposé sur les épaules de Victor. Elle aussi se sent lasse, seule et triste. Mathilde n'a plus le cœur à la réjouissance, mais elle se doit de poursuivre pour les enfants. Elle ne peut pas leur ravir la joie de façonner la neige. Mettre fin aux rires, aux cris, aux ébats et rentrer ! Rentrer pour que chacun se désole ? La vie ne s'est pas interrompue pour les enfants. Mathilde restera à l'extérieur avec eux aussi longtemps qu'ils auront du plaisir et peut-être le temps passera-t-il ainsi plus vite.

Lorsque Daniel ne fait que s'éloigner sur la neige épaisse et que s'y enfonçant, il se met à pleurer, Mathilde décide qu'il est temps d'entrer. Les enfants sont mouillés jusqu'aux os. Elle les rhabille avec des vêtements secs, revêt une robe d'intérieur et ferme les rideaux. Le contraste est trop grand entre la lumière du jour et la

grisaille de son âme. Elle donnera ses deux premières leçons de piano en présence des enfants et les suivantes pendant que ceux-ci dormiront.

La réponse que Victor reçoit le renverse. La famille a loué un chalet dans les environs pour une fin de semaine de pêche sur la glace. Il reprend le volant encore plus accablé en se disant que la famille, c'est aussi lui et il n'en savait rien. Il est vrai qu'il est toute la semaine à l'extérieur et ne pratique pas la pêche. Serait-il venu s'il l'avait su ? Il ne peut le dire. Peut-être, pour bavarder une heure ou deux. Il en aurait parlé à Mathilde... Qui est là ? Ceux de Montréal ? Sûrement pas. Ils ne se sont pas dérangés pour l'anniversaire de Daniel, ils se déplaceront encore moins pour du poisson. Pourquoi s'attristerait-il de ne pas avoir été invité ? Après tout, ce n'est pas la première fois que la famille se réunit sans lui.

Finalement, Victor arrive à destination sans trop de difficulté. L'endroit est paisible et attrayant. Il marche en direction du chalet tout en fixant la fenêtre. Un instant, il croit apercevoir sa mère. Régis sort et vient à sa rencontre.

— Tu as tes informateurs à présent ! Comment as-tu su que nous étions ici ?

— Il fallait que je vous retrouve.

— Pour nous relancer et nous espionner...

— Laisse tomber. Je dois parler à Eugène et Lucie. Où sont-ils ?

— Là —bas, à pêcher sur la glace.

— Je descends les rejoindre.

— Laisse-les tranquilles. Ils vont bientôt remonter pour le dîner. Ce que tu as à leur dire peut bien attendre.

— Justement, ça ne peut pas attendre.

— Parle, maudit ! Qu'est-ce qui se passe ? Qu'as-tu à leur dire de si important ?

— Ils doivent être les premiers informés.

De loin, Lucie a reconnu Victor suivi de Régis. Mal à l'aise, elle fait signe à son mari de venir. Laissant ses lignes, Eugène s'approche. Lucie s'efforce de sourire.

— Bonjour, Victor.

— Les enfants et Mathilde vont bien ?

— Très bien, merci. Pouvons-nous entrer dans la cabane à pêche ?

— Oui, mais pour quoi faire ? Qu'y a-t-il, Victor ?

Celui-ci ne répond pas. Il ouvre la porte et laisse entrer le couple. Lorsque Régis s'avance, il referme derrière lui et pousse le verrou. Apeuré, le couple le dévisage. Jamais Victor ne s'habituerait à annoncer la mort. Les mots lui restent dans la gorge tandis que ses yeux se mouillent. Il ne peut que les enlacer l'un et l'autre. D'un même mouvement, ceux-ci se dégagent de ses bras et se mettent à le questionner. Il répond par des mots, des phrases entrecoupées. Les parents savent à présent. Victor les écoute crier leur douleur et leur

révolte, puis tente de les reconforter. Eugène sort le premier de sa torpeur.

— Merci d’être venu, Victor. Personne ne pouvait mieux que toi trouver les gestes et les mots pour nous dire cette chose impensable. Nous avons besoin d’être seuls. Nous rejoindrons les autres plus tard.

Victor sort en s’essuyant les yeux du revers de la main. Le verrou est déplacé à l’intérieur. Régis est toujours là à attendre ; le mépris aux lèvres, il s’adresse à son frère.

— Tu aurais pu laisser les policiers faire leur travail.

— Penses-tu vraiment ce que tu viens d’avancer ? Il aurait été préférable que ce soit un étranger... Eugène et Lucie ne sont pas de cet avis.

Victor se redresse, respire à pleins poumons et d’un pas ferme se déplace vers le chalet. En entrant, il a l’impression d’être devant une photo géante. Ils sont là, debout, tristes, muets, les yeux rivés sur lui. Il va à sa mère et l’embrasse. Le visage de celle-ci exprime la douleur la plus vive. D’une voix éteinte, elle demande :

— Qu’est-il arrivé à Eugène et Lucie ?

Victor fait asseoir sa mère, s’agenouille devant elle, lui prend les mains et ne cessant de la regarder raconte le tragique accident comme si elle était la seule à l’entendre. Lorsque le mot « mort » est prononcé, les cris, les pleurs et les lamentations remplissent le lieu. Seuls sa mère et lui pleurent en silence. Lorsqu’il se relève, c’est pour passer entre les bras de chacun. Les voix se font unanimes.

— Reste avec nous. Ne nous laisse pas seuls.

— Mathilde et les enfants sont seuls. Ils ont déjà assez attendu. Je dois repartir. Nous serons tous ensemble pendant ces jours difficiles.

Victor les laisse à leur chagrin. Le sien, il veut le vivre avec sa femme et en présence des enfants sans toutefois les y associer. Ils sont trop jeunes encore. Avant de prendre place dans la voiture, il regarde le ciel. Perfide mars ! Vêtu de lumière, la démarche gracieuse, le visage souriant et la bouche pleine de promesses, d'une main, il prépare le renouveau et de l'autre, détruit une vie déjà bien enracinée.

Ce décès affecte Mathilde plus que son mari ne pouvait l'imaginer. A plusieurs reprises, elle s'est approchée du catafalque pour arrêter son regard sur le corps de Philippe. Elle est triste, lointaine et parle peu. Victor a toujours été auprès d'elle. Le deuxième jour, le couple est à nouveau devant le cercueil. Faisant taire sa douleur, Lucie s'avance.

— Victor, laisse-nous seules.

Mettant les mains sur les épaules de Mathilde, elle lui parle à voix basse.

— Pourquoi le décès de Philippe te chagrine-t-il autant ?

— Il me rappelle celui de Félix qui avait dix-huit ans lui aussi. Le corps de Philippe est là ; sa mort est bien réelle. Celui de Félix a disparu avant que je ne puisse le voir. Même si je la sais être vraie, la mort de Félix me semble encore irréelle. Philippe est

comme endormi, j'ignore comment était Félix...

— Oh Mathilde ! Allons plus près et touche-le. Je l'ai pris dans mes bras et caressé avant qu'il ne soit allongé dans son cercueil. Les deux ne nous seront rendus que dans l'autre monde. Il nous faut l'accepter même si c'est douloureux et nous montrer fortes. Ceux qui restent ont besoin de nous.

Se laissant aller dans les bras l'une de l'autre, les deux femmes sympathisent et pleurent chacune leur disparu.

La grâce que Mathilde demandait depuis des années vient de lui être accordée : elle ne doute plus de la miséricorde de Dieu envers Félix. Pour la première fois, elle voit le jeune homme environné de lumière et non plongé dans les ténèbres. Hier, en effleurant les mains, le visage et les cheveux du mort, elle savait toucher une enveloppe abandonnée et que Philippe se trouvait ailleurs, à la fois loin et proche. Et elle n'a pas pris peur. Venues de son cœur de mère, les paroles de Lucie avaient eu l'effet d'un baume apaisant et lui avaient remis le cœur à la confiance.

L'église est bondée. Mathilde ne voit Victor que de dos. Celui-ci se trouve dans le premier banc de gauche avec cinq des oncles du défunt. Il ne pouvait refuser de porter son neveu à son dernier repos. Victor n'a pas laissé Mathilde seule ; il l'a confiée à son parrain. Lorsque ce dernier se rend compte que la jeune femme éprouve des haut-le-cœur, il se penche vers elle et lui demande si elle veut sortir. Mathilde fait signe que non. Elle est suspendue aux lèvres du prêtre qui dans son sermon parle de l'espérance chrétienne. A l'offertoire, elle présente à Dieu sa vie, celle de chaque membre de la famille et plus spécialement l'enfant à naître.

Le service funèbre s'achève. Le cercueil est tourné et les porteurs prennent place. Un bref instant, Victor regarde sa femme. Lentement, le cercueil avance dans l'allée centrale, suivi des parents et amis. Avant de franchir la porte, le drap mortuaire est enlevé. Sur le parvis de l'église, le cercueil est déposé dans le corbillard, puis les porteurs prennent place dans la voiture suivante. Victor regarde à nouveau Mathilde qui trouve la force de lui sourire. Peu à peu, le cortège se forme et se met en marche.

L'hiver a repris tous ses droits même au cimetière. Le vent est mordant et balaie l'épaisse couche de neige qui recouvre le terrain. C'est à peine si le haut des monuments funéraires est visible. Alors que les pleurs se faisaient silencieux à l'église, ici, ils ne se contiennent plus. Les porteurs apportent le cercueil devant le Christ en croix pour une dernière prière, puis vont le déposer dans le charnier où déjà plusieurs bières reposent sur des tablettes. La porte est refermée et cadénassée.

Le corps de Philippe est abandonné au froid. Ce froid qui empêche le sol d'être ouvert, d'accueillir le mort et de se refermer sur lui. Lorsque les arbres se prépareront à refleurir, la famille reviendra pour un dernier adieu suivi de la mise en terre.

Choisissant de revenir à bord de la voiture de son parrain, Victor a quitté son rôle et repris sa place auprès de Mathilde. Le couple se joint au reste de la famille réunie au sous-sol de l'église pour fraterniser et partager un repas froid avant de se séparer. Toute dissension s'étant tue ces derniers jours, Victor espère recevoir sa mère à l'auberge jusqu'à dimanche où il ira la reconduire à Montréal. Devant le silence de celle-ci et le refus de Dolorès, il se rend compte que tout n'était qu'une trêve. Sa mère s'éloignera sans savoir qu'elle sera grand-mère à nouveau. Plusieurs familles sont parties. Victor et Mathilde se préparent à les imiter et saluent ceux qui restent. L'oncle Jules leur avoue ne plus comprendre sa sœur et

que lui, il leur rendra bientôt visite.

De retour à la maison, les parents remercient Rose et la paient pour la garde des enfants. Comme ceux-ci dorment encore, le couple revêt des vêtements confortables et s'allonge sur son lit. Victor enlace sa femme.

— Ma chérie, je sais que ces jours ont été fatigants pour toi. Mon oncle m'a dit que tu avais eu des malaises pendant l'office.

— L'odeur des cierges et de l'encens qui brûlaient m'a incommodée.

— Comment te sens-tu maintenant que c'est terminé ?

— Soulagée. Ce que je viens de vivre est difficile à expliquer. C'est comme si Félix s'était substitué à Philippe. En rendant hommage au dernier, j'avais l'impression de le faire aussi pour le premier. J'ai eu mal, mais je suis parvenue à me représenter la fin de Félix et d'en alléger la charge émotive. Le besoin de savoir ce qu'il est advenu de lui a perdu de son importance. Je vous ai, toi et les enfants.

— Un jour, tu auras la réponse. Les recherches du policier se poursuivent.

— En ce moment, c'est surtout Louise, la mère de Félix que je désire retrouver.

— Aie confiance. Ça va arriver.

— Toi, as-tu pensé à Rachel ?

— Oui. Tout a repassé dans mon esprit, mais sans s'y

attarder, car ma famille actuelle y occupe toute la place. Je t'aime Mathilde.

— Tu me rends heureuse et j'ai de plus en plus de tendresse pour toi. J'ai hâte que ce travail au loin cesse.

— Dans un mois. Cette semaine, je ne serai partie que trois jours. Et samedi, je rencontrerai les ouvriers pour les travaux de rénovation de l'autre côté

CHAPITRE 31

Les travaux sont commencés et la maisonnée devra s'habituer au bruit. En ce début de semaine et d'après-midi, les enfants font la sieste et Mathilde raccommode un vêtement lorsqu'elle entend une voix forte derrière les murs. Ne pouvant l'identifier sur le coup, elle reconnaît bientôt celle de Régis et se met à prêter attention aux paroles qui lui parviennent.

D'après son beau-frère, ces rénovations n'étaient pas nécessaires. Bien des gens laissent leur manteau sur leur chaise et les toilettes n'ont pas à être des salons. L'auberge pouvait être rouverte telle quelle. Elle avait bonne mine et cela grâce à la famille qui était venue aider à la rafraîchir de fond en comble. Victor, avec ses idées de grandeur, s'engage dans des réparations coûteuses quand il n'arrive même pas à rembourser sa mère chaque mois. L'argent ne parvient à celle-ci qu'au compte-gouttes. Les deux ouvriers peuvent attendre longtemps avant d'être payés, s'ils le sont.

Après le départ de Régis, irritée, Mathilde rejoint les travailleurs par la porte de communication, leur demande de garder les entrées verrouillées et de n'ouvrir que pour la livraison de matériaux. Elle revient ensuite fabriquer un écriteau indiquant de s'adresser à la résidence et le fixe à l'extérieur.

Mathilde revient d'une longue promenade à travers de petites rues tranquilles où elle a pris le temps de contempler le ciel bleu et le vol gracieux des grands oiseaux noirs. Elle a écouté le bruit des glaçons qui gouttent sous les toits et humé un parfum indéfinissable. Jamal l'attend, prêt à prendre en charge les enfants. Il vient au-devant d'eux et met la main sur le traîneau.

— Il va bientôt falloir le remplacer par une voiture à roues.
Prenez tout le temps dont vous avez besoin.

— Je ne serai pas longtemps absente. Je pense savoir ce que
je veux.

Mathilde revient sur ses pas et entre dans la quincaillerie. Le
propriétaire vient à sa rencontre en souriant.

— Bonjour, madame Salambier. C'est toujours une joie que
de vous revoir. Comment allez- vous ?

— Très bien. Je vous remercie.

— Êtes-vous satisfaite des linoléums ?

— Oui. Je ne regrette pas que nous les ayons choisis unis et
de teinte pâle. Les pièces paraîtront plus grandes.

— Sans compter qu'ils sont résistants et d'entretien facile.
Que puis-je faire pour vous, aujourd'hui ?

— Me montrer à nouveau les échantillons de papier peint. Je
suis prête à faire mon choix.

Mathilde ne met pas de temps à trouver celui des toilettes
des hommes : des scènes champêtres. Elle regarde monsieur Racine.

— Voici pour les premières.

— Combien de rouleaux vous faut-il ?

— Un instant, j'ai ici la longueur totale des murs. Quant à la
hauteur, elle sera la même pour les deux pièces : trois pieds, le bas

étant peint.

— Je calcule la quantité nécessaire tandis que vous regardez pour celui des toilettes des dames.

Mathilde est hésitante. Le local est plus grand que le premier avec ses trois cabinets d'aisances et le grand comptoir où les mères pourront langer leur bébé. Elle met quatre échantillons à part et finalement fixe son choix sur des fleurs en médaillon étalées sur un fond vert pâle.

Après avoir servi un autre client, le quincaillier revient vers elle.

— Votre choix est fait ?

— Oui. C'est celui-ci.

— Excellente décision ! Pendant que je compte à nouveau, regardez donc les nouveautés que nous venons de recevoir. Nous avons entre autres de beaux miroirs et des porte-parapluies.

— Je reviendrai avec mon mari.

— Parfait ! Mon fils ira porter le tout d'ici la fermeture.

— Je vous remercie.

— Vous servir est un plaisir, madame.

Avec grand soin, Victor et Mathilde avaient choisi le papier, l'illustration et le texte des cartes d'invitation du 13 avril. Expédiées

le 15 février, les invités disposaient d'un mois pour y répondre. Jusqu'à maintenant, 72 personnes sur 90 ont confirmé leur présence. Les dernières réponses devraient arriver d'ici la fin de semaine.

La nuit a été froide et le soleil n'a pas encore amolli la croûte sur la neige. Daniel est à la fenêtre et regarde Surprenante courir avec la plus grande aisance. Une débarbouillette en mains, Yolaine couvre et découvre sa poupée comme si elle jouait à cache-cache. Mathilde note les dernières lettres de retour, puis rejoint le garçonnet. Peut-être le sol est-il suffisamment dur pour les porter tous les trois ? Elle va habiller les enfants et dans l'affirmative tenter de se rendre à la rivière avec eux. Elle utilisera le traîneau avec corde. Quelle chance ce serait de pouvoir faire une longue marche sur la glace ! Elle prendrait aussi le temps d'examiner le terrain où poussent les grands arbres qui surplombent la clôture au fond de la cour.

La sonnerie de la porte d'entrée qui se fait insistante retarde la sortie à l'extérieur. Mathilde s'empresse d'aller ouvrir et ne peut cacher sa surprise en apercevant Régis. Celui-ci avance et elle, instinctivement recule. Après quelques replis, elle s'immobilise. Le regard insolent, son beau-frère déclare :

— Ce sont les hommes que je suis venu voir.

— A deux jours d'intervalle !

— Je n'ai pas pu entrer ; la porte est barrée et les gars ne m'ont pas entendu.

— Ils respectent mes ordres. Tu n'as pas vu la pancarte ?

— Pour qui te prends-tu ?

— Je ne veux pas que n'importe qui entre à l'improviste dans l'auberge. Je veux savoir précisément qui s'y trouve et pourquoi.

— Parce que c'est toi la patronne à présent ?

— Tu viendras quand Victor sera là. Il pourra au moins se défendre. Avant-hier, j'ai tout entendu ce que tu as dit à son sujet.

— Je ne retire aucune de mes paroles. Tu te fies naïvement à mon frère, mais avant longtemps, tu vas te rendre compte de ton erreur. Ti-Bras n'est qu'un maladroit et un rêveur qui jette l'argent par les fenêtres.

— Vous ne croyez pas en lui et ne connaissez même pas ses capacités.

— Parce que toi, tu les connais mieux que nous ?

— Oui. Suffisamment pour vous dire de vous mêler de vos affaires et de le laisser s'occuper des siennes. Après tout, il ne vous doit rien.

— C'est là que tu te trompes. Il nous doit notre héritage. La *mère* le lui a donné en cadeau à son premier mariage.

— Victor a rempli toutes ses obligations envers votre mère.

— C'est ce qu'il essaie de faire croire à tout le monde et la *mère* le cautionne. Pourquoi ? Elle ne possède aucun papier à la maison et le notaire se cache derrière le secret professionnel. A cause de son Ti-Bras, elle vit comme une nécessiteuse et c'est ce qui va t'arriver à toi aussi. Si tu ne veux pas en arriver là, prends les choses en mains et ne laisse jouer ton mari que dans les plats, jamais dans le

tiroir-caisse.

— Votre frère est capable de gérer efficacement son entreprise. Il y est bien parvenu par le passé, non ?

— Parce que la *mère* était là pour voir à tout.

— Il réussira sans elle et je serai là pour le seconder. Je lui fais entièrement confiance.

— Tu regretteras de ne pas m’avoir écouté. Je ne voulais que t’aider. Même si ton homme te fait les yeux doux, il n’en reste pas moins qu’il a une petite tête, un petit bras et un petit pénis. A moins que cela ne te satisfasse. On ne sait jamais avec les femmes. Je vous imagine au lit, son petit bras entre tes cuisses... Te fait-il jouir au moins ?

Ces derniers mots agressent Mathilde au point qu’elle s’avance vers son beau-frère et le gifle vivement. Celui-ci s’apprête à la frapper à son tour, mais s’arrête au dernier moment.

— Maudite folle ! Je voulais seulement t’ouvrir les yeux avant qu’il soit trop tard. Tu vas regretter longtemps ce que tu viens de faire. Toi aussi, tu vas apprendre à marcher droit.

— Tu ne me fais pas peur et je suis capable de te tenir tête.

— Crois-moi, tu vas la pencher, apprendre à qui tu as affaire, t’écarter de mon chemin et perdre tes airs de grande dame.

— Tu n’as plus rien à faire ici. Je ne veux plus jamais te revoir seule. Tu m’as bien compris : ne reviens que lorsque Victor sera présent. Je te demande de partir à l’instant. Retourne à ton garage où il aurait mieux fait que tu restes.

— C'est l'avantage d'être son propre patron. Je suis venu voir les travailleurs et ce n'est pas toi qui vas m'en empêcher.

D'un geste brusque, Régis repousse la jeune femme, se rend à la porte communicante, la déverrouille, l'ouvre et pénètre de l'autre côté. Mathilde se hâte de tourner le loquet et met même la chaîne de sécurité afin que Régis ne puisse revenir sur ses pas, puis elle fait pareillement pour les deux portes d'entrée.

Ses forces l'abandonnent. Suivie des enfants en pleurs, des nausées la font entrer dans la salle de lavage. Agenouillée devant les cabinets, entre les vomissements, elle tente de consoler et de sécuriser les bambins. Lorsqu'elle se sent mieux, elle les emmène sous le grand escalier là où ils s'amusent le plus seuls. Déplaçant une chaise, elle s'assoit près d'eux. Pourvu qu'elle soit capable de tenir jusqu'à l'heure de la sieste qu'elle s'accordera, elle aussi.

Soudain, elle se met à avoir froid, peur et mal dans tout son être. Elle ne regrette pas son geste, mais s'inquiète de la réaction de Victor. Va-t-il lui faire des reproches ou lui donner raison ? Bouleversée, elle se sent seule, rejetée, étrangère à la maison qu'elle croyait devenue sienne. Dans cette ville, elle n'a d'amies que Rose et la fille de celle-ci. Le cercle des relations de ses belles-sœurs est grand, mais elle ne peut y prendre place. Lucie qui s'était rapprochée d'elle prend ses distances. Sans doute pour ne pas contrarier les autres et assurer ainsi sa tranquillité.

L'église est déserte. Pensant que Jésus les aurait laissé faire, le bedeau se contente de regarder de temps à autre les enfants qui vont et viennent devant la Sainte Table tandis que leur mère, profondément recueillie, demeure agenouillée dans le premier banc.

Mathilde ne peut se résoudre à quitter la maison où elle se sent si bien, où elle retrouve la joie, la paix, l'amour et le courage de surmonter les difficultés qui se dressent devant elle. Offrant sa maison à Dieu, elle lui demande de la bénir et d'en faire un havre où la vie puisse s'épanouir.

L'incident appartient au passé. Si elle s'est rapidement rendue à l'église par le chemin le plus court et en regardant droit devant elle, son attitude au retour n'est plus la même. Elle est détendue, a des interactions avec les gens rencontrés et se fait attentive aux moindres manifestations du renouveau.

CHAPITRE 32

Les travaux tirent à leur fin et les améliorations apportées sont tangibles. Les clients ne seront plus à l'étroit. Le vestiaire et les toilettes sont désormais fonctionnels. La semaine prochaine, Rose et Jamal feront le grand ménage et les stores pourront être installés. Au début d'avril, Evangéline viendra coudre et installer les rideaux.

Mathilde a débuté la journée par une prière fervente à saint Joseph, lui demandant de veiller sur la famille, comme il l'a fait pour celle de Nazareth, puis s'est rendue devant le mur illustré. Même s'il reste encore deux jours, elle se dit que ce fut un bel hiver mis à part la mort de Philippe.

L'euphorie du printemps l'habite. Sitôt après le déjeuner, elle sort tout le nécessaire dont elle a besoin pour représenter la nouvelle saison. Avril, mai et juin passent dans son esprit, parés de feuilles, de fleurs, de nids, d'oiseaux, de papillons, d'insectes, d'enfants joyeux, de cerfs-volants... Elle veut que tout soit terminé à l'arrivée de Victor. Elle songe à lui avec tendresse. Loin de la blâmer, il lui a donné raison. Elle entend encore ses paroles :
« Régis l'a plus que mérité. Tu n'as pas à t'inquiéter. Il va passer ça sous silence. »

Dès qu'elle se retrouve seule, madame Fontaine s'habille promptement. L'heure du dîner approche, mais qu'importe ! Il faut battre le fer quand il est chaud et alors qu'elle est au comble de l'indignation. Ce qu'elle vient d'apprendre l'incite à agir pour protéger sa fille et les autres enfants. Dix minutes d'une marche rapide ne parviennent pas à la calmer. Elle va lui montrer à cette sainte-nitouche qu'elle est démasquée et faire connaître aux gens le danger que représente la nouvelle venue.

A bout de souffle, madame Fontaine parvient à monter les marches. Volontairement, elle laisse le doigt sur le bouton de la sonnette. Croyant à une urgence, Mathilde sa hâte de répondre et ne voit tout d’abord que les yeux exorbités de la femme et sa difficulté à respirer. Vivement, elle tire le banc d’entrée vers la visiteuse qui s’y laisse tomber.

— Madame Fontaine, détendez-vous. Je vais vous chercher une tasse de thé chaud.

Celle-ci ne peut refuser. Elle a besoin de boire pour ne pas s’effondrer. Après quelques gorgées, elle se sent mieux. Mathilde l’observe toujours.

— Maintenant que vous vous êtes un peu remise, donnez-moi votre manteau et allons nous asseoir confortablement à la cuisine. Vous pourrez alors me faire part de ce qui vous arrive.

— Je ne vais pas m’attarder.

— Vous ne pouvez pas repartir dans l’état où vous êtes. Qu’est-ce qui vous trouble autant ?

— C’est ma fille...

— Myriam ! Il ne lui est rien arrivé de grave, j’espère ?

— Non. Elle va bien, mais va arrêter d’étudier le piano avec vous.

— Pourquoi ? Si c’est une question d’argent, nous pouvons trouver une solution. J’ai parfois besoin d’une gardienne.

— L'argent n'est pas en cause.

— Je vois. Vous me trouvez trop sévère. Myriam s'est plainte de mon insistance à corriger la position de ses mains.

— Elle aime travailler avec vous, mais nous devons lui trouver un autre professeur.

— Même si je suis navrée de perdre votre fille, je respecte votre décision, mais j'aimerais en connaître la raison. Cela pourrait m'aider dans ma façon de faire avec les autres élèves. Pourquoi me retirez-vous Myriam ?

— Votre état de santé...

Soulagée, Mathilde sourit.

— Ma grossesse se déroule très bien. Suis-je indiscrete de vous demander qui vous a mise au courant ? Rares sont les personnes à qui nous avons confié que j'étais enceinte. La famille de mon mari l'ignore encore.

— Remettez-moi les leçons payées à l'avance.

— Vous voulez taire le nom de votre informateur, cela vous regarde. Par contre, je tiens à vous dire que votre démarche est précipitée. Jugez par vous-même : rien n'est encore apparent...

— Les enfants sont très impressionnables et influençables aussi.

— Madame Fontaine ! A douze ans, vous voudriez cacher à Myriam ce qui entoure la naissance d'un bébé... Bien au contraire, vous devriez profiter de l'occasion pour la renseigner, ne croyez-

vous pas ?

— Notre décision est prise. Nous allons choisir quelqu'un d'autre.

Au moment où Mathilde lui tend le billet de banque, Yolaine fait une chute. Madame Fontaine, de plus en plus décontenancée par la jeune femme, décide de battre en retraite sans plus tarder. Prenant le billet, elle le chiffonne dans sa main tant elle est mal à l'aise.

— Ne venez pas me reconduire. Occupez-vous de la petite.

— Au revoir, madame Fontaine et motivez votre fille à développer son talent musical.

Madame Fontaine était venue dans l'intention de confondre la jeune femme ; or, les choses ne se sont pas passées comme il était prévu. Elle repart humiliée et honteuse. Ce qui lui a été révélé ne correspond pas à ce qu'elle a vu et entendu aujourd'hui et il y a deux mois. Si par le passé la jeune femme a été malade, elle est bel et bien guérie à présent et respire la santé.

Pourquoi vouloir que ce fait soit connu ? Pourquoi celui-ci et pas les autres ? Elle ne se souvient que trop d'avoir été rabrouée lorsque les Gaulin ont pris en charge les enfants et lorsque madame Salambier est partie à la sauvette : « Nous lavons notre linge sale en famille. » La seconde épouse de Victor serait donc exclue du clan...

Pourquoi s'être adressé à elle ? Parce qu'on la sait curieuse, bavarde et impulsive. Si la nouvelle se répand, ce ne sera pas à cause d'elle, cette fois. Si elle était moins lâche, elle reviendrait sur ses pas pour s'excuser et mettre la jeune femme en garde contre cette

mauvaise langue.

Comment va-t-elle présenter sa démarche à son mari et à Myriam ? « Pour le bien de votre fille », lui a-t-on dit. Quel tort elle vient de lui causer ! Myriam avait repris son rêve de devenir pianiste...

Mathilde tarde à s'endormir. Elle regarde le ciel étoilé avec tristesse et s'interroge : « Aujourd'hui, 19 mars, à cause de ma grossesse, je perds ma meilleure élève. Après tout ce que j'ai perdu, que je viens de perdre, que vais-je perdre encore ? Mon bébé ? Non, je mourrais avec lui. Les enfants ? Non, je les ai faits miens. Mon mari ? Non, je ne pourrais plus vivre sans lui. L'auberge ? Non, elle tient trop à cœur à Victor. »

Soudain, la colère la gagne. Elle ne comprend pas l'attitude de madame Fontaine. La maternité étant la plus belle chose au monde, elle, Mathilde, ne la dissimulera pas, ni ne s'isolera. Elle poursuivra ses activités et se montrera en public jusqu'à la toute fin. Et les enfants seront informés, dès leur jeune âge. Elle dit souvent à Daniel et Yolaine qu'ils auront un petit frère ou une petite sœur en leur montrant son ventre et la commode du futur bébé.

Même si l'hiver est encore dans les parages et fait des tentatives pour revenir en place, le printemps fait son entrée officielle et n'a besoin que de temps pour chasser au loin son prédécesseur. Si ce matin, les corneilles étaient seules à crier leur joie en attendant le lever du soleil, il n'en est pas ainsi cet après-midi. La moitié de la ville semble être sur les trottoirs et dans les rues. La bonne humeur se lit sur les visages et des paroles amicales

s'échangent spontanément.

Pour Mathilde, ce printemps-ci a un goût différent de tous ceux qu'elle a connus. Est-ce parce qu'elle est mère, épouse chérie et qu'elle s'apprête à donner la vie ? Jamais elle ne s'est sentie aussi vivante et encline à s'émerveiller devant le renouveau. Elle a délaissé le traîneau d'hiver pour le landau où Yolaine est assise. Une main sur celui-ci, Daniel marche à côté de sa mère. Lorsqu'ils longent une flaque d'eau, Mathilde met la main sur celle de l'enfant avant qu'il ne songe à s'y rendre.

La jeune femme marche lentement, sourit au ciel, aux gens et participe à la joie commune. Arrivée au bureau de poste, elle range le landau près de la porte. Portant Yolaine dans ses bras et tenant Daniel par la main, elle pénètre à l'intérieur. Plusieurs personnes l'ont précédée et la gaieté est la même qu'à l'extérieur. Elle se joint à la file d'attente et bavarde avec ses voisins. Son tour arrive. Elle dépose Yolaine par terre et lâchant la main de Daniel, remet les lettres à expédier et reçoit le courrier destiné à l'auberge qu'elle range dans son sac à bandoulière. Les enfants se sont quelque peu éloignés. Elle les rejoint et se dirige avec eux vers la sortie quand Régis se dresse devant elle. Elle fait un pas de côté pour l'éviter, mais celui-ci l'imité et lui barrant le passage, l'apostrophe.

— Tiens, si ce n'est pas la belle-sœur en personne ! Agathe Tardif, ce nom te dit quelque chose, n'est-ce pas ?

Il dévisage Mathilde qui ne peut tout d'abord établir de relation entre cette personne et elle-même.

— Elle était à l'hôpital psychiatrique en même temps que toi, c'est bien ça ? Tu ne trouves rien à dire parce que c'est vrai. Tu ne pensais pas que cela se saurait, mais le monde est petit et tout finit par se savoir. En te voyant le premier janvier, j'ai voulu savoir à

qui j'avais affaire. Je me suis rendu à Fortierville où j'ai appris certaines choses sur toi et Dolorès a continué l'enquête à Montréal. En fin de semaine, elle a eu un coup de chance : rencontrée par hasard, la mère d'Agathe lui a parlé de toi. Mon intuition était la bonne. Mon frère a trouvé à s'apparier de nouveau, mais de façon différente, cette fois. Tu peux bien rester bouche bée avec un tel passé.

— Comment peux-tu t'adresser ainsi à moi dans un lieu public et dire de telles choses !

— Je n'ai pas le choix. Tu m'as interdit d'entrer dans l'auberge. Comment expliques-tu cette période de ta vie ?

— Tu n'es qu'un pervers et un manipulateur.

— Je vais te faire ravalier tes paroles et dis-toi bien que si jamais j'apprends autre chose à ton sujet, je n'hésiterai pas à le répandre.

Mathilde pâlit. Elle comprend maintenant que la mère de Myriam ne faisait pas allusion à sa grossesse.

— C'était donc toi derrière madame Fontaine ?

— Oui et ce n'est qu'un début...

— Un jour, tu vas frapper un mur.

— Pour l'instant, on dirait bien que c'est toi. Tu vas être montrée du doigt. Personne ne s'attaque à moi.

— Parce qu'on a peur de toi. Moi, je n'ai pas peur. Tu vas apprendre à nous respecter, Victor, les enfants et moi.

— Qui va apprendre ? C'est ce qu'on va voir.

Haussant le ton, Régis se tourne vers la dizaine de personnes présentes.

— Je pensais avoir affaire à une folle, mais c'est encore pire. J'ai devant moi, vous avez devant vous une vraie folle sortie tout droit de l'asile. Ces deux jeunes innocents sont en danger avec elle.

Mathilde recule, s'adosse au mur et resserre son étreinte sur les enfants. Ses yeux s'écarquillent sur l'enfer qui vient de s'ouvrir devant elle et qu'elle est la seule à voir. Elle entend les bruits, les cris, les lamentations, les voix. Va-t-on la saisir et l'amener à nouveau...

— Madame, venez avec moi. Donnez-moi votre bébé et prenez mon bras.

Mathilde hésite, puis obéit. Ce visage n'appartient pas à l'enfer. Il exprime la bonté. C'est celui du maître de poste. Régis n'est plus là et le silence est total. Daniel accroché à son manteau, elle suit l'homme dans la pièce arrière. Celui-ci la fait asseoir, puis lui verse une tasse de thé chaud à même son thermos.

— Mettez-vous à l'aise et reposez-vous. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un en qui vous avez confiance ?

— Non, je vous remercie. Je vais me ressaisir et retourner à la maison.

— Vous n'irez pas à pied ; vous n'en avez pas la force ! Je serai bientôt libre et j'irai vous reconduire.

Le maître de poste a mis le landau à l'arrière du camion. Mathilde et les enfants ont pris place à côté de l'homme. Ce dernier pose la main sur le bras de la jeune femme.

— Essayez d'oublier ce qui vient de se passer et si vous ne le pouvez pas, n'y attachez pas trop d'importance. Depuis longtemps, Dieu sait que j'en entends des choses, mais rarement d'aussi cruelles que celles d'aujourd'hui. Pour ma part, je me fie à ce que je vois : j'ai devant moi une jeune femme saine de corps et d'esprit. Les gens le découvriront, eux aussi.

A leur arrivée à l'auberge, le maître de poste prend les enfants dans ses bras et les porte jusqu'à l'intérieur.

— Vous devriez demander quelqu'un pour prendre soin des petits et vous, vous reposer.

— Je puis rester seule. Leur père arrive dans quelques heures.

— Bonne fin de journée alors et retrouvez votre sourire !

CHAPITRE 33

Un sentiment de déjà vu s’empare de Victor lorsqu’il arrive dans la rue et lui glace le sang : le rez-de-chaussée est éclairé au grand complet. Qu’est-il arrivé ? La porte d’entrée est fermée à clé. Victor la déverrouille et se retrouve face à la malle de Mathilde et à plusieurs sacs. Affolé, il monte l’escalier à toute vitesse et court à la chambre.

Sa femme est étendue sur le lit, pâle, les yeux rougis et les traits tirés. Il la prend dans ses bras sans qu’elle réagisse, la serre contre lui et murmure :

— Mathilde, ma chérie, que t’arrive-t-il ? J’appelle le médecin. Ça ne fait rien si tu as perdu le bébé. Nous en ferons un autre.

— Non, Victor. Le bébé est toujours là.

— Si nous voulons qu’il y reste, il faut te soigner. Je ne t’ai jamais vue aussi souffrante. Où as-tu mal ?

— J’ai mal à l’âme.

— La tâche est trop lourde pour toi. Je vais trouver quelqu’un pour t’aider et tu pourras te reposer.

— Ce n’est pas de repos que j’ai besoin, c’est de partir.

— Je vois. Ton oncle et ta tante ne sont pas là, mais tu peux te rendre chez une de tes cousines...

— Tu ne comprends pas. Je vais partir pour toujours. Je te quitte, Victor.

— Que dis-tu là ! T’aurais-je offensée sans m’en rendre compte ?

— Tu n’es pour rien dans ma décision.

— Donc, ce sont les enfants.

— Eux non plus ne sont pas en cause.

— Pourquoi veux-tu partir alors ?

— Je ne veux pas être internée.

— Personne ne veut t’internier.

— Mes parents l’ont fait une première fois. Je pars pour que cela ne se reproduise pas.

— Tes parents n’ont plus aucun pouvoir sur toi, Mathilde.
Oh Mathilde ! Le seul qui pourrait en détenir un, c’est moi et jamais je ne te ferai le moindre mal. Je t’aime trop pour cela. Douterais-tu de mon amour ?

— Ce n’est pas de toi que j’ai peur.

— De qui as-tu peur ?

— De moi-même. J’ai peur de m’enfermer moi-même entre les murs de l’auberge et à l’intérieur de moi. Je pars pour rester libre.

— Que cherches-tu à me dire ?

— Les barreaux du rejet, du mépris ou de l’indifférence

emprisonnent tout autant que les vrais, sinon plus. Une vraie famille, c'est la vie, l'amour, la joie et la paix en interaction. Je croyais en fonder une avec toi, les enfants et ceux que nous aurions, mais c'est maintenant impossible.

— Pourquoi n'est-ce plus possible ?

— Je regrette de te décevoir et de te faire souffrir, mais je suis incapable de vivre dans la même ville que ta famille, livrée à leur malveillance. La famille dans laquelle j'ai grandi a failli me détruire ; je ne laisserai pas la tienne me porter le coup fatal. Je suis sans défense devant la haine et je ne veux pas que notre enfant y soit exposé. Je ne te demanderai rien, Victor, ni pour moi ni pour lui. Je vais travailler et bien l'éduquer. Toi, fais de ton mieux avec les aînés et sache que tu pourras toujours être présent dans la vie de notre enfant. Toi, ainsi que son frère et sa sœur. La porte vous sera toujours ouverte.

— Mathilde, je sais à présent qu'on s'est acharné sur toi pendant mon absence. Tu vas tout me dire, mais auparavant, essaie de te calmer. Pour ton bien et celui du bébé.

Victor est outré et partage la souffrance de sa femme qu'il tente de réconforter en lui massant le dos, les épaules et le cou tout en lui répétant qu'il ne l'abandonnera jamais. Soudain, il prend un ton ferme.

— Régis est allé trop loin, beaucoup trop loin. Je vais le poursuivre en justice.

— A quoi bon ! Il n'a dit que la vérité. J'ai passé six mois dans un hôpital psychiatrique. Aujourd'hui, je suis retombée en enfer

et ce n'était pas en rêve.

Les flammes remplissaient le ciel. Pétrifiée, j'étais dans la rue, entourée de gens qui gesticulaient et criaient. Tout à coup, au-dessus de toutes ces voix, j'ai entendu celle de ma mère : « C'est elle la coupable ! C'est elle qui a mis le feu. Elle est devenue folle ! Qu'attendez-vous pour l'arrêter et partir avec elle ? » Elle a ensuite ajouté les deux petites phrases assassines qui m'ont transpercé le cœur. Les yeux fixés sur moi, les gens se sont écartés pour laisser place aux policiers qui m'ont maîtrisée et amenée.

— Mathilde, ma chérie, tout cela est terminé et je vais t'éloigner de tout enfer, quel qu'il soit. Laisse-moi te prendre dans mes bras et te consoler.

— Victor, je n'étais pas folle. Mon corps ne faisait qu'exprimer la douleur de mon âme. Si après la mort de Félix, j'avais su ce qui m'attendait, je me serais jetée dans les flammes.

— Et je ne t'aurais pas rencontrée. Ma vie aurait continué d'être sombre. Je remercie ton ange gardien de t'avoir clouée sur place.

— Victor, tu ne réalises pas ce qu'implique ma décision : nous ne vivrons plus ensemble. Je quitte Nicolet. Je pars vivre ailleurs.

— Où comptes-tu aller ?

— A Mont-Laurier, retrouver Blanche.

— Est-elle prévenue de ton arrivée ?

— Oui. Elle m’attend.

— Demain matin, tu vas l’appeler à nouveau et lui demander de trouver un logement pour toute la famille. Je pars avec toi.

— Tu serais prêt à tout quitter pour moi ?

— Oui, si tu me permets de t’accompagner.

— Tu laisserais l’auberge, ta famille, ta ville pour moi ?

— Ma famille, c’est toi, Mathilde ! Toi, Daniel, Yolaine et notre futur enfant. Je t’ai choisie et c’est pour la vie. Tu es mon soleil et je ne veux pas te perdre. Nicolet me sera toujours chère, mais maintenant que ma mère n’y habite plus, mes attaches se sont affaiblies. Je t’aime et je veux te rendre heureuse, fut-ce au bout du monde.

— Et l’auberge ? Tout est prêt ou presque pour la réouverture...

— Je vais la vendre. Demain matin, j’irai rencontrer monsieur Racine qui, peu après le décès de Rachel, m’a fait une offre d’achat.

— Tu vas te retrouver sans emploi...

— A Mont-Laurier aussi, les gens mangent. Les enfants, Mathilde ? Les enfants dans tout cela ?

— Rassure-toi, ils vont bien. Au retour, je suis parvenue à me contenir et ils ont passé une fin de journée presque normale. Je n’ai commencé à ramasser des choses qu’après qu’ils se soient

endormis.

— Le pire est passé ; le meilleur est devant toi.

— Victor, nous vivrons simplement et en bonne entente avec le voisinage. L'amour sera notre plus grande richesse.

— L'avenir, nous commencerons à le préparer demain. Le sommeil est notre présent. As-tu réussi à manger quelque chose ?

— Les enfants, oui, mais moi, j'en ai été incapable.

— Une femme enceinte ne doit pas se coucher le ventre vide. Je vais aller te préparer un lait chaud et des tartines avec beurre d'arachide et confitures aux fraises comme tu les aimes à présent. Tandis que tu vas manger, je vais aller voir les enfants et monter les bagages.

— Victor, j'aurais été incapable de vivre sans toi. Je ne pouvais trouver meilleur mari.

Tourmenté par l'incertitude quant au sort de la famille, Victor n'a pas fermé l'œil de la nuit pendant que Mathilde dormait d'un sommeil agité. Hier soir, il n'a écouté que la voix de son cœur. Ce matin, il doit répondre à celle de la raison et prendre la situation en main. Dans l'immédiat, il a fait le nécessaire : après avoir appelé Blanche, Mathilde se repose dans leur chambre, Rose prend soin des enfants et Evangéline arrivera en fin d'après-midi devant sa visite d'une semaine.

Les siens sont en sécurité. Il referme la porte, s'arrête sur le perron, prend de grandes respirations et d'un pas rapide, se dirige

vers la quincaillerie. Monsieur Racine l'accueille avec bonne humeur.

— Bonjour, Victor ! Que puis-je faire pour toi, aujourd'hui ?
Un petit oubli sans doute...

— Je suis venu pour une raison personnelle.

— Nous sommes seuls, je t'écoute.

— Je vais aller droit au but. J'accepte de vous vendre l'auberge.

— Tu veux me faire marcher... Tu viens d'y installer ta famille et la réouverture est officielle. Le pire, c'est que tu as l'air sérieux et que tu sors des documents. Quelle volte-face !

— Vous avez raison. Je vous la cède pour 20 500\$.

— Tu n'y vas pas avec le dos de la cuiller. Si je venais à accepter ta proposition, je ne te donnerais pas plus que ce que je t'ai offert il y a une quinzaine de mois.

— Il me faut cette somme.

— Sans vouloir être indiscret, serais-tu en difficulté financière ?

— J'ai besoin du montant demandé pour rembourser la totalité de mon emprunt et payer mon déménagement.

— Je vais prendre le temps d'y penser. C'est que tu me prends au dépourvu...

— Je voudrais une réponse demain avant-midi.

— Un ultimatum, rien de moins et une telle précipitation !
Pourquoi Victor ?

— Je veux sauver mon mariage.

— Je vois... Attends, tu n'es pas seul dans cette affaire ; il y a ta mère.

— Je suis l'unique propriétaire de l'auberge. Voici les deux contrats en faisant foi. Je vous les laisse pour que vous en preniez connaissance. A quelle heure voulez-vous que je sois chez-vous demain ?

— Il y a la messe dominicale... Disons à la même heure qu'aujourd'hui. Ça te va ?

— Parfaitement.

Que feras-tu si nous ne pouvons parvenir à une entente ?

— Je m'adresserai à d'autres.

— Eux ? Ils feraient fuir ma clientèle. Tu ne vendrais quand même pas ta propriété à des francs-maçons, toi un catholique pratiquant ?

— Si cela me permet de garder ma famille, oui. Puis-je vous demander la plus grande discrétion ?

— Cela va de soi. Tu es vraiment prêt à tout. À demain donc.

— Bonne journée, monsieur Racine !

L'attente se poursuit et une longue nuit se dessine. Distraitement, Victor est à lire une histoire aux enfants lorsqu'un visiteur s'annonce. Laissant tout, il descend répondre en courant et ne semble pas étonné d'apercevoir le quincaillier.

Les deux hommes s'installent dans la salle de musique. Monsieur Racine dépose sur la table les contrats et une feuille où sont alignés des chiffres. Le visage de chacun est grave. Le marchand rompt le silence.

— Victor, cet après-midi, j'ai laissé mon fils, seul au magasin et je suis allé rencontrer mon notaire. Nous avons relu attentivement les deux contrats et fait des calculs. Je ne comprends pas pourquoi ta mère a exigé une telle somme et pourquoi tu as accepté de la lui donner. Elle a déboursé 20 000\$ pour acquérir l'auberge et te l'a vendue le même prix et cela même si tu as été fidèle à lui remettre des versements mensuels de 170\$ pendant trois ans. Un article stipule pourtant ne pas avoir à lui verser d'intérêt, mais t'engager à lui laisser sans frais le libre usage de deux pièces du logement situées au rez-de-chaussée et lui accorder la possibilité de prendre gratuitement ses repas à la salle à dîner de l'hôtellerie. Victor, avais-tu contracté d'autres dettes envers ta mère ?

— Non.

— Tu devais alors te savoir perdant dans cette affaire ?

— Oui, mais tout est arrivé tellement vite. Le midi, maman m'a dit : « Tes affaires vont bien. Tu n'auras aucun problème à obtenir un prêt. Il est temps que tu deviennes propriétaire de

l'auberge. » Elle avait déjà pris les rendez-vous.

— Comment a-t-elle justifié l'écart entre le prix d'achat et celui de vente ?

— Une compensation pour le service aux tables même si elle avait toujours dit le faire pour son plaisir.

— A ton tour, tu aurais dû lui réclamer des coûts d'hébergement.

— Je vous serais reconnaissant de ne pas vous attarder sur des faits que j'ai acceptés et assumés.

Tu as raison, Victor, Je sais que tu vis encore des moments difficiles ; aussi je ne te ferai pas languir plus longtemps. Je suis acquéreur et te donne les 20 500 dollars demandés. J'ai ici une promesse d'achat signée devant notaire. Nous légaliserons le tout samedi prochain. Qu'en dis-tu ?

— Merci, merci de tout cœur. Vous m'enlevez un poids énorme.

— Tu pourras même utiliser pour ton déménagement le camion de livraison. Tu n'auras qu'à trouver un chauffeur et payer l'essence.

— Vous êtes trop généreux.

— Tu mérites que je te donne un coup de pouce. Je t'ai exprimé par le passé mon intention de démolir l'auberge afin de pouvoir agrandir la quincaillerie, bâtir des entrepôts pour les matériaux de construction et doubler le stationnement.

— Je m'en souviens.

— Ce qui veut dire que tu peux apporter tout ce qui peut t'être utile du côté de l'hôtellerie et faire une vente à l'encan avec ce qui va rester. Ce qui m'intéresse en définitive, c'est le terrain et ce que je peux récupérer pour les bâtiments à venir.

— Vous me mettez mal à l'aise. Je ne m'attendais pas à tant de bonté de votre part.

— Des amis, il faut bien que ça serve à quelque chose. Je te connais depuis que tu es gamin et j'admire ton courage. Je connais aussi ta mère et elle n'est pas une grippe-sou. Qu'elle t'ait mis au pied du mur et exigé le secret cache quelque chose. Me permets-tu de te donner un conseil.

— Je vous écoute.

— Eh bien ! Afin de partir, réunis ta famille et tire cette affaire au clair. De toutes façons, Madame Salambier devra rompre le silence face à ton déménagement et au travail des ouvriers. Au fait, où vas-tu avec les tiens ?

— A Mont-Laurier.

— Quand comptez-vous partir ?

— Dès le début de la semaine prochaine, si un logement nous attend.

— Connais-tu quelqu'un là-bas ?

— Ma femme y a une amie. Tel que convenu, je retourne travailler une dernière semaine. Je ne puis laisser mon patron dans

l'embarras.

— D'autres ne s'en seraient pas soucié... Je vais te souhaiter bonne nuit en espérant qu'elle le soit vraiment et présente mes salutations à ta femme.

— Je n'y manquerai pas. Bonne fin de soirée. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Vous être un modèle de vie.

Hormis téléphoner aux parents des élèves pour les avertir qu'elle cessait à compter d'aujourd'hui de donner des leçons de piano et surveiller les enfants, Mathilde n'a pu rien faire d'autre. Déjà mise au courant, à son arrivée, Evangéline s'est hâté de prendre la maison en charge. A présent, elles sont assises les deux au salon et laissent s'égrener les minutes. Même si Evangéline tente de la rassurer, Mathilde garde silence et son regard fixe montre qu'elle a l'esprit ailleurs. Sortant enfin de sa torpeur, elle s'adresse à son aînée.

— Est-ce être lâche que de fuir comme je m'apprête à le faire sans tenter de me défendre ?

— Non, il y va de ta survie. Il faut te soustraire à cette haine impitoyable.

— Vous m'approuvez ? Après ce que je fais subir à Victor et même si j'éloigne les enfants de leur grand-mère ?

— Oui. C'est mieux pour chacun de vous. Il est préférable de s'écarter des gens qui nous veulent et nous font du mal. Ne t'en fais pas, mes visites seront plus rares, c'est vrai, mais plus longues.

Lorsque Mathilde entend la porte se refermer, elle lève la tête et soupire. Victor arrive les yeux brillants, prend place à côté d'elle et dépose un baiser dans ses cheveux.

— La chance est avec nous. Lis cette offre d'achat. Nous aurons les 20 500\$ demandés. Nous ne laisserons pas de dettes derrière nous et nous aurons de quoi vivre quelques semaines si je ne me trouve pas immédiatement un autre travail.

— Merci, mon Dieu ! Victor, il y a aussi l'argent que je possède...

— Je ne veux pas que nous y touchions. Monsieur Racine nous prête même le camion. Je vais demander à mon parrain de le conduire. Nous partirons dans une dizaine de jours si nous avons un logis. Samedi matin, j'irai chez le notaire signer le contrat et le soir, je tiendrai une réunion de famille.

— A laquelle je n'assisterai pas et je n'irai nulle part d'ici notre départ.

— Je suis d'accord, mais tu dois sortir prendre l'air ne serait-ce que t'asseoir sur le perron arrière et marcher quelque peu dans la cour là où le sol est dégagé. Demain matin, je vais aller chez Rose et Jamal les prévenir de notre départ et de la perte de leur emploi. M'assurer aussi de leur discrétion.

— Victor, j'ai une faveur à te demander : nous rendre à Cap-Rouge avant de partir. J'ai besoin de revoir le lieu et je voudrais vous présenter, les enfants et toi, aux religieuses et aux filles.

— Dimanche prochain.

CHAPITRE 34

L'auto roule en direction de Québec. Les enfants se sont rendormis. Pour être certain d'arriver avant l'heure de la grand messe, il a fallu écourter la nuit et ne prendre qu'un léger déjeuner. Victor cache mal sa déception. Personne n'a daigné se présenter à la réunion de famille. Dimanche dernier, lors des appels, il lui a été dit qu'à trop vouloir se justifier, il s'accusait lui-même ; il a été sommé de vider son sac sur le champ et averti de laisser leur mère en paix, sans pouvoir lui parler.

Lorsqu'il a été manifeste qu'aucun ne se présenterait, Victor a communiqué avec son parrain lui demandant de venir sans faute le rencontrer le lendemain soir, puis il a rejoint Mathilde et les deux ont pu s'endormir. Au matin, Evangéline lui apprenait que Jules avait appelé un peu plus tard et qu'elle n'avait pas osé le réveiller. L'oncle avait la puce à l'oreille et elle n'avait pu faire autrement que de lui dire la vérité.

Mathilde est heureuse de retourner à la maison où elle a pu renaître. Il lui semble que c'était il y a longtemps, pourtant sept mois à peine se sont écoulés depuis qu'elle l'a quittée. Elle s' imagine que Victor la conduit vers d'autres retrouvailles. Elle se voit tour à tour dans les bras de tous ceux qui ont joué un rôle dans sa vie. Son besoin d'aimer et d'être aimée est sans bornes. Elle sait à présent qu'elle aime Victor qui vient de lui donner l'une des plus grandes preuves d'amour au monde. Elle pensait partir seule, de nuit et par une fenêtre étroite. Elle sort par la porte principale, en plein jour et au bras de son mari. Elle se rapproche de lui jusqu'à ce que leurs corps se touchent. Le sourire qu'ils échangent les reconforte mutuellement.

A Cap-Rouge, la maison est en fête. Les religieuses et les filles sont heureuses de recevoir une ancienne et sa toute nouvelle famille. Les quatre sont accueillis chaleureusement et conduits à la chapelle à la demande de Mathilde qui veut se confesser. Revenue près de Victor qui a pris place dans le dernier banc, elle constate que Yolaine n'est plus avec son père. Des yeux, ce dernier lui indique où se trouve l'enfant : plusieurs bancs en avant, dans des bras inconnus et se sentant en confiance. Victor glisse un mot à sa femme et se dirige vers le confessionnal.

Pendant de longues années, tous les jours, Mathilde a prié et rêvé dans ce lieu béni. Son âme est en paix. Elle entend à nouveau les paroles du prêtre.

— Vous dites être incapable de lui pardonner. Pourquoi ?

— J'ai trop mal. Il m'a fait trop mal.

— Ressentez-vous le désir de vous venger ?

— Non.

— Lui souhaitez-vous du mal ?

— Non.

— Votre âme alors n'est pas possédée par la haine, elle n'est que souffrante. Le temps la guérira et vous pourrez pardonner comme le Seigneur l'a fait. Faites confiance à Dieu et priez-le de vous venir en aide.

La musique et le chant l'amènent dans un climat de recueillement, de prière fervente et d'action de grâces. « Mon Dieu, donnez-moi le courage de prendre ma croix et de la porter au fil des

jours. Aidez-moi à être une bonne épouse et une bonne mère. Faites que je ne déçoive pas cet homme qui se charge de mon fardeau en plus du sien. Merci de l'avoir envoyé vers moi. Bénissez notre famille et guidez nos pas sur le chemin inconnu où nous nous dirigeons. »

A la fin de la messe, les paroles du célébrant émeuvent Victor et Mathilde.

— Aujourd'hui, dans un élan de foi, une jeune famille s'est jointe à nous pour fêter, remercier Dieu et lui confier son avenir. Le Christ ressuscité, lumière du monde, marche avec eux. Que Dieu tout-puissant vous bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Après le signe de croix, le couple se donne la main et échange des yeux une promesse : Dieu sera au centre de leur vie.

Les pensionnaires sont souriantes. Un vent d'espoir souffle dans la salle de récréation où le couple est devenu le point de mire. Tout est donc possible pour elles aussi : rencontrer un homme aimant, fonder une famille, mener une vie normale quoi ! Dans les yeux de la plupart se lit le désir de plaire et l'handicap de Victor passe inaperçu tant son regard est lumineux. En compagnie de son mari portant Daniel, Mathilde va de l'une à l'autre et fait les présentations. Jacynthe est là pour les dernières arrivées.

Au réfectoire, Yolaine retrouve ses parents. Doriane, Jacynthe et la famille sont assises à la même table. Les trois amies parlent d'elles, mais également de Blanche et d'Annabelle. Tout en s'occupant des enfants, Victor se mêle à la conversation et se sent à l'aise avec toute cette gent féminine. Une question de Jacynthe, posée à l'improviste surprend tout d'abord Mathilde, puis la fait

sourire.

— Surprenante est-elle avec toi ?

— Oui et elle nous suit à Mont-Laurier.

— C’était donc toi... Comment as-tu fait ? Avais-tu un complice ? Était-ce prémédité ?

— Je ne parlerai qu’en présence de mon avocat.

Avant que le dessert ne soit servi, Mathilde annonce à ses amies qu’elle sera maman à la fin de septembre. Jacynthe s’empresse de la féliciter tandis que Doriane demeure impassible. Après un long moment, les yeux pleins d’eau, cette dernière dit :

— Tu seras une mère comblée. Ton bébé ne te sera pas enlevé. Je n’ai pas eu le bonheur de le prendre dans mes bras. Je n’attendrai pas que mon petit garçon ait 21 ans pour le rechercher. Je vais commencer en sortant d’ici. Je ne l’ai pas abandonné ; j’ai été forcée de le donner en adoption.

C’est au tour de Mathilde de laisser couler des larmes.

Les adieux aux religieuses sont encore plus émouvants que les précédents. La portière est à son poste, mais se déplace si lentement ! C’est sans doute la dernière fois qu’elle et Mathilde se revoient. Dans son bureau, mère supérieure regarde avec contentement la famille assise devant elle.

— Mathilde, vous réalisez à présent que votre vocation n’était pas de vivre entre nos murs. Sans que vous le sachiez, Dieu

vous destinait à devenir en peu de temps épouse et mère. L'amour entre votre mari et vous est comme un beau jardin au printemps qu'il faut patiemment entretenir à deux pour le voir porter des fruits au fil des jours et des saisons. Dieu est avec vous, ne l'oubliez jamais. Soyez heureux là-bas et revenez nous voir avec les trois enfants.

Il fait bon d'être dans la maison de Rose et Jamal. Lorsque Mathilde se réveille, elle constate qu'elle est seule avec les enfants. Les autres ont déjà déjeuné et sont au travail. Qu'ils aient passé la nuit en face est une idée de Rose : tout pourrait être mis dans les boîtes et placé près de la porte. Un temps précieux serait ainsi gagné. Il ne resterait plus au matin qu'à charger le camion. Mathilde se met ensuite à repasser la journée précédente.

Les enfants ont été conduits chez la fille de Rose. Elle tient à écrire sur les boîtes ce que celles-ci contiennent. Il lui sera plus facile de retrouver et de ranger les choses dans le nouveau logement. Evangéline, Jules, Rose, Jamal, Victor et elle-même s'affairent comme des fourmis. Au début de l'après-midi, Victor demande à Evangéline si elle prend l'autobus de cinq heures ou bien celui du soir. La grand-mère se contente de regarder Jules qui répond pour elle.

— Elle passe la nuit avec vous et vient à Mont-Laurier avec moi. Elle sera mon assistante.

Seuls Victor et elle sont étonnés. Trop préoccupés par le déménagement, ils n'ont rien vu des regards, des attentions et des mots échangés. Samedi soir, après sa conversation avec Evangéline, Jules était venu coucher chez son fils à Nicolet. Le matin, il s'était présenté à l'auberge. Le couple avait assisté à la messe et passé le reste de la journée ensemble. La tape dans le dos que son mari reçut,

accompagnée des mots « les vieux aussi peuvent être veinards », déclencha un rire général.

Il ne reste plus que le calendrier devant les chambres qu'elle veut apporter sans faute. Chacun se met donc à enlever le décor quand elle précise :

— Si aucun mur n'est assez grand pour le recevoir, je l'installerai saison par saison. Allons-y délicatement.

Cinq heures sonnent à l'horloge décrochée du mur, Jules emmène Evangéline souper chez son fils pour la présenter sans tarder à la famille. Ils partent les premiers suivis peu après par Rose et Jamal. Elle est seule avec Victor. La main dans la main, à sa demande, ils remontent dans leur chambre. Par l'ouverture sur le rêve, elle tente d'apercevoir l'horizon lointain, mais en est empêchée par les arbres qui ne cessent de se balancer. En redescendant, elle songe que jamais un tel escalier ne lui sera redonné.

Sans relâche, Victor, son parrain, Jamal, le fils du quincaillier, Rose et Évangéline transfèrent le ménage dans le camion. Des heures éreintantes ! Les hommes sont à fixer des toiles sur le chargement lorsqu'Eugène arrive tout démonté. Il touche le bras de son frère.

— Quand quelqu'un m'a dit que tu déménageais, j'ai d'abord cru à une farce, vu que nous sommes le premier avril. Comme il s'obstinait à dire que c'était la vérité, j'ai décidé de vérifier moi-même. Il avait raison. Pourquoi changes-tu de logis ?

— Vous le sauriez si vous étiez venus samedi soir.

— Tu t'en vas sur quelle rue ?

— Nous quittons Nicolet.

— Ah bon ! Tu vas devoir encore voyager et tu ne sauras pas où donner de la tête d'ici la réouverture.

— L'auberge est définitivement fermée. Aujourd'hui même, une annonce va paraître dans les journaux pour en informer les gens.

— Je ne comprends pas. Pourquoi as-tu changé d'idée si soudainement ?

— Mathilde est incapable de vivre ici plus longtemps.

— A cause de ce que Régis a dévoilé... Il aurait fait mieux de se taire. Nous le lui avons tous dit. Ta femme n'aurait pas dû se revirer à l'envers avec ça. Les gens auraient fini par faire la part des choses. Nous ne sommes pas toujours d'accord avec lui.

— Vous le cachez bien. Vous vous rangez même derrière lui.

— La *mère* va se retrouver avec l'auberge sur les bras. Elle va devoir la vendre.

— C'est fait.

— Elle n'a rien signé...

— Parce que j'en étais le propriétaire.

— Depuis quand ?

— Quelques mois avant la mort de Rachel. Une vente sous

pression.

— A rabais.

— Détrompe-toi. Avec un bon profit. Je me suis retrouvé avec des paiements mensuels élevés auprès de la banque qui m'a consenti l'emprunt.

— Qu'a-t-elle fait de l'argent ?

— Je l'ignore. Elle n'a pas voulu m'en faire part.

— Si je n'étais pas venu, nous n'aurions pas su.

— Vous auriez été informés. Mon parrain a lu les deux contrats et pris des notes. Il rencontrera chacun à son retour.

— Pourquoi n'en as-tu jamais rien dit ? Cela t'aurait pourtant simplifié la vie.

— Elle exigeait que tout demeure confidentiel.

— Pourquoi en parler maintenant.

— N'étant plus le propriétaire, j'estime ne plus être tenu à garder le silence. De toutes façons, aujourd'hui, c'est le déménagement et bientôt, la démolition.

Ça ne ressemble pas à la *mère* de te mettre dans l'embarras, mais je te crois. Elle n'est plus la même. Son comportement est étrange.

— Eugène, excuse-moi, je ne puis m'entretenir avec toi plus longtemps...

— Où allez-vous ?

— A Mont-Laurier.

— Victor, j'ai l'impression que tout s'effondre autour de moi. J'ai perdu mon fils, la mère se laisse mourir et tu t'en vas vivre au loin. On dirait que le malheur s'abat sur la famille. Je suis profondément navré de ton départ. Prend soin de toi et de ta famille.

— Et toi, de maman. A présent que je ne représente plus un danger pour elle, laissez-lui donc sa liberté y compris celle de pouvoir me parler au téléphone. Ne la rendez pas encore plus malheureuse qu'elle ne l'est.

Les deux frères cachent mal leur émotion. Ils s'étreignent en silence, puis s'écartent l'un de l'autre. Victor ne veut pas brûler les ponts avec son frère.

— Quand nous serons installés, je te donnerai notre adresse. Lucie et toi, vous pourrez venir nous voir et vous ferez l'impossible pour emmener maman avec vous.

Victor regarde Eugène s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue. Pas une fois son aîné ne se retourne, mais à quelques reprises, il passe les mains sur ses yeux.

Jules et Evangéline sont prêts à partir avec le camion et l'auto les suivra pendant tout le trajet. Ils attendront, car Victor a besoin de se détendre avant d'aller remettre les clefs au nouveau propriétaire et de rejoindre Mathilde et les enfants. Il n'entrera pas dans l'auberge, mais se rendra dans la cour respirer à pleins poumons l'air de sa ville natale.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1	8
Chapitre 2	19
Chapitre 3	33
Chapitre 4	49
Chapitre 5	59
Chapitre 6	69
Chapitre 7	77
Chapitre 8	91
Chapitre 9	103
Chapitre 10	117
Chapitre 11	135
Chapitre 12	147
Chapitre 13	155
Chapitre 14	167
Chapitre 15	177
Chapitre 16	189
Chapitre 17	203
Chapitre 18	211
Chapitre 19	221
Chapitre 20	233
Chapitre 21	243
Chapitre 22	253
Chapitre 23	263
Chapitre 24	275
Chapitre 25	287
Chapitre 26	299
Chapitre 27	309
Chapitre 28	321
Chapitre 29	333
Chapitre 30	343
Chapitre 31	353
Chapitre 32	361
394	

Chapitre 33	371
Chapitre 34	385

À seize ans, Mathilde se voit confinée jusqu'à sa majorité dans une maison de réhabilitation pour jeunes filles, tenue par des religieuses.

À sa sortie, elle demande à entrer dans la communauté. Mère supérieure la persuade plutôt de rejoindre son oncle et sa tante qui l'attendent à bras ouverts. Elle y retrouve son cousin et complice d'enfance ainsi qu'un ami de celui-ci qui ne tarde pas à lui faire la cour.

Elle accepte un emploi chez la voisine, grand-mère de deux jeunes enfants dont elle devient la gardienne. Le père des bambins s'intéresse bientôt à elle.

Vulnérable, Mathilde est aux prises avec le souvenir d'un premier amour, le désir d'entrer au couvent et deux hommes épris d'elle.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.